Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Jack London

RADIEUSE AURORE

1910

Traduction de Alice Bossuet

Table des matières

PREMIÈRE PARTIE

« L'homme est doué d'une vaste intelligence qui regarde devant elle et au-delà. »

CHAPITRE PREMIER

C'était une nuit bien terne au Tivoli. Sur le comptoir du bar qui garnissait un côté de la grande salle aux solives crevassées, une demi-douzaine d'hommes se tenaient appuyés, et deux d'entre eux péroraient sur les mérites du thé de sapin et du jus de citron pour combattre le scorbut. Ils discutaient d'un air las, avec des intervalles de silence, les autres les écoutant à peine. Alignés contre le mur opposé, se trouvaient toutes sortes de jeux. La table de « Crap » était déserte, un seul homme jouait au pharaon et même la bille de la roulette ne tourniquait pas. Près du poêle ronflant, chauffé à blanc, le croupier, debout, parlait avec une jeune femme aux yeux noirs, avenante de visage et de tournure, connue de Juneau à Fort Yukon sous le nom de « la Vierge ». Trois hommes jouaient aux petits chevaux, sans enthousiasme, si bien que les autres ne les regardaient même pas. Dans la salle de danse qui, au fond, s'ouvrait sur le dehors, trois couples valsaient tristement aux sons laborieux d'un violon et d'un piano. Ce n'est pas que Circle City fût désert ou pauvre. Les mineurs étaient revenus de Moosehide Creek et des autres mines de l'Ouest, le lavage du minerai avait été prospère cet été, et les bourses des hommes étaient lourdes de poudre d'or et de pépites.

Le Klondike n'était pas encore découvert, les mineurs ignoraient alors la pratique des fouilles profondes et des feux de bois pour dégeler le sol. Aucun travail ne se faisant l'hiver, ils hivernaient dans de vastes camps semblables à Circle City, pendant la longue nuit de l'Arctique. L'oisiveté

était grande, les bourses bien remplies ; seuls, les tripots présentaient quelque charme.

Le Tivoli était désert… Debout près du poêle, la Vierge, qui bâillait à bouche que veux-tu, dit à Charley Bates :

– S'il n'y a pas bientôt du nouveau, je vais me coucher ! Qu'a donc le camp ? Tout le monde a l'air mort !

Bates ne prit même pas la peine de répondre, et il continua à rouler sa cigarette pensivement. Dan Mac Donald, le premier venu des tenanciers de bar au Yukon supérieur, le propriétaire et directeur du Tivoli et de tous ses jeux, Dan Mac Donald, qui allait et venait dans la grande salle, les rejoignit près du poêle.

– Y' a donc un mort ? lui demanda la Vierge.

– Ça en a tout l'air, répondit-il.

– Alors, ce doit être le camp tout entier qui est refroidi, dit-elle, avec un autre bâillement.

Mac Donald fit une grimace, un signe de tête, desserra la bouche pour parler, quand la porte principale s'ouvrit toute grande, et dans la lumière, un homme parut. Un courant d'air glacial, que la chaleur de la salle transforma en vapeur, tourbillonna autour de ses genoux, courut le long du parquet, pour s'enrouler en volutes de plus en plus légères à douze pieds du poêle. Prenant une poignée de genêts au clou de la porte intérieure, le nouveau venu brossa la neige de ses mocassins et de ses hauts socques allemands. Il aurait paru grand si un énorme Français canadien ne se fût avancé vers lui et lui saisissant la main :

– Eh bien ! dit-il, sacré Dieu !… En voilà une surprise !

– Eh bien ! Louis, depuis quand êtes-vous tous rentrés ? repartit le nouveau venu. Venez, buvons et parlez-moi de Bone Creek. Pourquoi, vous tous, avez-vous l'air d'enterrer le diable ? Secouez-vous ! Où est votre associé ? Je veux le voir !

Un autre colosse quitta le comptoir pour lui serrer la main. Olaf Henderson et Louis le Français, propriétaires conjoints de Bone Creek, étaient les deux hommes les plus grands du pays et, bien qu'ils ne dépassassent le nouveau venu que d'une demi-tête, celui-ci, entre eux deux, semblait complètement rapetissé.

– Eh bien ! Olaf, vous êtes de la fête, vous savez, lui dit celui qu'on appelait Daylight. C'est mon jour anniversaire demain, et je vais vous mettre tous sur les dents ! Et vous aussi, Louis. Vous demanderez grâce ! Allons, Olaf ! venez et buvons.

L'entrée du nouveau venu semblait ranimer la salle.

– Tiens, c'est Burning Daylight, criait la Vierge, en le reconnaissant, comme il s'avançait éclairé par la lumière !

Les traits sévères de Charley Bates se détendirent, et Mac Donald alla rejoindre les trois amis au bar. Avec l'arrivée de Burning Daylight, toute la salle devint subitement plus brillante et plus gaie. Les garçons s'empressèrent. Des voix s'élevèrent. On rit, et quand le violoneux, regardant dans la salle, dit au pianiste : « C'est Burning Daylight », la salle s'anima insensiblement et les danseurs, entraînés par une cadence plus rapide, commencèrent à pirouetter comme s'ils y eussent trouvé un véritable plaisir. On savait, de longue date, à quel point Burning Daylight était un boute-en-train.

Il se retourna, quitta le bar, aperçut la jeune femme près du poêle et le regard ardent de bienvenue qu'elle lui lançait.

– Holà, ma bonne fille de Vierge, appela-t-il. Eh bien ! Chalrey, qu'avez-vous tous ? Pourquoi de telles figures d'enterrement quand les cercueils ne coûtent que trois onces d'or ? Venez, vous tous, et buvons ! Venez-vous ? cadavre ambulant, quel est le poison qui vous a tué ! Holà, vous… sachez tous que c'est ma nuit et je veux en profiter ! Demain, j'aurai trente ans et je serai vieux ! C'est le dernier sourire de la jeunesse. Êtes-vous tous là ? Déridez-vous, allumez-vous !

« Ici, Davis, dit-il au croupier du pharaon, qui avait repris sa place à la table de jeu. Nous allons voir qui de nous deux paiera la fête.

Tirant de sa poche un sac lourd de poudre d'or, il le jeta sur une carte haute.

– Cinquante dollars, dit-il.

Le croupier fit glisser deux cartes. La carte haute sortit. Il griffonna la somme sur un papier, et le peseur du bar donna cinquante dollars en poudre d'or qu'il ajouta dans le sac de Burning Daylight. Dans l'autre pièce, la valse était finie ; les trois couples qui, suivis du violoneux et du pianiste, se dirigeaient vers le bar, attirèrent l'attention de Daylight.

– Réveillez-vous, vous autres, cria-t-il, réveillez-vous. C'est ma nuit, et ce n'est pas une nuit qui revient souvent. Grouillez-vous, je vous répète que c'est ma nuit.

– Je n'aime pas ces nuits-là, dit Charley Bates.

– Vous avez raison, mon ami, continua Daylight gaiement. Une mauvaise nuit, c'est possible, mais c'est tout de

même la mienne ! Moi, je suis un vieux loup ! Écoutez-moi hurler !

Il hurla comme le loup solitaire des grandes forêts, et la Vierge se boucha les oreilles en frissonnant.

Une minute après, elle tourbillonnait dans ses bras jusqu'à la salle de danse, entraînée avec trois autres couples par une joyeuse bourrée de Virginie.

Hommes et femmes dansaient en mocassins, et ce ne fut plus qu'un bruyant éclat de rire ; Burning Daylight avait été l'étincelle qui les avait enflammés. Sa venue transforma l'atmosphère de la salle, comme s'il l'avait remplie de sa vitalité trépidante. Ceux qui arrivaient de la rue en avaient aussitôt le sentiment, et, en réponse à leurs questions, les garçons, désignant la salle du fond, disaient :

– C'est Burning Daylight.

Ceux qui entraient ne s'en allaient pas, les garçons couraient, les joueurs s'animaient aux jeux ; bientôt l'on n'entendit plus que le cliquetis des verres, le tournoiement monotone de la boule de la roulette et, par-dessus tout, la voix enrouée des hommes, leurs jurons et leurs rires épais.

Elam Harnish n'était connu, pour ainsi dire, que sous le nom de « Burning Daylight ». Ce nom lui avait été donné, dès les premiers temps, dans la plaine de l'Arctique parce qu'il avait l'habitude, le matin, de tirer de leurs couvertures ses compagnons aux cris de « Burning Daylight ! Burning Daylight ! L'aurore resplendit ». Dans les vastes étendues de l'Arctique où tous les hommes sont des pionniers, il comptait parmi les plus anciens. Al Mayo et Jack Mac Question l'avaient devancé, mais ils étaient venus vers l'est, au pays de la baie d'Hudson, en traversant les Montagnes Ro-

cheuses. Lui était le pionnier du haut Chilcoot et des gorges de Chilcat. Douze ans auparavant, au printemps de 1883, – il avait alors dix-huit ans –, il traversait le Chilcoot avec cinq compagnons ; mais à l'automne il le retraversait avec un seul. Quatre avaient péri dans le désert glacé, et pendant douze ans Elam Harnish avait continué à prospecter, cherchant de l'or dans les ombres du Cercle polaire.

Personne n'avait cherché avec autant d'obstination et autant d'endurance. Il avait grandi avec cette terre. Il n'en connaissait pas d'autre. La civilisation était pour lui le souvenir d'une vie antérieure. Les camps comme Forty Mile et Circle City étaient devenus ses uniques métropoles. Il n'avait pas seulement grandi sur cette âpre terre, il avait contribué à la créer. Il en avait fait l'histoire et la géographie, et ceux qui vinrent après lui ne marquèrent plus sur la carte que les chemins qu'il avait foulés.

Les héros s'admirent rarement entre eux, mais dans cette nouvelle terre, et jeune comme il était, il comptait déjà parmi les aînés. Comme âge, il les devançait ; comme exploits, il les surpassait –, comme endurance, il aurait pu éreinter les plus hardis d'entre eux. De plus, il était vigoureux, bien bâti et continent.

Dans les pays où l'on risque sa vie comme à plaisir, les hommes se livrent instinctivement au jeu pour se reposer et se distraire. Au Yukon, ils jouaient leur vie pour de l'or et jouaient au jeu l'or qu'ils tiraient de la terre. Elam Harnish n'était pas une exception. Il restait l'homme primitif que le hasard de la vie attirait d'instinct, puissamment. Les circonstances avaient déterminé le jeu qu'il choisirait. Il était né dans l'Oregon oriental, où son enfance s'était écoulée dans

les pays miniers. Il n'y avait connu que les durs efforts pour de gros résultats.

Certes, le courage et l'endurance importaient avant tout, mais Sa Majesté le Hasard distribuait les cartes. Travailler honnêtement pour un salaire sûr, mais infime, ne l'intéressait pas, quand il n'avait comme exemple que des « risque tout » autour de lui qui pratiquaient la maxime du « tout ou rien ».

Or, pendant douze ans au Yukon, Elam Harnish n'avait pas réussi. En vérité, l'été dernier à Moosehide Creek, il avait extrait vingt mille dollars d'un placer et il en restait encore vingt mille dans la terre. Mais, comme il le disait lui-même, cela ne représentait que de l'arriéré. Il était de douze ans en retard et quarante mille dollars étaient peu pour un tel labeur. Cela représentait à peine quelques festins et danses au Tivoli, les parties de cartes durant l'hiver à Circle City et tous les équipements nécessaires pour l'année suivante.

Les hommes du Yukon pratiquaient à rebours la vieille maxime et avaient coutume de dire : « Amassé péniblement, dépensé facilement ». À la fin de la bourrée, Elam Harnish les invita à boire encore. Chaque boisson coûtait un dollar, et l'once d'or brut en valait seize. Une trentaine acceptèrent l'invitation et entre chaque danse la maisonnée but aux frais d'Elam. C'était sa nuit, et chacun était défrayé de tout. Ce n'est pas qu'Elam Harnish fût un grand buveur ; il n'appréciait guère le whisky et il se sentait trop puissant, trop robuste, trop sain de corps et d'esprit pour s'asservir à l'alcool. Sur les pistes et sur le fleuve, il ne buvait, pendant des mois entiers, rien de plus fort que du café, et même, pendant un an, il s'en était passé. Mais il aimait la société, et

comme la vie sociale au Yukon ne pouvait se manifester que dans les « bars », il en était devenu le commensal. Dans les mines de l'Ouest où son enfance s'était passée, les hommes avaient la même coutume, c'était la seule façon pour eux de satisfaire leur instinct de sociabilité, et ils n'en connaissaient pas d'autre.

Burning Daylight impressionnait à première vue, quoique son costume ne différât pas de celui des autres hommes au Tivoli. Il portait des mocassins souples en peau d'élan, ornés de dessins indiens, un pantalon large, une couverture lui servait de manteau. De longues mitaines de cuir doublées de laine pendaient de chaque côté ; elles étaient réunies, à la mode du Yukon, par une courroie de cuir passée autour du cou et croisée sur les épaules. Un bonnet de fourrure couvrait sa tête ; les couvre-oreilles étaient relevés et les cordons pendaient.

Avec son visage maigre, légèrement allongé, et des creux à peine marqués sous les pommettes, il avait presque l'air d'un Indien ; son teint bruni et son regard perçant ajoutaient à cette ressemblance, mais le hâle de la peau et les yeux eux-mêmes dénotaient bien un être de race blanche. Il paraissait âgé de plus de trente ans ; mais, s'il eût été imberbe et sans rides, il eût eu les apparences d'un tout jeune homme. Cet air de maturité ne se décelait pas par l'apparence physique ; mais il avait une cause plus profonde, plus abstraite : c'était la vie de cet homme qui affluait à fleur de peau, tout ce qu'il avait enduré, tout ce qu'il avait souffert et qui surpassait de beaucoup les maux des autres hommes. Il avait vécu une existence simple et âpre, et un peu de cette vie passée flambait encore dans ses yeux, vibrait dans sa voix et semblait, pour toujours, soupirer sur ses lèvres. Les lèvres elles-mêmes étaient fines et harmonieusement jointes

sur des dents égales et blanches. Mais leur dureté était atténuée par le dessin remontant des angles de la bouche. Ce dessin lui donnait de la douceur, tout comme les petites rides, au coin des yeux, égayaient sa physionomie. Ce charme corrigeait heureusement son apparence essentiellement fruste et qui, sans cela, aurait été brutale et cruelle. Le nez mince, aux narines frémissantes, s'harmonisait bien avec le visage, tandis que le front haut rachetait son étroitesse par son galbe merveilleux. Pour compléter cet aspect indien, ses cheveux étaient très plats, très noirs, avec le reflet brillant que donne la santé.

– Radieuse aurore, mais aussi radieuse chandelle, dit gaiement Dan Mac Donald, en parlant de Daylight ; et une explosion de rires souligna ce bon mot du côté des danseurs.

– Et c'est un pien prave garçon, dit Olaf Henderson, avec son accent de Norvégien.

– Sacré Dieu ! Oui, vous pouvez le parier, répondit Louis le Français. Ce garçon a un cœur d'or.

– Et quand le Père Éternel passera au crible son âme dans le dernier grand jugement, interrompit Mac Donald, eh bien, il aura à y ajouter quelques pelletées de gravier, tant elle est pure, et pour ne pas qu'elle échappe au passage.

– Tieu est pon, murmura Olaf Henderson, regardant Daylight avec une profonde admiration.

– Très bon, affirma Louis le Français. Mais, en attendant, allons boire une bouteille… T'en boiras plus quand tu seras mort.

CHAPITRE II

Il était deux heures du matin quand les danseurs interrompirent leurs ébats pendant une demi-heure pour aller souper. À ce moment, Jack Kearns proposa une partie de poker.

Jack Kearns était un gros homme aux traits accentués qui, avec Bettles, avait tenté vainement d'établir un poste dans les terres avancées du Koyokuk, en plein cœur du Cercle arctique. Après cela, il avait regagné ses portes de Forty Mile et de Sixty Mile et changé le cours de ses aventures en achetant aux États-Unis une petite scierie et un vapeur fluvial. Ce bateau était en cours de transport sur des traîneaux à travers la passe de Chilcoot, remorqué par des Indiens et par des chiens ; il devait atteindre le Yukon aux premiers jours d'été, après le dégel. Plus avant dans la saison, quand la mer de Béring et l'embouchure du Yukon seraient débarrassés des glaces, il serait réassemblé à Saint-Michaels et débarquerait sur le haut fleuve, les flancs bourrés de marchandises.

Jack Kearns proposa une partie de poker ; Louis le Français, Mac Donald et Hal Campbell (qui avait fait un « coup » à Moosehide) acceptèrent, ne pouvant danser, faute de danseuses. On cherchait un cinquième partenaire quand Burning Daylight sortit de la salle du fond, la Vierge appuyée à son bras, et suivi du cortège des danseurs.

À l'appel des joueurs de poker, il s'approcha de la table dans le coin :

– Jouez avec nous ? dit Campbell. Tentez votre chance ?

– J’en aurais sûrement ce soir, répondit Burning Daylight avec conviction.

Et, à cet instant, il sentit que la Vierge lui pressait le bras pour le retenir, car elle voulait danser encore avec lui.

– Sûrement, j’en aurais, mais j’aime mieux danser, je ne veux pas vous enlever votre argent.

Personne n’insista. On accepta son refus comme définitif, et la Vierge lui pressant le bras allait l’entraîner vers les soupeurs, quand il changea d’idée. Ce n’était pas qu’il ne voulût plus danser ou qu’il cherchât à la vexer ; mais cette pression persistante du bras révoltait sa nature indépendante. Il ne pouvait pas admettre qu’aucune femme courût après lui ; telle était sa pensée. Aussi en avaient-elles l’intuition et elles n’osaient pas trop l’attirer, tant elles savaient n’être que des jouets qui le reposaient du grand jeu de la vie. Il les mettait au même rang que le whisky et les cartes, avec cette différence qu’il avait observé qu’un homme abandonne plus facilement la boisson et le jeu qu’une femme, quand il est sérieusement épris.

Il était dur pour lui-même, comme il est naturel à une personne volontaire, mais, dans sa terreur de devenir l’esclave d’un autre, il aurait résisté désespérément. L’amour est une douce servitude qu’il ne comprenait pas. Les amoureux qu’il avait vus lui semblaient des fous, et jamais il n’avait pris la peine d’étudier la folie. L’amour est un sentiment différent de l’amitié entre hommes. L’amitié n’est pas servile. C’est une affaire, un échange loyal entre gens qui ne cherchent pas à tirer avantage les uns des autres, mais qui partagent les mêmes risques sur les pistes, le fleuve, la mon-

tagne, dans la lutte pour la vie et la conquête de ses trésors. Les hommes et les femmes se poursuivent l'un l'autre, l'un ayant besoin de s'asservir à l'autre. L'amitié est différente. Elle n'est pas égoïste ; et si lui, l'homme fort entre tous, donnait beaucoup plus qu'il ne recevait, et fournissait un effort sans être payé de retour, c'est qu'il le faisait librement, comme si l'effort tombait généreusement de ses mains. Marcher des jours entiers à travers les cols battus par les tempêtes, traverser les marécages infestés de moustiques, porter la double charge d'un camarade n'impliquaient ni injustice ni contrainte. Chacun faisait pour le mieux ; voilà ce qui importait. Certes, quelques-uns étaient plus robustes que les autres, mais cela n'empêchait pas chacun de bien faire et l'équité demeurait à la base du travail librement consenti.

Avec les femmes, non. Les femmes donnent peu et exigent tout. Elles enchaînent l'homme qui a regardé deux fois dans leur direction. La Vierge, qui, avant son entrée, bâillait à se décrocher la mâchoire, était maintenant très heureuse de danser avec lui. Une fois, passe encore, mais parce qu'il avait dansé avec elle deux fois, trois fois, plusieurs fois, elle lui serrait le bras quand on lui demandait de jouer au poker. C'était l'odieuse chaîne, la première des nombreuses contraintes qu'elle exercerait sur lui s'il ne se défendait pas. C'était assurément un joli brin de fille, pleine de santé, une belle gaillarde agréable à regarder, bonne danseuse, mais elle était femme, avec tous les désirs de la femme, et, à ce titre, elle voulait l'enchaîner, l'envelopper dans ses filets, pieds et poings liés, pour le marquer au fer rouge. Mieux valait le poker. D'ailleurs, il aimait le poker autant que la danse.

Il résista à la pression de son bras en ne bougeant pas, et dit :

– Je sens que j'ai envie de vous donner de l'émotion.

Une fois encore, elle lui pressa le bras. Elle essayait son emprise. Alors, en moins d'un instant, il devint un fauve ; une vague de fureur sauvage pénétra en lui et le domina. En cet instant très court, il était devenu un tigre à la fois fou de rage et de terreur en flairant un piège. S'il avait été un sauvage, il se serait enfui, ou il aurait bondi sur elle et l'aurait déchiquetée. Mais il se souvint en même temps des générations domestiquées qui avaient fait de l'homme un imparfait animal sociable. Le tact et la sympathie l'emportèrent, ses yeux sourirent en regardant la Vierge dans les yeux et il dit :

– Allez manger quelque chose, vous autres. Je n'ai pas faim. Et nous recommencerons bientôt à danser. La nuit est encore longue. Allez-y, mon amie.

Il dégagea son bras, lui tapant amicalement sur l'épaule, et se retournant en même temps vers les joueurs de poker :

– Enlevez le maximum et je ne craindrai aucun de vous.

– Mais la limite est déjà aussi haute que le toit, dit Jack Kearns.

– Eh bien ! enlevez le toit.

Les joueurs se regardèrent un moment comme s'ils se consultaient, et Kearns annonça :

– Le toit est enlevé.

Elam Harnish se glissa dans la chaise libre, en tirant son sac d'or. La Vierge bouda un moment, puis elle suivit les danseurs.

– Je vais vous apporter un sandwich, Daylight, dit-elle par-dessus son épaule.

Il fit un signe d'acquiescement, un sourire de pardon. Il avait échappé à la chaîne sans l'avoir vexée. Tout était donc parfait.

– Jouons avec des jetons, proposa-t-il. Les bons encombrent toujours la table… Ça vous va-t-il à tous ?

– Je suis d'accord, répondit Hal Campbell. Chacun des miens vaut cinq cents dollars.

– Moi aussi, reprit Harnish, tandis que les autres énonçaient la valeur qu'ils donnaient à leurs jetons, Louis le Français, le plus modeste, voulant se limiter à cent dollars chacun.

En ce temps, dans l'Alaska, il n'y avait ni fripons ni tricheurs. Le jeu était honnête et les hommes se fiaient les uns aux autres. La parole d'un homme était aussi bonne que son or dans la balance. Un jeton, cette chose plate, oblongue, en corozo valant peut-être un cent, était bien peu de chose. Mais quand un homme pariait un jeton en lui attribuant une valeur fictive de cinq cents dollars, on l'acceptait comme on l'eût fait d'or en barre.

Quiconque le gagnait, ce petit jeton, savait que celui qui l'avait jeté sur la table le rachèterait par cinq cents dollars de poudre d'or pesée dans la balance. Les jetons étant de couleurs différentes, il n'était pas difficile d'en connaître les possesseurs. Aussi, aux premiers temps du Yukon, personne ne songeait à limiter son enjeu à la « cave » qui était sur la table. Un homme était bon pour tout ce qu'il possédait, peu importaient l'endroit et la nature de ses biens.

Ce fut Harnish qui coupa et donna les cartes. Bon présage, et en époussetant le tapis il appela le garçon du bar pour arroser cette première main. Comme il distribuait la première carte à Dan Mac Donald, à sa gauche, il cria :

– Descendez, vous tous, tas de lascars. Descendez et turbinez. Ajustez bien les traits. Mettez vos gros corps dans les brancards et tirez en avant. Hop là ! Cela démarre. En route pour je ne sais combien de temps. Je vous annonce à tous que les montées seront raides et que le train sera sévère avant que ce ne soit fini. Et je vous garantis qu'il y aura de la casse.

Une fois la partie engagée, ce fut un jeu monotone, avec peu ou pas de conversation, bien qu'autour des joueurs tout le monde hurlât. Elam Harnish avait été l'étincelle qui les avait allumés. Des mineurs de plus en plus nombreux arrivaient au Tivoli et s'attablaient. Quand Burning Daylight s'attelait à l'ouvrage, chacun voulait en être. La salle de danse était pleine. Pour remplacer les femmes trop rares, des hommes avaient attaché des mouchoirs en foulard autour de leur bras et ils dansaient avec d'autres hommes. Tous les jeux étaient achalandés, et les voix des hommes, qui parlaient au grand comptoir et autour du poêle, étaient accompagnées par le cliquetis régulier des jetons et le tournoiement aigu de la boule de roulette qui rebondissait. Tout ce qu'il fallait pour une nuit mémorable au Yukon était à portée de la main, pêle-mêle.

À la table, la chance allait de l'un à l'autre avec monotonie ; il n'y avait pas de beaux jeux ni de grosses mains ; en vérité, on jouait gros jeu sur des cartes médiocres, sans qu'aucun coup durât longtemps. Une séquence qui était « rentrée » et qui échut à Louis le Français lui fit gagner un

« pot » de cinq mille dollars contre deux brelans entre les mains de Campbell et de Kearns. Un « pot » de huit cents dollars fut gagné par une paire de valets, après qu'on eut mis cartes sur tables. Une fois, Harnish gagna à Kearns deux mille dollars par un véritable raccroc, car il se trouva que Kearns avait abattu ses cartes sur un faux flush, tandis que Harnish avait voulu « voir » avec une simple paire de dix.

Mais à trois heures du matin les grosses mains arrivèrent. C'était l'instant psychologique, pour ceux qui attendent pendant des semaines une belle partie de poker. La nouvelle se répandit par tout le Tivoli. Les spectateurs se turent. Plus loin, les hommes mirent une sourdine à leurs propos et s'approchèrent de la table. Les autres jeux furent abandonnés, la salle de danse se vida, et tous, plus d'une centaine, debout, en groupes serrés et silencieux, entourèrent la table de poker.

Les gros paris avaient commencé avant qu'on allât aux cartes, ils continuèrent une fois les cartes données, et tous les avaient regardées. Kearns était le dernier à parler, et Louis le Français ayant ouvert le « pot » avec un jeton – « cent dollars pour lui » –, Campbell avait simplement suivi, mais Elam Harnish, qui venait après, avait mis cinq cents dollars de plus, en faisant remarquer à Mac Donald que si, lui, voulait tenir le coup, il l'avait ménagé en ne misant pas davantage.

Mac Donald, regardant de nouveau ses cartes, mit sur la table mille dollars en jetons. Kearns, réfléchissant longtemps, se décida à compléter sa mise. Il en coûta, à Louis le Français, neuf cents dollars pour voir le coup, et c'est ce qu'il fit après avoir esquissé la même mimique. De même, il coûta à Campbell neuf cents dollars pour rester et aller aux

cartes, mais à la surprise générale, après avoir déposé les neuf cents dollars, il en ajouta mille autres :

– Cette fois, vous êtes tous de la fête, dit Harnish, en complétant les quinze cents dollars.

Et, à son tour, il en ajouta mille.

– Tout doux, mon ami, s'écria Mac Donald.

Il mit deux mille dollars et en ajouta mille autres. Les joueurs se carrèrent tous dans leur fauteuil, car ils avaient le pressentiment qu'une très forte bataille allait s'engager. Leurs traits restaient impassibles, mais leur figure se tendait inconsciemment. Chacun s'efforçait de garder son sang-froid et chacun avait un tempérament différent. Hal Campbell affectait la circonspection qui lui était habituelle. Louis le Français se montrait intéressé. Mac Donald conservait son air bénévole, bien qu'il l'exagérât un peu. Kearns restait impassible et sibyllin, tandis qu'Elam Harnish paraissait toujours aussi plaisant et aussi jovial. Il y avait déjà onze mille dollars dans le « pot », et les jetons s'entassaient confusément sur la table.

– Je n'ai plus de jetons, dit Kearns d'une voix plaintive. Nous ferons bien de commencer maintenant avec des bons.

– Je suis enchanté que vous restiez dans le jeu, dit Mac Donald avec cordialité.

– Tout doux ! je n'y suis pas encore. J'ai déjà mille dollars. Où en est-on, maintenant ?

– Ça vous coûtera trois mille dollars pour voir, et personne ne vous défend d'en mettre plus.

– En ajouter ! Diable ! Vous croyez donc que j'ai de la veine dans votre genre.

Kearns regarda son jeu.

– Tout de même, je vais vous dire ce que je vais faire, Mac ! Je suis tant soi peu veinard et je peux compter sur ma chance… Allons-y de trois mille.

Il écrivit cette somme sur un bout de papier qu'il signa et déposa au centre de la table.

Louis le Français devint alors le point de mire de tous les yeux. Il tripota nerveusement ses cartes pendant un moment, puis il s'écria :

– Sacré Dieu ! quel dommage que je ne sois pas bossu !

Et il jeta ses cartes parmi celles qui se trouvaient déjà écartées.

Un instant après, tous les yeux se tournèrent vers Campbell.

– Moi, je ne vous pousserai pas davantage, Jack, dit-il en se contentant de mettre sur la table les deux mille dollars nécessaires.

Les yeux se tournèrent alors vers Harnish qui griffonna sur un bout de papier et le poussa en avant.

– Je veux que vous sachiez tous que nous ne sommes pas ici une société de philanthropie pour adultes, dit-il. Je veux vous voir, Jack, et j'ajoute mille dollars. Voilà que votre veine arrive, Mac !

– Et moi avec, répondit Mac Donald du tac au tac, en ajoutant mille dollars et en disant d'un air narquois :

– Je verrai bien si vous avez toujours votre bosse, Jack !

– Je l'ai encore !

Kearns mania ses cartes pendant un long moment.

– Et je vais m'en servir, et vous allez voir comment. J'ai mon vapeur, ***la Bella,*** qui vaut vingt mille dollars comme une once. J'ai Sixty Mile avec cinq mille dollars de marchandises sur les rayons. Et vous savez que j'ai une scierie qui arrive. Elle est à Linderman maintenant, et on lui construit un radeau. Est-ce que je vaux quelque chose ?

– Continuez ; sûrement que vous valez quelque chose, répondit Daylight. Et, à propos, pendant que nous en parlons, je dis que j'ai ici vingt mille dollars à la garde de Mac, et il y en a encore vingt mille dans la terre de Moosehide. Vous connaissez le terrain, Campbell ; il y a bien ça dans le sous-sol ?

– Sûrement, Daylight.

– Combien ça nous coûte maintenant ? demanda Kearns.

– Deux mille pour voir.

– Certainement que vous serez battu si nous y allons tous, dit Daylight à titre d'avertissement.

– C'est une grosse bosse, dit Kearns, en ajoutant deux mille dollars sur un papier qu'il poussa sur les autres. Je la sens qui court tout le long de mon dos.

– Je n'ai pas de bosse, mais une assez bonne main, dit Campbell, en glissant son chèque ; mais c'est une main pour voir et non pas pour pousser encore le jeu.

– À mon tour…

Daylight s'arrêta et écrivit.

– Je vais voir ces mille dollars et j'y vais encore de mille autres.

La Vierge, qui se tenait derrière lui, fit alors ce que le meilleur ami d'un homme n'aurait pas osé faire. Elle se pencha par-dessus l'épaule de Daylight, ramassa ses cinq cartes et les regarda, tout en les dissimulant de son mieux. Elle vit trois reines et une paire de huit, mais personne ne put deviner ce qu'elle avait vu. Tous les joueurs la regardaient, tandis qu'elle examinait les cartes, mais elle resta impénétrable. Ses traits semblaient sculptés dans la glace, car son expression resta la même, avant, pendant et après. Pas un muscle ne bougea ; pas la moindre dilatation des narines, ni la plus légère flamme dans les yeux. Elle reposa sur la table les cartes retournées, et lentement, les yeux se détournèrent d'elle, sans avoir rien appris.

Mac Donald sourit avec bonté.

– Je vous vois, Daylight, et j'y vais de deux mille encore. Où en est cette coquine de bosse, Jack ?

– Elle se porte bien, Mac ; et pour vous le prouver, j'en suis de trois mille encore. Et ce ne sera peut-être pas fini, car Daylight va marcher aussi.

– Parfaitement, mon vieux, dit Daylight, après que Campbell eut jeté ses cartes. Il combine son jeu. Je vois ces deux mille, et maintenant, allons aux cartes.

Dans un silence de mort, interrompu par les chuchotements des trois joueurs, l'écart fut fait.

Il y avait déjà trente-quatre mille dollars dans le « pot » et le coup n'en était peut-être qu'à sa moitié. Au grand étonnement de la Vierge, Daylight garda ses trois reines, écartant ses deux huit et demanda deux cartes. Cette fois, elle n'osa même pas regarder les cartes qu'il avait reçues. Elle connaissait la limite de son sang-froid. Lui, d'ailleurs, ne regarda pas. Les deux nouvelles cartes restèrent sur la table, telles qu'elles avaient été données.

– Cartes ? demanda Kearns à Mac Donald.

– J'en ai assez.

– Vous pouvez vous retirer si vous voulez, lui dit Kearns.

– Non ; ça va bien.

Kearns compta ses cartes, mais ne les regarda pas.

Les cartes d'Harnish étaient encore sur table.

– Je n'ai jamais parié comme ça, dit-il lentement en regardant Mac Donald. Vous y allez, Mac ?

Mac Donald compta ses cartes avec soin afin d'être sûr qu'il ne pourrait pas y avoir maldonne ; il écrit un chiffre sur un bout de papier et le glissa avec ses simples mots :

– Cinq mille.

Kearns, tous les yeux fixés sur lui, regarda ses deux cartes, compta ses trois autres pour être sûr qu'il ne gardait pas plus de cinq cartes en main, puis il écrivit sur un bon.

– Je vous vois, Mac, dit-il, et j'ajoute seulement mille dollars afin que Daylight puisse rester dans le coup.

Tous les regards se portèrent sur Daylight. Il examina aussi son jeu et compta ses cinq cartes.

– Je vois ces six mille et j'en ajoute cinq… pour essayer de vous faire partir, Jack.

– Et moi, j'en ajoute aussi cinq mille pour vous aider à faire sortir Jack, dit Mac Donald à son tour.

Sa voix était un peu rauque et serrée, et une contraction nerveuse au coin de la bouche avait suivi ses paroles.

Kearns était pâle, ceux qui le regardaient remarquèrent combien sa main tremblait en écrivant son bon. Mais sa voix resta la même.

– J'en ajoute aussi cinq mille, dit-il.

Maintenant, ce fut au tour de Daylight d'attirer l'attention. La lumière qui jaillissait des lampes à pétrole éclairait son front perlé de sueur. La couleur bronzée de ses joues était assombrie par un flux de sang. Ses yeux noirs brillaient, et ses narines étaient dilatées et frémissantes. De larges narines dont il avait hérité de ses ancêtres : hommes de la nature qui avaient réussi à vivre grâce à de solides poumons et à de généreuses aspirations d'air.

Cependant, sa voix resta ferme et ne s'altéra pas comme celle de Mac Donald ; et, quand il écrivit, sa main ne trembla pas comme celle de Kearns.

– J'y vais de dix mille, dit-il. Ce n'est pas que je craigne aucun de vous, Mac. C'est cette bosse de Jack.

– Je me fiche de sa bosse, dit Mac Donald. J'avais la meilleure main avant d'aller aux cartes, et je vais bien l'avoir encore.

– C'est possible, mais, dans ce cas, il vaut mieux avoir une bosse après le tirage des cartes qu'avant, observa Kearns ; aussi, comme le devoir me dit d'y aller, j'y vais encore de cinq mille.

Daylight se renversa sur sa chaise et regarda la lampe à pétrole en calculant tout haut :

– J'y étais de neuf mille avant le tirage ; depuis, j'ai vu et ajouté onze mille : il en faut trente. Je peux encore y aller de dix mille.

Il se pencha en avant et regarda Kearns :

– Et j'y vais de dix mille.

– Vous pouvez en ajouter si vous voulez, répondit Kearns. Vos chiens valent bien cinq mille dollars dans ce jeu.

– Non, pas mes chiens. Vous pouvez tous me gagner ma poudre d'or et mes placers, mais pas un seul de mes chiens. Continuons.

Mac Donald réfléchit longtemps. Personne ne remuait ou ne chuchotait. Pas un muscle des spectateurs ne se détendit. Aucun corps ne se reposait plus sur une jambe plutôt que sur l'autre. C'était un silence solennel. On n'entendait que le ronflement de l'énorme poêle et, dehors, le hurlement des chiens au museau étendu le long de la cloison de bois. Ce n'était pas toutes les nuits que de tels enjeux étaient vus au Yukon, et cette partie était la plus mémorable dans l'histoire du pays. Le tenancier du bar parla enfin :

– Si quelqu'un d'autre gagne, il faudra prendre une hypothèque sur le Tivoli.

Les deux autres joueurs firent un signe de tête.

– Et j'y vais aussi.

Mac Donald ajouta un bon de cinq mille dollars.

Aucun ne réclama l'enjeu et aucun n'annonça quelles étaient ses cartes. En même temps et en silence ils les alignèrent sur la table, tandis que tous les spectateurs se dressaient sur la pointe des pieds en tendant le cou. Daylight montra quatre reines et un as ; Mac Donald quatre valets et un as ; et Kearns quatre rois et une bûche. Kearns allongea le bras d'un large mouvement circulaire et attira le pot vers lui ; son bras tremblait. Daylight prit l'as de sa main et le mettant à côté de celui de Mac Donald, dit :

– C'est cet as qui m'avait donné du courage, Mac. Je savais que seul un carré de rois pouvait me battre, et c'est juste ce que Kearns avait.

– Qu'aviez-vous tous ? demanda-t-il, l'intérêt se portant sur Campbell.

– J'avais un flush séquence de quatre, ouverte par les deux bouts, une main magnifique pour aller aux cartes.

– Je vous crois ! Vous auriez pu en tirer une séquence ou un flush séquence ou bien même une quinte majeure.

– C'est ce que j'espérais, dit Campbell tristement. En attendant, ça m'a coûté six mille dollars avant de passer la main.

– Je voudrais que vous fussiez tous noyés, dit Daylight en riant. Alors, je n'aurais pas attrapé cette quatrième reine. Maintenant, pour me consoler il faut que je prenne le service de la poste de Billy Rawlins, et en route pour Dyea. Quel est le montant de la cagnotte, Jack ?

Kearns essayait de compter le pot, mais il était trop énervé.

Daylight l'attira vers lui et d'une main ferme, séparant et empilant les jetons et les bons, comme s'il n'était pas en cause, il additionna.

– Cent vingt-sept mille, annonça-t-il. Vous pouvez tout vendre, Jack, et retourner chez vous.

Le gagnant sourit et inclina la tête, mais il semblait incapable de parler.

– J'ai poussé aux consommations, dit Mac Donald, seulement la maison ne m'appartient plus.

– Mais si, répondit Kearns, en passant d'abord sa langue sur ses lèvres. Je vous donne tous les délais que vous voudrez pour honorer vos bons. Mais c'est moi qui paie à boire.

– Passez tous à la distribution, c'est le gagnant qui paie, cria Daylight à ceux qui l'entouraient.

En même temps, se levant de sa chaise, il prit la Vierge par le bras.

– Venez pour une bourrée, vous tous les danseurs. La nuit est longue encore, et je ne prends le service de la poste qu'au matin. Ici, vous tous, je vous prends tous à témoin : à neuf heures je pars jusqu'au grand rivage salé. Allons… ouste… où est ce sacré crincrin de violoneux ?

CHAPITRE III

C'était la nuit de Daylight : véritable boute-en-train de la fête, inlassablement joyeux, sa bonne humeur était contagieuse. Il se multipliait et ainsi décuplait le plaisir. Ses propositions les plus folles ne trouvaient que des imitateurs ; tous le suivaient, sauf ceux qui en étaient incapables. Il ne se produisit aucun incident. Quand Burning Daylight célébrait sa nuit, le mal et la colère étaient défendus : cela se savait au Yukon. Autrefois, les hommes s'étaient follement querellés, et ils avaient connu la haine, mais Daylight les avait domptés comme lui seul pouvait le faire. Chacun devait s'amuser à ses nuits ou s'en aller.

Daylight était infatigable. Entre deux danses, il paya à Kearns vingt mille dollars en poudre d'or et lui abandonna sa concession minière de Moosehide. De même, il prit le service de la poste de Billy Rawlins, et se prépara à sortir. Un messager alla quérir Kama, le guide de ses chiens, un Indien de Tananaw qui avait quitté sa tribu pour servir les Blancs envahisseurs. Kama entra dans le Tivoli, grand, maigre, musclé et vêtu de fourrures, le type du baraber de sa race, lui-même encore barbare, calme et nullement troublé par le bruit d'alentour pendant que Daylight lui donnait ses ordres.

– Hum ! dit Kama, comptant les instructions sur ses doigts. Prendre les lettres de Rawlins. Les charger sur le traîneau. De la nourriture pour Selkirk. Vous croyez qu'il faut beaucoup de nourriture pour l'arrêt des chiens à Selkirk ?

– Oui, beaucoup, Kama.

– Hum ! amener le traîneau ici à neuf heures. Apporter les raquettes. Pas de tente. Peut-être une bâche ? une petite bâche ?

– Non, pas de bâche, répondit Daylight avec décision.

– Hum ! il fait très froid.

– Le traîneau sera moins lourd. Nous emportons et rapporterons beaucoup de lettres. Vous êtes fort. Un grand froid, un grand voyage, c'est parfait.

– Sûrement c'est parfait, murmura Kama avec résignation. Très froid, je m'en moque. Je serai là à neuf heures.

Il tourna sur les talons de ses mocassins et sortit, imperturbable, tel un sphinx, sans dire un mot à personne, ne regardant ni à droite ni à gauche.

La Vierge attira Daylight dans l'angle de la pièce.

– Écoutez, Daylight, dit-elle à voix basse, vous avez des ennuis.

– Par-dessus la tête.

– J'ai huit mille dollars confiés à la garde de Mac, commença-t-elle.

Daylight l'interrompit. L'image de la chaîne lui apparaissait et, comme un poulain, il bondit de côté.

– Ce n'est rien, dit-il. Je suis venu ainsi au monde et c'est ainsi que j'en sortirai ; et j'ai eu des ennuis presque tout le temps depuis que je suis ici. Allons valser.

– Écoutez-moi. Mon argent ne sert à rien. Je pourrais vous le prêter, – une avance, ajouta-t-elle à la hâte, voyant sa figure alarmée.

– Personne ne me prête de l'argent, répondit-il. Je le gagne moi-même, et le gibier que je tue est tout entier à moi. Non, merci, ma bonne amie, je vous suis très obligé. Je vais partir chercher le reste en prenant et en rapportant le courrier.

– Daylight, protesta-t-elle, avec tendresse.

Brusquement, il l'entraîna vers la salle de danse, et comme ils tournaient, tournaient en valsant, elle s'appuya sur la poitrine de fer de celui qui l'enlaçait de ses bras et qui avait résisté à ses artifices.

À six heures du matin, brûlé de whisky, mais toujours maître de lui, il se plaça près du comptoir pour engager la lutte des mains. Voici en quoi cela consiste : deux hommes se font face, au coin, le coude posé sur le comptoir, les mains droites s'étreignant, chacun essaye de vaincre l'autre. L'un après l'autre luttèrent avec lui, mais aucun ne put le terrasser, pas même Olaf Henderson et Louis le Français, malgré leur grande taille. Quand on vit qu'il ne s'agissait que d'un tour, un effort d'adresse musculaire, il les défia pour une autre épreuve.

– Attention, vous tous ! cria-t-il. Je vais faire deux choses : la première, peser ma bourse ; la seconde, parier qu'après que vous aurez soulevé tous les sacs de farine que vous pourrez soulever, j'en ajouterai deux et je les soulèverai tous, en bloc.

– Sacré Dieu ! je parie ça ! hurla Louis le Français au milieu des rires.

– Tiens là ! cria Olaf Henderson, je parie autant que toi, Louis. Nous partagerons la moitié du pari.

Sur les balances, la bourse de Daylight pesa quatre cents dollars, et Louis le Français et Olaf divisèrent le pari entre eux. Des sacs de farine de cinquante livres furent tirés de la réserve de Mac Donald. D'abord quelques hommes essayèrent leurs forces, les sacs posés à terre, eux à califourchon sur deux chaises tenant les cordes liées. Plusieurs soulevèrent ainsi quatre cents ou cinq cents livres, tandis que d'autres soulevèrent six cents livres. Alors, les deux géants essayèrent jusqu'à sept cents livres. Louis le Français ajouta un autre sac et souleva complètement sept cent cinquante livres ; Olaf fit de même, mais tous les deux échouèrent à huit cents. Plusieurs fois, ils firent l'essai, leur corps craquait sous l'effort. Ils purent soulever à peine les sacs et les faire retomber à terre avec bruit, mais ils ne réussirent pas à les enlever.

– Sacré Dieu ! Daylight, cette fois, vous avez fait une grosse bêtise, dit Louis le Français en se levant et restant debout près des chaises. Seul un damné homme de fer peut faire mieux. Encore cent livres, mes amis… pas dix.

Les sacs furent détachés, mais quand on en ajouta deux, Kearns intervint.

– Un seul devrait suffire.

– Deux, cria quelqu'un. Deux, c'est le pari !

– Ils n'ont pas soulevé le dernier sac, protesta Kearns. Ils n'ont soulevé que sept cent cinquante livres.

Mais Daylight dissipa le malentendu.

– Pourquoi vous tourmenter comme ça ? Qu'est-ce qu'un sac en plus ? Si je peux en soulever encore trois, je pourrai certainement en soulever deux. Mettez-les.

Il monta sur les chaises, s'assit sur ses talons, pencha les épaules, ses mains atteignirent la corde. Il se posa d'aplomb, tendit ses muscles pour l'essai, puis les détendit, chercha la position parfaite pour ramasser toutes ses forces.

Louis le Français, qui le regardait avec scepticisme, lui cria :

– Tire l'enfer, Daylight ! tire l'enfer.

Les muscles de Daylight se tendirent encore, définitivement cette fois, et toute l'énergie de son corps splendide haussa les neuf cents livres, sans efforts, sans saccades, et il les balança lentement, en avant, en arrière, entre ses jambes.

Olaf Henderson soupira profondément. La figure de la Vierge, raidie inconsciemment et jusqu'à la douleur par l'émotion, se détendit. Louis le Français murmura, plein de respect :

– ***M'sieu Daylight, salut***[1] ***!*** Je ne suis qu'un gosse. Vous êtes un grand homme !

Daylight lâcha son fardeau, sauta à terre et se dirigea vers le comptoir.

– Pesez-la, cria-t-il en tendant sa bourse au peseur, qui lui remit les quatre cents dollars des deux perdants. Allons,

---

[1] En français dans le texte (N. d. E.).

que tout le monde s'amuse ! continua Daylight. Le gagnant paie ! passez la boisson ! C'est ma nuit, hurla-t-il dix minutes après. Je suis le loup des solitudes et j'ai vu trente hivers. C'est mon jour anniversaire, mon seul jour de l'année, et je peux mettre n'importe qui sur les dents. Venez, vous tous ! je vais vous jeter dans la neige. Venez, vous Cheechackos[2], et vous Sour-doughs[3] ; je vais vous baptiser.

La foule se rua dehors, sauf les garçons et les bacchantes qui chantaient. Le souci de sauver sa dignité traversa rapidement l'esprit de Mac Donald, car il s'approcha de Daylight les mains tendues.

– Quoi ! vous le premier ? dit Daylight amusé, lui serrant les mains pour le féliciter.

– Non, non, répondit l'autre vivement ; tous mes vœux pour votre anniversaire. Vous pouvez naturellement me jeter dans la neige. Comment résister à un homme qui soulève neuf cents livres ?

Mac Donald pesait cent quatre-vingts livres, et Daylight pouvait l'empoigner d'une main ; aussi, d'un coup brusque, souleva-t-il de terre le tenancier du bar et le jeta-t-il la figure dans la neige. Puis saisissant vivement ceux qui étaient le plus près de lui, il en jeta encore une demi-douzaine. Toute résistance était vaine. Pêle-mêle, tous passaient par ses mains, gisant sur la neige molle dans toutes sortes d'attitudes grotesques et inoffensives. Bientôt, à la faible clarté des étoiles, on ne put distinguer ceux qui étaient jetés

---

[2] Pieds sensibles.

[3] Les Anciens.

et ceux qui attendaient leur tour ; leur tâtant le dos et les épaules, Daylight jugeait s'ils étaient suffisamment poudrés de neige.

– Pas encore baptisé ? répétait-il en avançant ses mains terribles.

Plusieurs vingtaines d'hommes étaient couchés dans la neige, formant une longue rangée, tandis que d'autres, agenouillés et figés dans une burlesque humilité, amassaient de la neige sur leur tête et réclamaient la célébration du rite. Mais un groupe de cinq – hommes des bois et hommes des frontières – se tenaient debout, décidés à ne reconnaître aucun anniversaire.

Entraînés à la plus dure école d'activité, vétérans de nombreuses batailles, hommes de sang-froid, de labeur, d'endurance, il leur manquait cependant ce que Daylight possédait au plus haut degré : une parfaite harmonie entre le cerveau et les muscles. C'était en quelque sorte congénital, car ce don était inné et il n'y était pour rien. Ses réflexes étaient plus rapides que les leurs ; ses idées se changeaient en actes plus spontanément ; ses muscles eux-mêmes, par une sorte de puissance chimique, obéissaient mieux à sa volonté. Il était ainsi fait. Ses muscles étaient de puissants explosifs. Les leviers de son corps fonctionnaient comme les panneaux d'une trappe d'acier. De plus, il était doué d'une force immense ; sur un million d'hommes, il n'y en avait pas un comme lui. Cette force, il la tirait du contexte de ses muscles et de sa merveilleuse constitution plutôt que de sa taille. Le coup qu'il portait arrivait si rapidement que personne ne pouvait le prévoir ou y résister. De même, il devinait si vite celui qui lui était destiné, qu'il le parait et l'évitait d'instinct.

– Ce n'est pas la peine de rester là, debout, dit Daylight au groupe qui le regardait. Vous pourriez bien venir et recevoir votre baptême ; vous pouvez tous me jeter par terre n'importe quel autre jour de l'année, mais aujourd'hui c'est mon anniversaire et c'est moi qui commande. Eh là ! Pat Hanrahan ; vous voulez ? Allons, venez, Pat !

Pat Hanrahan, l'ex-champion de boxe à poings nus et l'habitué de tous les endroits mal famés et dangereux, s'avança. Les deux hommes s'agrippèrent, mais avant que l'Irlandais eût eu le temps de s'y reconnaître, il se trouva étreint sans pitié dans l'étau d'un demi-Nelson qui l'enterra, tête et épaules, dans la neige. Jack Hines, ancien bûcheron, se cala comme s'il venait de sauter d'un demi-étage ; mais une ceinture arrière eut vite raison de lui. Il allégua cependant qu'on ne lui avait pas laissé le temps de se mettre en garde.

Daylight surmontait la fatigue. À peine s'arrêtait-il pour reprendre haleine. Son corps se tendait et se détendait comme une mécanique. Doc Watson, un homme solide, à la barbe grise, qui, jadis, avait semé la terreur autour de lui, fut jeté dans la neige en moins d'un instant et, comme il tentait de se relever, Daylight le rejeta par un coup imprévu et terrible. Plus prudent, Olaf Henderson voulut surprendre Daylight et l'assaillir de côté, tandis qu'il aidait Doc Watson à se relever ; mais Daylight se laissa tomber en avant sur les mains et sur les genoux et reçut les genoux d'Olaf dans le côté. Olaf, qui s'était élancé, ne trouvant plus d'obstacle, tomba, et avant qu'il eût pu se relever, Daylight le roulait à terre, lui frottait les joues et les oreilles avec de la neige et lui en coulait des poignées dans le dos.

– J’en peux battre d’aussi forts que vous, Daylight, bredouilla Olaf en se relevant ; mais, par Jupiter, je n’ai jamais vu pareille poigne.

Louis le Français restait le dernier du groupe, et cette scène l’avait rendu circonspect. Pendant une minute, il tourna, il hésita, puis tous deux luttèrent, chancelèrent sans qu’aucun prît l’avantage. À l’instant critique, Daylight usa d’un de ses coups rapides qui changea l’aspect de la lutte. Louis le Français résista, mais son grand corps ploya, et lentement il se courba jusqu’à terre.

– Le gagnant paie ! cria Daylight en sautant sur ses pieds et en retournant au Tivoli. Amenez-vous donc, vous tous ! En avant… les boissons !

Ils se rangèrent le long du comptoir et brossèrent le givre de leurs mocassins, car dehors il faisait un froid noir. Bettles, un des plus enragés parmi les Anciens et le plus réputé pour ses hauts faits et son audace, Bettles lui-même interrompit sa rengaine d’ivrogne de la « Sassafras Root » et s’avança, titubant, pour féliciter Daylight. Vers le milieu de son discours, il éleva la voix avec emphase :

– Je vous le dis, camarades, je suis fier d’appeler Daylight mon ami. Nous avons arpenté les pistes ensemble ; et il a grandi depuis. Quand il est arrivé dans ce pays, c’était un blanc-bec. À son âge, le lait vous coulait encore du nez. Il n’a jamais été un enfant, il est né un homme. Ce n’était pas, comme aujourd’hui, la civilisation qui vous rendait homme ; en ce temps-là, il fallait avoir l’étoffe d’un gaillard.

Bettles s’arrêta et entoura de ses bras le cou de Daylight dans une véritable étreinte d’ours.

– Dans le bon vieux temps, quand nous avancions tous les deux sur le Yukon, les alouettes ne nous tombaient pas rôties du ciel, et on ne déjeunait pas tous les jours. On allumait les feux là où nous avions tué le gibier, et presque tout le temps on vivait sur la piste du saumon et on mangeait des œufs de lapin ; n'est-ce pas, Daylight ?

Une explosion de rires accueillit cette inversion burlesque. Bettles lâcha le cou de Daylight et se retourna d'un air farouche vers la foule.

– Riez, vous tous, escargots galeux, riez ! mais je vous dis clairement et simplement que le meilleur de vous n'est pas digne de dénouer les lacets des mocassins de Daylight. N'est-ce pas, Campbell ? N'est-ce pas, Mac ? Daylight est un vieux de la vieille, un vrai costaud. Et dans ce temps-là il n'y avait pas de bateau à vapeur, ni de courrier pour le trafic, et nous autres, nous vivions souvent d'œufs de saumons et nous suivions la piste des lapins.

D'un air triomphant, il promena son regard autour de lui ; des cris se mêlèrent aux bravos pour réclamer un discours de Daylight. Il consentit. On apporta une chaise sur laquelle on l'aida à monter. Il était aussi gris que la foule qu'il dominait, – une foule sauvage, bizarrement accoutrée, les pieds chaussés de mocassins ou de ***muc-lucked*[4]*,*** les mitaines suspendues au cou ; les couvre-oreilles doublés de fourrure relevés sur le haut de la tête ressemblaient aux casques ailés des Scandinaves ; ses yeux noirs étincelaient, la rougeur de l'ivresse colorait ses joues bronzées. L'accueil

---

[4] Muc-luc : bottines d'Esquimaux en peau de morse doublées de fourrures.

affectueux de ces voix enrouées par la boisson l'émut. Qu'ils combattent, qu'ils festoient en d'énormes orgies, dans les cavernes, ou près des feux, au bivouac, dans les palais de la Rome impériale ou dans les forteresses moyenâgeuses des barons détrousseurs de grands chemins, dans les gratte-ciel des hôtels d'aujourd'hui ou dans les tavernes dépravées des marins, les hommes sont toujours et partout les mêmes ; et ceux qui bâtissaient un empire dans la nuit de l'Arctique, vaniteux, bruyants, ivrognes, oubliaient en une heure de folie la farouche réalité de leur héroïque labeur. Tels, héros modernes semblables aux héros anciens.

– Eh bien ! camarades ! Je ne sais quoi vous dire à vous tous, commença Daylight faiblement, car il s'efforçait de retrouver ses esprits. Je crois que je vais vous conter une histoire. J'avais jadis, à Juneau, un camarade qui était de la Caroline du Nord et c'est lui qui me l'a contée. C'était dans les montagnes de son pays, on célébrait un mariage. Il y avait la famille et tous les amis. Le pasteur accomplissait les derniers rites de la cérémonie en disant : « Que personne ne puisse jamais séparer ceux que le Seigneur a unis. – Pasteur, dit le marié, c'est bien entendu qu'il faut prendre au pied de la lettre ce que vous venez de dire là, car je veux que le mariage soit bien fait. » Quand la fumée se dissipa, la mariée vit autour d'elle le pasteur mort, son fiancé mort, mort le frère, morts les deux oncles, morts les cinq invités. Elle poussa un profond soupir et dit : « Ces revolvers d'un nouveau modèle, à armement automatique, ont joué un satané tour à mes espérances. » Ainsi, je vous le dis à vous tous, ajouta Daylight, comme l'éclat de rire s'apaisait, les quatre rois de Jack Kearns ont joué un satané tour à mes espérances, j'ai des ennuis par-dessus la tête, et je vais partir pour Dyea.

– Vous vous tirez des pieds ? cria quelqu'un.

Un instant la figure de Daylight se crispa de fureur, puis sa bonne humeur revint.

– Je sens que vous voulez un peu vous payer ma tête, dit-il avec un sourire. Mais naturellement je reviendrai.

– Jurez-le tout de même, Daylight, cria la même voix.

– Bien sûr que je reviendrai. Je suis venu au Chilcoot, la première fois, en 83 ; j'ai quitté la Passe dans un blizzard, emportant une couverture et une assiette de farine crue. Cet hiver-là, j'ai gagné ma vie à Juneau, et au printemps je suis retourné à la Passe. Une fois encore la famine m'a chassé. Le printemps suivant, j'y suis retourné et j'ai juré de ne jamais quitter le pays avant d'avoir fait fortune. Eh bien ! je n'ai pas réussi encore, voilà tout, et ce n'est pas une raison pour me dérober maintenant.

« Je prends le courrier et je reviens directement ; je ne m'arrêterai même pas une nuit à Dyea. J'irai à Chilcoot, juste pour prendre le courrier et changer les chiens. Et je vous le jure, par l'enfer et la tête de saint Jean-Baptiste, je ne quitterai pas le pays avant d'avoir ma pile de dollars. Et je vous le dis maintenant, ce sera une pile rudement haute.

– Qu'appelles-tu une pile ? demanda Bettles, entourant avec tendresse les jambes de Daylight.

– Oui, combien la pile de dollars ? crièrent les autres.

Daylight se redressa et réfléchit un instant.

– Quatre ou cinq millions, dit-il lentement, levant la main pour imposer silence à son auditoire, car sa déclaration avait soulevé des cris moqueurs. Mais je veux être modeste, je dirai un million au minimum. Et je ne m'en irai pas avec une once de moins.

Une fois encore l'hilarité générale accueillit ses paroles. Non seulement tout l'or du Yukon n'avait pas atteint jusqu'à ce jour cinq millions, mais aucun homme n'avait gagné cent mille dollars, bien moins encore un million !

– Écoutez-moi, vous tous. Vous avez vu que Jack Kearns a eu la veine ce soir. Sûrement nous aurions pu le battre avant d'aller aux cartes. Ses trois rois ne valaient rien. Mais il avait l'intuition qu'un quatrième allait lui rentrer, c'était sa chance, et il l'a eue. Eh bien ! moi, je vous dis que j'ai de la chance. Il y a un coup à faire dans le Yukon, et le moment est venu. Je ne vous parle pas d'un coup dans le genre de Moosehide ou de Birch Creek. Je vous parle d'un coup fabuleux à faire dresser les cheveux sur la tête. Je vous le dis, la chance est dans l'air. Rien ne peut l'arrêter, et elle nous viendra par le fleuve. Et vous tous, vous suivrez bientôt la trace de mes mocassins. Vous me chercherez là-bas aux environs de la Stewart, de la Rivière indienne, du Klondike. Quand je reviendrai avec le courrier, je reprendrai ce chemin si vite que vous ne verrez même pas le tourbillon de mon traîneau. Elle viendra, camarades, il y aura de l'or à partir de la racine de l'herbe, cent dollars par écuelle, et cinquante mille hommes se rueront dans le pays. Quand le coup sera fait, ce sera comme si l'enfer s'était déchaîné.

Il porta son verre à ses lèvres.

– Je suis assez gentil pour vous souhaiter d'être là.

Il but, sauta de la chaise et tomba dans les bras de Bettles qui lui fit à sa façon une caresse de plantigrade.

– Si j'étais vous, Daylight, je ne partirais pas aujourd'hui, conseilla Joe Hines qui venait de consulter le thermomètre dehors. Nous allons avoir une vague de froid ; il y a soixante

degrés au-dessous en ce moment, et cela descendra encore. Il vaut mieux attendre que ce soit passé.

Daylight rit et les vieux durs à cuire rirent autour de lui.

– Il n'est pas comme vous, cria Bettles, il n'a pas peur du froid. Vous ne le connaissez pas si vous croyez que la gelée peut l'arrêter.

– Ses poumons seront gelés s'il voyage par ce temps, répondit-on.

– Et vive le froid ! Écoutez, Hines, vous n'êtes ici que depuis trois ans, vous n'êtes pas encore entraîné. Moi, j'ai vu Daylight courir cinquante milles sur le Koyokuk un jour que le thermomètre piquait du soixante-douze au-dessous.

Incrédule, Hines secoua la tête.

– Ce jour-là, le froid n'a pas détruit ses poumons, dit-il. Mais si Daylight part avant que la dépression actuelle soit passée, il ne la supportera pas, surtout s'il voyage sans tente, ni bâche.

– C'est à un millier de milles de Dyea, annonça Bettles, grimpant sur la chaise, et pour soutenir son gros corps il entoura de son bras le cou de Daylight. C'est à un millier de milles, je vous dis, et la piste n'est presque pas tracée, mais je parie avec n'importe quel lascar – et ce qu'il voudra – que Daylight ira à Dyea en trente jours.

– C'est une moyenne de plus de trente-trois milles par jour, dit Doc Watson, et je l'ai fait moi-même. Un blizzard à Chilcoot suffit pour l'arrêter pendant une semaine.

– N'importe, dit Bettles, Daylight est capable aussi d'abattre en trente jours le millier de milles du retour ; je pa-

rie cinq cents dollars qu'il les fera, malgré les blizzards que j'envoie à tous les diables.

Pour appuyer ces paroles, il tira un sac en forme de saucisse de Bologne et le jeta sur le comptoir. Doc Watson jeta aussi le sien.

– Pariez-le, cria Daylight. Bettles a raison. Je parie aussi cinq cents dollars que dans soixante jours je passerai la porte du Tivoli avec le courrier de Dyea.

Un rire sceptique traversa la salle et une douzaine d'hommes tirèrent leur bourse. Jack Kearns s'approcha et s'adressant à Daylight :

– Je vous parie, Daylight, cria-t-il, à deux contre un, que vous ne pouvez pas faire le trajet en moins de soixante-cinq jours.

– Ne gâtez pas le métier, Jack, répondit-on. Le pari doit être aux mêmes conditions pour tous et le délai de soixante jours.

– Soixante-cinq, et deux contre un tout de même que vous n'arriverez pas, insista Kearns. Fifty Mile sera dégelé et la glace rompue.

– Après notre partie de cartes et ce que je vous dois encore, tout ce que vous me gagnerez vous appartient déjà, s'écria Daylight. Et, par Dieu, Jack, vous ne pouvez pas me faire rentrer dans mon argent de cette façon. Je ne veux pas parier avec vous. Mais je puis vous dire une chose, Jack, je sens la veine qui arrive. Je gagnerai bientôt ! Attendez, vous tous, les découvertes d'or le long du fleuve ! Alors, vous et moi, nous « enlèverons le toit » pour jouer un jeu qui sera vraiment à notre taille. Ça vous va-t-il ?

Ils se serrèrent les mains.

– C'est certain que Daylight gagnera son pari sur la durée du voyage, murmura Kearns à l'oreille de Bettles.

Et tout haut :

– Je tiens cinq cents dollars que Daylight sera de retour dans soixante jours.

– Entendu, s'écria Billy Rawlins, tandis que Bettles étreignait Kearns avec extase.

– Par Jupiter ! Je parie aussi, dit Olaf Henderson entraînant Daylight loin de Bettles et de Kearns.

– Le gagnant paie, hurla Daylight pour clore la gageure. Je gagnerai sûrement, mais soixante jours sans trinquer, c'est long, alors je paie dès maintenant. Holà, hoochinoos, dites chacun le nom de votre sirop.

Un verre de whisky à la main, Bettles grimpa sur sa chaise et se balançant en avant, en arrière, chanta son unique chanson :

C'est Henry Ward Beecher

Et la classe du dimanche

Qui chantent les vertus

D'une plante inconnue,

Mais pensent tous au jus

Du fruit défendu.

Tous reprirent en chœur :

Mais pensent tous au jus

Du fruit défendu.

La porte extérieure fut ouverte. Un jour gris et morne pénétra dans la salle.

– Burning Daylight, Burning Daylight, appela-t-on.

Daylight s'avança, en couvrant ses oreilles. Kama l'attendait dehors, près du traîneau, un véhicule étroit, large de seize pouces, long de sept pieds et demi ; l'arrière tout éraillé dépassait de six pouces les patins d'acier mobiles. Sur le traîneau, quelques sacs de toile contenant le courrier attachés par des courroies en peau d'élan, la nourriture, l'attirail des hommes et des chiens.

Devant, sur une seule ligne de traits, cinq chiens étaient couchés, engourdis par le froid. C'étaient des huskies[5], tous pareils entre eux, très grands et de même robe grise. Par leur mâchoire bestiale et leur queue épaisse, ils ressemblaient exactement à des loups ; et vraiment c'étaient des loups domestiqués, car ils en gardaient les apparences et l'allure caractéristique. Sur le haut du traîneau, sous les amarres, Kama avait placé à portée de la main les deux paires de raquettes.

Bettles montra une couverture en peaux de lièvres de l'Arctique dont le bout sortait du sac.

– C'est son lit, dit-il. Six livres de peaux de lapins, le lit le plus chaud dans lequel il ait jamais couché ! Que Dieu me damne quand je parviendrai à me réchauffer là-dedans. Pour

---

[5] Husky : chien-loup très fort, très endurant, intelligent et sournois.

Daylight, c'est différent, il est toujours en ébullition et chaud comme braise.

– Je ne voudrais pas être son conducteur indien, remarqua Doc Watson.

– Il me tuerait, sûr, il me tuerait, chanta gaiement Bettles. Je le connais ! J'ai été sur les pistes avec lui. De sa vie il n'a été fatigué. Il ne sait pas ce que c'est ! Je l'ai vu marcher toute une journée par quarante-cinq de froid, avec des socques trempés ? Pas un humain au monde ne pourrait supporter cela ?

Tandis qu'ils parlaient, Daylight faisait ses adieux à son entourage. La Vierge voulut l'embrasser. Bien que fortement imbibé de whisky, il sut adroitement esquiver tout attendrissement. Il l'embrassa, mais il embrassa également les trois autres femmes. Il tira ses longues mitaines, fit lever les chiens, et prit son poste de direction.

– En route, les toutous ! cria-t-il.

Les chiens tirèrent sur leur bricole, se raidirent, incrustèrent leurs ongles dans la neige. Ils soufflèrent longuement et avant que le traîneau eût couvert six longueurs, Daylight et Kama (à l'arrière) devaient courir déjà pour se maintenir à hauteur. Et c'est ainsi que hommes et bêtes dévalèrent vers la rive, dans le lit glacé du Yukon, pour disparaître dans la lumière grise du jour naissant.

CHAPITRE IV

Sur le fleuve où la piste était tracée, les raquettes étaient inutiles, les chiens faisaient en moyenne six milles à l'heure, et les deux hommes étaient obligés de courir pour les suivre. Daylight et Kama se relayaient régulièrement à la barre, car il était dur de gouverner le rapide traîneau et de retenir l'attelage. Celui qui n'était pas de service se glissait derrière le traîneau et, parfois, sautait dessus pour s'y reposer.

C'était une besogne rude, mais, de cette façon, c'était amusant. Ils fuyaient, et la piste tracée s'allongeait derrière eux. Plus tard, ils gagneront les voies difficiles, trois milles à l'heure constituera une bonne allure. Alors, il n'y aura ni direction, ni repos, ni course. La barre deviendra la tâche agréable, et l'on viendra s'y reposer après avoir tracé la piste avec les raquettes devant les chiens. Puis, ils auront à niveler les boursouflures de neige ; heureux quand ils couvriront deux milles à l'heure. Enfin ! ils rencontreront des blocs de glace petits, mais si chaotiques qu'il faudra des efforts inouïs pour faire un mille à l'heure.

Kama et Daylight se taisaient. Ils ne pouvaient guère parler en travaillant, d'ailleurs leur tempérament les portait au silence. À de rares intervalles, et quand il était nécessaire, ils s'adressaient quelques monosyllabes, et, souvent, Kama se contentait de grogner. Parfois, un chien gémissait ou hurlait en montrant les dents, mais la meute restait calme ; on entendait seulement le bruit sec des patins d'acier et le craquement du traîneau sur la surface durcie de la terre.

Comme s'il eût franchi un mur, Daylight avait passé du bruyant Tivoli dans un monde tout autre, un monde de silence et d'immobilité. Rien ne remuait. Le Yukon dormait sous un manteau de glace de trois pieds. Aucune brise. Au cœur des sapins qui bordaient les deux rives du fleuve, la sève s'était arrêtée. Les arbres, aux branches alourdies par la neige, semblaient pétrifiés. Le plus léger souffle aurait fait tomber la neige, et cependant la neige restait immobile. Le traîneau était le seul point vivant et mouvant de cette immensité solennelle, et les battements réguliers des patins aggravaient encore le silence.

Ici, la nature était morte et grise. Le temps froid et clair ; l'atmosphère, ni humide ni brumeuse ; cependant, le ciel était d'un gris lugubre. Bien qu'il n'y eût aucun nuage pour en obscurcir l'éclat, le soleil demeurait comme figé. Là-bas, au sud, le soleil montait sur l'horizon, séparé du Yukon par la ligne de la terre. Et le fleuve coulait dans les ténèbres, et le jour lui-même n'était en réalité qu'un long crépuscule. À midi moins un quart, à l'endroit où une large courbure du fleuve étend la vue vers le sud, le bord supérieur du disque solaire apparut au-dessus de la ligne du ciel. Il ne monta pas perpendiculairement, mais en biais, et à midi son bord inférieur éclairait à peine l'horizon. Soleil terne, aux rayons sans chaleur, qu'on pouvait regarder fixement sans se brûler les yeux. Dès qu'il eut atteint le méridien, il descendit au-dessous de l'horizon, et à midi un quart l'ombre couvrait de nouveau la terre.

Hommes et chiens couraient. Par l'estomac, Daylight et Kama étaient, tous les deux, restés des sauvages. Ils pouvaient manger beaucoup ou peu à des heures irrégulières, se gorger énormément, et, à l'occasion aussi, faire de longues marches sans rien prendre du tout. Les chiens ne man-

geaient qu'une fois par jour, et ils recevaient rarement plus d'une livre de poisson séché. Ils étaient voracement affamés et, en même temps, en merveilleuse condition. Comme les loups dont ils descendaient, leur assimilation était parfaite et économique. Il n'y avait pas de déchet et la plus petite particule qu'ils absorbaient se transformait en énergie. Kama et Daylight étaient comme eux. Descendant eux-mêmes de générations qui avaient souffert, ils savaient aussi endurer. Économie simple, élémentaire. Une nourriture légère leur donnait une force prodigieuse. Rien n'était perdu. Un civilisé affable, un bureaucrate seraient devenus maigres et déprimés à ce régime qui valait à Kama et à Daylight la plus belle condition physique. Mais ils connaissaient ce qu'ignorera toujours le bureaucrate, la faim normale et constante. Leur appétit était continuellement aiguisé, et à tout moment ils auraient mordu à belles dents dans ce qu'on leur aurait présenté, sans jamais connaître la satiété.

Vers trois heures de l'après-midi, le long crépuscule s'éteignit dans la nuit. Les étoiles parurent, très proches, perçantes et brillantes ; à leur clarté, hommes et chiens cheminaient encore. Ils étaient inlassables. Et ils n'accomplirent pas cet effort un seul jour, mais ce premier effort, ils le répétèrent, soixante jours de suite. Bien que Daylight eût passé une nuit sans sommeil, une nuit de danses et d'orgies, il n'y paraissait pas. Tandis qu'une simple tasse de café le soir aurait mis sur le flanc le bureaucrate, Daylight pouvait affronter impunément une longue nuit de plaisir et d'ivresse.

Il voyageait sans montre, « sentant » la fuite du temps qu'il calculait largement, par des procédés instinctifs. Quand il lui parut être à peu près six heures, il chercha un endroit pour camper. La piste, à un coude, se jetait en travers du

fleuve. N'ayant pas trouvé l'endroit propice, ils continuèrent sur la rive opposée à un mille de là. Mais, à mi-chemin, ils rencontrèrent un bloc de glace qui leur fit perdre une heure. Enfin ! Daylight aperçut ce qu'il cherchait, un arbre mort près de la rive. Le traîneau y fut halé, Kama grogna avec satisfaction et le camp fut établi.

Le travail était bien réparti. Chacun savait ce qu'il devait faire. Daylight coupa un sapin mort avec la hache. Kama, avec une raquette et une autre cognée, déblaya deux pieds de neige sur la surface du Yukon et brisa pour la cuisine une provision de glace. Une écorce sèche de bouleau servit à allumer le feu, et Daylight fit la cuisine pendant que l'Indien déchargeait le traîneau et distribuait aux chiens leur ration de poisson séché. Il suspendit les sacs dans les arbres hors de la portée des huskies, puis il coupa un petit sapin dont il enleva les branches. Près du feu, il foula la neige molle et couvrit cet emplacement avec des branches. Sur ce plancher improvisé, il étendit ses sacs de couchage et ceux de Daylight qui contenaient des socques bien secs, des vêtements de dessous et leur vêtement de nuit. Kama avait deux robes en peaux de lapins, alors que Daylight n'en avait qu'une. Ils travaillèrent avec ardeur, sans parler, sans perdre de temps. Chacun faisait le nécessaire sans songer à laisser à l'autre une partie de l'ouvrage à faire.

Ainsi, Kama vit qu'il fallait encore de la glace et il alla en chercher, tandis que Daylight rattrapait et replaçait une raquette qu'un chien, d'un coup de patte, avait lancée au loin.

Pendant que le café bouillait, que le lard rissolait, qu'on préparait les crêpes, Daylight s'employa à ouvrir une grande boîte de haricots. Kama revint, s'assit sur l'extrémité des branches et, en attendant, raccommoda les harnais.

– Je crois que Skookum et Booga vont se battre, dit Kama, en s'asseyant pour manger.

– Surveillez-les, répondit Daylight.

Ce fut la seule conversation du repas. Une fois, Kama, murmurant un juron, se leva vivement et, un bâton à la main, se précipita sur les chiens qui se battaient. Entre deux bouchées, Daylight jeta dans la théière d'étain des morceaux de glace qui fondirent. Le repas fini, Kama entretint le feu, coupa du bois pour le matin, et, installé sur son lit de branches, continua à raccommoder les harnais. Daylight coupa de grosses tranches de lard qu'il jeta dans les haricots. Quand ils n'eurent plus besoin de quitter le plancher formé de branches de sapins, ils enlevèrent leurs mocassins, trempés malgré le froid intense, et les accrochèrent devant le feu, en les retournant de temps en temps. Les haricots cuits, Daylight en garda une partie dans un sac de farine d'un pied et demi de long et de trois pouces de diamètre qu'il mit sur la neige pour les faire geler. Le reste fut laissé dans la marmite pour le repas suivant.

Il était plus de neuf heures quand ils se couchèrent. Les bagarres et les disputes entre chiens s'étaient apaisées depuis longtemps, et les bêtes, exténuées, s'étaient toutes mises en boule dans la neige, les pattes et le museau réunis, recouverts de leur épaisse queue de loup. Kama étendit ses fourrures et alluma sa pipe. Daylight roula une cigarette de papier marron, et, pour la seconde fois, ils parlèrent.

– Je crois que nous avons fait près de soixante milles, dit Daylight.

– Hum ! je crois aussi, répondit Kama.

Ils s'enroulèrent, debout l'un et l'autre, dans leurs pagnes, avec une jaquette de laine pour remplacer le parka[6] qu'ils avaient porté pendant le jour. Bien vite, dès qu'ils eurent fermé les yeux, ils s'endormirent. Les étoiles sautaient et dansaient dans l'air gelé, et sur leur tête, les ogives des aurores boréales se croisaient comme les rayons de projecteurs énormes.

Daylight s'éveilla dans l'obscurité et fit lever Kama de grand matin. Lard, haricots, crêpes, café, le tout réchauffé, composèrent le menu. Les chiens n'eurent rien. Assis dans la neige, à l'écart, la queue enroulée autour des pattes, ils regardaient, envieux et tristes. Parfois, ils levaient une patte ou l'autre, dans un mouvement progressif, comme si le froid leur brûlait les ongles. Et le froid cinglait avec au moins soixante-cinq degrés F au-dessous de zéro ; quand Kama voulut atteler la meute avec des mains dégantées, il fut plusieurs fois obligé de s'interrompre pour aller se chauffer les doigts. Les deux hommes changèrent et bouclèrent le traîneau. Ils chauffèrent leurs mains une dernière fois, mirent leurs mitaines, poussèrent les chiens vers la rive et descendirent sur la piste du fleuve. D'après l'estimation de Daylight, il était environ sept heures ; les étoiles dansaient, aussi brillantes, puis elles disparurent, dans cette aurore verdâtre qui palpitait sur leur tête.

Deux heures plus tard, tout devint subitement noir, si noir qu'ils gardèrent la piste par une sorte d'instinct, et Daylight sut qu'il avait bien calculé le temps : c'étaient les té-

---

[6] Léger sarrau, avec capuchon, en gros coutil.

nèbres qui précédaient l'aube, et, nulle part elles ne sont plus épaisses que sur les pistes de l'Alaska, en hiver.

Lentement, la lumière grise perça, d'abord imperceptiblement, si bien qu'ils furent presque surpris de distinguer sous leurs pas le vague sillon du traîneau. Puis ils virent le limonier, puis, toute la file des chiens qui courait, et, de chaque côté, l'étendue de neige. Un moment, les rives opposées se profilèrent indistinctes, puis disparurent ; elles reparurent une seconde fois et restèrent. Quelques minutes après, à un mille de là, une autre ondulation lointaine se dessina confusément ; en amont et en aval se déroulait le fleuve entièrement gelé ayant, à sa gauche, la longue rangée de montagnes aux cimes pointues et couvertes de neige. Ce fut tout : le soleil ne se montra pas, la lumière grise resta grise.

Une fois, pendant le jour, un lynx traversa la piste sous le museau du chien de flèche et se perdit dans les bois blancs. L'instinct sauvage des huskies fut éveillé. Ils poussèrent un long cri de ralliement, tirèrent sur leur bricole, en se jetant de côté pour la poursuite.

– Whoa ! cria Daylight, et d'un violent coup de barre il lança le traîneau sur la neige molle.

Les chiens se calmèrent, le traîneau fut redressé et cinq minutes après il glissait sur le dur chemin. Ce lynx fut, pendant deux jours, le seul être vivant qu'ils rencontrèrent, et d'un bond léger il avait fait comme une apparition.

À midi, quand le soleil émergea de la ligne de l'horizon, ils s'arrêtèrent et allumèrent un petit feu sur la glace. Daylight brisa avec une cognée les morceaux de glace qui enveloppaient la saucisse de haricots ; ceux-ci, fondus et chauffés

à la casserole, constituèrent leur repas. Pas de café. Il ne gaspillait pas la lumière du jour pour un tel luxe. Les chiens arrêtés se querellaient et regardaient, pleins de convoitise ; le soir seulement, ils mangeaient leur ration de poisson séché. Dans l'intervalle, ils travaillaient.

La température continua à baisser. Seuls, des hommes robustes – et parmi ceux-ci Kama et Daylight étaient une élite – pouvaient voyager par ce froid. Daylight était le plus fort ; Kama le savait, et, dès le départ, il se jugeait battu à l'avance. Ce n'est pas qu'il ménageât son effort ou son énergie, mais il se sentait inférieur. Il y avait de l'admiration sans borne dans son attitude vis-à-vis de Daylight. Stoïque, taciturne, fier de sa vaillance, il retrouvait ces qualités encore plus vivaces dans son maître et c'était un stimulant pour celui-ci d'avoir toujours cet adorateur près de lui. Rien d'étonnant que la race blanche soit conquérante, pensait Kama, si elle forme des hommes de cette trempe. Que pouvait-on contre cette résistance, cette opiniâtreté ? Héritiers de l'atavisme de mille générations, et tout habitués qu'ils fussent au froid, les Indiens ne voyageaient cependant pas par de telles températures ; tandis que Daylight, le Blanc des chaudes terres du Sud, moins aguerri mais plus téméraire, se moquait de leurs frayeurs, courait la piste dix ou douze heures par jour, espérant maintenir pendant soixante jours cette allure vertigineuse ! Attendre une nouvelle chute de neige, c'était, après cela, se condamner à déblayer la piste sous la neige ou à briser la glace qui bordait l'eau vive. Cependant, Kama emboîtait le pas, sans plainte, sans défaillance. Soixante-cinq degrés F au-dessous de zéro, c'est un froid intense. L'eau gelant à trente-deux degrés F au-dessus de zéro, soixante-cinq au-dessous marque quatre-vingt-dix-sept degrés F au-dessous du point de congélation. Si on imagine la même différence en sens inverse, on obtient cent

vingt-neuf degrés F, chaleur accablante, qui ne dépasse le point de congélation que de quatre-vingt-dix-sept degrés F. En doublant cette différence, on peut à peine concevoir par quel froid Kama et Daylight voyageaient entre deux nuits et dans la nuit.

Malgré de fréquentes frictions, les joues de Kama commençaient à geler, et sa peau devenait noire et douloureuse. Ses poumons aussi étaient légèrement atteints, dangereux présage, qui prouvait qu'un homme ne peut braver soixante degrés au-dessous de zéro. Mais Kama ne se plaignait pas. Quant à Daylight, il était une véritable fournaise, dormant aussi bien sous six livres de peaux de lapins que l'autre sous une épaisseur double.

La seconde nuit, cinquante milles s'ajoutèrent au parcours déjà franchi ; ils campèrent près des limites de l'Alaska et des territoires du Nord-Ouest. Sauf le court trajet à Dyea, le reste du voyage se ferait en terre canadienne. Sans nouvelle neige, sur un chemin durci, Daylight espérait atteindre le camp de Forty Mile la quatrième nuit. Il le dit à Kama, mais le troisième jour la température monta, et, dans le Yukon, un temps plus doux précède toujours une chute de neige. Ce jour-là, ils attaquèrent pendant dix milles un amoncellement de glaces qu'il fallut passer : mille fois, ils hissèrent à bras tendus le lourd traîneau sur des blocs énormes et le tirèrent de l'autre côté. Les chiens furent presque inutiles, et hommes et bêtes furent exténués par la difficulté de la piste. Une heure de course supplémentaire ne put rattraper qu'une partie du temps perdu.

Quand ils se réveillèrent le matin, dix pouces de neige les recouvraient. Les chiens ensevelis quittèrent à regret leur confortable nid. La neige fraîche annonçait un voyage pé-

nible. Les patins du traîneau glisseraient moins bien, et pour que les chiens ne tombent pas, un des hommes devrait tracer la voie devant eux, avec les raquettes. Cette neige différait de la neige des terres du Sud. Elle était dure, fine, sèche, ressemblant à du sucre. Elle tombait avec un bruissement de sable ; ses particules étaient sans cohésion, et elle ne pouvait pas s'agglomérer. Elle était composée de très petits cristaux réguliers ; c'était, en vérité, du grésil plutôt que de la neige.

La température attiédie était montée à vingt degrés au-dessous, et les deux hommes, avec leurs couvre-oreilles levés et leurs mitaines pendantes, transpiraient en travaillant. Cette nuit-là, ils n'arrivèrent pas à Forty Mile, mais le lendemain, Daylight s'y arrêta assez longtemps pour prendre le courrier et un supplément de provisions. L'après-midi du jour suivant, ils campèrent à l'embouchure du Klondike. Depuis Forty Mile, ils n'avaient pas aperçu une âme et ils avaient tracé eux-mêmes la piste. Cet hiver, personne ne s'était aventuré sur le fleuve au sud de Forty Mile ; aussi, seraient-ils les seuls voyageurs de la saison. En ce temps, la région du Yukon était déserte. Entre le Klondike, les Eaux-Salées et Dyea, s'étendaient six cents milles de solitude neigeuse, et dans toute cette étendue il n'y avait que deux postes isolés, Sixty Mile et Fort Selkirk, où Daylight et Kama pussent rencontrer des humains. Parfois, en été, on apercevait des Indiens à l'embouchure de la Stewart, des Rivières blanches, au grand et au petit Saumon, et sur le lac Le Barge ; mais, en hiver, Daylight le savait, ils chassaient les troupeaux d'élans, les poursuivant à la piste dans la montagne.

Cette nuit, rangés à l'embouchure du Klondike, Daylight ne rentra pas tout de suite après le travail du soir. Si un Blanc se fût trouvé là, il aurait dit que sa « bosse » le tour-

mentait. Laissant les chiens roulés dans la neige et Kama respirant avec peine sous ses peaux de lapins, il mit ses raquettes et monta sur le plateau qui dominait le tertre. Les sapins, trop épais, cachaient la vue. Il traversa la plaine jusqu'aux premières pentes de la montagne. Là, il put distinguer, à l'est, coulant à angles droits, le Klondike, et, au sud, la courbure accentuée du Yukon. À gauche, en aval et vers la montagne des Élans, à la clarté des étoiles, l'étendue blanche infinie, qui portait le nom du lieutenant Schwatka, mais que Daylight avait découverte bien avant que l'intrépide explorateur ait traversé le Chilcoot et descendu le Yukon sur un radeau. La montagne l'intéressa peu. Toute son attention se concentra sur la grande plaine et sur les eaux qui la bordaient, assez profondes pour ancrer des vapeurs.

– Quel bel emplacement pour une ville, murmura-t-il. Assez d'espace pour un camp de quarante mille hommes. Mais il faut pour cela qu'il y ait de l'or.

Il réfléchit un instant.

– Quel admirable coup à faire, et l'Alaska n'aura jamais vu une ruée d'hommes aussi formidable. Si ce n'est pas ici, ce sera dans les environs. C'est sûrement une bonne idée que d'avoir l'œil ouvert pour trouver de beaux emplacements pour des villes tout le long de la route.

Il s'arrêta un instant encore, contemplant l'immense plaine et l'imaginant avec netteté dans l'avenir. Déjà, il plaçait des scieries, des entrepôts, des bars, des salles de danses, des cercles ; il traçait des rues pour les cabanes de mineurs. Et, dans ces rues, se pressaient des milliers d'hommes ; devant les entrepôts s'arrêtaient des traîneaux pesamment chargés et attelés à des files de chiens. Il voyait

encore des charges lourdes descendre la grande rue et, remontant le Klondike glacé, se diriger vers le point inconnu où la mine devait être située.

Il rit, et chassant de ses yeux la vision, il redescendit au campement. Cinq minutes après, enroulé dans ses couvertures, il s'assit les yeux ouverts, étonné de ne pas dormir encore. Il regarda l'Indien couché près de lui, les braises du feu mourant, plus loin, les cinq chiens au museau recouvert de leur queue de loup, et les quatre raquettes piquées droites dans la neige.

– C'est sûr que cette « bosse » me travaille diablement, murmura-t-il.

Son esprit retourna à la partie de poker.

– Quatre rois ! dit-il les dents serrées. C'était une bosse !

Il s'étendit, s'enveloppa jusqu'au cou, couvrit ses oreilles, ferma les yeux, et, cette fois, il s'endormit profondément.

CHAPITRE V

À Sixty Mile, ils s'approvisionnèrent encore, ajoutèrent quelques lettres au courrier et reprirent la route avec ardeur. Depuis Forty Mile, ils avaient dû tracer leur piste et ils savaient qu'il en serait ainsi jusqu'à Dyea. Daylight soutenait le pas magnifiquement, mais à cause de cette marche forcée, Kama commençait à faiblir. Il se taisait par fierté, bien que la congélation de ses poumons ne se puisse plus dissimuler. Imperceptiblement, le froid avait atteint les bords du tissu pulmonaire, et maintenant des escarres se formaient qui provoquaient une toux sèche et saccadée. Tout effort inusité précipitait les quintes pendant lesquelles il avait presque des convulsions. Ses yeux étaient congestionnés et sortaient des orbites, les larmes coulaient le long de ses joues. La fumée du lard, que Daylight faisait cuire, l'étouffait pendant une demi-heure ; aussi, se tournait-il face au vent pendant que Daylight préparait le repas.

Un jour après l'autre, ils avançaient péniblement sur la neige lisse et molle. Voyage pénible, monotone, sans aucune des courtes joies que procure le chemin où l'on court sur une surface durcie. L'un était à l'avant, avec les raquettes ; l'autre, à l'arrière, veillait à l'imprévu.

Parfois, pour traverser quelques mètres de neige poudreuse, il fallait les fouler avec les raquettes, et sous le poids de l'homme le large soulier enfonçait profondément. Dans de telles conditions, les pieds chaussés des raquettes peinaient tout autrement que dans la marche ordinaire. Pas à pas, le pied glissait sur la pente et l'on montait de côté.

Quand la raquette s'enfonçait dans la neige, le bout se heurtait à un mur de neige haut de douze pouces. Si le pied, en montant, s'élançait un peu en avant, le bout de la raquette pénétrait dans ce mur et entraînait le pied jusqu'à ce que le talon rejoignît la jambe. Aussi, à chaque pas, le pied devait se lever avant que la jambe pût se plier.

Dans ce sentier raboteux, venaient ensuite les chiens, l'homme à la barre et le traîneau. Si grandes étaient les difficultés que ces hommes endurcis, travaillant avec acharnement, ne pouvaient couvrir plus de trois milles à l'heure. Cela augmentait les heures de voyage, car Daylight, ne voulant pas se retarder en prévision des contretemps possibles, marchait douze heures par jour. Trois heures suffisaient pour établir le camp, cuire les haricots, déjeuner le matin, lever le camp, faire halte à midi, et neuf heures étaient abandonnées au sommeil et au repos, dont hommes et chiens ne perdaient pas une minute.

À Selkirk, poste situé près de la rivière Pelly, Daylight suggéra à Kama l'idée de se soigner jusqu'à ce qu'il le reprenne à son retour de Dyea. Un Indien du lac Le Barge, égaré dans ces parages, s'offrait pour le remplacer ; mais Kama s'obstina. Il grogna un refus avec un air bourru et ce fut tout. Daylight prit six chiens nouveaux, tandis que les siens, fourbus, se reposeraient jusqu'au retour.

Cette nuit-là, ils marchèrent jusqu'à dix heures pour atteindre Selkirk, et le lendemain, dès six heures, ils s'enfonçaient dans la solitude neigeuse de cinq cents milles qui sépare Selkirk de Dyea. La seconde vague de froid arriva, mais, chaud ou froid, c'était toujours une piste vierge. Quand le thermomètre descendait à cinquante degrés au-dessous de zéro, il était encore plus pénible d'avancer car, à

cette basse température, les cristaux de grésil ressemblent à des grains de sable et retiennent les patins du traîneau. Les chiens doivent donc fournir un effort plus violent qu'à vingt ou trente degrés au-dessous de zéro.

Et Daylight voyagea treize heures par jour, réservant jalousement l'avancé acquise pour les passes difficiles dont il approchait.

On n'était pas encore au milieu de l'hiver et déjà l'impétueuse rivière de Forty Mile justifiait les craintes de Daylight. En plusieurs endroits, elle coulait librement, bordée, de chaque côté, par une couche de glace d'épaisseur variable. Près des caps à pic qu'elle éclaboussait, l'enveloppe de glace ne pouvait pas se former. Daylight et Kama tournaient, côtoyaient, tantôt traversant la rivière, tantôt revenant sur leurs pas, reculant maintes et maintes fois avant de pouvoir franchir une passe particulièrement mauvaise. C'était long. Muni de ses raquettes, portant dans les mains, en travers, un long bâton, l'un des deux éprouvait d'abord la glace. Quand elle se brisait sous ses pieds, il s'agrippait au bâton qui, appuyé sur les bords de la glace trouée par son corps, formait un pont. Tous deux tombèrent plusieurs fois. À cinquante degrés au-dessous de zéro, un homme trempé jusqu'à la ceinture ne peut pas voyager sans se geler. Après chaque plongeon, ils s'arrêtaient : le rescapé courait pour activer sa circulation pendant que l'autre allumait un feu ; alors, il se changeait, et les vêtements mouillés séchaient jusqu'au prochain accident. Et, comme pour rendre ce voyage plus difficile, il fut bientôt impossible d'avancer dans les ténèbres sur cette dangereuse rivière, et ils ne purent marcher que durant les six heures de crépuscule. Chaque seconde devenait précieuse : ils n'en perdaient pas une. Avant le lever du jour gris, le camp était levé, le

traîneau chargé, les chiens attelés, et pendant l'attente les deux hommes se blottissaient près du feu. Ils supprimèrent la halte et le repas de midi. Malgré cela, ils restaient au-dessous de la vitesse moyenne, ne couvrant que douze à quinze milles par jour. Une mauvaise passe les arrêta, et, en deux jours, ils n'avancèrent que de neuf milles, obligés qu'ils furent, par trois fois, d'abandonner la rivière et de transporter le traîneau et l'équipement sur la montagne.

Enfin, ils quittèrent la perfide rivière et arrivèrent au lac Le Barge. Là, il n'y avait ni eau libre ni glaces empilées. Sur une surface de plus de trente milles, la neige s'étendait, lisse comme un tapis, épaisse de trois pieds, douce comme la farine. Ils ne pouvaient cependant pas faire plus de trois milles à l'heure, mais Daylight n'en fêta pas moins le passage de la rivière de Fifty Mile par une marche forcée. Le lendemain, à onze heures, ils atteignirent le pied du lac. À trois heures, à la tombée de la nuit de l'Arctique, Daylight aperçut l'autre bout du lac et, aux premières étoiles, il prit ses relèvements. Le soir, à huit heures, ils dépassèrent le lac et entrèrent dans l'embouchure de la Lewes. Là, ils interrompirent leur marche pendant une demi-heure pour faire bouillir des morceaux de haricots gelés et distribuer aux chiens une ration supplémentaire de poisson. Ensuite, ils continuèrent leur route jusqu'à une heure du matin : alors, ils s'arrêtèrent pour le campement. Seize heures durant, ils avaient marché et les chiens étaient si fatigués qu'il n'y eut point de bagarres, ni même de grognements ; quant à Kama, il avait boité dans les derniers milles, et le lendemain, dès six heures, Daylight était debout. Vers onze heures, il passait au pied de White Horse et la nuit le vit camper au-delà du Box-Canon, ayant derrière lui les mauvaises passes de la rivière, et devant lui la ceinture de lacs. Il marchait d'un pas ferme. Sur l'âpre piste, ils peinaient douze heures par jour, six heures dans le

crépuscule, six heures dans l'obscurité. Les repas, la réparation des harnais, l'installation du camp et le départ occupaient trois heures, et pendant les neuf autres heures, hommes et chiens dormaient d'un sommeil de mort. La forte constitution de Kama était ébranlée. Jour après jour ses forces déclinaient. Ses mouvements se ralentirent, ses muscles se détendirent et sa claudication s'accentua. Toutefois, il allait, stoïque, sans rien négliger, sans jamais murmurer. Daylight était amaigri et fatigué ; cependant, grâce à son merveilleux ressort physique, il avançait, il avançait toujours, sans remords. Jamais, aux yeux de Kama, il n'était apparu plus divin que pendant ces dernières journées de voyage dans le Sud, et l'Indien, chancelant, l'observait, toujours à l'avant, courageux, d'une telle endurance que Kama n'en avait vu ni imaginé de pareille sous une enveloppe d'homme. Bientôt, Kama fut incapable de tracer la piste à l'avant du traîneau ; il fallait qu'il fût bien malade pour abandonner ce labeur à Daylight. Lac par lac, ils traversèrent la ceinture de Marsh à Linderman et commencèrent l'ascension du Chilcoot. Au déclin du jour, Daylight aurait dû camper au pied des hauteurs de la passe ; mais il marcha, marcha toujours vers Sheep Camp, laissant derrière lui se déchaîner une tempête de neige qui l'aurait retardé de vingt-quatre heures.

Kama ne put supporter cette course excessive. Le matin, il lui fut impossible de continuer le voyage. Quand son maître le réveilla à cinq heures, il s'assit avec effort, poussa un gémissement, et retomba en arrière. Alors Daylight travailla au camp pour deux, attela les chiens, et quand tout fut prêt pour le départ il enroula l'Indien défaillant dans les trois couvertures et l'attacha sur le haut du traîneau. Ils marchèrent à une belle allure ; c'était la dernière étape ; les chiens dévalèrent le Dyea-Canon et tirèrent avec entrain sur l'âpre

sentier qui mène au poste de Dyea. Et la meute galopant, Kama gémissant étendu sur les sacs, Daylight sautant à la barre pour ne pas rouler sous les patins du traîneau, ils entrèrent à Dyea par la mer.

Fidèle à sa promesse, Daylight ne s'arrêta qu'une heure pour prendre le courrier, les provisions, atteler de nouveaux chiens et engager un nouvel Indien. Kama se tut jusqu'au moment où Daylight, prêt à partir, s'approcha de lui. Ils se serrèrent les mains.

– Vous allez tuer ce pauvre diable d'Indien, Daylight, vous allez le tuer, dit Kama.

– Il tiendra bien jusqu'à Pelly, repartit l'autre en ricanant.

Kama secoua la tête d'un air incrédule et il s'éloigna, tournant le dos en signe d'adieu.

Ce jour-là, par la rafale de neige et dans l'obscurité, Daylight traversa le Chilcoot, fit en glissant une descente de cinq cents pieds et gagna le lac Crater où il campa. Camp glacé, car il n'avait pas pris de fagots et il se trouvait loin des terres boisées. La nuit, ils furent ensevelis sous trois pieds de neige, et quand ils se déterrèrent dans le matin noir, l'Indien tenta de fuir. Il avait assez de ce voyage avec un homme qu'il croyait fou. Mais les menaces de Daylight l'effrayèrent tellement qu'il resta à son poste. Ils approchèrent du lac Profond et du lac Long et atteignirent le niveau du lac Linderman. C'était toujours la même marche exténuante et l'Indien ne la supportait même pas aussi bien que Kama. Lui non plus ne se plaignait pas, et il n'essaya plus de déserter. Il faisait pour le mieux mais jurant à part lui de ne plus jamais se laisser embaucher par Daylight. Les jours succédaient aux

jours, les longs crépuscules s'effaçaient dans la nuit ; aux vagues de froid succédaient les chutes de neige, et nombreuses étaient les vagues de froid ; et pendant des heures, derrière eux, les milles s'ajoutaient aux milles.

À Forty Mile, il leur arriva un accident. Un pont de glace se brisa sous les chiens qui furent entraînés par un courant. Les traits qui les reliaient au limonier se rompirent et l'on ne revit jamais la meute. Seul, le limonier fut sauvé, et Daylight et l'Indien s'attelèrent au traîneau. Mais dans ce genre d'exercice un homme ne vaut pas un chien, et à deux ils devaient faire le travail de cinq chiens. Après une heure, Daylight allégea le traîneau. La provende des chiens, une partie des harnais, la cognée de réserve y passèrent. Le lendemain, le survivant, terrassé par cet effort, se brisa les tendons et devint impotent. Daylight le tua, et abandonna le traîneau. Alors, il chargea sur son dos cent soixante livres de courrier et de provisions, et il en mit cent vingt-cinq sur le dos de l'Indien. Le reste des harnais fut jugé superflu. Quand l'Indien vit que pas une lettre n'était abandonnée, tandis que les haricots, les tasses, les seaux, les assiettes et des vêtements étaient jetés, il fut consterné. Chacun d'eux garda une houppelande, une cognée, un seau d'étain et une maigre provision de lard et de farine. On pourrait, à la rigueur, manger le lard cru, et la farine, versée dans l'eau chaude, les soutiendrait suffisamment. Même le fusil et les munitions furent laissés.

Ils couvrirent ainsi deux cents milles jusqu'à Selkirk. Daylight voyageait tôt et tard, utilisant les heures autrefois employées au campement et aux soins donnés à la meute. La nuit, ils se glissaient près d'un petit feu et, enveloppés dans leurs robes, ils buvaient le bouillon de farine et faisaient cuire le lard au bout d'un bâton. Dans l'obscurité ma-

tinale, ils se levaient sans échanger un mot, prenaient leur charge, ajustaient les courroies de leur bonnet et continuaient le voyage. Et l'Indien, aux joues creuses, aux yeux de spectre, précédait Daylight ; s'il l'eût suivi, peut-être aurait-il abandonné le courrier ou se serait-il étendu pour dormir.

À Selkirk, Daylight reprit sa meute reposée et en belle condition, et le même jour le vit marcher encore, se relayant à la barre avec l'Indien du lac Le Barge qui, de nouveau, s'était proposé. Daylight était en retard de deux jours sur son programme ; une chute de neige et la piste effacée le retinrent deux jours pendant l'étape de Forty Mile. Puis une embellie précéda la grande vague de froid que Daylight escomptait déjà en préparant leur ration et celle des chiens. Les hommes de Forty Mile auguraient mal de ce voyage ; ils se demandaient comment tout cela finirait si la neige continuait à tomber.

– Sûrement la vague va venir, dit Daylight en riant.

Et il avança toujours. Des traîneaux voyageaient déjà cet hiver entre Forty Mile et Circle City et la piste était bonne. La vague de froid se déchaîna, se prolongea, et Circle City n'était qu'à deux cents milles. Le jeune Indien du lac Le Barge ignorait la limite de ses propres forces, mais il était plein d'orgueil. Il suivait Daylight avec joie, espérant même fatiguer l'homme blanc. Pendant la première moitié du trajet, il épia sur le visage de son maître les signes de la fatigue et fut surpris de ne pas les voir. Pendant la seconde moitié, il les observa sur lui-même, serra les dents et continua. Et Daylight avançait toujours, toujours, tantôt courant à la barre, tantôt se reposant à son tour sur le haut du rapide traîneau. Le dernier jour, par un temps clair et plus froid que

jamais, il couvrit soixante-dix milles. À dix heures du soir, on les vit surgir à la ligne de l'horizon et monter vivement la rue principale de Circle City ; et le jeune Indien, abandonnant la barre, sauta à terre et courut derrière le traîneau. C'était bien par bravade, car ses forces étaient épuisées, mais il luttait désespérément, et par plaisir courait encore.

CHAPITRE VI

Une foule bigarrée emplissait le Tivoli, – la même qui, deux mois auparavant, avait assisté au départ de Daylight. C'était la soixantième nuit ; les opinions étaient partagées ; accomplirait-il ou n'accomplirait-il pas le raid ? À dix heures, on pariait encore et la cote montait contre la réussite. Au fond du cœur, la Vierge restait persuadée de la défaite ; cependant, elle paria avec Charley Bates vingt onces contre quarante que Daylight arriverait avant minuit.

Ce fut elle qui entendit les premiers aboiements des chiens.

– Écoutez, dit-elle, c'est lui !

Il y eut, vers la porte, une poussée générale ; et les doubles battants furent ouverts tout grands. On percevait les cris sauvages des chiens, le claquement du fouet, la voix de Daylight enrouée à les encourager, et, pour couronner le raid, sur le parquet de la salle, le traîneau, d'un bond, fit irruption derrière les bêtes fourbues. Avec cet étrange équipage, la gelée s'engouffra enveloppant tout d'une vapeur blanche, et dans les traits on ne distingua plus que des têtes et des dos ; bientôt, toutes semblèrent nager dans une rivière. Derrière, à la barre, apparaissait Daylight, les jambes cachées jusqu'aux genoux par ce tourbillon gelé dans lequel il semblait flotter.

C'était bien le même Daylight, maigre, fatigué ; ses yeux noirs brillaient et pétillaient plus que jamais. Son parka de coutil l'encapuchonnait comme un moine et tombait en plis

droits jusqu'à ses genoux. Il était sale, halé par la fumée des feux du camp, et ; ses vêtements eux-mêmes disaient les péripéties du voyage. Une barbe de deux mois encadrait sa figure et des morceaux de glace formés pendant cette longue course de soixante-dix milles étaient restés dans sa barbe.

Son entrée fut grandiose, mélodramatique ; il en eut conscience. C'était sa vie, et cette heure en marquait l'apogée. Ses camarades le sacraient un héros, le surhomme de l'Arctique. Il en était fier, et ce fut pour lui un instant solennel quand, après avoir couvert deux milliers de milles sur les pistes, il se précipita dans le bar avec les chiens, le traîneau, le courrier, l'Indien, l'attirail et le reste. Il avait accompli un exploit de plus, et dans le Yukon son nom retentirait. Lui, Burning Daylight, le roi des voyageurs et des conducteurs de chiens ! Il sentait un frisson de surprise, mêlé aux cris de bienvenue qui l'accueillaient ; et toutes les choses du Tivoli semblaient le féliciter : le comptoir avec ses rangées de bouteilles, les tables de jeux, le gros poêle, le peseur d'or et ses balances dorées, les musiciens, les hommes, les femmes. La Vierge, Celia, Nellie, Dan Mac Donald, Bettles, Billy Rawlins, Olaf Henderson, Doc Watson, – tous. Rien n'avait changé depuis son départ : il lui semblait revivre encore sa nuit à lui, celle de ses trente ans. Ces soixante jours d'un voyage sans trêve dans le désert de neige étaient subitement oubliés, et leur durée n'existait plus. C'était une simple excursion, un incident. Il avait disparu un instant, et il lui semblait revenir peu après au Tivoli tumultueux.

Un regard au traîneau et aux sacs de toile du courrier le ramena à la réalité d'un voyage de deux milliers de milles sur la glace exécuté en soixante jours. Comme en un rêve, il serrait les mains qui se tendaient vers lui. Quel enivrement ! la vie était belle. Il l'aimait toute. Il éprouva un sentiment

d'humanité, de douce camaraderie. N'étaient-ils pas tous sa chose, ses amis ? C'était immense, extraordinaire. Son cœur s'attendrissait, il aurait voulu leur serrer la main à tous en même temps et les tenir contre sa poitrine dans un puissant embrassement.

Il respira longuement et cria :

– Le gagnant paie, et je suis le gagnant, n'est-ce pas ? Allons, réveillez-vous, tas de lascars ! qu'on passe les boissons ! Voilà votre courrier de Dyea, il arrive tout droit des Eaux-Salées. Allons, défaites les cordes de traîneau, vous autres, et travaillez ferme.

Vingt-quatre mains les saisirent ; tout à coup, le jeune Indien du lac Le Barge, qui était penché sur la même besogne, se releva vivement. Il tourna autour de lui des yeux hagards. Une sensation inconnue le torturait. Il souffrait d'une fatigue extrême qu'il ne soupçonnait pas. Il tremblait comme frappé de paralysie ; il plia les genoux, s'inclina lentement, puis, soudain, tomba raide en travers du traîneau, en perdant connaissance.

– Épuisement, dit Daylight. Que l'un de vous l'emporte et le couche. C'est un brave Indien.

– Daylight a raison, confirma Doc Watson ; il a sa claque.

Le courrier fut ramassé, les chiens furent emmenés à leurs quartiers pour être nourris, et Bettles y alla de son couplet de la ***Racine de Sassafras*** pendant que tous s'asseyaient pour parler, boire et payer leurs dettes.

Quelques minutes après, Daylight tourbillonnait dans la salle de danse, valsant avec la Vierge. Il avait enlevé son

parka, son bonnet de fourrure, sa couverture, jeté ses mocassins gelés, et il dansait en chaussettes. Pendant tout l'après-midi, il avait été trempé et il avait couru sans changer d'équipement pédestre, ses hauts socques allemands étaient vernis de glace jusqu'aux genoux. Dans la chaleur de la salle, elle fondait et se brisait en petits morceaux qui s'entrechoquaient quand il remuait les jambes et qui, de temps à autre, tombaient sur le parquet et glissaient sous les pieds des danseurs. Mais Daylight était excusé. Lui qui, sur cette terre lointaine, faisait avec quelques autres la loi et en montrait la beauté morale, qui, par sa conduite, décidait du bien et du mal, était cependant au-dessus de la loi. Il était un de ces rares mortels favorisés qui ne peuvent pas faire le mal. Tout ce qu'il faisait était bien, que les autres aient ou non le droit de l'imiter. Naturellement, de tels mortels, favorisés à ce point par les faits, font presque toujours le bien d'une manière plus fine et plus grande que les autres. Ainsi Daylight, l'ancien héros de cette terre nouvelle et en même temps un des plus jeunes, était une créature à part, un homme au-dessus des hommes, un homme qui était glorieusement un homme et rien qu'un homme. Comme il dansait valse sur valse, la Vierge, qui s'abandonnait entre ses bras, sentait son cœur mourir en pensant qu'il ne trouvait en elle qu'une amie agréable et qu'une excellente danseuse. Peu lui importait de savoir qu'il n'avait jamais aimé. Elle défaillait d'amour pour lui, et il dansait avec elle comme il aurait dansé avec toute autre femme, comme il aurait dansé avec un bon danseur qui aurait attaché un mouchoir autour de son bras pour figurer une femme. Et cette nuit-là, Daylight rencontra cet homme. Tourner longtemps est une épreuve d'endurance fort en honneur chez les pionniers ; et quand Ben Davis, le croupier du pharaon, qui portait un foulard voyant autour du bras, proposa une bourrée de Virginie, les

rires commencèrent. Cette danse suspendit tout, on courut pour la regarder. Les deux hommes tournaient, tournaient sans arrêt dans le même sens. La nouvelle vola jusqu'à la grande pièce du bar, comptoir et tables de jeux furent désertés. Tous voulaient voir ; ils s'entassaient, ils s'écrasaient dans la salle de danse. Et les musiciens jouaient avec rage, et les deux hommes tournaient, tournaient comme des fakirs. Davis était adroit à ce tour, et dans le Yukon il avait souvent mis sur les boulets des hommes vigoureux. Mais, après quelques minutes, il fut évident qu'il se sentait fatigué, tandis que Daylight ne l'était pas.

Pendant un moment, ils tournèrent encore, puis Daylight s'arrêta subitement, et, libérant son partenaire, lui-même recula, vacillant, en agitant les mains comme pour trouver un support dans l'air. Davis, étourdi, hébété, souriant vaguement, se jeta de côté, cherchant son aplomb et tomba de tout son long. Toujours chancelant, battant l'air de ses mains. Daylight entraîna dans une valse la première danseuse qui se trouvait près de lui. Une fois de plus il était vainqueur. Excédé de fatigue par deux milles sur la glace, dont soixante-dix ce jour-là, il avait battu un homme reposé, et cet homme était Ben Davis.

Daylight aimait la gloire et, bien que les occasions de s'élever ne fussent pas nombreuses, il n'en aspirait pas moins à la première place. Le monde n'avait jamais entendu son nom, mais il était connu au loin dans ce vaste Nord silencieux, et par les Blancs, et les Indiens, et les Esquimaux, de la mer de Béring aux défilés, des rives des fleuves lointains aux baies sauvages de la pointe Barrow. Le désir de dominer était si fort en lui que lutter contre les éléments, lutter contre les hommes, lutter contre la chance au jeu, tout cela le passionnait. Tout était un jeu, la vie et ses occupa-

tions. Joueur dans l'âme, le hasard et l'aventure étaient sa nourriture. Or, le hasard et l'aventure n'étaient pas tout à fait aveugles, car ils exigeaient de l'intelligence, de l'adresse, de la force ; mais derrière tout cela se dressait l'éternelle chance, objet de convoitise ; la chance qui accable les sages tandis qu'elle bénit les insensés, la chance que tous recherchent et rêvent de fixer. Et Daylight était comme eux. La vie chantait en lui un cantique divin ; elle le conseillait, elle lui disait qu'il pourrait faire plus que les autres, gagner quand ils avaient perdu, réussir où ils avaient échoué. C'était la consécration d'une vie saine et forte, qui ignore le doute et les rancœurs, d'une vie assoiffée de sublimes espoirs, et autosuggestionnée par son propre optimisme.

Et, continuellement, dans ses murmures confus comme dans ses appels claironnants, revenait cette intuition qu'un jour, il ne savait ni où ni comment, il vaincrait la chance, il la maîtriserait et la ligoterait pour l'asservir. Pensait-il au poker, la chance lui distribuait quatre as et un flush royal. Imaginait-il l'avenir, elle lui montrait de l'or aux racines de l'herbe, de l'or sous les rochers, de l'or partout. Abandonné aux durs hasards de la piste, du fleuve, de la famine, la chance lui disait que les autres pourraient périr, mais que lui sortirait triomphant. C'était le vieux, le vieux mensonge de la vie quand elle se croit immortelle, indestructible et prédestinée pour dominer les autres existences humaines.

Peu à peu, Daylight chassa son étourdissement en valsant dans l'autre sens, puis il se dirigea vers le comptoir. Une protestation unanime s'éleva. Sa théorie du « gagnant qui paie » ne pouvait plus être tolérée ; elle avait contre elle la coutume et le bon sens, et, bien que fondée sur la bonne camaraderie, elle ne pouvait rester de mise. Les boissons ; c'était à Ben Davis qu'en bon droit il revenait de les payer.

En outre, tout ce que Daylight offrirait à ses invités serait désormais mis au compte du Tivoli, car il achalandait la maison quand il faisait la fête. Bettles se fit interprète du sentiment public et ses arguments pittoresques et convaincants furent vivement applaudis.

Daylight, mécontent, s'assit à la table de la roulette et acheta une pile de jetons jaunes. Dix minutes après, il pesait sur les balances deux mille dollars de poudre d'or qui était versée dans son sac et dans un sac supplémentaire. C'était la chance, un simple coup d'aile de la chance. Et les gains se succédèrent. Il vivait et c'était sa nuit. Il se retourna vers ceux qui le regardaient :

– Maintenant, sûrement le gagnant a le droit de payer, dit-il.

Ils acceptèrent. Rien ne résistait quand Daylight enfourchait l'autorité et, tout éperonné, la poussait en avant.

À une heure du matin, il vit Elijah Davis qui poussait Henry Finn et Joe Hines le bûcheron vers la porte :

– Où allez-vous ? dit Daylight en essayant de les ramener au comptoir.

– Au lit, répondit Elijah.

Elijah était originaire de la Nouvelle-Angleterre ; il était maigre et il chiquait. Dans sa famille, il avait été le seul audacieux, car il avait entendu l'appel de l'Ouest qui hurlait dans les bois et les pâturages du Mont Désert, et il y avait répondu.

– Il faut bien, dit Joe Hines pour s'excuser, nous partons demain matin.

Daylight les retint encore.

– Et où allez-vous ? Vous amuser ?

– Pas du tout, répondit Elijah. Nous allons tenter notre « chance » et courir les régions du Nord. N'avez-vous pas envie de venir ?

– Mais certainement, affirma Daylight.

Elijah fut étonné, car la proposition n'était qu'une plaisanterie.

– Nous allons remonter la Stewart, continua-t-il. Al Mayo m'a dit qu'il croyait avoir vu quelque chose qui ressemblait à des graviers aurifères, la première fois qu'il a descendu la Stewart ; nous allons voir pendant que le fleuve est gelé. Écoutez, Daylight, et retenez ceci : le temps est venu où les fouilles d'hiver feront fureur. Il y a des hommes qui se moqueront de nos grattages d'été et de nos barrages en terre.

En ce temps, les fouilles d'hiver étaient inconnues dans le Yukon. La mousse, l'herbe, tout était gelé jusqu'au pied des roches et le gravier durci défiait la pioche et la pelle. En été, dès que le soleil fondait la glace, les hommes creusaient la terre. Puis, venait l'époque des lavages. Pendant l'hiver, ils s'approvisionnaient, chassaient l'élan, préparaient la saison prochaine, et pendant les périodes de froid et les mois obscurs ils se réunissaient dans de vastes camps semblables à Circle City et à Forty Mile.

– On y viendra sûrement aux fouilles d'hiver, dit Daylight, d'accord avec eux. Attendons que le grand coup soit fait en amont du fleuve. Alors, vous verrez une nouvelle manière de travailler les mines. Qu'est-ce qui empêche de faire

des feux de bois, de creuser des puits, de tracer des galeries le long des rochers ? Pas la peine de construire. Ce bourbier gelé et le sable dureront bien jusqu'à ce que l'enfer se refroidisse. Plus tard, on descendra dans les profondeurs de la terre, à cent pieds plus loin. Sûr que je pars avec vous, Elijah.

Elijah rit, et avec ses deux amis il essaya de gagner la porte.

– Ça tient, affirma Daylight, je pars avec vous.

Les trois hommes se retournèrent subitement vers lui, et leur figure marqua la surprise, le plaisir et le doute.

– Bah ! vous voulez rire, dit Finn, un bûcheron du Wisconsin, calme et sérieux.

– Je prends mon traîneau et mes chiens, répondit Daylight. Cela fera deux meutes pour se partager la charge ; quelques haltes seront nécessaires, car mes chiens sont fatigués.

Les trois hommes étaient ravis, bien qu'ils fussent encore un peu incrédules.

– Écoutez, dit Joe Hines soudainement, ne rions plus. Daylight, sérieusement, venez-vous ?

Daylight leur tendit la main qu'ils serrèrent.

– Alors, vous ferez bien d'aller vous coucher, conseilla Elijah. Nous partons à six heures, et quatre heures de sommeil, ce n'est pas trop.

– Peut-être devrions-nous retarder d'un jour notre départ pour le laisser se reposer, proposa Finn.

La fierté de Daylight se sentit atteinte.

– Jamais de la vie, cria-t-il. Nous partirons tous à six heures. À quelle heure voulez-vous être réveillés ? À cinq heures ? Parfait ! J'irai vous réveiller, vous tous.

– Vous feriez mieux de dormir, conseilla Elijah gravement. Vous ne pouvez continuer toujours.

Daylight était fatigué, extrêmement fatigué. Sa robuste constitution était même brisée. Chacun de ses muscles demandait le lit et le repos, car le nouvel effort en perspective était terrifiant. Ses forces physiques affluaient à son cerveau dans une vague de révolte. Mais, plus profondément, la vie, puissance fondamentale, dédaigneuse et hardie, lui disait que ses camarades le regardaient ; que le moment était venu d'accomplir exploit sur exploit, et de jeter sa force à la face de la Force. C'était la vie qui murmurait ses éternels mensonges et le whisky, l'effronterie et le vain amour-propre s'unissaient à elle.

– Vous croyez donc que je ne suis pas encore sevré ? demanda Daylight. Quoi ? Je n'ai ni bu, ni dansé, ni même vu une âme pendant deux mois. Allez vous coucher, vous autres. J'irai vous réveiller à cinq heures.

Le reste de la nuit, il dansa en chaussettes, et à cinq heures du matin il frappa à grands coups, comme le tonnerre, à la porte de ses nouveaux compagnons, et on l'entendit chanter le chant dont il portait le nom :

– Burning Daylight, vous tous les piocheurs de la Stewart ! Burning Daylight ! Burning Daylight ! Burning Daylight ! Voici l'aurore radieuse !

CHAPITRE VII

Cette fois, le chemin était plus facile et mieux tracé ; ils n'emportaient pas de courrier et l'étape quotidienne était moins longue. Dans son premier voyage, Daylight avait éreinté trois Indiens, mais ses nouveaux compagnons, voulant atteindre sans fatigue les placers de la Stewart, allaient d'un pas plus lent. Grâce à cette marche modérée, qui néanmoins fatigua ses compagnons, Daylight récupéra ses forces et se reposa. Ils s'arrêtèrent deux jours à Forty Mile pour les chiens, et à Sixty Mile la meute de Daylight fut laissée en arrière. Les bêtes avaient été fourbues après la terrible course de Selkirk à Circle City, et à l'inverse de leur maître, elles n'avaient pas pu se remettre au retour. Après Sixty Mile, les quatre hommes continuèrent leur route avec une nouvelle meute attelée au traîneau de Daylight.

Le lendemain soir, ils campèrent dans le groupe d'îles situées à l'embouchure de la Stewart. Daylight parla des villes nouvelles et piqueta de nombreuses et grandes îles boisées malgré les railleries de ses compagnons.

– Supposons que le coup se fasse sur la Stewart. Vous pourriez en être comme vous pourriez ne pas en être. Mais, moi en ayant proclamé mes terrains, j'en serais sûrement. Ne soyez pas si butés, vous autres, vous feriez mieux de réfléchir et de prendre une part avec moi.

Ils le regardèrent avec de grands yeux.

– Vous êtes aussi fou que Harper et Joe Ladue, dit Joe Hines ; c'est leur marotte de proclamer des terrains. Vous

connaissez cette grande plaine sous la montagne Moosehide au-dessous du Klondike ? Eh bien, le préposé du cadastre de Forty Mile m'a dit qu'ils avaient marqué cette concession il n'y a pas un mois. Harper-Ville et Ladue-Ville, il y a de quoi se gondoler !

Elijah et Finn rirent avec lui ; mais Daylight restait pensif.

– La voilà, cria-t-il, la voilà bien la veine qui se prépare ! Elle est dans l'air, je vous le dis à vous tous ! Pourquoi se seraient-ils fait adjuger la grande plaine s'ils n'avaient pas une intuition. J'aurais voulu être à leur place.

Sa voix, qui dissimulait mal un regret puissant, souleva une seconde explosion de rires.

– Riez, vous autres, riez ! Qu'est-ce que vous avez donc ? Vous croyez que la chasse à l'or est le seul moyen de faire fortune. Quand la découverte se fera, vous autres, vous n'aurez qu'un petit coin de terre à gratter et un peu de boue aurifère à laver. Quand on est flasque et routinier on n'arrive à rien. On ne court qu'au plus pressé et on laisse le plus clair de la poudre d'or dans les résidus. Mais ceux qui voient grand seront ceux qui fonderont des villes, organiseront des compagnies commerciales, lanceront des banques.

Ici, des rires inextinguibles couvrirent sa voix. Des banques dans l'Alaska ! L'idée est archi-cocasse.

– Hé ! hé ! pourquoi pas aussi fonder une Bourse…

Ils en avaient des convulsions, et Joe Hines, enroulé dans sa couverture, se tenait les côtes.

– Après cela, les gros spéculateurs en mines achèteront toutes les rivières où vous aurez gratté comme des poules

étiques ; l'été, ils installeront des machines hydrauliques, et l'hiver ils utiliseront la vapeur pour faire dégeler le sol.

Le dégel en vapeur ! c'était le comble. Certainement Daylight exagérait la plaisanterie. Le dégel en vapeur ! Quand on ne pouvait même pas faire un méchant feu de bois. Quel rêve, quelle imagination maladive !

– Riez, mais riez donc ! vous êtes comme des petits chats qui miaulent les yeux fermés. Je vous le dis, si le coup se fait au Klondike, Harper et Ladue seront millionnaires. S'il se fait à la Stewart, alors, vous tous, vous verrez ma ville d'Elam Harnish, et vous viendrez à moi, l'échiné courbée.

Il poussa un soupir de compassion.

– Je crois qu'à ce moment votre bourse sera si plate, que j'aurai à vous donner de l'argent, peut-être même de la soupe, ou n'importe quoi.

Quand Daylight entrevoyait l'avenir, sa perception était nette, mais il voyait grand. Il avait de l'esprit ordonné, du sens pratique dans l'imagination, et il ne rêvait jamais de folies. Si, sur une terre inculte et couverte de neige, il établissait par la pensée une fiévreuse métropole, il prédisait encore la découverte de l'or qui est à la base de tout, puis, dans l'avenir, il voyait des appontements pour les vapeurs, des scieries, des entrepôts et tout ce qui accompagne une grande cité minière du nord de l'Alaska. Et cette ville dont, en rêve, il voyait déjà les rues, les constructions, le fourmillement humain, ne serait que le point de départ d'une plus vaste entreprise, dans laquelle son tempérament se donnerait libre cours. C'était une immense table de jeu, limitée d'un côté par les régions civilisées du Sud, de l'autre par l'aurore boréale et en haut par le ciel. Le jeu en vaudrait la peine, il se-

rait plus gros que ce qu'avait jamais imaginé un homme du Yukon, et lui, Burning Daylight, s'y taillerait une part de roi.

En attendant, il n'avait aucun indice, sauf l'intuition de ce qui pourrait arriver. Tout comme il aurait joué sa dernière once d'or sur une bonne main au poker, de même il jouerait sa vie sur cette carte prédestinée. Lui et ses trois compagnons avec les chiens, les traîneaux, les raquettes, avançaient péniblement sur le lit gelé de la Stewart, ils avançaient toujours dans la plaine blanche sans fin où le silence n'était interrompu ni par la voix des hommes, ni par des coups de pioche, ni par une lointaine détonation de fusil. Seuls êtres vivants dans ce calme profond et froid, ils avançaient, pygmées modernes, couvrant chaque jour leurs vingt milles, faisant fondre la neige pour boire, campant la nuit dans la neige, leurs chiens-loups lovés en touffes poilues sur la glace, leurs huit raquettes enfoncées dans la neige près des traîneaux.

Ils ne virent aucune trace humaine. Une fois cependant ils passèrent près d'un vieux bateau tiré au sec sur un talus près de la rive. Celui qui l'avait halé jusque-là n'était jamais revenu le chercher ; cela les surprit, mais ils continuèrent leur route sans y prêter autrement attention. Une autre fois, ils tombèrent sur un village indien, mais les indigènes avaient disparu ; ils devaient sans doute donner la chasse aux troupeaux d'élans sur les collines qui bordent la Stewart. À deux cents milles au nord du Yukon, ils atteignirent les bancs d'alluvions qu'Al Mayo avait indiqués à Elijah. Un camp permanent fut installé, ils cachèrent leurs provisions sur une éminence à l'abri des chiens et s'attaquèrent aux graviers, brisant la carapace de glace pour les exploiter.

C'était une existence simple et dure. Ils se mettaient à l'œuvre après le déjeuner, dès la première clarté grise ; et, à la tombée de la nuit, ils faisaient la cuisine, entretenaient le camp, fumaient et bavardaient pendant un moment, puis, enroulés dans leur couverture, ils s'endormaient tandis que l'aurore boréale flambait au-dessus de leur tête, et que les étoiles scintillaient et dansaient dans le grand froid. Leur nourriture était uniforme : du pain biscuité, du lard, des haricots, et quelquefois un plat de riz cuit avec une poignée de pruneaux. Ils ne pouvaient avoir de viande fraîche : les animaux étaient très rares cette année. À de longs intervalles, ils distinguaient sur la piste des traces de lapin ou d'hermine, mais, en général, il semblait que, sur cette terre désolée, la vie avait fui. Ce n'était pas la première fois que pareil contretemps leur arrivait. Ils avaient déjà voyagé une année entière dans des régions giboyeuses, où, peu après, le gibier faisait défaut.

Ils trouvèrent de l'or dans les graviers, mais en faible quantité. Un jour qu'Elijah chassait l'élan à cinquante milles de là, il remua avec une écuelle les sables d'une grande rivière et lui reconnut des indices aurifères. Ils attelèrent les chiens et partirent avec un léger attirail. Ici, et sans doute pour la première fois dans l'histoire du Yukon, ils essayèrent des feux de bois pour creuser un puits. C'était une idée de Daylight. Après avoir enlevé la mousse et l'herbe, ils firent un feu de sapin sec. Il fallut six heures pour fondre six pouces de boue dans laquelle leur pioche pouvait enfoncer entièrement, et, quand ils eurent tout enlevé avec la pelle, ils firent un autre feu. Ils travaillèrent de l'aube à la nuit, amusés par le succès de l'expérience. Sous six pieds de boue glacée, ils virent le gravier également glacé. Alors, ils avancèrent plus lentement. Mais ils apprirent à mieux entretenir leurs feux et bientôt faire fondre d'un coup cinq ou six

pouces. Dans le gravier, il y avait de la poussière d'or, mais deux pieds plus avant ils retrouvèrent de la boue. À dix-sept pieds, ils frappèrent un mince filon de gravier qui contenait de l'or brut et des paillettes fort riches. Malheureusement ce filon n'avait qu'un pouce d'épaisseur. La boue était dessous, et aussi des troncs de vieux arbres et des débris fossiles de monstres disparus. Mais ils avaient trouvé de l'or, de l'or brut, et quel précieux indice n'était-ce pas d'un grand gisement ? Aussitôt ils décidèrent qu'ils iraient sous les roches, dussent-ils aller à quarante pieds plus profond. Ils se divisèrent en deux équipes pour travailler jour et nuit aux deux puits, et la fumée de leurs feux montait continuellement dans l'air. À ce moment, les haricots furent épuisés ; Elijah fut dépêché au camp principal pour rapporter des provisions. Il était lui-même un des voyageurs les mieux entraînés de son époque. Le parcours était de cent milles, il promit de le faire en trois jours, un jour pour aller, et deux jours pour le retour, car il serait chargé. Il arriva la nuit du second jour. Ses compagnons venaient de se coucher quand ils l'entendirent.

– Que diable est-il arrivé ? demanda Henry Finn, quand il vit le traîneau vide et la figure d'Elijah, plus longue et plus soucieuse que jamais.

Joe Hines jeta du bois sur le feu, et les trois hommes, serrés dans leur couverture, s'approchèrent de la flamme. Avec sa barbe et ses sourcils parsemés de givre, sa robe de fourrure, Elijah ressemblait au père Noël de la Nouvelle-Angleterre.

– Vous vous souvenez du gros sapin qui soutenait le coin de la réserve près du fleuve ? commença-t-il.

Le désastre fut vite expliqué. Le gros arbre, dont la hardiesse semblait défier les siècles futurs, était atteint d'une pourriture intérieure et les racines profondes s'étaient affaiblies. L'équilibre, qui le maintenait depuis longtemps, et qu'avaient consolidé les quatre hommes et les onze chiens, avait été détruit par le poids du dépôt ajouté à celui de la neige de l'hiver ; l'arbre était tombé, s'écrasant sur le sol, ruinant leur réserve. Leur provende était perdue. Les loups étaient venus, et ils avaient saccagé ce qu'ils n'avaient pas mangé.

– S'ils ne s'étaient gavés qu'avec le lard, les pruneaux, le sucre, la pitance des chiens, raconta Elijah en jurant ; mais ils ont aussi éventré les sacs et répandu la farine, les haricots et le riz aux quatre cent mille diables. J'ai trouvé des sacs vides qu'ils avaient traînés à un quart de mille.

Ils se turent pendant un long moment. Perdre les provisions dans une terre privée de gibier et pendant le morne hiver de l'Arctique, ce n'était rien moins qu'une catastrophe. Ils ne s'affolèrent pas, ils regardèrent la situation bien en face et ils discutèrent. Joe Hines parla le premier.

– Nous pouvons remuer la neige pour retrouver les haricots et le riz… bien qu'il n'en reste guère que huit ou dix livres.

– Et quelqu'un ira à Sixty Mile avec une meute, dit Daylight.

– J'irai, répondit Finn.

Ils réfléchirent un instant encore.

– Comment allons-nous nourrir l'autre meute et les trois hommes jusqu'au retour de Finn ? demanda Hines.

– Il n'y a qu'un moyen, dit Elijah. Vous prendrez l'autre meute, Joe, et vous remonterez la Stewart jusqu'à ce que vous trouviez des Indiens. Alors, vous reviendrez avec une provision de viande. Vous serez ici bien avant qu'Henry soit revenu de Sixty Mile, et pendant votre absence il n'y aura que Daylight et moi à nourrir. Bah ! nous nous serrerons le ventre.

– Demain matin, nous partirons pour la réserve et nous remuerons la neige pour voir ce qui nous reste, dit Daylight, en s'enroulant dans sa couverture pour s'étendre. Puis il ajouta :

– Il vaut mieux dormir maintenant, pour partit tôt demain. Deux d'entre vous prendront les chiens. Elijah et moi, nous explorerons chacun un côté de la route pour voir si nous ne rencontrons pas un élan en chemin.

CHAPITRE VIII

Il fut fait ainsi qu'il avait été décidé. Hines et Finn avec les chiens, dont la ration était déjà diminuée, mirent deux jours à faire le trajet. L'après-midi du troisième jour, Elijah arriva ; il n'avait pas vu d'élans, et le soir Daylight rallia le campement sans meilleures nouvelles. Dès leur arrivée, ils commencèrent à remuer soigneusement la neige tout autour de la réserve. C'était une fastidieuse besogne, car les haricots étaient disséminés à cent mètres à l'entour. Ils travaillèrent encore un jour. Le résultat fut lamentable, et quand il fallut partager les quelques livres de nourriture qu'ils avaient pu sauver, ils firent néanmoins assaut d'abnégation.

Bien que très restreinte, la part du lion fut laissée à Daylight et à Elijah. Ceux qui partaient avec les chiens, l'un remontant la Stewart, l'autre la descendant, trouveraient plus vite à s'approvisionner. Les deux qui restaient auraient à se nourrir jusqu'au retour des autres. De plus, les chiens, soutenus chaque jour par quelques onces de haricots, avanceraient lentement et pourraient, à la rigueur, être mangés par leur conducteur, mais ceux qui restaient n'auraient pas de chiens à manger si la famine venait. Aussi Daylight et Elijah se trouvaient-ils être les plus sacrifiés, mais ils acceptèrent leur sort sans aucune amertume. Les jours s'écoulèrent ; l'hiver se mua imperceptiblement en un printemps boréal qui éclata soudain comme un coup de tonnerre. On était au printemps de 1896. Chaque jour, le soleil montait plus haut au sud-est, s'attardait davantage dans le ciel et se couchait plus loin à l'est. Mars passa, avril commença : Daylight et Elijah, maigres, affamés, s'étonnaient de ne pas revoir leurs

deux compagnons. En faisant la plus large part à l'imprévu, ils auraient dû être de retour depuis longtemps. Sans doute un désastre les avait-il arrêtés : ils en avaient prévu la possibilité pour l'un d'eux et c'était surtout pour cette raison qu'ils s'étaient séparés et avaient pris chacun une route différente, mais que tous deux aient pu périr, c'était un coup fatal.

Cependant, espérant contre toute vraisemblance, Daylight et Elijah prolongeaient leur triste existence. Le dégel n'ayant pas encore commencé, ils purent ramasser la neige autour de la réserve détruite et la faire fondre dans des pots, dans des seaux et dans des écuelles à laver l'or. Elle se conservait un peu et, quand on la décantait, on trouvait au fond des récipients un mince dépôt de limon qui contenait de très petites traces de farine et, quelquefois, des feuilles de thé détrempées et des grains de café mêlés à de la boue et à de la paille des litières. Mais, à mesure qu'ils s'éloignaient de la réserve, les traces de farine, ainsi que le limon, devenaient plus rares.

Elijah, le plus vieux, s'affaiblit le premier, et bientôt il ne put que rester étendu dans ses fourrures. Parfois, un écureuil les empêchait de mourir de faim. La chasse était réservée à Daylight, et c'était un dur labeur. N'ayant que trente cartouches, il n'osait pas en perdre une ; et son fusil – un 45-90 – ne lui permettait que de tuer les petits animaux en les visant à la tête, de peur de les déchiqueter. Il y en avait très peu, et des jours passaient sans qu'il en vît un seul. Quand il en découvrait un, il prenait d'infinies précautions. Pendant des heures, il restait à l'affût, les bras tremblants de faiblesse. Il suivait du regard l'animal, le doigt sur la détente. Il avait une volonté de fer dont il restait le maître et il ne tirait qu'avec certitude. Qu'importaient les morsures aiguës de la

faim et le désir de ce petit morceau de chair palpitante, il ne voulait point courir le moindre risque de manquer son coup. Lui, né grand joueur, jouait son va-tout maintenant. Sa vie était l'enjeu, les cartouches étaient les cartes, et il n'avait point le droit de rien confier à la chance. Aussi, ne perdait-il jamais. Chaque balle abattait son écureuil, et bien que les jours s'espaçassent entre les coups de fusil, il ne changea pas sa manière de faire. Rien n'était perdu de l'animal. Même la peau bouillie faisait un bouillon, et ils mâchaient et avalaient les os pilés. Daylight remua la neige, et trouva des touffes d'airelles. Les meilleures d'entre elles n'avaient guère qu'une enveloppe visqueuse, de l'eau et des grains ridés et desséchés qui dataient de l'année précédente ; aussi, cette nourriture était-elle moins que suffisante. Les écorces des jeunes arbres étaient à peine meilleures, ils ne pouvaient les avaler qu'après de prodigieux efforts et une heure de cuisson.

Avril fuyait. Le printemps embellit cette terre désolée. Les jours devinrent plus longs. La chaleur du soleil fit fondre la neige, et bruire de petits ruisseaux. Pendant vingt-quatre heures, le vent de Chinook souffla, et la neige diminua d'un pied. Le soir, elle regelait, assez épaisse pour soutenir le poids d'un homme. De petits oiseaux blancs parurent au sud, ils errèrent un jour, puis s'envolèrent vers le nord. Une fois, une migration d'oies sauvages, devançant la saison, passa à une grande hauteur, cherchant les eaux libres du nord. En bas, sur les rives du fleuve, un bouquet de saules se couvrit de bourgeons. Mis en compote, ces bourgeons semblaient posséder des vertus nutritives. Elijah reprit espoir, mais il retomba quand Daylight ne put trouver un autre bouquet d'arbres.

La sève montait dans les arbres, et le bruissement des ruisseaux invisibles se faisait chaque jour plus sonore à mesure que la terre renaissait à la vie. Seul, le fleuve restait immobile et glacé. Un long hiver avait soudé les blocs de glace, et pour les briser il fallait plus d'un jour, il fallait plus que la force soudaine du printemps. Vint le mois de mai. Les moustiques de l'an passé, gros et inoffensifs, se faufilèrent en fourmillement compact hors des crevasses des rochers et des fentes des bûches vermoulues. Les grillons chantèrent. Les canards et les oies sauvages volèrent plus nombreux. Cependant, le fleuve restait immobile et glacé. Vers le 10 mai, la glace de la Stewart se brisa à grand fracas, s'arrachant des rives, et le fleuve monta de trois pieds. Mais il ne coula point. Il fallait d'abord que le Yukon, dans lequel il se jetait, rompît ses digues. En attendant, la glace de la Stewart ne pouvait que monter, monter toujours, sur le flot qui grossissait en dessous. Quand le Yukon coulerait-il ? Seul, l'état des glaces de la mer de Bering, où il se jetait à deux miles de là, lui permettrait de se débarrasser des millions de blocs qu'il charriait dans son cours.

Le 12 mai, emportant leurs fourrures, un seau, une pioche et le précieux fusil, les deux hommes descendirent la Stewart sur la glace. Ils voulaient atteindre le bateau qu'ils avaient vu, et dès que le fleuve coulerait, ils le mettraient à l'eau pour aller à la dérive jusqu'à Sixty Mile. Affaiblis et privés de nourriture, ce trajet fut pour eux long et difficile. Elijah tomba continuellement sans pouvoir se relever. Daylight dépensait sa force pour le remettre sur ses pieds, mais le vieil Elijah trébuchait automatiquement et retombait.

Le jour où ils auraient dû atteindre le bateau, Elijah s'affaissa complètement. Quand Daylight le releva, il ne put se tenir debout. Alors, Daylight essaya de le porter, mais sa

faiblesse était si grande qu'ils tombèrent ensemble. Il le traîna sur la rive, un campement provisoire fut établi, et Daylight partit à la recherche d'écureuils. À ce moment, il commença lui aussi à tomber. Le soir, il rencontra le premier écureuil ; ne pouvant, dans les ténèbres, le viser avec certitude, il attendit, avec la patience d'un homme primitif, jusqu'au jour suivant et, en moins d'une heure, l'animal fut tué. Il donna presque tout à Elijah, ne gardant pour lui que les os et les parties coriaces. Tel est le ressort de la vie qu'une fois mangée, cette petite bête, morceau de chair pantelante, transfusa dans le sang des hommes le même pouvoir qu'elle tenait de la nature. Le petit écureuil ne bondissait plus de branche en branche sur les sapins aux cimes étourdissantes, mais l'énergie qui avait produit ces mouvements courait dans les muscles anémiés des deux hommes, réveillait leur volonté et les lançait en trébuchant sur le chemin qui les séparait de la barque, et sous cette barque ils s'affaissèrent et restèrent longtemps inanimés. Soulever ce petit bachot aurait été un jeu pour un homme robuste ; mais, anémié comme il l'était, Daylight y passa des heures. Chaque jour, il se traînait près de la barque et, couché sur le côté, il la calfatait avec de la mousse. Cependant, quand ce fut fini, le fleuve ne coula pas encore. La glace était seulement montée de plusieurs pieds. Encore un labeur en perspective, car, pour mettre la barque à l'eau, il fallait attendre la débâcle. Et Daylight, hésitant, trébuchant, tombant, rampant dans la neige déjà fondue, ou sur la glace formée par le froid de la nuit, cherchait vainement l'écureuil qui, pour un dernier effort, leur aurait donné la force de tirer la barque sur la rive et de la pousser dans les flots.

Le fleuve ne fut libéré que le 20 mai. Dès cinq heures du matin, la débâcle commença ; à la clarté déjà matinale, Daylight s'assit et regarda. Elijah était trop épuisé pour

s'intéresser à ce spectacle. Bien que vaguement conscient, il se tenait immobile, tandis que d'énormes blocs de glace se ruaient contre les berges, déracinant les arbres, emportant des centaines de tonnes de terre. Autour d'eux, le sol tremblait sous ces effroyables collisions. Après une heure, la débâcle s'arrêta. Plus bas, au loin, une digue de glace barrait le courant. Alors, les blocs s'amassèrent sur l'eau qui monta plus haut que les rives. Derrière eux, l'eau se précipitait, charriant des monceaux de glace qui se pressaient et s'écrasaient en des efforts terrifiants. D'énormes blocs trop serrés étaient projetés en l'air, comme les graines qu'un enfant en jouant presse entre les doigts. Et le long des berges des murs de glace étaient arrachés. Quand la digue se rompit, les grondements et les craquements redoublèrent, et pendant une heure la débâcle continua. Le fleuve coula rapidement. Sur les berges, des pans de glace déchiquetée avançaient dans les flots.

La grande débâcle était faite, et, pour la première fois depuis dix mois, Daylight vit les eaux libres. Il savait que la glace de la haute Stewart n'était pas encore écoulée ; elle s'amassait aux sources du fleuve. Incessamment, elle se briserait et roulerait, formant une seconde débâcle ; mais leur situation était trop critique pour songer à attendre. La faiblesse d'Elijah ressemblait à la mort, et lui-même ne trouverait peut-être pas la force de lancer la barque. Il fallait risquer le coup. Attendre la seconde débâcle, c'était aller au-devant de la mort certaine d'Elijah et de la sienne, très probable. S'il réussissait à faire flotter le bateau, s'il devançait la seconde débâcle, s'il n'était pas arrêté par les glaces du Yukon supérieur, si la chance le favorisait dans ces choses essentielles autant que dans toutes les petites, ils atteindraient Sixty Mile et seraient sauvés, si – et encore fallait-il cette

condition – un reste de force lui permettait d'aborder à Sixty Mile sans dépasser ce point.

Il se mit à l'œuvre. Un mur de glace de cinq pieds dépassait la rive. Cherchant d'abord la meilleure place pour lancer le bateau, il découvrit un gros bloc qui, partant du mur, s'inclinait vers le fleuve sur quinze pieds de long. Le bateau était à vingt pieds de là : en une heure, il y fut amené. Daylight souffrait, il avait du vertige provoqué par l'épuisement, et parfois des points fulgurants, comme une poussière de diamant, l'aveuglaient avec des douleurs atroces ; il sentait dans sa gorge la palpitation de son cœur galopant. Elijah ne s'intéressait à rien : il restait inconscient, sans même ouvrir les yeux. Dans cette bataille suprême, Daylight luttait seul. Enfin, vaincu par la fatigue, il tomba sur les genoux, mais la barque, hissée sur le haut du mur, se tenait en équilibre. Se traînant sur les mains et sur les genoux, il embarqua les fourrures, le fusil et le seau. Il abandonna la pioche : l'aller chercher était un trajet de vingt pas, plus le retour, et, s'il en avait besoin, il savait qu'il serait trop épuisé pour s'en servir.

Le plus pénible, ce fut de lever Elijah. Avançant de quelques pouces, par saccades, avec des intervalles de repos, il le traîna sur le sol et sur un fragment de glace près du bateau. Le corps flasque d'Elijah était plus difficile à manier qu'un corps du même poids qui eût gardé sa cohésion, et il se pliait par le milieu comme un sac de grains à moitié vide. Entrant dans la barque, Daylight essaya vainement d'y tirer son camarade. Seules, la tête et les épaules appuyaient sur le plat-bord. Quand il le relâchait pour le prendre à bras-le-corps, Elijah glissait et retombait sur la glace.

Désespéré, Daylight changea de tactique. Il le gifla.

– Bon Dieu ! tu n'es donc plus un homme ? cria-t-il. Attrape ! que le diable t'emporte !… Attrape !…

À chaque juron, il le frappait sur les joues, sur le nez, sur la bouche, essayant par la violence des coups de retenir cette âme défaillante.

Les yeux s'entrouvrirent.

– Écoute, cria-t-il d'une voix rauque. Quand je poserai ta tête sur le plat-bord, tiens-toi ! Tu m'entends ? Tiens-toi ! tiens-toi avec les dents, mais tiens-toi tout de même.

Les yeux se refermèrent, mais Daylight savait qu'il avait été compris. Une fois encore, il tira sur le plat-bord la tête et les épaules de son camarade.

– Tiens-le, bon Dieu ! Mords-le ! hurla-t-il, en lui étreignant le corps.

Une main débile tomba du plat-bord, les doigts de l'autre main lâchèrent prise, mais Elijah obéit et s'agrippa avec les dents. Pendant que Daylight le tirait, sa figure frotta le bois et des échardes arrachèrent la peau du nez, des lèvres et du menton. Il glissa et tomba sur la figure au fond du bateau, tandis que ses jambes, en travers de la lice, pendaient en dehors. Alors Daylight les rentra et, respirant avec peine, il tourna Elijah sur le dos, et l'enveloppa dans les fourrures. Il restait enfin une dernière chose à faire, la plus dure de toutes, le lancement de la barque ; car, pour l'équilibre, Daylight avait été forcé d'embarquer son camarade à l'arrière. Il se raidit et commença. Soudain, quelque chose avait dû se briser en lui, car bien qu'il n'en eût pas conscience, il se retrouva plié en deux en travers de la poupe effilée. Évidemment, et pour la première fois de sa vie, il s'était évanoui. Maintenant, il lui semblait que tout était fini, que jamais plus

il ne pourrait se lever, et, chose plus étrange, il se sentait indifférent. Des visions l'assaillirent, visions claires, réelles, aux idées nettes comme le tranchant d'une lame. Lui qui avait toujours regardé avec audace la vie toute nue, n'en avait jamais aussi bien vu la nudité. Pour la première fois, il douta de lui, de sa personnalité superbe. En cet instant, la vie défaillait, elle ne pensait plus à mentir. Après tout, il était un pygmée comme tous les autres, un petit être vivant comme l'écureuil qu'il avait mangé, comme les hommes qu'il avait vus tomber et mourir, comme Joe Hines et Henry Finn qui étaient déjà tombés et qui, certainement, avaient péri, comme Elijah couché au fond du bateau, inconscient et la figure écorchée. De l'arrière, où il était étendu, Daylight pouvait voir le coude du fleuve autour duquel, tôt ou tard, éclaterait la seconde débâcle. Et comme il le contemplait, il lui sembla voir le passé, quand cette terre ne connaissait ni l'Indien ni le Blanc ; c'était éternellement la même Stewart ; chaque hiver l'endormait sous la glace, chaque printemps l'éveillait avec fracas et l'eau coulait librement. Il vit aussi l'avenir infini, quand les dernières générations auraient disparu de l'Alaska ; ce fleuve immuable, tantôt glacé, tantôt rompant ses digues, coulerait encore, coulerait perpétuellement.

La vie était menteuse et fourbe. Elle dupait le monde. Elle l'avait dupé, lui, Burning Daylight, son plus joyeux, son plus fervent admirateur. Il n'était rien, – rien qu'un mélange de chair, de nerfs, de sensibilité qui rampait dans la boue pour de l'or. Il avait rêvé, il avait désiré, il avait joué et tout fuyait, tout disparaissait. Seules, les choses inertes sont durables, celles qui ne sont pas faites de chair, de nerfs, de sensibilité : le sable, la boue et le gravier, les plaines, les montagnes et le fleuve lui-même qui, chaque année, gèlerait et débâclerait pendant la succession des siècles. Mais un

pauvre être humain… quelle misère ! La vie n'est-elle pas un cimetière qui refleurit et ne préside-t-elle pas à sa propre procession funèbre ?

Il revint un instant à la réalité présente, il vit que le flot s'étalait, et un oiseau, juché à l'avant de la barque, le regardait effrontément. Puis, il s'abandonna une fois de plus à ses méditations.

La partie semblait définitivement perdue et il s'y résignait. Jamais il ne s'était beaucoup soucié de religion. La sienne consistait en une conscience nette et une équité constante envers chacun : il ne s'était pas livré à d'inutiles considérations métaphysiques sur la vie future. La mort était la fin de tout et cela ne l'avait jamais effrayé. À cette heure, en présence de ce bateau immobile, à quinze pieds au-dessus de l'eau, et lui se sentant défaillir de faiblesse, et sans le moindre reste de force, il ne désespérait cependant pas, car l'instinct combatif était par trop ancré en lui.

Il avait vu mourir bien des hommes, bien des animaux ; sa vision les revit par centaines, distinctement, comme il les avait vus autrefois, sans qu'il en éprouvât de l'émotion. Pourquoi ? Ils étaient morts, morts depuis longtemps. Eux-mêmes avaient oublié la mort ! Ils ne l'attendaient pas, couchés sur le ventre à l'arrière d'une barque. La mort était douce – plus douce qu'il l'avait imaginée ; et maintenant qu'elle approchait, il y pensait avec joie.

Une nouvelle vision l'éblouit. Il vit la fiévreuse cité de ses rêves, la métropole septentrionale de l'or perchée sur une haute plaine dominant le Yukon et s'étendant au loin. Il vit des vapeurs ancrés aux rives, alignés sur trois rangs ; il vit de bruyantes scieries qui fonctionnaient, de longues files de chiens attelés à de doubles traîneaux chargés de provi-

sions pour les fouilles. Il vit encore les maisons de jeu, les banques, les bourses, les bons, les jetons, les chances, les occasions d'un jeu qui serait plus vaste et plus passionnant que tous ceux qu'il avait vus. L'Enfer, pensa-t-il, lui dispenserait un fétiche pour réaliser ce coup d'avenir. À cette pensée, la vie frémissait en lui, s'agitait, et le reprenait par ses séductions.

Daylight s'assit sur la glace, et, s'arc-boutant contre le bateau, il le poussa. La pensée d'être là pour le coup à faire décuplait son énergie et il suffisait qu'il réunît assez de force dans ses muscles épuisés pour remuer et lancer le bateau. Tout à coup, il entrevit qu'il pourrait acheter à Harper et à Joe Ladue une part de leur terrain marqué comme emplacement de ville future au Klondike. Ils lui en vendraient volontiers un tiers à bon compte. De la sorte, si le coup se faisait sur la Stewart, il serait le mieux placé pour y fonder sa ville d'« Elam Harnish ». Si, au contraire, il se faisait au Klondike, il aurait tout de même sa part du gâteau.

En attendant, il s'agissait de ramasser son énergie. La face contre terre, il tendit tout son corps sur la glace et poussa le bateau ; puis, il s'allongea pour se reposer pendant une demi-heure. Il se releva, chassa les brouillards qui obscurcissaient ses yeux, et se remit en position. Il connaissait exactement ce qui lui restait de force. Si son premier effort échouait, les suivants seraient vains. Il devait donc concentrer ses forces pour un ultime effort sans rien conserver pour toute autre tentative. Il poussa, il poussa comme si son âme se confondait avec son corps, les épuisant tous les deux dans cette dernière tension. Le bateau tressaillit, Daylight pensa s'évanouir, mais il continua à pousser. Il sentit que le bateau démarrait, glissait lentement sur la pente. Alors, avec le reste de ses forces, il sauta dedans et tomba comme une

masse sur les jambes d'Elijah. Il ne put pas se relever, il entendit et sentit le clapotis de l'eau. En regardant la cime des arbres, il vit que la barque tournoyait. Un choc et quelques fragments de glace lui indiquèrent qu'elle avait touché la rive opposée. Une douzaine de fois elle pirouetta et heurta des obstacles, puis elle s'avança et flotta libre.

Daylight reprit ses sens et s'aperçut alors qu'il avait dormi. Il vit au soleil que plusieurs heures avaient passé et qu'on était à l'après-midi. Il se traîna à l'arrière et s'assit. La barque voguait au milieu du courant. Il voyait fuir les rives boisées, aux bords couverts de glaces. Non loin, flottait un grand pin déraciné. Un remous du canot l'amena près de la barque. Rampant jusqu'à l'avant, Daylight s'amarra sur une racine. L'arbre immergeant davantage avançait plus vite et les remorquerait. Il jeta autour de lui un regard éteint sur les rives sinueuses, sur le soleil qui miroitait dans le ciel, et, s'enveloppant dans ses fourrures, il s'endormit.

Il se réveilla dans la nuit sombre. Il était couché sur le dos et voyait les étoiles qui scintillaient. Il entendit le clapotis de l'eau. Une secousse venant du pin remorqueur redressa le bateau qui s'était écarté du courant. Des fragments de glace le heurtaient en grinçant. La seconde débâcle ne les avait donc pas encore atteints, pensa-t-il, en fermant les yeux pour se rendormir.

Quand il se réveilla, le jour brillait. Le soleil de midi planait au milieu du ciel. En jetant un regard sur les rives lointaines, il sut qu'il était sur le Yukon majestueux. Sixty Mile ne pouvait être loin. Il se sentait affreusement faible. Ses mouvements devenaient lents et maladroits, et quand il voulut regagner l'arrière pour s'asseoir près de son fusil, il eut des palpitations et des étourdissements. Il contempla Elijah

sans pouvoir distinguer si celui-ci respirait encore ; lui-même était trop épuisé et trop inconscient pour avoir la volonté de s'en rendre compte.

Il retomba dans ses rêveries et dans ses réflexions avec des intervalles de vide pendant lesquels il n'était ni endormi, ni insensible, ni tout à fait conscient. Il lui sembla que les dents d'une roue meurtrissaient son cerveau. Par instants, il revoyait la situation. Il vivait, et sans doute serait sauvé, mais pourquoi n'était-il pas étendu mort, à l'arrière du bateau juché sur son talus glacé. Il se souvint alors du grand effort qu'il avait fourni. Comment l'avait-il fait, se demanda-t-il. La mort ne l'avait pas effrayé, c'était certain ! Alors, il se souvint de ses espoirs et du coup qui, croyait-il, se préparait, et il avait été soutenu par la conviction qu'il prendrait une bonne part à cette aubaine. Pourquoi donc ? Que ferait-il s'il gagnait un million ? Il mourrait un jour comme ceux qui ne gagnaient que leur nourriture quotidienne. Pourquoi cette ambition ? Et tandis qu'il suivait ces rêveries, la sensation du néant se faisait impérieuse, et il s'abandonna à la douce lassitude qui l'envahissait.

Il se leva subitement. Quelque chose le poussait à se réveiller. Tout à coup, il distingua Sixty Mile, presque à le toucher. Le courant l'amena tout près, mais le même courant l'en éloignait maintenant, l'emportant dans les mornes solitudes du fleuve. Personne. La ville paraissait déserte ; seule la fumée d'un toit montait dans l'air. Il essaya d'appeler, il ne trouva pas de voix. Un son guttural, surnaturel, siffla et résonna dans sa gorge. Il chercha son fusil, épaula et pressa la détente. Le recul de la décharge fit craquer son corps, le torturant de mille supplices. Le fusil tomba sur ses genoux et il essaya vainement de le remettre à l'épaule. Il fallait qu'il tirât de nouveau pour attirer l'attention, car il se sentait dé-

faillir ; alors, il pressa la détente n'importe comment et le fusil non maintenu sauta par-dessus bord. Avant que les ténèbres l'eussent enveloppé, il vit une porte s'ouvrir et une femme sortir de la grande cabane que ses yeux affaiblis percevaient entre les arbres comme en un lointain mirage.

CHAPITRE IX

Dix jours après, Harper et Joe Ladue arrivèrent à Sixty Mile. Daylight, encore un peu faible, fut assez rétabli pour suivre son idée et échanger une part d'un tiers de sa future ville de la Stewart contre un tiers de la leur au Klondike. Ils avaient confiance en ces régions du Nord, et Harper, sur un radeau chargé de vivres, allait descendre le courant pour établir un petit poste à l'embouchure du Klondike.

– Pourquoi ne pas t'installer sur la Rivière Indienne, Daylight ? lui conseilla Harper en partant. Il y a beaucoup de petites rivières et l'or ne demande qu'à être extrait. C'est ma certitude ; il y a un grand coup à faire et la Rivière Indienne n'est pas à des millions de milles d'ici.

– C'est peuplé d'élans, ajouta Joe Ladue. Bob Henderson, qui est là-bas depuis bientôt trois ans, jure qu'il se passera de grandes choses et il attend, vivant comme un sauvage et se nourrissant de viande d'élan.

Daylight décida d'aller jusque-là tenter un petit essai, disait-il ; mais il ne put persuader Elijah à l'accompagner. Son dernier jeûne forcé avait abattu son courage et il était obsédé par la peur d'une mésaventure nouvelle.

– Je suis fasciné par la nourriture, expliqua-t-il. C'est stupide, je le sais, mais ce n'est pas ma faute. Tout ce que je peux faire, c'est de me lever de table quand je ne puis plus manger encore. Je vais retourner à Circle et camper auprès d'un buffet jusqu'à ce que je sois guéri.

Daylight attendit quelques jours pour récupérer ses forces et mettre en ordre son léger équipement. Il ne voulait emporter qu'un paquetage de soixante-quinze livres et charger les chiens à la mode indienne, en leur faisant porter trente livres chacun. Se souvenant du récit de Ladue, il se proposa d'imiter Bob Henderson et de ne vivre que de viande. Quand le bateau plat de Jack Kearns, chargé de la scierie du lac Linderman, toucha à Sixty Mile, Daylight s'embarqua avec ses chiens et chargea Elijah de faire les démarches pour faire enregistrer l'emplacement de sa ville ; le même jour, il débarqua à l'embouchure de la Rivière Indienne.

À quarante milles en amont, à l'endroit décrit comme étant « Quartz Creek » et, plus loin, à trente milles, à « Australia Creek », il reconnut les travaux de Bob Henderson. Les semaines s'écoulaient et Daylight ne rencontra pas un humain. L'élan abondait : lui et ses chiens se trouvaient bien de ce régime carné. Il découvrit un peu d'or à la surface d'une douzaine de barres et une large étendue de poussière d'or dans le gravier et les alluvions d'une vingtaine de rivières ; plus que jamais il croyait qu'une grande quantité d'or restait enfouie dans la terre.

Souvent, ses yeux se tournaient vers les crêtes neigeuses du Nord, et il se demandait si le précieux métal ne venait point de là. Enfin, il remonta jusqu'aux sources de la Dominion, traversa la ligne de partage des eaux et descendit un affluent du Klondike qui, plus tard, fut appelé le Hunker. S'il avait gardé, le massif montagneux à sa droite, il serait descendu dans le Vallon d'or, ainsi nommé par Bob Henderson, et il aurait surpris ce dernier découvrant les premiers champs d'or du Klondike. Mais il continua à descendre le Hunker jusqu'au Klondike et il arriva au campement estival

des pêcheries indiennes sur le Yukon. Il y séjourna un jour avec Carmack, un métis, et son beau-frère, l'Indien Skookum Jim ; il acheta un bateau et dériva avec sa meute sur le Yukon jusqu'à Forty Mile. Août finissait, les jours étaient moins longs, car l'hiver approchait. Cependant, toujours confiant en sa chance et plein d'espoir dans le coup à venir des régions septentrionales, il chercha à s'adjoindre quatre ou cinq compagnons, ou tout au moins un camarade, pour remonter le fleuve avant qu'il ne soit gelé et s'installer pour l'hiver. Mais les hommes de Forty Mile étaient incrédules. Les fouilles de l'Ouest leur suffisaient.

En ce temps, Carmack, son beau-frère, Skookum Jim, Cultus Charlie et un autre Indien arrivèrent en canoé à Forty Mile et se rendirent directement chez le préposé au cadastre pour faire enregistrer trois concessions aurifères, plus une concession de découverte sur la Bonanza Creek. Ce soir-là, au « Sourdougs Saloon », ils montrèrent de l'or à la foule sceptique. Les hommes ricanèrent et hochèrent la tête. Ils avaient déjà vu maints bluffeurs. D'ailleurs, ce n'était qu'une malice trop grossière de Harper et de Joe Ladue pour les attirer aux environs de leur ville et y fonder un poste de trafic. Qu'était-ce que Carmack ? un métis. Avait-on jamais vu un métis réussir ? Et Bonanza ? À peine un herbage pour les élans situé juste au-dessus de l'embouchure du Klondike et que les Anciens appelaient la « Rabbit Creek ». Si Daylight ou Bob Henderson avaient fait enregistrer des concessions ou montré de l'or brut, ils auraient cru qu'il y avait quelque chose. Mais Carmack, un métis ! Et Skookum Jim ! et Cultus Charlie ! Non, non ; on les prenait pour trop jobards.

Daylight aussi était sceptique, malgré sa foi en ces régions du Nord. Cependant, ce même soir, à onze heures, tandis qu'il délaçait ses mocassins, une idée lui vint. Il en-

dossa son chandail, coiffa son bonnet et retourna au Sourdougs Saloon. Carmack s'y était attardé, faisant miroiter son or aux yeux des incrédules. Daylight vint près de lui, prit son sac qu'il vida dans un plateau de la balance. Il le scruta longtemps. Dans l'autre plateau, il jeta quelques onces de l'or de Circle City et de Forty Mile. Longtemps encore il regarda et compara. Enfin, il empocha son or, rendit le sien à Carmack, et agita la main pour imposer silence.

– Camarades, je vais vous dire quelque chose. J'entrevois un coup colossal. Je vous le dis clairement et avec conviction ! Il n'y a jamais eu de l'or comme celui-là dans les balances du pays. C'est un nouveau métal, qui contient des particules argentifères. Vous le voyez bien par la couleur. Pour moi, il n'y a pas de doute que c'est Carmack qui l'a trouvé. Que celui qui me croit me suive.

Personne ne répondit à cet appel. Rires et sarcasmes augmentèrent.

– Vous avez peut-être un emplacement là-bas, suggéra quelqu'un.

– Sûrement, reprit Daylight, j'ai une part d'un tiers avec Harper et Joe Ladue ; et mon petit lot se vendra autrement bien que les vôtres ; vous qui vous entêtez à picorer « Birch Creek », comme des volailles.

– C'est parfait, Daylight, dit Curly Parson, d'une voix calme. Vous êtes connu pour être un joueur ; mais, prenez garde, vous pouvez bien vous tromper comme tout le monde, et ces fainéants d'Indiens veulent vous associer dans leur jeu qui ne vaut rien. Je vous le demande sérieusement : Quand Carmack a-t-il fait cette prospection ? Vous dites vous-même que, pas plus tard que l'autre jour, il s'amusait

au camp à pêcher le saumon avec ses amis les indigènes sans avoir l'air de rien.

– Et Daylight a dit la vérité, affirma Carmack avec force. Et j'ai dit la vérité, vraie comme l'Évangile. Je ne cherchais rien ; je n'en avais même pas l'idée. Le jour où Daylight est arrivé, il s'est rencontré avec Bob Henderson, descendant le fleuve sur un radeau chargé de vivres. Il venait de Sixty Mile et voulait retourner par la Rivière Indienne, en transportant ses vivres par-dessus la ligne de partage des eaux, entre Quartz Creek et le Vallon d'Or.

– Où diable est le Vallon d'Or ? demanda Curly Parson.

– Plus loin que Bonanza appelé autrefois Rabbit Creek, continua le métis. C'est une grande rivière qui se jette dans le Klondike. C'est par là que j'y suis allé, mais je suis revenu en traversant la ligne de faîte des collines, j'ai suivi les crêtes pendant plusieurs milles, et je suis arrivé à Bonanza. « Venez donc avec moi, Carmack, et piquetez une concession, m'a dit Bob Henderson. Cette fois, je l'ai touché, le filon du Vallon d'or. J'en ai déjà sorti quarante-cinq onces. » Et je suis parti, Skookum Jim, Cultus Charlie aussi, et nous avons délimité des claims au Vallon d'or. Je suis revenu par Bonanza dans l'espoir de pister un élan. Nous nous sommes arrêtés là, et nous avons préparé le repas. Je me suis couché et, pendant ce temps, Skookum Jim a tenté la chance pour passer le temps. Il avait regardé Henderson et savait comment s'y prendre, il n'a pas été plus loin qu'un petit bouleau, et dans la première écuelle remplie de terre qu'il a lavée il a tiré plus d'un dollar d'or brut. Il m'a réveillé et j'ai été voir. Du premier coup, j'en ai extrait deux et demi. Alors, j'ai baptisé la rivière Bonanza. J'ai mis un écriteau portant le mot « dé-

couverte », nous sommes venus ici et nous avons régularisé la chose au bureau du Contrôle des Mines.

Il jeta autour de lui un regard scrutateur pour voir si son récit trouvait créance, mais il ne vit que des visages incrédules, sauf Daylight qui ne l'avait pas quitté des yeux pendant qu'il parlait.

– Combien Harper et Ladue vous ont-ils payé pour venir nous conter cette blague ? demanda quelqu'un.

– Ils ne connaissent pas ma découverte, répondit Carmack. Je vous répète à la face de Dieu que c'est la vérité. J'ai recueilli trois onces en une heure.

– Et voilà l'or, dit Daylight en le désignant. Je vous le dis à tous, camarades, il n'y a jamais eu jusqu'à ce jour dans une sacoche de l'or analogue. Regardez la couleur.

– Un petit peu plus sombre que d'habitude, fit Curly Parson. Probablement que Carmack avait laissé deux dollars en argent dans le même sac et le contact en est cause. Et, d'ailleurs, si tout cela est vrai, pourquoi Bob Henderson n'a-t-il pas pris ses jambes à son cou pour faire enregistrer ici sa trouvaille ?

– Il est resté au Vallon d'or, expliqua Carmack. Nous avons fait la découverte en revenant de là.

Une explosion de rires salua ces paroles.

– Qui veut s'associer à moi et remonter demain jusqu'à cette Bonanza en bachot ? demanda Daylight.

Personne ne sourcilla.

– Alors, qui veut travailler pour mon compte, être payé d'avance et me charrier jusque-là mille livres de provisions ?

Curly Parson et un autre, Pat Monaham, acceptèrent. Avec sa rapidité habituelle, Daylight leur paya d'avance leur salaire et régla l'achat des provisions, bien que cela vidât sa bourse. Il allait sortir de Sourdougs Saloon, quand, soudain, il se retourna vers le bar.

– Vous avez un autre chopin ? lui demanda-t-on en riant.

– Oui, répondit-il. Cet hiver, au Klondike, la farine vaudra son poids d'or. Qui veut me prêter de l'argent ?

À l'instant une vingtaine d'hommes qui avaient refusé de s'associer à lui dans la poursuite de sa chimère se pressèrent autour de lui, proposant leur sac d'or.

– Combien de farine vous faut-il ? lui demanda le gérant de la Compagnie commerciale de l'Alaska.

– Environ deux tonnes.

Cette fois les rires furent inextinguibles, mais personne ne retira sa bourse.

– Et qu'allez-vous en faire ? lui demanda curieusement le gérant.

– Mon fils, fit Daylight, ironique, vous n'êtes pas depuis assez longtemps dans ce pays pour être à même de tout comprendre. Je veux établir une fabrique de choucroute et lancer un remède contre les pellicules… voilà !

Il emprunta à droite, à gauche, engageant et payant six hommes pour charger la farine sur plusieurs bateaux plats. De nouveau son sac se vidait et il était lourdement endetté.

Curly Parson pencha la tête sur le comptoir avec un geste de désespoir.

– Je voudrais savoir, gémit-il, ce que vous allez faire de tout cela.

– C'est pourtant aussi simple que de compter jusqu'à trois.

Et Daylight levant successivement chaque doigt :

– Primo, il y a un gros coup à faire dans les régions du Nord. Secondo, Carmack nous le prouve. Tertio : est la conséquence de un et de deux, car si primo et secondo sont justes, alors la farine atteindra un prix exorbitant cet hiver et elle se payera au poids d'or. Donc, si je profite de primo et de secondo, mon tertio devient épatant, puisqu'il en découle. Je vous le dis à vous tous, camarades. Quand un coup se prépare il faut y aller carrément et la chance n'est rien si on n'a pas le culot nécessaire pour savoir en profiter. Voilà des années que je flairais cette aubaine. Je la vois, je la sens, je vais l'étreindre à pleines mains. Bonsoir, vous tous ; bonsoir, tas de lâcheurs !

CHAPITRE X

Pourtant, les hommes doutaient encore de la découverte. Quand Daylight arriva à l'embouchure du Klondike avec son lourd chargement de farine, il trouva l'immense étendue toujours aussi désolée et aussi déserte. Plus bas, près du fleuve, le chef de tribu, Isaac et ses Indiens campaient près des dépôts où séchait le saumon. Plusieurs anciens étaient avec eux. La besogne d'été étant finie à Ten Mile, ils avaient descendu le Yukon, étant engagés à Circle City. Mais à Sixty Mile, ils avaient appris la découverte, et ils s'étaient arrêtés pour fouiller la terre. Ils venaient de retourner sur leur bateau quand Daylight débarqua avec sa farine.

Leur rapport fut peu encourageant.

– Satané herbage, fit le Long Jim Harney, s'arrêtant pour souffler dans sa pipe encrassée. Il n'y a rien à faire ici, Daylight. C'est un attrape-nigaud qui a seulement l'apparence d'une découverte. Harper et Ladue étaient derrière, et Carmack faisait le jeu pour eux. A-t-on jamais vu creuser une mine près d'un herbage, à un demi-mille de l'affleurement, et encore, sait-on où il se trouve !

Daylight fit un signe d'acquiescement et il se tut un instant.

– Avez-vous seulement tous lavé quelques échantillons de terre ?

– Gratter quoi, bon Dieu ! répondit Jim indigné. Croyez-vous que je sois né d'hier ! Un fou de Chechaquo voudrait seul s'y risquer, mais je ne suis pas encore aussi stupide. Un

coup d'œil m'a suffi pour juger ce terrain. Nous partons demain matin pour Circle City. Je n'ai jamais cru aux régions du Nord. Le confluent du Tanana me suffit amplement. Retenez bien ceci, Daylight. Quand le coup se fera, ce sera sur le bas fleuve ; aussi je me demande pourquoi Johnny a pris une concession à deux milles au-dessous de Discovery ?

Johnny parut tout penaud.

– Bah ! je l'ai fait pour m'amuser, expliqua-t-il. Je céderais bien mon droit sur la rivière pour une livre de tabac à chiquer de l'Étoile.

– Ça y est, dit Daylight, vivement. Mais ne braillez pas si, un jour, j'en tire vingt ou trente mille dollars.

– Voilà qui m'est indifférent, ricana Johnny, joyeusement ; en attendant, passe-moi le tabac, fit-il.

– Ah ! j'aurais bien voulu piqueter un terrain à côté pour le même prix, murmura Long Jim plaintivement.

– Il en est temps encore, répondit Daylight.

– Mais c'est une promenade de vingt milles, aller et retour.

– Laissez-moi faire, je ferai la délimitation à votre place, quand je passerai par là demain, offrit Daylight. Et vous, vous ferez comme Johnny. Faites-vous avancer les droits d'enregistrement par Tim Logan pour mon compte. Il tient le bar aux Sourdougs, et le fera certes pour moi. Mettez votre nom sur le titre de propriété, transférez-le ensuite au mien et laissez l'acte entre les mains de Tim.

– Moi aussi je veux faire la même affaire avec vous, ajouta un troisième ancien.

Et pour trois livres de tabac à chiquer de l'Étoile, Daylight acheta trois claims de cinq cents pieds chaque sur le terrain de Bonanza. Il pouvait encore marquer un claim de plus à son nom, les trois autres n'étant que des transferts.

– Vrai de vrai, vous êtes rudement prodigue de votre tabac, dit Long Jim en riant. On jurerait que vous le fabriquez quelque part.

– Non pas, mais j'ai une fabrique de chance, répondit Daylight et je vous le dis à tous : c'est donné que d'avoir trois concessions pour trois livres de tabac.

Une heure après, Joe Ladue arriva au campement, venant tout droit de Bonanza. Il doutait encore de la découverte de Carmack, mais après quelques palabres il finit tout de même par offrir cent dollars à Daylight pour sa part de concession urbaine.

– Au comptant ? demanda Daylight.

– Pour sûr. Voici.

En le disant Ladue tira son sac d'or. Daylight en délia distraitement les cordons, et versa un peu de poudre dans sa main. Il fut frappé par sa couleur, car, sauf la poudre d'or de Carmack, il n'en avait jamais vue d'aussi foncée ; c'était pour lui une nouvelle révélation.

Il remit l'or dans la sacoche, en renoua les cordons et la rendit à Ladue.

– Gardez votre or, vous en avez plus besoin que moi, dit Daylight.

– Mon Dieu non, j'en ai encore beaucoup, assura l'autre.

– D’où cela vient-il donc ?

Daylight posa cette question avec innocence, et, en réponse, Ladue garda le mutisme d’un Indien. Pendant un instant très court, ils se dévorèrent des yeux ; quelque chose d’intangible sembla fuser du corps et de l’esprit de Ladue. Daylight crut saisir cette flamme semblable à une arrière-pensée qui aurait dissimulé les plans et les découvertes de son camarade.

– Vous autres, vous connaissez la rivière bien mieux que moi, continua Daylight. Si vous estimez que ma part dans l’emplacement de la future ville vaut cent dollars pour vous, elle en vaut cent pour moi sans que j’aie besoin d’en savoir plus.

– Je t’en offre trois cents, s’écria Ladue presque suppliant.

– Jamais de la vie. Je ne sais rien, je ne veux rien savoir, mais pour moi cette part vaut tout ce que vous ne m’offrirez jamais.

Alors Joe Ladue renonça à ses séductions. Il conduisit Daylight à l’écart du campement et lui parla à voix basse.

– Elle est sûrement là, la mine, dit-il. Je ne me leurre pas. J’ai tiré de l’or sous les rochers, hier, plein mon sac ; il suffit de secouer les racines de l’herbe. On ne se doute pas de ce qu’il y a dans le lit de la rivière, ni sous les rochers, mais je t’assure que c’est fantastique. Ne dis pas un mot et tâche d’acheter tout le terrain que tu peux. L’or n’est pas également réparti, mais disséminé. Tout de même je ne serais pas surpris qu’il y en ait jusqu’à cinquante mille dollars par claim. Quel dommage que les alluvions ne soient pas homogènes.

Un mois s'écoula et Bonanza restait calme. Quelques hommes avaient délimité des terrains ; mais, après l'avoir fait, presque tous s'en retournèrent à Forty Mile et à Circle City. Ceux que l'espoir soutenait encore construisaient des cabanes en bois contre les rigueurs du prochain hiver. Carmack et ses parents indiens s'occupaient à dériver une prise d'eau pour organiser une laverie aurifère. La besogne avançait lentement, car ils devaient aller scier le bois dans la forêt avoisinante. Au-dessous de Bonanza, quatre hommes avaient suivi le fleuve. Dan Mc Gilvary, Dave Mc Kay, Dave Edwards et Harry Waugh. Ils formaient une équipe tranquille, travaillant seule, sans rien dévoiler et se suffisant à elle-même. Daylight, qui avait exploré avec succès l'endroit découvert par Carmack et en avait tiré de l'or brut sous le gazon, puis avait remué la terre en maints endroits et la rivière dans toute sa longueur en pure perte, était curieux de savoir ce qu'il y avait sous les roches. Il avait remarqué les quatre hommes silencieux qui creusaient un puits près du courant et il avait entendu le crissement de leur scie comme ils construisaient des barrages. Il n'attendit pas une invitation, et il alla surveiller les débuts de leur laverie rudimentaire. Quand l'un d'eux eut jeté, pendant cinq heures durant, des pelletées de sable dans le caniveau, il lui vit extraire treize onces et demie d'or. C'était de l'or brut qui venait du lit de la rivière et variant comme grosseur d'une tête d'épingle jusqu'à une pépite de douze dollars. Ce jour-là, la neige tourbillonna pour la première fois, l'hiver de l'Arctique était proche. Daylight ne vit pas cette fin d'été brève et froide, qui s'éteignait dans la triste clarté grise. Il vécut son rêve, et dans l'immense étendue il vit se dresser au milieu des neiges la future métropole de l'or. L'or gisait dans le lit de la rivière, il le savait. La découverte de Carmack était confirmée. Daylight prit une concession minière à son nom,

qui s'ajoutait aux trois concessions déjà acquises. Cela lui donnait une bande de terre, longue de deux mille pieds et s'étendant en largeur d'un affleurement à l'autre.

Le soir, il regagna son campement à l'embouchure du Klondike. Il y trouva Kama, l'Indien qu'il avait laissé à Dyea. Celui-ci, venu en canot, apportait le dernier courrier de l'année. Il possédait environ deux cents dollars de poudre d'or que Daylight lui emprunta. En échange il lui délimita un claim qu'il devait faire inscrire à son nom quand il traverserait Forty Mile. Le matin suivant, Kama emporta les nombreuses lettres que Daylight adressait à ses vieux camarades du bas fleuve, les pressant de venir immédiatement pour se faire attribuer des lots de terrain. Ceux de Bonanza chargèrent également Kama de lettres dans le même sens.

« Ce sera certainement la plus belle bousculade qu'on ait jamais vue », pensa Daylight amusé, car il entrevoyait les foules de Forty Mile et de Circle City, affolées, se précipitant, s'entassant sur les bachots qui remonteraient à coups de perche les centaines de milles du Yukon, puisqu'il savait qu'on ne douterait pas de la nouvelle donnée sous sa garantie.

Avec l'arrivée des premiers pionniers, le champ aurifère de Bonanza s'éveilla et le conflit entre le mensonge et la vérité commença. Chacun mentait, renchérissant plus ou moins sur la vérité. Ceux qui n'avaient pas cru aux deux dollars et demi extraits par Carmack, ceux-là en tiraient vraiment deux dollars et demi, mais ils mentaient et parlaient d'une once. Bientôt après ce mensonge était justifié, car les cinq onces ou dix onces en devenaient douze quand on voulait les justifier par un essai loyal. Tout continua de la sorte, la vérité persistant à surpasser la vantardise la plus effrénée.

Un jour, en décembre, Daylight remplit une écuelle de gravier, extrait du lit du fleuve, et la porta dans sa cabane. Le feu qui brûlait empêchait l'eau de geler dans une sorte de baquet en toile qui allait lui servir pour laver sa trouvaille. L'écuelle semblait ne tenir que de la terre et du gravier. Comme il la remuait par un mouvement giratoire, les parties légères de grossier magma se diluèrent et il les peignait avec ses doigts jusqu'à ce que rien ne remontât plus à la surface. Voulant examiner rapidement le fond, il vida l'eau d'un trait et tout le fond apparut comme tartiné de beurre. C'était de l'or, de la poudre d'or, de l'or brut, des pépites, des paillettes de toutes dimensions. Il était seul. Il posa l'écuelle et s'absorba dans ses pensées. Puis, il termina le lavage et en pesa le résidu. À raison de seize dollars l'once, l'écuelle contenait plus de sept cents dollars. Il n'avait jamais tant espéré. Ses plus beaux rêves n'avaient pas dépassé vingt ou trente mille dollars par claim ; ici, chaque placer valait un demi-million, au moins, en admettant même une imprégnation sporadique du gisement.

Ce jour-là on ne le vit pas au travail dans son puits. Il n'y alla pas le lendemain ni les jours suivants. La tête bien emmitouflée, muni de ses mitaines, de son sac de couchage, portant sur le dos un léger équipement de voyage, il partit et pendant des jours il marcha, il marcha par les vallées, longeant les rivières, inspectant tous les territoires voisins. À chaque rivière, il avait le droit de prendre une concession minière, mais il était prudent et ménageait ses chances. À Hunker seulement il en prit une. Il trouva la Bonanza déjà repérée de bout en bout, y compris les criques, les affluents, jusqu'aux ruisselets qui s'y jetaient. Il n'avait guère confiance dans ces petits cours d'eau sur lesquels des centaines d'hommes qui avaient échoué à Bonanza s'étaient rabattus. La plus connue de ces rivières était l'Adams et la moins ap-

préciée était l'Eldorado, qui se jette dans la Bonanza juste au-dessus de la concession de Carmack. Même Daylight n'aimait pas l'Eldorado ; néanmoins, fidèle à son plan, il échangea la moitié d'un sac de farine contre une moitié de concession. Un mois après, il paya huit cents dollars une concession voisine. Trois mois plus tard, élargissant son lot, il paya quarante mille dollars une troisième concession ; et, bien que ce ne fût jamais révélé, il dut payer peu après cent cinquante mille dollars pour une quatrième concession sur une rivière qui était entre toutes la moins appréciée.

Depuis le jour où il avait lavé d'un coup sept cents dollars et réfléchi longuement, Daylight ne toucha plus ni à une pioche ni à une pelle. Le soir de ce merveilleux lavage, il avait dit à Joe Ladue :

– Joe, je ne veux plus m'éreinter à la besogne. Maintenant, je ferai travailler mon cerveau, et je vais exploiter l'or. Car on en fait pousser si on sait en garder assez pour la semence. Quand j'ai tiré les sept cents dollars du fond de l'écuelle, j'ai senti que cette fois je possédais un vrai grenier.

– Où vas-tu la planter, ta graine ? lui avait demandé Ladue.

Et Daylight, montrant de la main le pays entier et les rivières qui couraient par-delà les monts :

– Elle sera là, et vous verrez fumer les toits. Il y a des millions en réserve ici pour celui qui sait les voir. Je m'en suis bien douté ce fameux jour où j'ai recueilli les sept cents dollars dans une seule écuelle, et tandis que tout cet or s'agglutinait sous mes yeux émerveillés, il m'a semblé qu'il me criait : « Te voilà enfin, Burning Daylight, pour nous sor-

tir des entrailles de la terre ; le grand jour de ta gloire est arrivé ».

CHAPITRE XI

Burning Daylight, le héros de l'ancien Yukon, avant la découverte de Carmack, devint maintenant le grand homme du nouvel Eldorado. L'histoire de la trouvaille et la façon dont il avait opéré se répandirent dans tout le pays, car s'il avait le mérite d'avoir vu juste, il n'avait pas laissé passer la bonne aubaine et il possédait plus de terrains aurifères que n'importe quel autre pionnier. La jalousie aidant, on lui prédisait une faillite prochaine et la volatilisation inévitable de chaque once qu'il avait gagnée.

« Il spécule trop, disaient-ils aigrement ; il croit que le pays est truffé d'or et ce n'est pas le cas dans les mines alluvionnaires ». Ses propriétés étaient estimées à des millions, mais tout de même certains avaient la méchanceté d'espérer qu'un jour le fossé se rencontrerait au bout de la route triomphale. Ils oubliaient que derrière cet intuitif prodigue se cachait le froid raisonneur et le plus habile des calculateurs.

– Il y a trop d'or ici, à Bonanza, pour que ce soit une simple coïncidence, disait-il ; le grand filon nourricier doit être quelque part, il doit exister d'autres criques tout aussi riches que la nôtre. Surveillez la rivière indienne, vous autres. Les rivières qui arrosent l'autre versant du Klondike doivent bien rouler autant d'or que celles qui baignent ce versant-ci.

Il appuyait son opinion au sujet de l'extension que prendrait la région de la rivière indienne en subventionnant une demi-douzaine d'expéditions qui étaient parties pour prospecter à ses frais. Ceux qui n'avaient pas su se faire at-

tribuer un terrain convenable furent employés par lui dans ses mines de Bonanza. Il les payait bien : seize dollars par jour, pour huit heures de travail, et il occupait trois équipes. Il pouvait les nourrir, et quand, avec les derniers jours d'eau libre, la *Bella* arriva chargée de vivres, il se fit payer par Jack Kearns en provisions le terrain qu'il lui céda pour établir un entrepôt destiné à l'hiver de 1896. La famine sévit pourtant et la farine se vendit deux dollars la livre ; mais grâce à sa prévoyance, il put garder ses trois équipes pour ses quatre mines de Bonanza. D'autres propriétaires de mines payaient leurs hommes quinze dollars par jour ; Daylight avait été le premier à leur donner seize dollars, soit une once par jour. Aussi ses hommes étaient-ils ardents à la besogne et méritaient-ils bien cette libéralité.

Une de ses affaires les plus considérables se fit au début de l'hiver. Après avoir prospecté d'autres rivières que la Bonanza, des centaines de mineurs fort découragés étaient retournés à Forty Mile et à Circle City. Daylight hypothéqua une partie du minerai non lavé sur la concession de Bonanza à la Compagnie commerciale de l'Alaska et, s'étant fait remettre par elle une lettre de crédit, il la fourra dans sa bourse. Puis il attela ses chiens et fila sur les glaces, comme lui seul pouvait le faire. Un Indien à l'aller, un autre au retour, et une meute nouvelle à chaque relais. À Forty Mile et à Circle City, il prit des concessions minières par vingtaines. Plus tard, quelques-unes ne valurent rien, tandis que d'autres atteignirent une valeur stupéfiante, dépassant celles de Bonanza ; il acheta à droite, à gauche, payant de cinquante jusqu'à cinq mille dollars. La plus chère et cette dernière transaction de toutes eut lieu dans le bar du Tivoli. C'était une concession minière au-dessus de l'Eldorado, et quand le prix fut convenu, Jacob Wilkins, une vieille barbe

qui revenait de ce qu'on nommait alors des herbages pour élans, quitta la table en disant :

– Je te connais depuis sept ans, Daylight, et je t'ai toujours cru sensé. Aujourd'hui, tu te laisses voler à plaisir, car c'est un vol manifeste. Cinq mille dollars pour une mine de quatre sous, sous un herbage ! C'est monstrueux ! Je m'en vais pour ne pas en entendre davantage.

– Je te le répète, Wilkins, répondit Daylight, tu ne t'imagines pas l'importance de la découverte de Carmack. Dans cette admirable loterie, chaque mine est un billet et il y aura des gros lots, à foison.

Jacob Wilkins, sur le pas de la porte, restait incrédule.

– Supposons, mon vieux Wilkins, s'écria Daylight, supposons que vous sachiez tous qu'il va pleuvoir de la soupe. Que feriez-vous ? Vous iriez tous acheter des cuillères, pour sûr. Eh bien, moi, j'achète des cuillères, car il pleuvra de la soupe au Klondike, et ceux qui n'auront que des fourchettes seront rudement attrapés.

Wilkins s'en alla furieux et Daylight, sans plus se soucier de lui, se leva pour conclure l'achat qui avait tant exaspéré son vieil ami.

De retour à Dawson, il se tint parole de ne toucher ni une pioche ni une pelle, ce qui ne l'empêcha pas de travailler aussi dur que jamais. Il avait tous ses fers au feu en même temps. Les frais d'enregistrement des concessions au nom de tiers étaient onéreux et il était obligé de voyager souvent d'une rivière à l'autre pour savoir quelles concessions seraient exploitées et celles qui seraient forcloses. Lui qui, dans sa jeunesse, avait travaillé dans les mines de quartz, avant de venir dans l'Alaska, rêvait de trouver ici le grand fi-

lon nourricier de tous les autres. Il savait qu'un placer est éphémère, tandis que les filons de quartz sont permanents ; aussi employa-t-il pendant des mois une vingtaine d'hommes à cette recherche. Le filon principal ne fut jamais trouvé ; cette fouille lui coûta cinquante mille dollars, estima-t-il plus tard.

Il jouait gros. Si les dépenses étaient lourdes, les recettes étaient fructueuses. Il prit des gisements, acheta des demi-parts qu'il partagea avec ses hommes, et loua des concessions minières. Jour et nuit, ses chiens étaient harnachés pour le départ ; il possédait les meilleures meutes, et quand une découverte était signalée, il partait par les nuits les plus froides et les plus longues, et courait à l'avant pour être le premier à marquer sa place. Par toutes sortes de moyens différents, il arriva à posséder les meilleurs emplacements : Sulphur, Dominion, Excelsis, Siwash, Cristo, Alhambra et Doolittle. Il dépensait mille dollars qui lui en rapportaient des dizaines de mille. On contait à Forty Mile l'histoire des deux tonnes de farine qui produisirent un bénéfice de près d'un million ; et sa demi-part dans la première mine de l'Eldorado, qui lui avait coûté un demi-sac de farine, valait cinq cent mille dollars. On disait aussi que lorsque Freda, la danseuse, avait traversé les passes en canoé de Peterborough pendant une débâcle du Yukon pour offrir mille dollars pour dix sacs de farine, elle ne trouva aucun vendeur. Sans l'avoir jamais vue, Daylight lui fit cadeau des dix sacs. Il en envoya de même dix au prêtre catholique qui inaugura le premier hôpital. Sa générosité ne connaissait pas de limite. D'aucuns la qualifiaient d'insensée. Alors qu'autrefois, dans le coup qu'il avait joué, un demi-sac de farine lui avait rapporté un demi-million, c'était une véritable folie d'en donner vingt sacs pleins à une danseuse et à un prêtre. C'était sa manière. L'argent n'était qu'un jeton. Le jeu seul

comptait pour lui. Les millions qu'il possédait le changèrent peu ; il jouait seulement avec plus d'ampleur. Toujours sobre, sauf en de rares occasions, il l'était encore plus maintenant qu'il pouvait se payer, chaque jour, les boissons les plus chères. Il ne modifia qu'une seule de ses habitudes : sauf dans ses déplacements, il ne fit plus sa cuisine. Un vieux mineur qui logeait dans sa cabane la lui accommodait, mais c'était la même nourriture : du lard, des haricots, de la farine, des pruneaux, des fruits secs et du riz. Il s'habillait comme autrefois : un chandail, des socques allemands, des mocassins, une chemise de flanelle, un bonnet de fourrure et des culottes. Il ne fumait pas de cigares, parce que le meilleur marché coûtait un demi-dollar. Il se contentait de cigarettes, qu'il roulait lui-même dans le papier marron Bull Durham. Il est vrai qu'il entretenait un grand nombre de chiens, et qu'il les avait payés des prix extraordinaires. Ce n'était pas par luxe, mais pour ses affaires, qu'il avait cette sorte de télégraphe vivant. C'est pour cela qu'il se décida à emmener un cuisinier : il était trop pressé pour faire cuire lui-même son repas. D'ailleurs, préparer le feu et faire bouillir l'eau étaient une bien pauvre besogne pour qui brassait des millions.

Dawson prit une extension rapide pendant l'hiver de 1896. L'argent affluait à Daylight, provenant de la vente des terrains lotis de sa ville. Il le plaça dans des affaires à gros intérêts. Il jouait au jeu dangereux de paroli, et rien ne pouvait l'être plus que de tout risquer dans un pareil endroit. Mais il jouait les yeux grands ouverts.

– Attendez, vous autres, que les nouvelles de la trouvaille gagnent le dehors, disait-il aux anciens dans le « Moosehorn Saloon ». On ne les connaîtra qu'au printemps prochain. Alors il y aura trois périodes. L'été, ils viendront

voir ; à l'automne, ils s'installeront ; et l'an prochain, au printemps, ils seront cinquante mille. Vous ne reconnaîtrez plus le pays. Les deux premières invasions commenceront l'été et l'automne de 1897. Qu'allez-vous faire, vous autres, pour en profiter ?

– Et toi, que vas-tu faire ? lui demanda un ami.

– Rien de nouveau, car j'ai déjà pris mes mesures. J'ai douze équipes qui chargent du bois de construction au Yukon supérieur ; après la débâcle, vous les verrez descendre sur leurs radeaux. On bâtira des cabanes qui vaudront cher l'automne prochain. Le bois de construction montera à des prix fous ! J'ai deux scieries qui arrivent par les passes ; elles seront là dès que les lacs seront dégelés ; et si vous voulez dès à présent spéculer sur les planches, vous autres, je vous en cède tout de suite, par contrat, trois cents dollars le mille.

L'hiver, certains terrains d'angle furent vendus entre dix mille et trente mille dollars. De tous côtés, Daylight fit demander aux nouveaux colons d'arriver sur des radeaux de bois. Pendant l'été, de 1897, les scieries travaillèrent nuit et jour en trois endroits pour débiter le bois des cabanes ; malgré ce travail intensif, elles restèrent insuffisantes. Terrain compris, ces cabanes se vendirent mille dollars et au-dessus. Des maisons à deux étages situées dans le quartier des affaires lui rapportèrent chacune de quarante à cinquante mille dollars. Ce nouvel afflux de capital était immédiatement placé dans d'autres entreprises. Daylight maniait et remaniait ses capitaux, et tout ce qu'il touchait semblait se transformer en or.

Ce premier hiver le mûrit beaucoup. En dépit de la prodigalité de sa nature, sa raison conservait son équilibre. Il observait le gaspillage de ces millionnaires d'un jour et ne le

comprenait pas. Certes, il admettait la folle dépense en une nuit d'orgie ; lui-même l'avait fait à Circle City quand il avait perdu au poker cinquante mille dollars – tout ce qu'il possédait. Mais cette somme ne comptait guère. Des millions s'administrent autrement. On ne les fait pas couler, littéralement, en flots dorés qui sortent des sacs en peau d'élan pour les répandre sur les parquets des bars, comme le faisaient les parvenus grisés. Ainsi, Mac Mann avait accumulé une note de trente-huit mille dollars dans un bar ; Jimmie le Voyou en avait dépensé cent mille par mois pendant quatre mois de débauche, et par une nuit de mars il était tombé ivre dans la neige, où il était mort de froid ; Swiftwater Bill, après avoir épuisé en extravagances et en orgies le revenu de trois mines importantes, avait emprunté trois mille dollars pour quitter le pays ; mais auparavant, parce qu'une femme l'avait trompé et qu'elle adorait les œufs, il en avait accaparé cent dix douzaines sur le marché de Dawson, jusqu'à vingt-quatre dollars la douzaine, pour les jeter aux chiens sous ses yeux afin qu'elle n'en mangeât pas de quelque temps.

Le vin de Champagne se vendait quarante et cinquante dollars la bouteille, et on donnait quinze dollars pour une boîte d'huîtres de conserve. Daylight se refusait de telles jouissances. Il voulait bien payer à ses camarades du whisky à cinquante cents le verre, mais sa nature extravagante gardait néanmoins le sens de la juste mesure, et se révoltait à l'idée de payer quinze dollars pour une boîte de conserves. D'autre part, il aidait largement les amis malheureux, et il y consacrait plus que les plus riches millionnaires à leurs crapuleuses débauches. Le Révérend Père Judge, de l'hôpital, aurait pu énumérer bien des dons généreux depuis les fameux dix sac de farine. Et les anciens qui venaient à lui s'en retournaient toujours délivrés de leurs soucis momentanés.

Mais cinquante dollars pour de la mousse de champagne ! Il s'y refusait, car c'était absurde !

De temps à autre, il godaillait comme autrefois, une nuit durant, nuit de tumulte infernal. Il le faisait pour plusieurs raisons. D'abord parce qu'il ne pouvait pas abandonner cet usage. Puis, sa fortune le lui permettait. Mais il n'y goûtait plus le même plaisir ; la soif du pouvoir l'absorbait entièrement ; c'était sa passion. Devenu de beaucoup le plus riche prospecteur d'or de l'Alaska, il voulait s'enrichir encore. Il jouait gros jeu et préférait ce jeu à tous les autres. Dans un sens, la partie qu'il jouait était créatrice. Il éprouvait moins de joie à contempler le carreau de sa mine de l'Eldorado qu'à surveiller ses deux scieries monstrueuses et les larges radeaux qui se balançaient, ancrés aux rives, au pied de la Montagne des Élans. Après tout, l'or, même dans les balances, n'était que l'idée abstraite. Il représentait des choses et le pouvoir de les faire. Mais les scieries étaient les choses elles-mêmes, concrètes, tangibles ; elles étaient les moyens d'augmenter sa fortune. C'était la réalisation laborieuse de ses rêves.

Avec les immigrants de l'été arrivèrent les correspondants des grands journaux et des revues ; l'un d'eux écrivit tout au long l'histoire de Daylight qui fut présenté au peuple américain comme l'incarnation même de l'Alaska.

Quelques mois après, la guerre d'Espagne occupant l'attention du public, il fut vite oublié au-dehors, mais il n'en resta pas moins au Klondlike une figure caractéristique.

Quand il passait dans les rues de Dawson, toutes les têtes se tournaient vers lui, et dans les « saloons » les « Chechaquos » l'écoutaient avec une crainte respectueuse et ne le quittaient pas des yeux. Il n'était pas seulement

l'homme le plus riche du pays, il était Burning Daylight, le pionnier, celui qui, aux temps reculés de cette terre nouvelle, avait traversé le Chilcoot et descendu le Yukon à la dérive pour rencontrer Al Mayo et Jac Mc Question, deux géants, ses aînés. Il était le héros de mille aventures fabuleuses, il avait traversé l'immensité sauvage pour secourir les baleiniers bloqués dans les glaces de la mer Arctique, il avait porté et rapporté le courrier de Circle City aux Eaux-Salées en soixante jours, il avait sauvé toute la tribu de Tanana, décimée par l'hiver de 91, – bref, plus profondément que tous les autres ensemble, il avait frappé l'imagination des Chechaquos.

Il étonnait par sa spontanéité intelligente. Tout ce qu'il faisait, même involontairement, était admiré sans réserves. On ne cessait de conter ses derniers exploits, soit qu'il gagnât la course épuisante de la Danish Creek, soit qu'il battît avec une effrayante hardiesse le record à Sulphur Creek, soit qu'étant obligé de remplacer au dernier moment un sourdough absent, il remportât le prix de la régate à l'aviron au Queen's Birthday. Un soir, au Moosehorn, il proposa à Jack Kearns la revanche longtemps attendue pour la partie de poker d'autrefois. On devait jouer jusqu'à huit heures du matin et sans aucun maximum. Il termina la partie en gagnant deux cent trente mille dollars à Jack Kearns devenu multimillionnaire, et qui pouvait supporter cette perte. Mais l'assistance frissonna aux chiffres des enjeux et la douzaine de journalistes présents envoyèrent ce jour-là des articles sensationnels aux quatre coins du continent américain.

CHAPITRE XII

Malgré ses nombreuses sources de revenus, Daylight n'avait aucun argent liquide pendant ce premier hiver. Le minerai retiré du fond grâce à la vapeur qui l'amollissait se gelait dès qu'il était amené à la surface, et si le carreau de ses mines contenait des millions, ils n'en étaient pas moins irréalisables. On ne put récupérer l'or qu'après que le soleil eut dégelé les terres entassées, et qu'il eût fondu l'eau nécessaire au lavage. Alors, une véritable fortune sortit de la terre ; il la déposa dans deux banques récemment fondées et fut aussitôt assiégé par des gens d'affaires et des groupes de financiers qui lui offraient des emplois d'argent. Mais il préféra suivre ses propres inspirations et il n'entra que dans les combinaisons qui cadraient avec ses plans. Bien qu'il eût payé les salaires les plus élevés, il devint membre de l'Association des Propriétaires de mines, organisant la lutte contre les ouvriers et contenant leurs exigences croissantes. Les temps étaient changés. Les jours d'insouciance avaient fui à jamais. Une ère nouvelle s'ouvrait. Mais Daylight, le riche chercheur d'or, fut fidèle à sa classe d'origine et tâcha toujours de maintenir la balance égale entre les exigences du capital et du travail. Il ne pouvait oublier les jours passés, quoiqu'il prît part, aujourd'hui, à la grande lutte économique selon les méthodes les plus récentes et les plus pratiques. En dehors de ces syndicats obligatoires, il refusait d'entrer dans aucune autre combinaison que les siennes. Il jouait seul son propre jeu et il ne voulait pas éparpiller ses cartes. La nouvelle Bourse l'intéressa vivement. Il n'avait jamais vu une institution semblable ; il sut vite en juger les avantages et les utiliser. Le plus souvent il jouait, non pas pour favoriser ses

plans, mais parce que cet essai, comme il disait lui-même, l'amusait véritablement.

– Ça bat le pharaon, expliqua-t-il un jour après que ses opérations financières avaient tenu dans la fièvre pendant une semaine les spéculateurs de Dawson. Il joua à la hausse et à la baisse, puis il liquida sa position et il réalisa ce qui pour tout autre aurait été une fortune.

Après s'être enrichis, plusieurs chercheurs d'or étaient partis pour les États-Unis, abandonnant la farouche bataille de l'Arctique. Interrogé sur son départ, Daylight riait et disait qu'il voulait jouer sa veine jusqu'au bout. Il ajoutait que bien fou est celui qui quitte le tapis vert pendant qu'il gagne.

Les Chechaquos l'aimaient et l'admiraient, parce qu'il n'avait peur de rien. Mais quand on parlait des femmes, Bettles, Dan Mac Donald et d'autres sourdoughs hochaient de la tête en riant. Ils avaient raison. Daylight les avait toujours redoutées, depuis que la Reine Anne, de Juneau, lui avait fait une cour assidue et ridicule, alors qu'il n'avait que dix-sept ans. Pour cette raison, il ne les avait jamais fréquentées. Né dans les camps miniers où les femmes étaient rares et peu attrayantes, orphelin dès l'enfance et n'ayant jamais eu de sœurs, il ignorait le caractère féminin. Plus tard, après avoir fui la Reine Anne, il en avait rencontré d'autres, au Yukon, celles qui traversaient les passes à la suite des pionniers et des premiers mineurs. Mais jamais un agneau n'avait approché du loup plus tremblant d'épouvante que Daylight lorsqu'il les avait rencontrées. Néanmoins, il se montrait en leur compagnie avec quelque fierté ; mais elles n'en demeuraient pas moins pour lui une chose lointaine et comme un livre fermé : « Tout m'amuse mieux que cela », disait-il volontiers.

Connu désormais sous le nom de Roi du Klondike, portant plusieurs titres princiers, tels que Roi de l'Eldorado, Roi de Bonanza, Chef des Bûcherons, Prince des Chercheurs d'Or, sans oublier son titre le plus cher, Père des Sourdoughs, plus que jamais, il redoutait les femmes ; plus que jamais, elles s'offraient à lui, affluant chaque jour en plus grand nombre dans le pays. Soit qu'il dinât chez le contrôleur des mines, soit qu'il festoyât dans un cabaret, ou qu'il se soumît à l'interview de la correspondante du ***Sun*** de New York, toutes le voulaient conquérir.

Seule, Freda la danseuse faisait exception. Il se sentait à l'aise avec elle ; encore fut-elle la cause de sa plus grande frayeur. Cela se passait à l'automne de 1897. Il revenait rapidement d'inspecter l'Henderson qui se jette dans le Yukon au-dessous de la Stewart. L'hiver était tombé brusquement, et il descendait le Yukon, dans un petit canot. Pressé entre les blocs de glace déjà solidement formés, il se frayait un passage à l'embouchure du Klondike quand il aperçut, sur le bord de la glace, un homme qui gesticulait, montrant le milieu du fleuve ; alors, il vit une femme, vêtue de fourrure, qui se noyait. Par un chenal, dans le remous du courant, il dériva vers l'endroit en moins d'un instant, plongea jusqu'aux épaules et, doucement, la tira près du canot. C'était Freda. Tout en serait resté là si, plus tard, revenue à la vie, elle n'eût fixé sur lui deux tristes yeux bleus en lui demandant : « Pourquoi m'avez-vous sauvée ? »

Ceci le tourmenta. La nuit suivante, au lieu de s'endormir immédiatement comme d'habitude, il se tint éveillé, revoyant ce visage abattu, ce regard plein de reproche, répétant ces paroles qui semblaient sincères. Elle savait ce qu'elle disait. Il s'étonna encore.

Quand il la rencontra, elle se détourna, haineuse et méprisante. Cependant, elle revint vers lui, implora son pardon, fit allusion à un homme qui, autrefois, ailleurs – elle ne dit pas comment –, l'avait laissée sans désir de vivre. Dans ce récit franc, mais incohérent, il démêlait un amour lointain, que rien n'avait pu apaiser.

C'était donc cela l'amour. L'amour qui trouble, qui est plus redoutable que le froid, que la famine. Les femmes en elles-mêmes sont aimables et agréables à regarder, mais avec elles vient l'amour qui brûle jusqu'aux os et fait perdre la raison. Cette Freda était une créature splendide, bien campée, jolie, et pas crédule, mais l'amour était venu, il lui avait empoisonné l'existence, la faisant échouer au Klondike et la poussant à un suicide si désespéré qu'elle en détestait celui qui l'avait sauvée.

Pour lui, il se félicitait d'avoir échappé à l'amour comme il l'aurait fait à la petite vérole ; l'amour, maladie terriblement dangereuse, pire que le delirium tremens, et si lui, Daylight, en était atteint, il sentait qu'il serait aussi fou que quiconque, car l'amour est une folie, et, qui plus est, une folie contagieuse. Ils étaient une demi-douzaine amoureux de Freda, qui voulaient l'épouser ; elle, en retour, en aimait un autre, au bout du monde, et méprisait tous ses adorateurs.

Mais la Vierge l'épouvanta bien davantage. On la trouva morte dans sa chambre, une balle de revolver dans la tête : elle n'avait laissé aucune lettre, aucune explication. On en parla. La rumeur publique accusa Daylight. Elle s'était tuée à cause de lui. Tout le monde l'affirmait. Les correspondants le publièrent aux États-Unis, et une fois de plus, Burning Daylight, roi du Klondike, figura dans les suppléments dominicaux… La Vierge s'était amendée, disait-on ; elle ne fré-

quentait pas les bals publics de Dawson, comme elle le faisait à Circle City. Elle avait gagné sa vie comme blanchisseuse à Dawson ; puis elle avait acheté une machine à coudre et elle faisait des parkas de coutil, des bonnets de fourrure, des mitaines en peau d'élan. Ensuite, elle avait été employée dans la première banque du Yukon. Cela se savait, se racontait, mais tout de même Daylight avait été la cause, sans doute involontaire, mais cependant la cause de cette fin tragique.

Hélas ! c'était vrai. Il se souviendrait toujours du dernier soir où il l'avait vue ; que n'avait-il eu un pressentiment ! Maintenant qu'il y pensait, il revivait les moindres détails. Dans la révélation de ce tragique événement, il comprit le calme de cette pauvre fille, la douceur presque maternelle de ses paroles, de ses gestes ; il semblait que les soucis de la vie matérielle se fussent évanouis pour elle. Il revit son regard, il entendit son rire, lorsqu'il contait l'aventure de Mickey Dolan à Skookum Gulch. Ce rire n'avait pourtant plus la sonorité d'autrefois. Elle n'était ni triste ni soucieuse. Elle paraissait heureuse et apaisée. Ce soir-là, pensant qu'elle ne l'aimait plus, il s'était réjoui à la pensée qu'une amitié franche que l'amour ne troublerait plus pourrait exister entre eux deux.

Quand, près de sa porte, le chapeau à la main, il lui souhaita le bonsoir, elle se pencha pour lui baiser la main. Il resta tout interdit. Maintenant, il frissonnait de sentir sur sa main le contact de ses lèvres. Elle lui disait adieu, l'éternel adieu qu'il n'avait pas compris. À cet instant, sa résolution était déjà prise, froide et invincible. Que n'avait-il su !

Il ne l'aimait pas, il l'aurait cependant épousée s'il n'avait su que, par orgueil, elle eût refusé le mariage, con-

senti de cette façon comme une aumône. Alors, il ne pouvait réellement pas la sauver. L'amour l'avait frappée, elle était destinée à en mourir.

Pour la première fois de sa vie, Daylight eut peur. Il redoutait ces terribles créatures, autour desquelles le germe d'amour est particulièrement actif. Les femmes n'y font pas attention et vivent dans son ambiance ; un malheur comme celui de la Vierge ne suffit pas à les effrayer et les faire réfléchir. Plus que jamais elles tentaient auprès de lui leurs séductions. Même sans fortune, Daylight aurait flatté tout orgueil féminin, car, à trente ans, il était beau, vigoureux et bon. Maintenant qu'à ces qualités il ajoutait l'auréole de son nom et une fortune immense, les femmes libres ou même mariées le regardaient d'un œil d'envie et, pour lui, multipliaient leurs charmes. Au lieu de le griser, ces séductions l'effarouchaient davantage. Il ne fréquentait pas les maisons où foisonnait le microbe d'amour et on ne le voyait qu'avec des célibataires et au « Moosehorn Saloon » qui n'avait pas de salle de danse.

CHAPITRE XIII

Six mille pionniers passèrent l'hiver de 1897 à Dawson, à travailler les alluvions aurifères, tandis que par-delà les passes, il s'en massait plus de cent mille qui devaient arriver au printemps. S'attardant un soir sur la route qui va de French Hill à Skookum Hill, Daylight entrevit une fois de plus l'avenir. À ses pieds, se déroulait la plus riche contrée de l'Eldorado ; de chaque côté de Bonanza, la vue s'étendait au loin. C'était un vaste pays dévasté. Les collines, entièrement déboisées, montraient sur leurs flancs nus de larges blessures que le manteau de neige ne pouvait pas masquer. En bas, dans toutes les directions, surgissaient des cabanes dont on ne voyait pas les habitants. Une fumée épaisse couvrait la vallée, donnant à ce jour gris l'aspect d'un morne crépuscule. Dans la neige, la fumée jaillissait par mille trous, et des hommes, profondément enfouis sous les roches, dans la boue gelée et dans le gravier, rampaient, grattaient, creusaient, allumant sans cesse de nouveaux feux pour briser l'enveloppe de glace. Çà et là, de nouveaux puits lançaient une fumée rouge. Des silhouettes humaines émergeaient hors des trous ou disparaissaient dedans, puis, juchées sur des plates-formes en bois, hissaient à la surface le gravier fondu qui regelait immédiatement. Pieux d'écluses, parties de barrages, roues hydrauliques, tous les déchets d'une folle armée de chercheurs d'or gisaient pêle-mêle.

– Quel sabotage ! fit Daylight à haute voix, que de force perdue !

Il regarda les collines dénudées et comprit l'énorme gaspillage de bois, et le peu de rendement d'un travail intensif à cause du désordre. Chacun travaillait pour soi, d'où un formidable chaos. Dans ces mines très favorisées, il en coûtait cependant un dollar pour en extraire deux, et l'insouciance et la fièvre étaient causes qu'il s'en perdait un autre dans les résidus. Plus tard, presque toutes ces concessions seraient vendues comme épuisées et sans valeur, pourtant les sommes d'or que l'on en tirerait égaleraient celles que l'on en avait sorties. « Une organisation judicieuse est indispensable », pensa-t-il, et, dans sa vive imagination, il fit un plan de l'Eldorado, de la source à l'embouchure, d'une montagne à l'autre, soumis à une direction centrale et capable. La vapeur, qu'on devait prochainement utiliser pour dégeler, ne serait qu'un pis-aller. Il fallait capter les torrents, les eaux de la vallée et draguer les rivières, comme l'on faisait en Californie.

Il y avait là tous les éléments d'un autre grand coup. Il comprit alors le système des Guggenhammers et des banques anglaises qui déléguaient des experts largement rétribués pour négocier l'achat des concessions abandonnées ou considérées comme épuisées. Les experts laissaient les petits propriétaires saboter l'or à volonté, sachant qu'après eux ils trouveraient des millions à bon compte.

En contemplant ce gouffre fumant, témoin de ce rude effort, Daylight ébaucha le plan d'une nouvelle manière dans lequel les Guggenhammers et les autres compagnies auraient à compter avec lui. Mais une lassitude se mêla à la joie de cette conception. La longue nuit de l'Arctique le fatiguait ; il était curieux de connaître le monde, le monde immense dont il avait entendu parler, mais qu'il ignorait comme un enfant. On pouvait jouer aussi là-bas. La table

était plus grande, et pourquoi lui, avec ses millions, ne pourrait-il pas aussi marquer sa place ? Ce soir-là, sur la colline, il résolut de terminer glorieusement sa partie au Klondike pour s'en aller ensuite aux États-Unis.

Cela fut long. Des hommes de confiance à lui surveillèrent les experts, et où ils achetaient, Daylight acheta aussi. Convoitaient-ils une rivière abandonnée par les exploitants, il leur barrait le chemin par les concessions qu'il possédait là comme par hasard et qu'il répartissait adroitement pour contrecarrer leurs projets.

Batailles, trêves, compromis, victoires, défaites se succédèrent. En 1898, soixante mille hommes étaient au Klondike, et leurs affaires, leur fortune subirent le contre coup des batailles livrées par Daylight. Le goût d'un jeu plus vaste l'alléchait de plus en plus. Ici, il se sentait serré de près par les Guggenhammers, mais il gagnait, il gagnait rageusement. Le plus dur combat fut livré pour les concessions de l'Ophir, dont la teneur, quoique très basse, était appréciée à cause de l'étendue du domaine. Les droits de propriétés d'un bloc de sept claims situés au centre lui appartenaient. Les experts, qui avaient essayé de lui racheter cette part, alléguèrent que cette exploitation serait trop lourde pour lui, mais quand ils voulurent l'absorber, ce fut au contraire Daylight qui parvint à racheter leurs intérêts dans la région.

C'était son plan et il le fit exécuter par des ingénieurs américains. Sur le versant de Rinkabilly, à quatre-vingts milles de là, il construisit un réservoir et un énorme tuyau de bois, long de quatre-vingts milles, amena l'eau en traversant le pays jusqu'à l'Ophir. Estimés trois millions, le réservoir et la conduite en coûtèrent presque quatre. Il ne s'arrêta point là. Des appareils électriques furent installés pour distribuer

la force motrice et la lumière. Les autres Sourdoughs qui, dans cette affaire, s'étaient enrichis au-delà de leurs désirs, secouaient tristement la tête en prédisant sa ruine, et se refusaient à participer à une entreprise aussi extravagante. Mais Daylight n'en fut pas ému et, pour la financer, il vendit le reste de ses concessions urbaines. Il les vendit au bon moment, au plus fort du boom immobilier de l'époque.

Puis, il vendit ses deux scieries. De même, il se débarrassa des propriétés dispersées autour de différentes rivières. Et, sans rien demander à personne, il termina sa conduite d'eau, construisit des dragues, fit venir des machines, et inaugura brillamment l'exploitation d'Ophir.

Lui qui, cinq ans auparavant, avait traversé le pays depuis la Rivière Indienne et parcouru l'immensité silencieuse avec ses chiens attelés à la mode indienne, lui-même vivant comme les indigènes et se nourrissant d'élans, écoutait aujourd'hui le sifflet strident qui appelait au travail des centaines d'ouvriers, et il les regardait peiner sous la lumière blanche des lampes électriques. Ayant réalisé sa tâche, il s'apprêta à partir.

Quand cette nouvelle fut connue, les Guggenhammers, les banques anglaises et une récente compagnie française se disputèrent à qui achèterait l'Ophir et son matériel. Les Guggenhammers l'obtinrent, et ce qu'ils payèrent rapporta un million net à Daylight. On disait partout que sa fortune s'élevait à vingt ou trente millions ; mais lui seul en connaissait le chiffre exact ; après avoir vendu sa dernière concession minière et compté tous ses bénéfices, il avait gagné net un peu plus de onze millions de dollars.

Son départ, comme ses autres exploits, fut enregistré dans l'histoire du Yukon. Le pays entier fut son hôte, et

Dawson le siège de la fête. Cette nuit-là, on n'accepta la poudre d'or de personne, la sienne exceptée. Les boissons étaient gratuites et les bars restèrent ouverts ; des extras aidèrent les garçons affolés et l'eau-de-vie coula à flots. Celui qui s'obstinait à payer se heurtait à des refus obstinés et les vieux « Chechaquos » avaient soin de défendre le nom de Daylight contre une pareille insulte. Et pendant cette nuit, qu'il appelait la sienne, Burning Daylight se prodigua, exubérant, débordant de bonté, de camaraderie, hurlant comme un loup, écrasant, dans la lutte, la main des hommes, accomplissant des tours de force. Sa figure bronzée était rougie d'alcool, ses yeux noirs étincelaient ; il était chaussé de mocassins, vêtu d'une blouse et d'une couverture de laine ; les couvre-oreilles pendaient de son bonnet et ses mitaines se balançaient au bout de la corde passée sur ses épaules.

Jamais Dawson n'avait connu pareille orgie. Daylight avait voulu rendre cette nuit mémorable, et ce fut un succès. Une grande partie de la ville se grisa. Le temps était froid, et bien que le Yukon n'eût pas encore gelé, le thermomètre marquait 25° au-dessous et devait descendre encore. C'est pourquoi une équipe de sauveteurs parcourut les rues en relevant ceux que l'ivresse faisait tomber, car une heure de sommeil dans la neige leur aurait été fatale. Daylight, dont le caprice les avait enivrés par centaines et par milliers, avait organisé ce sauvetage. Il avait voulu que Dawson se réjouisse bruyamment sans que cette orgie soit marquée par aucun accident. Et comme à ses nuits de jadis, les querelles et les batailles étaient défendues, car les coupables auraient eu affaire à lui ; aussi personne ne s'y risqua. Ses nombreux admirateurs surveillaient les trouble-fête, ils les roulaient dans la neige et les poussaient au lit. Quand, dans le monde, disparaît un grand capitaine de l'industrie, le rouage qu'il commandait autrefois s'arrête un instant. Mais le Klondike

fêta si joyeusement le départ de son capitaine que pendant vingt-quatre heures pas une roue ne tourna. Même le grand Ophir, avec ses milliers d'ouvriers salariés, ferma. Au lendemain d'une telle nuit, personne n'aurait eu le cœur à l'ouvrage.

Dès l'aube suivante, Dawson lui dit au revoir. Sur les quais, tous étaient alignés, mitaines aux mains, couvre-oreilles baissés et serrés. Il y avait 30° au-dessous, la glace devenait plus épaisse et le Yukon charriait des blocs épars. Du pont du ***Seattle,*** Daylight faisait des gestes d'adieu. Comme on larguait les amarres et que le paquebot se balançait au milieu du courant, ceux qui entouraient Daylight remarquèrent son regard humide et troublé. En somme, c'était pour lui l'abandon de sa terre natale, cette âpre région de l'Arctique qui était vraiment la seule qu'il ait jamais connue. Il enleva son chapeau et l'agitant :

– Au revoir, vous tous ! cria-t-il, au revoir, au revoir !

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

La gloire n'escorta point Burning Daylight à San Francisco. Il avait été oublié, et le Klondike avec lui. Le monde s'intéressait à d'autres événements, et les découvertes de l'Alaska, comme la guerre hispano-américaine, étaient reléguées au rang des vieilles histoires. Bien des choses étaient arrivées depuis et chaque jour apportait des nouvelles extraordinaires que les journaux suffisaient à peine à enregistrer. Le fait de passer incognito amusa beaucoup Daylight. Cela lui montra simplement combien ce nouveau cadre était plus grand que celui de l'Arctique où il avait été célèbre, puisqu'un homme, riche de onze millions, avec un passé tel que le sien, demeurait inaperçu.

Il s'installa au Saint Francis Hotel où il fut interviewé par de petits reporters d'hôtels, et pendant vingt-quatre heures de brèves notices parlèrent de lui. Il se souriait à lui-même et regardait autour de lui pour connaître les gens et les choses. Il était très gauche, mais très maître de lui. Déjà étayé par la certitude de posséder onze millions, il avait une assurance invincible. Rien ne le déconcertait ; le faste, la culture intellectuelle, les talents ne l'étonnaient pas. Ce n'était qu'une autre terre inconnue ; il apprendrait à en connaître les chemins, les sentiers, les pistes, les boqueteaux où gîtait le bon gibier, et à éviter les marécages et les fondrières. Les femmes l'intimidaient toujours pour avoir été échaudé, et il n'osait pas approcher de ces créatures éblouissantes que ses millions lui rendaient accessibles. Elles le regardaient, le désiraient, mais il sut si bien dissimuler sa timidité qu'il semblait se mouvoir parmi elles comme un blasé. Elles ne convoitaient pas seulement sa fortune. Tel qu'il était, de fière al-

lure, avec un type original, jeune encore avec ses trente-six ans, très beau, d'une force magnifique, d'une splendeur virile, tandis que sa démarche fière et dégagée de voyageur polaire et ses yeux noirs habitués aux grands espaces ne se fatiguaient pas à l'étroite perspective de la ville, bien des femmes lui lançaient des regards curieux et énigmatiques. Il en eut conscience, et, en homme averti, il les affronta froidement, avec plus de mérite certainement que s'il se fût agi de famine, de froid ou d'inondation.

Il était revenu vers la mère patrie pour s'en prendre aux hommes et non pas aux femmes, et il ignorait encore les hommes. Ceux-ci lui parurent aimables, faibles physiquement ; cependant, il les devina durs dans leurs affaires, d'une dureté enveloppée de douceur souple, avec quelque chose de félin. Il les rencontrait dans les cercles et il se demandait si leur amitié était sincère, ou bien si un jour ils ne sortiraient pas leurs griffes pour le déchirer et lui crever les yeux. « C'est le commencement, se répétait-il, mais que feront-ils quand on jouera serré et qu'il faudra payer d'effronterie pendant longtemps ? » Il se méfiait sans raison. « Sûr qu'ils sont agréables », pensa-t-il ; des lambeaux de conversation écoutés çà et là justifièrent son appréciation. Ces hommes avaient l'air noble et leurs manières loyales marchaient de pair. Ils pouvaient le déchirer et lui crever les yeux dans la bataille, ce qui était naturel ; mais il devina qu'ils le déchireraient selon les règles. Ce n'était d'ailleurs qu'une impression générale, car il comptait parmi eux un pourcentage inévitable de fripons.

Il passa plusieurs mois à San Francisco, durant lesquels il étudia le jeu et ses règles et se prépara à s'y mêler. Il prit même des leçons d'anglais et parvint à éviter les plus grosses fautes, bien qu'aux instants d'enthousiasme il dit en-

core : « Tas de vous autres… pour sûr » et fit d'autres solécismes. Il apprit à manger, à s'habiller, et, dans l'ensemble, il se comporta comme un homme bien élevé ; mais il resta lui-même, imprudent, ne respectant presque rien, n'hésitant pas à enjamber toute convention sociale s'il y trouvait son avantage, provoquant ainsi de nombreuses colères. La plupart des hommes à l'esprit faible qui viennent de terres incultes ou de villes lointaines se prennent de passion pour certaines idoles. Daylight n'en fit rien. Il avait vu autrefois des totems et il savait ce qu'ils valaient.

Las de rester un spectateur, il partit pour le Nevada où s'exploitaient de nouvelles mines d'or. « Juste pour tenter ma chance », répétait-il. Pendant dix jours, il joua à la bourse de Tonopah, lançant de fausses nouvelles, dirigeant, effarant les autres joueurs par ses méthodes inconnues, et, après avoir fait un gros coup sur les actions de la « Floridel », il se retira avec un demi-million de gain. Alors, se pourléchant les lèvres, il retourna à San Francisco, au Saint Francis Hotel. La saveur avait été agréable et la soif du jeu le reprit chaque jour plus intense.

Une fois de plus, les journaux le célébrèrent. Le nom de Burning Daylight figura sur les manchettes. Les interviews l'assaillirent. Revues et quotidiens qui contaient les aventures romanesques d'Elam Harnish, aventurier des glaces, roi du Klondike et père des Sourdoughs, se répandirent dans des millions de maisons à l'heure du premier repas, parmi les grillades et les tasses de thé. Il fut même entraîné à spéculer avant l'échéance qu'il avait fixée. Financiers, hommes d'affaires, toutes les épaves d'une mer de spéculateurs s'ancrèrent à l'abri de ses onze millions. Pour se défendre, il ouvrit des bureaux. Il avait obligé le public à le regarder et maintenant il était tenu à jouer. Eh bien, il jouerait ; il leur en

remontrerait, il démentirait les prophéties qui parlaient de sa ruine rapide, prophéties violentes où on annonçait qu'il serait tondu avec son aspect rude et en dépit de toute la laine qu'il avait sur le dos.

Au début, il se fit la main dans de petites affaires ; il « s'installait pour plus tard », expliqua-t-il à Holdsworthy, un ami du cercle du Haut-Pacifique dont il était membre et qui avait été son parrain. Daylight commença par jouer peu et serré : il avait raison, car le nombre des « requins » le stupéfiait – des « requins de fond », comme il les appelait – qui se pressaient autour de lui. Il sut assez vite déjouer leurs trucs et s'étonna qu'ils puissent trouver des dupes en nombre suffisant pour subsister. « Leur malhonnêteté, leur situation équivoque sont pourtant assez évidentes pour qu'on ne se trompe pas », pensa-t-il.

Il y avait fripons et fripons. Holdsworthy le traitait en frère plutôt qu'en ami de cercle ; il le surveillait, le conseillait, le présentait aux princes locaux de la finance. Il habitait avec sa famille une délicieuse maisonnette près de Menlo Park, et Daylight y passa souvent la fin de la semaine ; là, il apprécia le charme, la bonté que recèle cette vie familiale qu'il avait toujours ignorée. Holdsworthy aimait les fleurs et les beaux spécimens de basse-cour : ces deux passions dominantes amusaient perpétuellement Daylight qui les voyait d'un œil indulgent. C'étaient des plaisirs bucoliques qui dénotent une belle santé, et Daylight n'en estima que davantage son ami. Un homme d'affaires, riche, heureux dans ses entreprises, sans grande ambition, se contente de petits enjeux et ne se risque jamais en grand : telle était l'opinion de Daylight.

Lors d’un séjour à la fin de la semaine, Holdsworthy l’entretint d’un projet, un projet cher qu’il caressait, une briqueterie à Glen Ellen. Daylight l’écouta attentivement ; la chose semblait très raisonnable, mais il la trouva trop insignifiante pour lui et trop peu dans le cadre de ses affaires habituelles. Il accepta pourtant par amitié ; d’ailleurs Holdsworthy insinua que l’hospitalité reçue l’y obligeait un peu, et cette affaire étant excellente il n’aurait qu’à sacrifier d’autres choses pour développer celle-ci dont il profiterait. Daylight avança le capital, cinquante mille dollars. Plus tard, il disait en riant : « J’ai été estampé, mais c’est moins par Holdsworthy que par ses satanés poulets et ses arbres fruitiers. »

Cependant, la leçon fut profitable, car il apprit que l’honnêteté est rare dans le monde des affaires ; le simple fait d’avoir partagé le pain et le sel comptait peu auprès de cinquante mille dollars déboursés pour une briqueterie sans valeur. « Les requins de toute espèce évoluent à la surface, pensa-t-il, mais plus profond, c’est différent. » Il s’adresserait aux grands capitaines de l’industrie, aux maîtres de la finance que la nature de leurs entreprises considérables oblige à jouer loyalement. De ce jeu sont exclus les chevaliers d’industrie qui tirent à grenaille d’or dans les mines pour les améliorer ou qui passent à leurs amis leurs rossignols. De tels procédés répugnaient à la haute finance. On confie aux grands financiers l’avenir d’un pays, ils organisent des chemins de fer, exploitent les mines, rendent prospères toutes les ressources naturelles. Ils ne peuvent pas tricher dans ce jeu opulent et à visage découvert. Aussi résolut-il de ne plus frayer avec les petites gens, les Holdsworthy : il les traitait en camarades, mais pas en amis. Ce n’est pas qu’il méprisât les membres du Haut-Pacifique, par exemple ; seulement, il ne les choisit pas comme partenaires du jeu dans lequel il

voulait s'engager. Que serait ce jeu ? Lui-même l'ignorait encore. Il le cherchait. En attendant, il jouait de petits coups, étudiant des projets nombreux et gagnant les yeux grands ouverts pour la chance qui devait venir.

Vers ce temps, il connut John Dowsett, le célèbre John Dowsett. Étant, par hasard, à Los Angeles, Daylight apprit que les « tuna » prospéraient à Santa Catalina ; au lieu de retourner directement à San Francisco, il partit pour l'île où John Dowsett se reposait au cours d'un rapide voyage dans l'Ouest. Dowsett connaissait le renom du Roi du Klondike et la rumeur de ses trente millions ; il désira le voir, une rencontre fut décidée. Derrière cette curiosité se cachait une arrière-pensée dont il ne parla pas, préférant la mûrir à loisir. Tous deux s'entretinrent de généralités. Dowsett se rendant aimable pour conquérir l'amitié de Daylight.

C'était la première puissance que celui-ci contemplait face à face, il en fut heureux et charmé. L'humanité du financier, sa compréhension géniale de la démocratie le frappèrent à un tel point qu'il crut à peine avoir vu le John Dowsett, président d'une multitude de banques, le grand assureur, l'allié fidèle des lieutenants du « Standard-Oil », le protecteur des Guggenhammers. Sa physionomie s'accordait à sa réputation et à ses manières.

Physiquement, il réalisait ce que Daylight savait de lui. Malgré ses soixante ans, la vieillesse ne l'accablait pas. L'étreinte de sa main était ferme et chaleureuse, son pas vif et cadencé, ses mouvements prompts et décisifs ; son teint rosé respirait la santé, et ses lèvres minces savaient rire de bon cœur à une plaisanterie. Sous d'épais sourcils gris étincelait le regard pénétrant et loyal de deux yeux d'un bleu très pâle. Son esprit discipliné avait de l'ordre et ses concep-

tions parurent à Daylight aussi coupantes qu'une lame d'acier. Cet homme supérieur, qui « savait », ne parait pas ses connaissances d'un vain orgueil ou d'une sentimentalité de mauvais goût. Il avait l'habitude du commandement ; chaque parole, chaque geste marquait sa puissance. À cela, il ajoutait du tact, de l'affabilité, et Daylight put facilement établir les différences qui le distinguaient des petites gens comme Holdsworthy. Il connaissait aussi son histoire : issu d'une vieille souche américaine, John Dowsett s'était battu à la guerre ; son père, John Dowsett, avait été un des piliers de la cause de l'Union ; le « Commodore Dowsett » de la guerre de 1812 et d'autres ancêtres s'effaçaient dans le lointain, tels le premier John Dowsett, propriétaire de terres et d'esclaves, aux jeunes temps de la Nouvelle-Angleterre.

– C'est sûrement quelqu'un, disait-il ensuite à un ami de cercle dans le fumoir du Haut-Pacifique. Je vous assure, Gallon, que ce fut une vraie surprise pour moi. Je savais que les hommes célèbres doivent être ainsi, mais il a fallu que je le voie pour le croire vraiment. C'est un homme qui sait faire de grandes choses et son intelligence rayonne autour de lui. Il n'y en a pas treize à la douzaine dans son genre. Je parie qu'il peut gagner ou perdre une demi-douzaine de millions sans sourciller.

Gallon lança dans l'air une bouffée de son cigare, et, le panégyrique terminé, il regarda curieusement Daylight ; ce dernier, qui commandait des cocktails, ne remarqua pas ce regard.

– Vous allez entreprendre quelque chose avec lui, je suppose, dit Gallon.

– Je n'en sais rien, je n'en ai pas la moindre idée. Il est la bonté même. Je vous disais donc comment je comprends

que ces grands hommes fassent de grandes choses. Pourquoi ? Parce qu'il m'a donné une telle impression qu'il savait tout que je me suis senti subitement très petit. Et, cependant, je pourrais lui rendre des points pour diriger un attelage de chiens, observa Daylight après un moment de réflexion ; je pourrais même le battre au poker ou pour choisir un placer de mine, et même pagayer en canoé mieux que lui. Qui sait si je n'apprendrais pas plus vite le jeu de toute sa vie que lui celui que j'ai mené dans les solitudes glacées du pôle.

CHAPITRE II

Peu après, Daylight arriva à New York. Une lettre de John Dowsett était la cause de ce déplacement, une simple lettre de quelques lignes écrites à la machine. Mais Daylight frissonna en la lisant. Il se souvint de l'émotion qui l'avait agité à quinze ans, quand, à Tempas Butte, en l'absence d'un quatrième partenaire, Tom Galsworthy, le joueur, lui avait dit : « Entre, petit ; et prends la main. » Il éprouvait maintenant la même sensation. Ces phrases sèches, imprimées, semblaient remplies d'inconnu. « Notre M. Howison ira vous voir à votre hôtel. Vous pouvez avoir confiance en lui. Nous ne devons pas être vus ensemble. Vous comprendrez plus tard, quand je vous l'aurai dit. » Maintes et maintes fois, il relut cette missive. Enfin, c'était la partie désirée. Nul doute qu'il était invité à s'asseoir pour prendre une main, car personne ne lui aurait demandé, d'une façon aussi péremptoire, de traverser le continent si ce n'était pour cette unique raison.

Grâce à « notre » M. Howison, ils se rencontrèrent à Hudson, dans une somptueuse villa. Suivant ses instructions, Daylight arriva dans l'automobile qu'on lui avait procurée. À qui appartenait-elle ? Il l'ignorait, comme il ignorait le propriétaire de cette maison, de ces jardins aux gazons soignés, épais, parsemés d'arbres. Dowsett l'attendait déjà, accompagné d'un ami que Daylight reconnut avant les présentations. C'était Nathaniel Letton en personne. Daylight avait vu souvent son portrait dans les journaux et les revues, et il avait lu des articles consacrés à ce prince de la finance qui avait doté l'Université de Daratona. Sa maîtrise morale frap-

pa Daylight, bien qu'il ne pût lui trouver aucune ressemblance avec Dowsett. Sauf pour la netteté – une netteté qui paraissait atteindre ses fibres les plus profondes –, Nathaniel Letton était tout le contraire de son ami. Plutôt émacié que maigre, il ressemblait à une flamme mystérieuse, une flamme sans chaleur, produite par la chimie, qui, sous une surface de glace, aurait cependant dissimulé l'ardeur de mille soleils. Ses larges yeux gris donnaient cette impression : ils flambaient fiévreusement au milieu de cette tête de mort si mince que son teint pâle avait un reflet de spectre. À cinquante ans, avec des mèches de cheveux gris fer, il semblait porter plusieurs fois l'âge de Dowsett. Cependant, Nathaniel Letton demeurait impassible. Cet ascète au visage lugubre vivait dans un calme hautain. Et Daylight fut surtout terrifié par l'affreuse netteté de cet être. Pas un atome impur sur lui. Il était comme si le feu l'avait purifié, avec cela si distant, si énigmatique.

Ils burent, c'est-à-dire que Nathaniel Letton prit de l'eau minérale que lui servit un laquais de la maison, silencieux et raide comme une machine, tandis que Dowsett commandait un whisky et du soda, et Daylight un cocktail. Personne ne remarqua l'incorrection de prendre un Martini à minuit, mais il l'aimait, et, avec sa nature primitive, il entendait boire ce qui lui plaisait sans se soucier ni de l'heure ni de l'endroit. On lui connaissait cette habitude, mais Dowsett et Letton ne la remarquèrent pas ; et Daylight pensa : « Sûrement, ils n'auraient pas sourcillé si j'avais demandé un verre de sublimé corrosif ».

Léon Guggenhammer arriva à cet instant et commanda un « scotch whisky ». Daylight l'observa curieusement. Il était de la grande famille des Guggenhammer, un des jeunes, néanmoins un de ses adversaires du Nord. Léon Guggen-

hammer ne manqua pas d'évoquer cette vieille histoire. Il fit compliment à Daylight de sa prouesse.

– Nous avons entendu les échos d'Ophir. Et je dois dire, monsieur Daylight – monsieur Harnish – que vous nous avez bien battus dans cette affaire.

Échos ! ce mot troubla Daylight ; ils avaient seulement entendu les échos de cette lutte, pour laquelle il avait déchaîné sa force et la force de ses millions du Klondike. Les Guggenhammer étaient donc si formidables pour qu'une pareille bataille ne soit pour eux qu'une escarmouche dont ils daignaient entendre les échos ! « Ils jouent sûrement ici un jeu énorme », conclut Daylight en pensant, précisément, qu'il allait être invité à prendre une main. Et il regretta amèrement que la rumeur ait menti, que ses onze millions ne soient pas en réalité trente millions. Il serait franc ; il leur dirait exactement combien il pouvait mettre au jeu.

Léon Guggenhammer était jeune – trente ans – et gros. Sauf la bouffissure qui cerclait ses yeux, son visage imberbe était délicat comme celui d'un enfant. Lui aussi donnait une impression de propreté. Son teint rosé, sa peau lisse, rasée de près, révélaient une belle santé et de splendides conditions physiques. Avec cet éclat de carnation, ce léger embonpoint devenait normal, inhérent à sa nature.

Guggenhammer parla d'abord des prochaines régates internationales et de son yacht luxueux, l'*Electra,* dont les récentes machines étaient déjà démodées ; puis ils s'entretinrent d'affaires. Dowsett formula le plan, ses deux amis l'appuyaient de leurs remarques et Daylight posait des questions. La combinaison lui importait peu, tant il était décidé à s'y jeter à corps perdu. Et les autres firent miroiter à ses yeux la réalité pratique de leurs projets.

– On ne soupçonnera jamais que vous êtes avec nous, s'écria Guggenhammer, quand le projet fut esquissé.

L'enthousiasme allumait ses beaux yeux de sémite.

– On croira que vous continuez pour votre compte, à votre manière de boucanier.

– Vous comprenez, monsieur Harnish, qu'il est absolument nécessaire que notre alliance reste dans l'ombre, dit Letton gravement.

Daylight fit un signe de tête.

– Vous comprenez aussi, continua Letton, que le résultat ne peut être qu'excellent. L'affaire est légale, juste. Seuls les spéculateurs pourront y perdre. On ne cherche pas à écraser le marché. Comme vous le voyez vous-même, il s'agit d'y introduire un élément de hausse. Les capitalistes honnêtes y gagneront.

– C'est cela, c'est tout à fait cela, dit Dowsett. Le besoin de cuivre augmente continuellement dans l'industrie. Le cuivre de Ward Valley et de ses environs représente le quart de la production du monde ; j'ai démontré que c'était une grosse affaire, si grosse que nous pouvons à peine en réaliser l'importance. Nos dispositions sont prises. Nous possédons de gros capitaux, et nous en voulons encore davantage. Il y a trop d'actions Ward Valley qui ne sont pas entre nos mains, et comme cela contrecarre nos plans, nous ferons d'une seule pierre deux coups.

– Et je suis la pierre, interrompit Daylight en souriant.

– Oui, juste cela. Non seulement vous ferez la hausse sur Ward Valley, mais, en même temps, vous accaparerez les titres qui sont encore dans le public. Ce sera pour nous un

avantage inestimable dont vous profiterez tout autant. Et, comme M. Letton l'a démontré, l'affaire est légitime, franche. Le Conseil d'administration va se réunir le 18 et, au lieu du dividende habituel, on en déclarera un qui sera double.

– Et alors, dans quels draps vont se trouver les vendeurs à découvert ? cria Léon Guggenhammer, animé.

– Les vendeurs à découvert, mais ce sont des spéculateurs, expliqua Nathaniel Letton, les joueurs, c'est-à-dire l'écume de Wall Street, vous comprenez. L'actionnaire de bonne foi ne sera pas atteint. De plus, il aura appris, pour la millième fois, qu'il faut avoir confiance dans Ward Valley. Et s'ils ont confiance, nous pourrons mettre à exécution les immenses développements projetés et que nous avons démontrés.

– On criera dans les rues toutes sortes de faux bruits, annonça Dowsett à Daylight. Ne vous en agitez pas. Il se peut que nous en soyons les instigateurs, vous le comprenez facilement. Mais il n'y aura pas lieu de vous inquiéter. Vous êtes dans notre jeu. Vous n'aurez qu'à acheter, acheter, acheter, acheter, et continuer jusqu'au dernier coup, jusqu'à la déclaration du double dividende. Ward Valley montera tellement qu'il sera impossible d'acheter après cela.

– Nous voulons, reprit Letton, après avoir savouré son eau minérale, nous voulons enlever au public les grands paquets d'actions Ward Valley. Nous pourrions le faire facilement en faisant la baisse et en effrayant les porteurs. Cela nous coûterait moins cher. Nous sommes les maîtres absolus de la situation et nous sommes assez beaux joueurs pour acheter Ward Valley malgré la hausse. Ce n'est pas que nous soyons philanthropes, mais nous avons besoin d'avoir les

capitalistes avec nous pour nous permettre de réaliser nos plans. Et nous ne perdrons pas par cette transaction. Dès que l'on connaîtra la déclaration des directeurs, Ward Valley montera d'une façon incroyable. De plus, en dehors de cette opération qui n'est pas critiquable, nous ferons courir les vendeurs dans les grands prix pour obtenir de très grosses sommes. Ce ne sera qu'un incident, en un sens inévitable, vous comprenez. Cette phase ne vous inquiétera pas. Les vendeurs à découvert en feront les frais, et ils n'auront que ce qu'ils méritent.

– Encore autre chose, monsieur Harnish, dit Guggenhammer ; si vous dépassez vos disponibilités, ou la somme que vous désirez engager dans cette affaire, n'oubliez pas de nous prévenir. Souvenez-vous que nous sommes derrière vous.

– Oui, nous sommes derrière vous, répéta Dowsett.

Nathaniel Letton acquiesça d'un signe de tête.

– Maintenant, quant au double dividende du 18… John Dowsett arracha une feuille de son carnet et ajusta ses lunettes : – Je vais vous montrer les chiffres. Voilà, vous voyez…

Et il entreprit une longue explication technique et historique du rapport et des dividendes de Ward Valley après son organisation.

La conférence ne dura pas plus d'une heure, qui fut pour Daylight l'instant des instants, l'apogée de sa vie. Ces hommes étaient de gros joueurs ; ils étaient des puissances. Cependant, les Morgan et les Harriman les surpassaient encore ; ceux-ci étaient les rois de la finance ; ceux-là, qui les fréquentaient, n'en étaient que les princes. Leur attitude plut

à Daylight. Ils étaient déférents, sans vouloir le dominer. Sachant que l'expérience et la richesse les plaçaient bien au-dessus de lui, il apprécia la subtile flatterie de cette égalité.

– Nous remuerons la foule des spéculateurs, proclama Guggenhammer, plein de joie, tandis que tous se levaient. Et vous êtes un homme à le faire, monsieur Harnish. Ils doivent penser que vous agissez seul, et de leurs ailes coupées on pare de nouveaux venus comme vous.

– Certes, ils s'y perdront, conclut Letton, et ses yeux gris, étranges, flambaient dans les replis soyeux du long cache-nez dont il enroula son cou jusqu'aux oreilles. Leur imagination se donnera libre cours. L'imprévu bouleversera leurs calculs à cause de vous et vous paraîtrez triomphant à la dernière heure, monsieur Harnish. Je le répète, ces joueurs méritent ce qui leur arrivera. Ils gênent, ils contrecarrent toutes les entreprises sérieuses. Vous n'avez pas idée des ennuis que nous cause parfois leur tactique obstinée, bouleversant nos plans les mieux établis et nos conceptions les plus étudiées.

Dowsett et Guggenhammer partirent ensemble en automobile, Letton s'en alla seul dans une autre. Daylight, dont l'esprit était encore lourd de ces derniers événements, fut profondément impressionné par le départ. Sous la porte cochère sans lumière, trois machines se dressaient, monstres fantastiques de la nuit, de cette nuit noire. Les phares des voitures tranchaient comme au couteau les ténèbres épaisses. Le laquais obséquieux, génie automatique de cette maison qui n'appartenait à aucun de ces trois hommes, les accompagnait jusqu'aux voitures, puis se tenait raide, comme une idole de bois. Les chauffeurs, vêtus de fourrures, se dessinaient dans l'ombre, assis au volant. L'une après

l'autre, comme des coursiers éperonnés, les voitures s'élancèrent dans l'obscurité, penchèrent à la courbe de l'allée et disparurent. La voiture de Daylight était la dernière ; en montant, il aperçut la maison éteinte, qui surgissait énorme, vague, telle une montagne dans les ténèbres. À qui appartenait-elle ? Il s'en étonna. Comment l'avaient-ils obtenue pour leur conférence secrète. Le laquais parlerait-il ? Et les chauffeurs ? Étaient-ils des gens de confiance comme « notre » M. Howison ? Mystère. L'affaire se tramait dans l'inconnu, et du même pas marchaient ensemble le Pouvoir et le Mystère ! Il s'appuya à l'arrière, humant sa cigarette. De grandes choses étaient proches, et les cartes mêlées pour un jeu formidable auquel il prendrait part. Il se souvint des parties de poker avec Jack Kearns, et il rit tout haut. Il jetait alors une carte pour quelques milliers de dollars ; il jouait maintenant pour des millions.

CHAPITRE III

Il était presque deux heures du matin quand Daylight arriva à l'hôtel ; cependant, des reporters l'attendaient pour l'interviewer. Le lendemain, ils étaient plus nombreux. Et ainsi, aux annonces claironnantes des journaux, aux cris sauvages des aboyeurs, New York accueillit le roi du Klondike, le héros de l'Arctique, le trente fois millionnaire du Nord.

La partie était prête, et quand les lourds achats de Ward Valley commencèrent, on vit bien vite qu'il en était l'opérateur. Les financiers chuchotaient, supputaient. Ici encore il se plaçait après les Guggenhammer. L'histoire d'Ophir fut ressuscitée et contée de telle façon que Daylight la reconnut à peine. Néanmoins, c'était de l'eau pour son moulin. Les agioteurs furent clairement dupés. Chaque jour il augmentait son achat, mais les vendeurs étaient si convaincus que les titres ne montèrent que lentement. « Pour sûr, cela bat le poker », se dit Daylight, amusé, comme il remarquait la perturbation qu'il avait jetée.

La semaine qui précéda le jeudi 18 fut pleine d'affolement. Daylight ne jouait pas seulement plus qu'il n'avait jamais joué, mais, assis à la plus grande table du monde, il jetait de si gros enjeux que même l'attention des habitués endurcis en fut éveillée. Malgré cette vente illimitée, sa persévérance dans l'achat fit peu à peu monter Ward Valley, et aux approches du jeudi, la situation devint critique. Un malheur était imminent. Combien d'actions allait encore acheter ce joueur du Klondike ? Combien en pouvait-

il acheter ? Que faisaient donc les porteurs de Ward Valley ? Daylight lut les interviews qu'ils accordaient – interviews bien peu compromettants. Léon Guggenhammer insinua même que ce Crésus du Nord commettait peut-être une grave erreur. Ils n'y attachaient aucune importance, expliqua Dowsett. Et, dans l'obscurité de leur secret, ils se réjouissaient d'une chose certaine : à savoir que Daylight faisait monter Ward Valley. Ils ne s'inquiétaient pas de cela. Leur conscience retorse ne se souciait pas de ses opérations effrayantes ; Ward Valley était en bonne voie et resterait aussi inébranlable que le rocher de Gibraltar. Quant à eux, merci, ils gardaient leurs actions. Cette hausse fictive passerait vite, et un stupide émoi de bourse ne changerait rien à la valeur réelle des mines de cuivre.

– C'est purement du jeu, du commencement à la fin, dit Nathaniel Letton ; nous refusons de nous y mêler et même de nous y intéresser le moins du monde.

Cependant Daylight eut plusieurs entrevues secrètes avec ses associés : il vit une fois Léon Guggenhammer, une fois Dowsett et deux fois M. Howison. On n'échangea que des compliments, car, pour le reste, on se borna à dire que tout allait bien.

Le mardi matin, une rumeur troublante atteignit les oreilles de Daylight. Le ***Wall Street Journal*** la publiait aussi de source autorisée : quand les directeurs de Ward Valley se réuniraient, ils feraient un appel de fonds au lieu de déclarer le double dividende. Ce fut le premier échec qu'éprouva Daylight. Il fut anéanti, car, si cela arrivait, il était ruiné. Et il vit que son argent avait fait les frais de cette opération colossale. Dowsett, Guggenhammer et Letton n'avaient rien risqué. Cette panique, de courte durée il est vrai, lui fut assez

cruelle pour qu'il se souvint de Holdsworthy et de la briqueterie. Il se jeta sur le téléphone pour faire annuler les ordres d'achat.

– Mais ce n'est rien, une simple rumeur, répondit à l'appareil la voix chaude de Guggenhammer.

– Vous savez que je suis un des administrateurs, dit Nathaniel Letton, et j'aurais été certainement prévenu si une telle chose avait été décidée.

– Je vous mets en garde contre ces bruits, prévint Dowsett, il n'y a pas un iota de vrai, pas un, je vous en donne ma parole d'honneur.

Honteux de cet énervement passager, Daylight se remit à sa tâche. Ce brusque arrêt avait changé la Bourse en un asile d'aliénés et de toutes parts les vendeurs à découvert attaquaient les valeurs. Ward Valley, qui avait atteint la cime, fut balayée par la tempête et commença à chanceler. Très calme, Daylight doubla ses ordres d'achat. Le mardi, le mercredi, le jeudi matin, il continua, tandis que Ward Valley montait en triomphe. On vendait toujours et il achetait toujours, dépassant plusieurs fois ce qu'il possédait s'il s'était agi de lever les titres. Qu'importait ! Les sommes données servaient d'acomptes. Le double dividende ne serait-il pas déclaré ce même jour, il le savait. Il serait le débiteur des vendeurs à découvert qui se trouveraient acculés. Ceux-ci auraient à s'arranger avec lui.

Puis, la foudre tomba. Justifiant la rumeur, on fit un appel de fonds. Daylight leva les bras au ciel. Il vérifia le report et paya. Avec Ward Valley, toutes les garanties qu'on lui avait données étaient perdues. Il ne chercha même pas à savoir si l'affaire était tombée ou si elle chancelait encore. Ni

égaré ni même étourdi, tandis que Wall Street s'affolait, il quitta l'arène pour réfléchir. Après une courte entrevue avec ses courtiers, il retourna à son hôtel ; en chemin, il lut sur la manchette des journaux du soir : « Burning Daylight vaincu, fini ! Encore un millionnaire de l'Ouest qui se ruine en voulant s'enrichir trop rapidement ». Comme il entrait à l'hôtel, une dernière édition annonçait le suicide d'un jeune homme qui avait suivi son jeu.

– Pourquoi diable s'est-il tué ? murmura Daylight.

Il gagna ses appartements, commanda un cocktail Martini, se déchaussa et s'assit pour méditer. Une demi-heure après il se leva pour boire, et comme il sentait la chaleur de l'alcool couler dans son corps, ses traits se détendirent lentement, il sourit, il sourit franchement. Il rit de lui-même.

– Quel tripot, sacré Dieu ! murmura-t-il.

Puis le sourire s'effaça, sa figure devint blême et anxieuse. S'il abandonnait les intérêts de plusieurs affaires dans l'Ouest (et celles-ci étaient lourdement taxées), il était un homme ruiné. Ce coup terrassait surtout son orgueil. Il avait été si confiant. Il était berné, sans avoir aucune garantie, aucun recours ! Alors que le plus modeste fermier possède des papiers, lui n'avait que l'accord verbal d'un financier. « Sa parole d'honneur ! » Il y pensait sans trêve. Il entendait encore à l'appareil la voix de Dowsett disant : « Sur ma parole d'honneur ! » C'étaient des escrocs, des bandits ! Hélas ! son malheur n'en était que plus accablant. Il était venu à New York pour se faire rouler par MM. Dowsett, Letton et Guggenhammer. Pendant dix jours, ils avaient joué avec lui comme avec une souris, pour le dévorer ensuite, lui et ses onze millions. Certes, il avait défendu leurs intérêts, et maintenant ils rachetaient Ward Valley pour une bagatelle, car le

marché s'était calmé et relevé. Que feraient-ils de ces bénéfices ? Probablement, Nathaniel Letton ajouterait deux bâtiments à l'Université dont il était le bienfaiteur ; Léon Guggenhammer achèterait de nouvelles machines pour son yacht, ou une flotte de yachts. Quant à l'infernal Dowsett, il fonderait sans doute de nouvelles banques. Et Daylight s'assit ; en buvant des cocktails il revit son existence de l'Alaska et les années de privations, de luttes acharnées pour conquérir ses onze millions. Pendant un instant, un désir de meurtre rongea son cœur, des pensées haineuses, le vague dessein de tuer ses ennemis traversèrent son esprit. Pourquoi ce jeune homme ne les avait-il pas tués tous les trois au lieu de se tuer ? Il ouvrit un écrin et en tira son pistolet automatique, un gros Colt 44. Il poussa le cran de sûreté avec son pouce et, faisant glisser l'un des canons, il introduisit le chargeur dans le mécanisme. Les huit cartouches prirent leur place les unes derrière les autres. Il remplit à nouveau le chargeur, introduisit une cartouche dans le barillet, et la détente étant devenue libre, son arme était prête. Il la jeta dans la poche intérieure de son veston, commanda un autre cocktail et regagna son fauteuil.

Il s'absorba une heure de suite dans de graves réflexions, mais il ne ricanait plus. Les lignes de son visage se dessinaient nettement avec des rides creusées par l'âpre métier du Nord, par la morsure du froid, par tout ce qu'il avait enduré et souffert, – les longues, les interminables semaines passées sur les pistes, les bourrasques glaciales de la Pointe Barrow, le brisement des blocs de glace monstrueux du Yukon, les batailles avec les hommes et les animaux, les journées de marches faméliques, les longs mois dans cette infernale région du Koyokuk pleine de moustiques aux cruelles piqûres, la besogne de la pioche et de la pelle, les cicatrices des courroies du sac, le régime carné avec les chiens, et

toute une longue succession de misères pendant vingt années de labeur, de fatigues, d'efforts héroïques.

À dix heures il se leva et consulta l'Annuaire de New York. Puis, il se chaussa, prit une voiture et partit dans la nuit. Deux fois il changea de voiture et finalement arriva au bureau de nuit d'une agence de détectives. Il dirigea lui-même l'affaire, paya d'avance largement, choisit les six hommes et leur donna ses instructions. Jamais ils n'avaient été si bien payés pour une tâche aussi simple ; car, en plus du tarif ordinaire, Daylight leur donna à chacun un billet de cinq cents dollars et la promesse d'un autre si l'affaire réussissait. Le jour suivant, il sut que ses associés se réuniraient. Deux détectives surveillaient chacun d'eux, Daylight voulant savoir l'heure et l'endroit du rendez-vous.

– Que rien ne vous arrête, mes amis, leur dit-il en dernier lieu. Il faut que j'aie ce renseignement. Je vous soutiendrai en tout et contre tout.

Il regagna son hôtel en changeant de voiture comme auparavant, il monta dans sa chambre, et prenant un dernier cocktail comme soporifique, il se coucha et s'endormit. Le matin, il se rasa, s'habilla, commanda son déjeuner, envoya chercher les journaux et attendit, mais il ne but point. Vers neuf heures, on sonna au téléphone pour donner des nouvelles. Nathaniel Letton prenait le train à Tarrytown. John Dowsett arrivait par le tramway souterrain. Léon Guggenhammer n'était pas encore sorti, bien qu'il fût attendu. Un plan de la ville déployé devant lui, Daylight suivit de la sorte les mouvements des trois hommes qui devaient se rencontrer. Nathaniel Letton entrait à son bureau de Mutual-Solander-Building. Guggenhammer arrivait ensuite. Dowsett s'était attardé à son bureau. Enfin, à onze heures, on télé-

phona qu'il venait d'arriver, et quelques minutes après, Daylight, dans une automobile de location, roulait à toute vitesse vers Mutual-Solander-Building.

CHAPITRE IV

Nathaniel Letton parlait quand la porte s'ouvrit ; il s'arrêta net, dissimulant, ainsi que ses deux compagnons, le trouble que causa l'apparition de Daylight. Le pionnier exagérait inconsciemment le libre balancement de sa démarche. On aurait dit, en vérité, qu'il sentait encore la piste sous ses pieds.

– Comment ça va, messieurs ? dit-il, sans prendre garde à leur accueil glacial.

Et, allant de l'un à l'autre, il leur serra la main avec une telle franchise que Nathaniel Letton ne put s'empêcher de tressaillir. Daylight, l'air las, s'étendit paresseusement dans un grand fauteuil et près de lui jeta avec négligence la serviette de cuir qu'il avait apportée.

– Bon Dieu ! j'ai bien fait les choses, soupira-t-il. Je les ai rudement étrillés. Quel coup ! Ce n'est qu'à la fin que j'en ai jugé l'importance ! Ont-ils été battus, assommés ! Et ne sont-ils pas tombés d'une façon étonnante ?

Le charme de sa parole traînante à l'accent occidental les rassura. Après tout, il n'était pas si redoutable. S'il avait forcé la porte de Letton, du moins n'était-il ni violent ni même agressif.

– Eh bien, demanda-t-il, de bonne humeur, n'avez-vous pas un mot de remerciement pour votre associé ? Est-ce que mon aplomb ne vous a pas renversés ?

Un son sec sortit de la gorge de Letton. Dowsett s'assit et attendit tranquillement ; Guggenhammer balbutia :

– Vous avez été le point de mire.

Les yeux noirs de Daylight brillèrent de joie.

– Vraiment, cria-t-il, heureux ; et comme nous les avons attrapés ! J'en ai été rudement surpris ! Je n'aurais jamais cru que ce serait aussi facile de les rouler ! Et maintenant, continua-t-il vivement pour éviter une pause maladroite, nous pourrions établir nos comptes parce que je retourne dans l'Ouest cet après-midi par ce satané ***Fin de Siècle***.

Il ramassa sa serviette, l'ouvrit, et y plongea ses deux mains.

– N'oubliez pas, mes amis, quand vous voudrez que je fonce sur Wall Street, vous n'aurez qu'à me le dire. J'accours avec l'argent.

Ses mains émergèrent serrant une grosse liasse de carnets de chèques et de reçus de courtiers. Il les entassa sur la grande table et, plongeant encore, il en sortit les derniers papiers qu'il ajouta à la pile. Puis, consultant une note tirée de la poche de son vêtement, il lut tout haut :

– Dix millions vingt-sept mille quarante-deux dollars soixante-huit cents : c'est le chiffre de mes dépenses. Naturellement, tout cela sera pris sur les gains qui ont précédé l'affaire. Où sont vos chiffres à vous ? Ça doit représenter un fameux coup.

Les trois financiers se regardèrent, embarrassés. Ou bien cet homme était plus fou qu'ils ne l'avaient imaginé, ou bien ils ne devinaient pas son jeu.

Nathaniel humecta ses lèvres.

– Le compte ne sera prêt que dans quelques heures, dit-il. M. Howison y travaille en ce moment. Comme vous l'avez dit, monsieur Harnish, l'affaire a parfaitement réussi, et nous vous remercions. J'espère que vous allez déjeuner avec nous et nous en parlerons. Je vais faire travailler sans relâche afin que vous puissiez prendre votre train.

Dowsett et Guggenhammer manifestèrent un visible soulagement. La situation s'éclaircissait. Être enfermés avec cet homme aux muscles d'athlète, à la dure physionomie indienne, et qu'ils avaient volé, était peu rassurant. Ils se souvinrent avec effroi des exploits de sa force et des explosions de sa colère. Si Letton pouvait seulement le retenir jusqu'au moment de passer dans la pièce voisine où se tenaient les employés, tout serait sauvé ; d'ailleurs, Daylight semblait disposé à s'attarder.

– Je suis content de tout cela, dit-il. Je ne veux pas manquer mon train, et vous m'avez rendu fier, messieurs, en me permettant de mener cette affaire. Je l'apprécie infiniment sans pouvoir vous bien exprimer mes sentiments. Mais, par exemple, je voudrais bien connaître le chiffre de nos gains ; je suis terriblement curieux de le savoir, monsieur Letton. Pourriez-vous me le dire approximativement ?

Nathaniel Letton ne jeta point à ses amis un regard suppliant, mais dans le silence qui plana ils sentirent, eux, cet appel muet. Plus perspicace que les autres, Dowsett devina l'arrière-pensée de leur associé, tandis que les autres étaient encore séduits par son innocence.

– C’est… c’est extrêmement difficile… commença Léon Guggenhammer. Vous savez que les fluctuations de Ward Valley…

– Qu’aucune estimation ne peut être faite d’avance, termina Letton.

– Une approximation, seulement un à-peu-près, insista Daylight, gaiement. Qu’importe si c’est à un million près. Les calculs diront cela exactement. Mais tout de même, je brûle de le savoir. Eh bien ! qu’en dites-vous ?

– Pourquoi continuer à jouer aux propos interrompus ? dit Dowsett brusquement et froidement. Expliquons-nous tout de suite. M. Harnish est dans l’erreur et nous devons l’éclairer. Dans cette affaire…

Daylight l’interrompit. Il connaissait trop bien le poker pour ne pas saisir l’instant psychologique, et il coupa Dowsett pour terminer le jeu à sa façon.

– Tout cela, dit-il, me rappelle une partie de poker que j’aie vue jadis à Reno. Ils étaient tous de solides joueurs. Il y avait là un jouvenceau qui se tenait derrière celui dont c’était la donne. Alors le jeune homme vit que ce joueur cachait quatre as pour lui. Il en fut choqué. Il se glissa près du joueur en face.

– Écoutez, dit-il tout bas, j’ai vu celui qui donne les cartes cacher quatre as pour lui.

– Eh bien, qu’est-ce que cela fait ? répondit le joueur.

– Je vous préviens parce qu’il me semble que cela vous intéresse, dit le jouvenceau. Je vous répète que celui qui donne les cartes a gardé quatre as pour lui.

– Mon petit, dit le joueur, tu ne connais rien au jeu. Tout cela n'est pas surprenant, puisque c'était son tour de donner les cartes.

Le rire léger qui salua cette anecdote ne déconcerta pas Daylight.

– Je suppose que votre histoire a une signification, dit Dowsett, plein d'ironie.

Daylight le regarda stupidement, sans répondre. Il se retourna gaiement vers Nathaniel Letton.

– Allons, dites-le. Donnez-nous le chiffre approximatif de nos gains. Je vous ai déjà dit qu'à un million près, c'est sans importance. C'est forcément un bénéfice monstre.

Cette fois, Letton fut décidé par l'attitude que prenait Dowsett et la réponse fut rapide et décisive.

– Je crains que vous ne soyez dans l'erreur, monsieur Harnish. Nous n'avons aucun bénéfice à partager avec vous. Maintenant, je vous prierai de ne pas vous fâcher. Je n'aurais qu'à appuyer sur ce bouton…

Loin d'être irrité, Daylight paraissait ahuri. Il chercha distraitement dans sa poche une allumette, l'alluma, et s'aperçut qu'il n'avait pas de cigarette. Les trois hommes le surveillaient avec une attention serrée, comme des chats. Maintenant que cet aveu était fait, ils s'apprêtaient à passer de mauvais instants.

– Voudriez-vous me répéter ? dit Daylight. Il me semble que je n'ai pas tout à fait compris… Vous dites que… ?

Il attendit, haletant, la réponse de Nathaniel Letton.

– J'ai dit que vous étiez dans l'erreur, monsieur Harnish, c'est tout. Vous avez joué à la Bourse, et vous avez été durement éprouvé. Mais ni Ward Valley, ni moi, ni mes associés ne croyons rien vous devoir.

Daylight montra la liasse de reçus sur la table.

– Ceci représente dix millions vingt-sept mille quarante-deux dollars soixante-huit cents, en espèces sonnantes, et ici, cela ne vaut rien ?

Letton sourit et haussa les épaules.

Daylight regarda Dowsett et balbutia :

– Je crois que mon histoire avait une signification, après tout ; et il eut un rire contraint. C'était votre donne, vous aussi, vous avez distribué les cartes ! C'est bien ! Je ne proteste pas ! Je suis comme le joueur de poker : c'était votre tour, vous aviez le droit d'en profiter. Maintenant que vous l'avez fait, vous voulez m'écraser sans que je crie…

Daylight considéra la liasse d'un air de stupéfaction.

– Et tout cela ne vaut même pas le papier sur lequel c'est écrit ! Vous m'avez roulé ! Oh ! non, je ne proteste pas, puisque vous aviez la donne ; on n'est plus un homme quand on réclame pendant la donne d'un autre. Et maintenant que les cartes sont abattues, c'est fini de rire, mais…

Sa main plongea rapidement dans la poche intérieure de son veston et reparut avec un gros revolver.

– La vieille donne est finie, n'est-ce pas ? Maintenant, c'est la mienne, et on va voir si j'aurai ces quatre as… Haut les mains, tas de vous autres ! hurla-t-il.

La main de Letton, rampant vers le bouton sur le bureau, fut brusquement arrêtée.

– Changeons de tactique, commanda Daylight. Enlève cette chaise, toi, foie malade ! Debout ! Sacré Dieu ! je vais vous faire sauter et faire couler l'or de vos bourses. Enlève cette chaise, Guggenhammer ; et toi, Dowsett, assieds-toi pendant que je vais expliquer tranquillement les vertus de ce pistolet. Il est bourré pour le grand jeu, il détone huit fois de suite. Quand on tire, il va droit au but. Ceci étant établi, je distribue les cartes. Souvenez-vous que je ne réclame rien contre votre donne. Vous avez fait votre sacrée besogne. Mais, maintenant que c'est mon tour, c'est à moi de marcher ! D'abord, tas de vous autres, vous me connaissez. Je suis Burning Daylight : le savez-vous ? Je ne crains ni Dieu, ni diable, ni la mort, ni l'anéantissement. Voilà mes quatre as, ils tiennent tête à vos paris. Regardez donc ce squelette vivant : sûr, Letton, que tu crains, la mort ! tes os craquent de peur ! Et ce gros juif-là ! Cette petite arme lui met au cœur la crainte de Dieu ! Il est jaune comme un citron. Vous, Dowsett, vous avez du sang-froid : si vous n'avez même pas sourcillé, c'est parce que vous êtes calé en arithmétique et c'est pourquoi vous ne bronchez pas. Vous étiez là, assis, surveillant mon jeu, quand vous saviez, tas de vous autres, que je peux vous dépouiller ! Vous me connaissez ? Je n'ai peur de rien ! Et je sais que, tas de vous autres, vous n'empilez pas votre argent pour mourir du moment que vous pouvez faire autrement.

– Je vous ferai pendre, répliqua Dowsett.

– Non, bon Dieu ! vous n'aurez pas cette joie ! Dès que la farce commence, vous êtes le premier que je tamponne ! Je serais peut-être pendu, mais vous ne serez plus là pour le

voir. Vous serez tous morts, tandis que je me débattrai avec la loi. Vous le savez ? Quand vous serez morts et que l'herbe poussera sur vos carcasses, vous ne saurez si je serai pendu, tandis que moi j'aurai depuis longtemps le plaisir de savoir que vous m'avez devancé.

Il s'arrêta.

– Vous ne voulez pas nous tuer ? supplia Letton d'une voix étrange.

Daylight hocha la tête.

– C'est sûrement trop cher ; vous n'en valez pas la peine. Je préfère reprendre mes mises, et vous autres, je crois que vous aimez mieux me les rendre que d'aller à la morgue.

Un long silence suivit.

– Maintenant que j'ai donné les cartes, c'est à vous de jouer. Mais, pendant que vous discuterez, je vous préviens que si cette porte s'ouvre et que l'un de vous laisse deviner qu'il se passe ici quelque chose d'insolite, je tire. Et personne ne sortira d'ici que les pieds en avant.

La séance dura trois longues heures. L'agent décisif avait été, non le pistolet automatique, mais la certitude que Daylight en aurait fait usage. Tous en étaient convaincus, et Daylight le savait aussi. Il était fermement décidé à les tuer si son argent ne lui était pas rendu. Encore sous le coup de ce moment, il n'était pas chose facile que de réaliser dix millions en valeurs courantes, et il y eut des retards pleins d'angoisse. Douze fois, M. Howison et le premier clerc furent appelés dans la pièce. Daylight tenait alors sur ses genoux le pistolet, négligemment couvert d'un journal, tandis qu'il

continuait à rouler et à allumer ses cigarettes de papier marron. Enfin ! le compte fut achevé. Un clerc apporta le coffre de l'automobile qui attendait à la porte, Daylight y enferma les liasses de billets et ferma la clef. Il s'arrêta à la porte pour faire ses dernières remarques :

– Il y a encore trois choses que je veux vous dire. Quand je serai sorti d'ici, vous serez libres d'agir à votre guise ; je vous préviens de ce qu'il faut faire. D'abord, pas de mandat d'arrêt contre moi, vous le savez ? Cet argent est le mien et je ne vous le vole pas. Si on arrive à connaître l'histoire de ma ruine et comment je me suis sauvé, les rieurs ne seront pas de votre côté, et ce sera une belle risée ! Vous pouvez l'éviter. D'ailleurs, si après avoir regagné la part que vous m'aviez volée, vous me faites arrêter pour essayer de me voler une seconde fois, je vous vise tous, et sûrement je ne vous manquerai pas. Et pas de coups de griffes impuissants pour m'égratigner ! Si vous étiez gagnants, vous perdriez, car on aurait sûrement autour de cette maison le spectacle inattendu de plusieurs cercueils. Tas de vous autres, regardez-moi donc dans les yeux. Vous verrez que je parle sérieusement. Tous ces papiers et ces reçus sont à vous. Bonjour !

Comme la porte se fermait derrière lui, Nathaniel Letton se précipita au téléphone. Dowsett l'arrêta.

– Qu'allez-vous faire ? lui demanda-t-il.

– La police ! c'est un vol ; je ne peux pas le tolérer ; non, non, je ne le peux pas.

Dowsett eut un sourire forcé, mais il retint le faible financier et le ramena à son fauteuil.

– Nous verrons, nous verrons plus tard, dit-il ; et il trouva en Léon Guggenhammer un allié alarmé.

On n'en parla jamais. L'affaire demeura secrète entre les trois hommes. Daylight lui-même la tint ensevelie ; ce soir-là, dans son wagon-salon du ***Fin de Siècle***, étendu, déchaussé, les pieds sur un fauteuil, il rit tout seul, longuement et de bon cœur. New York resta intrigué sur l'issue de cette affaire ; et personne ne put jamais en donner une explication vraisemblable. En toute justice, Daylight aurait dû être ruiné, et cependant on le revit immédiatement à San Francisco, possédant en apparence une fortune intacte qu'attestait l'importance des entreprises dans lesquelles il s'engagea, telles que le canal de Panama, et les sommes énormes avec lesquelles il lutta contre Shefthy, le supplanta, et, deux mois après, il vendit, dit-on, les actions à Harriman avec une hausse considérable.

CHAPITRE V

De retour à San Francisco, la réputation de Daylight grandit rapidement. Ce n'était pas une réputation enviable. On redoutait ce rude combattant, ce démon, ce tigre. Son jeu était ardent, écrasant, et personne ne pouvait prévoir ce que serait son prochain coup. Grande était la surprise : il déjouait toutes les attentes, et, nouveau venu de ce Nord encore barbare, il ignorait les calculs habituels et se plaisait aux stratagèmes inconnus. Quand il tenait l'avantage, il le gardait sans remords. « Aussi impitoyable qu'un Peau-Rouge », disait-on de lui, et c'était vrai.

D'autre part, on connaissait sa loyauté. Sa parole valait un engagement, bien qu'il n'acceptât aucun accord verbal. Il refusait toute affaire fondée sur une « parole d'honneur » et celui qui la proposait était mal accueilli. Daylight ne donnait pas sa parole, à moins qu'il y trouvât un avantage. C'était aux autres à l'accepter ou non. Dans ses combinaisons n'entraient pas ces placements tranquilles qui rapportent peu et diminuent les risques. Fasciné par le formidable engrenage des entreprises qui demandent beaucoup d'argent liquide, il n'engageait ses fonds que pour peu de temps, car il était occupé à les déplacer, faisant irruption partout : un véritable pirate de la finance. Le 5 % en placement sûr ne l'intéressait pas ; mais risquer des millions dans une escarmouche, s'attendre à tout perdre ou gagner 50 ou 100 %, c'était pour lui le sel de la vie. Il suivait les règles du jeu, mais il jouait sans merci. Un homme, une société abattus l'imploraient-ils, il n'en frappait pas moins fort. Tout appel à sa pitié de financier le trouvait sourd. Il jouait seul, et en fi-

nance il ne connaissait aucune amitié, aucune alliance. S'il entrait parfois dans des associations, c'était par intérêt, car il regardait ses associés comme des ennemis prêts à le ruiner à la première occasion. En dépit de cette prévention, il était un allié fidèle, mais d'une fidélité qui ne se prolongeait pas au-delà de l'association. Jadis, il avait été trompé, et depuis il se méfiait.

Les hommes d'affaires et les financiers de la côte du Pacifique se souvinrent de la leçon qu'il donna à Charles Klinkner, président de la Compagnie California et Trust Altamont. Associé avec Daylight, tous deux engagèrent la lutte contre le San José Interurban. La puissante corporation Lake Power et Electric Lighting vint à la rescousse, et Klinkner, croyant l'instant propice pour l'attaque, se jeta seul à corps perdu au cœur de la bataille. Avant la fin, Daylight perdit trois millions et il assista à la défaite de la Compagnie California et Trust Altamont. Klinkner se suicida dans la cellule des condamnés. Quant à Daylight, il ne perdit pas seulement son influence dans le San José Interurban, mais il fut battu sur toute la ligne. Les hommes compétents s'accordaient à dire qu'il aurait pu, par des arrangements, sauver une grosse partie de sa mise. Au lieu de cela, il abandonna délibérément la lutte contre le San José et le Lake Power et, vaincu en apparence, il se retourna avec une rapidité napoléonienne contre Klinkner. C'était la dernière chose que ce dernier pouvait imaginer, et Daylight le savait. Il connaissait, aussi, la situation de la Compagnie California et Trust Altamont ; cette société, d'ordinaire inébranlable, était, à cette époque, compromise par les spéculations que Klinkner avait faites avec ses fonds. Par ces mêmes spéculations, Daylight pouvait la relever et la refaire plus florissante qu'autrefois, mais, s'il devait frapper, il devait le faire immédiatement.

– Cet argent, avait-il dit en parlant de ses lourdes pertes, est une assurance pour l'avenir. Désormais, ceux qui s'associeront avec moi réfléchiront avant de me faire payer leurs erreurs.

Il se montrait inflexible parce qu'il méprisait ses partenaires. N'était-il pas persuadé que pas un sur cent n'était foncièrement honnête ; et aux honnêtes joueurs, il prédisait une ruine accablante à la première entreprise quelque peu embrouillée. L'expérience de New York lui avait ouvert les yeux. Déchirant les voiles de l'illusion dans les affaires, il savait maintenant voir la réalité nue. Et voici comment il généralisa ses idées sur l'industrie et la société.

La société, telle qu'elle est, n'est qu'un vaste tripot. Il y a dans le monde des incapables par atavisme, des humains qui ne sont pas assez faibles pour être enfermés, pas assez forts pour être autre chose que des bûcherons et des porteurs d'eau ; puis, il y a des fous qui prennent le tripot au sérieux, l'honorent et le respectent. Le jeu devient facile pour les gens raisonnables qui savent juger et prendre le tripot pour ce qu'il vaut. Le travail, le travail légitime, est la seule source de richesse. Que ce soit un sac de pommes de terre, un piano ou une grande automobile, tout est le produit d'un labeur. Mais l'injustice préside à la distribution de ces produits du travail et il ne voyait pas le paysan aux mains calleuses appréciant le piano ou allant en automobile. Cela ne peut être expliqué que par le tripot. Des milliers d'hommes intriguent pour s'interposer entre le travailleur et sa production. Ces intrigants sont les gens d'affaires, ils s'emparent d'un gros morceau dont la valeur n'est fixée par aucune règle, mais seulement par leur force brutale et leur abjection. « Le trafic peut tout endurer », disent ces intrigants, et Daylight les voyait tous s'entendant pour l'opprimer.

Or, un jour qu'il était de bonne humeur, sous l'influence de plusieurs cocktails et d'un déjeuner succulent, Daylight engagea la conversation avec Jones, le garçon de l'ascenseur. Maigre, la tête ébouriffée, le corps dégingandé, plein de malice, Jones ne dérogeait à ses fonctions que pour injurier les voyageurs. Daylight le remarqua et il démêla vite son caractère. Jones était un prolétaire, comme il le disait lui-même, et il avait l'ambition d'écrire pour vivre. Ayant échoué dans les revues, il fut contraint, pour gagner logis et nourriture, de s'exiler dans la petite vallée de Pétacha, à moins de cent milles de Los Angeles. Là, s'exténuant le jour, il projeta d'écrire et d'étudier la nuit. Mais, dans l'exploitation des chemins de fer, c'est le prix des transports qui rapporte. Pétacha, vallée déserte, n'avait que trois ressources : le bétail, le bois à brûler et le charbon de bois. Pour Los Angeles, le transport du bétail coûte huit dollars par wagon.

– Voulez-vous savoir pourquoi ? lui expliqua Jones ; c'est parce que les animaux ont des jambes et qu'ils peuvent aller à pied au besoin à Los Angeles. Comme le bois n'a pas de jambes, on paie pour le transport vingt-quatre dollars par wagon, puisqu'il n'y a pas de concurrence.

C'était une admirable combinaison, car, s'éreintant douze heures par jour, si l'on déduit du prix de vente, le transport à Los Angeles, le bûcheron ne gagne qu'un dollar soixante cents. Jones pensa avancer plus vite en vendant du charbon de bois au lieu de bois. Ses calculs étaient judicieux, mais le chemin de fer calculait aussi. Il faisait payer quarante-deux dollars par wagon de charbon de bois. Après trois mois, Jones s'aperçut devant ses chiffres qu'il continuait à gagner un dollar soixante cents par jour.

– Alors, je suis parti, conclut-il. Pendant un an, j'ai vécu clopin-clopant, et je suis rentré dans les chemins de fer. Puis, j'ai quitté de nouveau, j'ai traversé les sierras l'été, mais, avant de partir, j'ai mis le feu aux palissades contre la neige. Il n'y a eu qu'un petit incendie de trente mille dollars, mais, tout de même, c'était un peu une revanche pour ce que j'avais vu à Pétacha.

– Et vous n'avez pas peur de raconter cela ? demanda Daylight gravement.

– Jamais de la vie, répondit Jones. On ne peut pas le prouver ! Vous pouvez raconter que je vous l'ai dit, et moi je peux répondre que ce n'est pas vrai. Devant le jury, il n'y a que l'évidence qui compte.

Daylight réfléchit en allant à son bureau. C'était juste : « *Le trafic endurait tout.* » Cet axiome gouvernait la société du haut en bas ; un exploiteur naissait à chaque minute. Si un Jones naissait à chaque minute, la partie serait vite finie. Heureusement pour les joueurs, que les travailleurs ne sont pas tous des Jones. Le jeu a une autre phase plus longue. Les petites gens d'affaires, les boutiquiers, tout ce petit monde exploite l'ouvrier autant qu'il peut ; mais, après tout, ce sont les grands hommes d'affaires qui exploitent l'ouvrier par l'intermédiaire de ces gens d'affaires. En fin de compte, ces derniers, comme Jones à Pétacha, n'obtiennent guère que leur salaire. Ils ne sont, en réalité, que les hommes de peine des grands hommes d'affaires. Plus haut encore sont les gros capitalistes. Ceux-ci usent largement de moyens compliqués pour s'interposer entre des centaines, des milliers d'ouvriers et le produit de leur travail. Ces gens ne sont plus, comme les joueurs, de simples voleurs : non contents de leurs gains directs, étant joueurs dans l'âme, ils se pillent

entre eux. Cette façon de jouer, ils l'appellent « ***la Haute Finance*** ». Au début, ils ne sont occupés qu'à voler le travailleur, mais de temps en temps ils forment des combinaisons pour se voler entre eux et partager le butin accumulé. Cela explique pourquoi Holdsworthy lui avait extorqué cinquante mille dollars et que Dowsett, Letton et Guggenhammer avaient voulu lui prendre dix millions. Et lui, il avait fait exactement la même chose dans le canal de Panama. Eh bien, conclut-il, il était plus intéressant de voler le voleur que de voler le pauvre ouvrier imbécile.

Daylight, qui ignorait la philosophie, se sentit donc la vocation et choisit la position de surhomme du XXe siècle. Sauf de rares exceptions, il trouva qu'il n'y a pas de « noblesse oblige » parmi ces surhommes d'affaires et de finance. Comme disait un spirituel voyageur, dans un discours prononcé à un dîner à l'Alta Pacifique, « le bandit est un homme d'honneur, c'est ce qui le distingue de l'honnête homme ». C'est ainsi. Il avait frappé juste. La plupart des surhommes actuels ne sont que de sordides coquins qui prêchent à leurs victimes, avec une heureuse effronterie, un code du bien et du mal qu'eux-mêmes n'ont jamais mis en pratique. Pour eux, une parole d'honneur n'engage que par contrainte ; après, ils se libèrent. Le précepte : « Tu ne voleras pas », s'applique seulement au brave ouvrier et ne saurait atteindre ces surhommes. Ils volent avec assurance, et ne sont estimés de leurs confrères ***qu'en*** raison de l'importance de leurs rapines.

À mesure que Daylight prenait part au jeu, la situation lui paraissait plus claire. Bien que chaque voleur s'ingénie à en voler un autre, la bande reste bien organisée. Elle dirige à peu près et le monde et la politique depuis le politicien de village jusqu'au sénateur. Elle fait des lois qui lui donnent le

privilège de voler et l'exerce par l'intermédiaire de la police, de l'armée, de la justice. On se déchire mutuellement. Un homme ne craint rien plus que son semblable. La masse stupide ne compte pas, elle forme la lie. Le surhomme dirige cette bande, et quand il ne peut voler assez vite le prolétaire, il cherche à voler quelqu'un d'autre.

Sans être un philosophe, Daylight avait l'esprit philosophique. Il était un homme d'action, au cerveau endurci, sans aucun désir de s'affiner par la lecture. Il avait mené une vie simple qu'on peut comprendre sans livres, et la vie de maintenant, dans sa complexité, lui parut aussi simple. Il la vit à travers ses mensonges et ses fictions et il la trouva aussi élémentaire qu'au Yukon. Les hommes ne sont-ils pas tous semblables ? agités des mêmes désirs, des mêmes passions ? La finance n'est qu'un jeu de poker sur une plus large échelle. Le riche jette sa mise. L'ouvrier s'use à gagner son pain. Daylight vit que cette partie se déroulait suivant des règles immuables. L'effrayante insouciance de l'humanité mal organisée et mal conduite par ces bandits ne le choqua pas ; elle est dans l'ordre naturel. Presque tout effort est vain. N'avait-il pas vu ses compagnons mourir de faim sur la Stewart, des centaines de vieux mineurs échouer à Bonanza et à l'Eldorado, tandis que les « Lascars » paresseux qui avaient fouillé les pâturages d'élans avaient tout d'un coup remué des millions ? C'est la vie, et, tout bien pesé, elle n'est qu'une institution déplorable. Le civilisé vole parce qu'il est né pour cette besogne. Il vole comme le chat griffe, comme la famine torture, comme le froid mord.

C'est ainsi que Daylight devint un financier heureux. Il refusa de voler l'humble travailleur. Il n'en sentait pas le courage ; d'ailleurs ce sport ne l'intéressait pas. L'ouvrier est naïf et stupide. Ce sport ressemble trop à une tuerie de fai-

sans dans les chasses réservées des grands domaines anglais. Il préférait surprendre le voleur pour lui ravir son butin. C'était amusant et cela donnait de l'émotion, quand on luttait comme un forcené. Comme Robin Hood des temps jadis, Daylight commença à dépouiller le riche pour couvrir le besogneux. Il était charitable à sa façon. L'affreuse détresse humaine ne l'attrista point parce qu'elle fait partie de l'ordre universel. Il ne voulut connaître aucune œuvre de charité, aucun philanthrope. Ce qu'il donnait n'était pas une aumône. Il ne devait rien à personne : une restitution ne se comprenait pas. Ses dons étaient libres, larges, spontanés, et s'adressaient à son entourage. Il ne soulagea ni les victimes du tremblement de terre au Japon ni les écoles de plein air de New York. En revanche, Jones, le garçon de l'ascenseur, put, grâce à lui, poursuivre ses études. Apprenant que la femme du valet du San Francis Hôtel était tuberculeuse, il l'envoya à Arizona, et plus tard, quand elle fut perdue, il envoya son mari près d'elle, afin de l'assister jusqu'à sa dernière heure. De même, il acheta des rênes en peau de cheval à un forçat, et celui-ci en répandant la nouvelle, la moitié du pénitencier fabriqua des rênes pour Daylight. Il les acheta toutes, les payant de vingt à cinquante dollars chacune.

Les rênes étaient bonnes et jolies : il en décora entièrement les murs de sa chambre.

La civilisation fit ce que l'âpre existence du Yukon n'avait pu faire. Elle endurcit Daylight. Dans la partie acharnée et sauvage qu'il jouait maintenant, sa gaieté, la douceur de sa voix traînante disparurent peu à peu. Ses idées et sa parole devinrent saccadées, nerveuses. Dans l'ardeur de cette vie nouvelle, il trouva de moins en moins le temps d'être bon avec simplicité. Ce changement se grava sur sa figure. Ses traits devinrent sévères. On ne vit plus l'expression

enjouée de ses lèvres, ni le sourire qui, dans les rides, flottait autour de ses yeux. Ses yeux eux-mêmes, noirs et étincelants comme ceux d'un Indien, lançaient parfois des éclairs de cruauté, trahissant la conscience brutale de sa force. Sa trépidante vitalité rayonnait toujours, mais on y devinait la soif de dominer, d'asservir les hommes. Ses luttes contre les éléments et la nature avaient été involontaires, et le froid, les marches forcées sur les pistes, sur les fleuves glacés, avaient moins ravagé son visage que ses luttes acharnées et voulues avec ses semblables.

Sa jovialité éclatait encore en explosions formidables et périodiques dues aux cocktails qu'il prenait avant le repas. Dans le Nord, il avait bu abondamment à des intervalles irréguliers ; mais maintenant il s'était discipliné et buvait par système. Cette habitude s'était développée inconsciemment et s'appuyait sur des raisons physiques et morales. Le cocktail était un arrêt dans son travail absorbant. Les affaires audacieuses qu'il brassait exigeaient des pauses régulières. Pendant des semaines, des mois, le cocktail servait précisément à cela. Il constituait en quelque sorte un mur de pierre. Daylight ne buvait jamais ni le matin, ni à son bureau, mais, dès qu'il le quittait, il s'abandonnait à l'alcool pour reposer son esprit, et les affaires étaient immédiatement oubliées, elles n'existaient plus. L'après-midi, elles reprenaient une ou deux heures, et, quand il quittait le bureau, il usait du même moyen pour oublier. Naturellement, il savait s'abstenir à l'occasion. Si rigoureuse était sa discipline qu'il ne buvait jamais avant les dîners, les réunions où il devait rencontrer des ennemis ou des alliés et faire le plan d'une nouvelle campagne. Dès que l'affaire était conclue, il commandait un Martini, un double Martini, et, pour éviter qu'on en parlât, il se faisait servir dans un grand verre.

CHAPITRE VI

Dede Mason entra dans la vie de Daylight. Elle y entra imperceptiblement. Elle s'était imposée avec l'ameublement dont elle semblait faire partie, avec Morrison, le premier, le seul clerc, le confident, avec les accessoires du bureau d'un grand financier. Eût-on demandé à Daylight, les premiers mois qu'il l'employait, la couleur des yeux de Dede Mason, il aurait été incapable de répondre. Comme elle était blond cendré, elle lui donna l'impression d'être une brunette. Elle ne paraissait pas mince ; cependant il ne savait pas qu'elle fût forte. Comment s'habillait-t-elle ? Il n'en avait pas la moindre idée. Il n'appréciait guère la toilette ; au reste, il ne s'y connaissait pas. Il savait qu'elle était vêtue ; c'était tout. Il ne lui connaissait d'autre nom que celui de miss Mason ; comme sténographe, elle était active et soigneuse : ce n'était toutefois qu'une impression vague, car, n'ayant jamais employé d'autres sténographes, il croyait naturellement que toutes étaient actives et soigneuses.

Un matin, en signant les lettres, il remarqua un « *I shall* ». Parcourant la page, il chercha ce verbe au même temps et ne trouva que plusieurs « *I will* »[7]. Cet « *I shall* »

---

[7] Le mot « *I shall* » indique le futur. Exemple : *« I shall meet you* : je vous rencontrerai ». Le mot *« I will* » traduit plutôt l'expression : « je veux ». Exemple : « *I will meet you :* je veux vous rencontrer ». Employer l'un pour l'autre est une faute de grammaire.

était seul. Il s'arrêta, pensif. Il pressa deux fois le bouton de sonnette. Un moment après, miss Mason entra.

– Est-ce que j'ai dit cela, miss Mason ? demanda-t-il, montrant la lettre et le mot en question.

Une ombre d'ennui voila la figure de miss Mason. Elle était prise en défaut.

– C'est une erreur, j'en suis désolée, dit-elle. Mais ce n'est pas une faute, ajouta-t-elle vivement.

– Comment expliquez-vous cela ? observa Daylight ; cela ne sonne pas bien, il me semble.

Comme elle se dirigeait vers la porte, elle se retourna la lettre à la main.

– Cela revient au même.

– Alors, tous ces « *I will* » sont déplacés, dit-il.

– Certainement, répondit-elle avec audace. Dois-je les changer ?

– ***I shall be over to look that affair up on monday***.

Daylight répéta tout haut la phrase de la lettre. Il la lut sérieusement, gravement, en écoutant le son de sa voix. Il secoua la tête.

– Cela ne sonne pas bien, miss Mason, non, vraiment, cela ne sonne pas bien. Personne ne m'écrit ainsi. Ils disent tous « ***I will »,*** les gens bien élevés aussi, presque tous, n'est-ce pas ?

– Oui, admit-elle, et elle sortit pour faire la correction à la machine.

Ce jour-là il rencontra au déjeuner un jeune Anglais, ingénieur des mines. Tout autre jour, il n'y aurait prêté aucune attention, mais au sortir de cette joute avec sa sténographe, Daylight fut frappé par le nombre des « *I shall* » de l'Anglais. Plusieurs fois, au cours du repas, cette phrase fut répétée. Daylight fut certain que ce n'était pas une faute.

Après le déjeuner, il attira Mc Intosh, réputé pour le football et qui avait fait ses études au collège.

– Écoutez, Bunny, lui demanda-t-il, qu'est-ce qu'il faut dire : ***I shall be over to look that affair up on monday,*** ou : ***I will look that affair up on monday ?***

L'ex-capitaine de football réfléchit une minute.

– Ma foi, je n'en sais rien, avoua-t-il. Comment je dis ? Oh ! ***I will,*** sûrement. Mais l'autre aussi est bon ; cela dépend ! Je n'ai jamais été calé en grammaire.

Sur le chemin de son bureau, Daylight s'arrêta chez un libraire pour acheter une grammaire. Pendant une longue heure, les pieds sur son pupitre, il s'enfonça dans l'étude.

– Qu'on me jette des pommes si cette petite n'a pas raison, conclut-il à la fin.

Pour la première fois, il estima sa sténographe. Jusqu'à présent, il l'avait acceptée comme étant une femme quelconque, faisant un peu partie de l'ameublement. Maintenant qu'elle avait prouvé connaître mieux la grammaire que les hommes d'affaires et les bacheliers, elle devint quelqu'un. Dans son esprit, elle se dressa comme les *I shall* se dressaient à chaque ligne, et il commença à l'apprécier.

L'après-midi, il s'arrangea pour la voir partir ; il s'aperçut qu'elle était bien faite et qu'elle s'habillait très

convenablement. Il ne connaissait aucun des détails de la toilette féminine, aussi ne remarqua-t-il aucun détail de sa chemisette simple et nette, de son costume tailleur de bonne coupe ; il ne vit que l'ensemble, comme une esquisse. Elle était bien. Il n'y avait rien de discordant dans sa tenue ou dans sa mise.

– Elle est agréable à regarder, se dit-il quand la porte se ferma derrière elle.

Le lendemain matin, en dictant le courrier, il découvrit qu'il aimait la façon dont elle relevait ses cheveux sans qu'il en eût pu donner la description. L'impression était agréable, c'était tout. Comme elle était assise entre lui et la fenêtre, il vit dans ses cheveux châtain clair des mèches dorées. Le soleil pâle, qui filtrait dans la pièce, caressait ces mèches et les teintait de flammes d'or que Daylight regarda avec complaisance.

– C'est bizarre, pensa-t-il, de n'avoir jamais remarqué cela auparavant.

Au cours de la lettre, la forme qui, la veille, l'avait troublé se présenta. Il se souvint de ses prises avec la grammaire et dicta.

– I shall meet you halfway in this proposition.

Involontairement, miss Mason se retourna vivement et le regarda, tout étonnée. Un instant après, les yeux baissés, elle attendait la suite de la dictée. Dans ce regard rapide, Daylight avait vu que ses yeux étaient gris. Plus tard, il vit parfois ces mêmes yeux gris illuminés de points d'or. C'était assez pour être surpris, car il l'avait toujours prise pour une brune aux yeux sombres.

– Vous aviez raison, après tout, confessa-t-il, et ses traits austères d'Indien se détendirent dans un rire confus.

Un regard, un sourire le récompensèrent et il revit ses yeux qui étaient réellement gris.

– Tout de même, ça ne sonne pas bien, dit-il.

Elle éclata de rire.

– Je vous demande pardon, dit-elle en hâte ; puis, elle annula cette excuse en ajoutant : Mais, vous êtes si drôle !

Daylight se sentit quelque peu embarrassé, et le soleil jouait encore dans les mèches dorées.

– Je ne tiens pas à être drôle.

– C'est pourquoi j'ai ri. C'est parfait, c'est du très bon anglais.

– Enfin, soupira-t-il. ***I shall meet you halfway in this proposition***. Écrivez cela.

Et la dictée continua.

Pendant les intervalles de son travail, il vit qu'elle lisait un livre ou une revue, ou qu'elle s'occupait à un ouvrage.

Une fois, en passant près de son bureau, il prit un volume des poèmes de Kipling et le feuilleta, très intrigué.

– Vous aimez la lecture, miss Mason ? dit-il en posant le livre.

– Oui, beaucoup, répondit-elle.

Une autre fois, c'était un livre de Wells : ***les Roues de la Chance***.

– Qu'est-ce qu'on raconte là-dedans ? demanda Daylight.

– C'est une nouvelle, une histoire d'amour, tout simplement.

Elle s'arrêta, mais comme il attendait, elle se sentit obligée de continuer.

– C'est l'histoire d'un commis, d'un badaud ! Pendant les vacances il monte à bicyclette et tombe amoureux d'une jeune fille bien au-dessus de lui dont la mère est un écrivain connu : voilà ! Les situations sont très curieuses, tristes et même tragiques ! Voudriez-vous le lire ?

– Est-ce qu'il l'épouse ? demanda Daylight.

– Non ; c'est là l'intrigue. Il n'était pas…

– Il ne l'épouse pas et vous avez lu toutes ces pages pour trouver ça, murmura Daylight étonné.

Miss Mason était vexée autant qu'amusée.

– Pendant des heures, vous lisez bien les comptes rendus de la Bourse et des mines, répliqua-t-elle.

– C'est différent ; j'en tire quelque chose, ce sont les affaires. J'en fais de l'argent. Qu'est-ce que vous tirez de vos livres ?

– Des points de vue, des idées, la vie.

– Tout ça ne vaut pas un cent en caisse.

– Mais la vie vaut plus que la caisse.

– Oh ! bien ! dit-il avec un air de protection masculine, si cela vous amuse… Vous aimez cela, je suppose ; on ne discute pas les goûts.

Quel que fût le sentiment de sa supériorité, il pensa qu'elle était instruite et il éprouva une sensation vague de barbare devant une grande culture intellectuelle. Il jugeait la science inutile et, pourtant, il était étrangement troublé par l'idée que cette culture était plus importante qu'il ne l'imaginait.

Un autre jour, il aperçut sur le bureau de miss Mason un livre qu'il connaissait. Il ne s'arrêta pas, ayant reconnu la couverture. C'était une œuvre contenant un extrait du livre sur le Klondike, il savait que sa photographie était dedans ; il savait aussi qu'un chapitre extraordinaire intitulé « Trop de Daylight » contait le suicide d'une jeune femme.

Après cela il ne lui parla plus de ses lectures. Il songea à l'opinion erronée qu'elle avait tirée de ce chapitre ; il en fut d'autant plus irrité qu'il ne méritait pas ce jugement. Lui ! Burning Daylight ! avoir la réputation d'assassiner les femmes parce qu'une femme s'était tuée d'amour pour lui ! Quelle invraisemblance ! Il en fut très malheureux et s'étonna que, parmi tant de livres, celui-là soit justement tombé entre les mains de sa sténographe. Pendant quelques jours, il se sentit gêné, presque coupable vis-à-vis de miss Mason ; et même, une fois, il la surprit le regardant avec curiosité, comme si elle cherchait à démêler son caractère.

Il fit parler Morrison, le clerc, qui donna libre cours à ses griefs personnels contre miss Mason avant de dire le peu qu'il savait d'elle.

– Elle est de Siskiyou County. Elle est très active et très agréable comme travail, au bureau naturellement. Mais elle est assez fière, et même réservée.

– Comment expliquez-vous cela ? demanda Daylight.

– Eh bien ! oui ! Elle a une trop haute opinion d'elle-même pour se mêler à ceux qui travaillent avec elle ; ici, par exemple, elle ne veut pas entendre parler d'un employé. Je l'ai souvent invitée au théâtre, au music-hall, à d'autres spectacles, elle n'a jamais accepté. Elle dit qu'elle aime dormir longtemps, qu'elle ne peut pas veiller, qu'elle doit retourner à Berkeley où elle habite.

Cela plut à Daylight. Évidemment, elle était un peu au-dessus de l'ordinaire. La suite fut moins agréable.

– Tout cela n'est qu'une apparence. Elle s'amuse avec les étudiants de l'Université. Voilà ce qu'elle aime. Elle a besoin de beaucoup de sommeil et ne peut pas venir avec moi au théâtre, mais elle danse avec eux pendant des heures. J'en ai entendu pas mal sur son compte. Elle court à tous leurs bals et à toutes leurs fêtes. Je trouve qu'elle est bien élégante et bien lancée pour une sténographe. Elle a aussi un cheval. Elle monte à califourchon et se promène sur les collines environnantes. Je l'ai vue, moi-même, un dimanche. Oh ! c'est une amazone bien campée, et je me demande comment elle arrive. Avec soixante-cinq dollars par mois, on ne va pas loin. Elle a aussi un frère qui est malade.

– Elle habite avec ses parents ? demanda Daylight.

– Non ; elle n'en a plus. On m'a dit qu'ils étaient bien. Ils devaient être bien, car son frère n'aurait pas pu entrer à l'Université de Californie. Son père possédait une grande ferme d'élevage, mais il a perdu dans les mines ou dans

d'autres entreprises et il a été ruiné avant sa mort. Sa mère était morte depuis longtemps. Son frère doit lui coûter très cher ! Autrefois, c'était un champion, il jouait au football, chassait beaucoup dans la montagne. Il a eu un accident en entraînant des chevaux et le rhumatisme ou autre chose s'en est mêlé. Il a une jambe plus courte que l'autre et qui s'atrophie. Il marche avec des béquilles. Je l'ai vue une fois avec lui ; ils traversaient le bac. Les médecins ont fait des expériences sur lui ; maintenant, je crois qu'il est à l'Hôpital Français.

Toutes ces choses nouvelles sur miss Mason augmentèrent l'intérêt que Daylight lui portait. Bien qu'il le désirât, il ne put cependant la mieux connaître. Il avait pensé l'inviter à déjeuner – ce qui, de la part d'un pionnier, était une marque naturelle d'amabilité –, mais le projet n'aboutit pas. Il savait qu'un homme qui se respecte, un honnête homme d'affaires, ne doit pas inviter sa sténographe. Cela arrive cependant ; car il avait entendu les bavardages ironiques du Cercle, mais il n'estimait guère ces hommes et plaignait les jeunes filles. Il sentait confusément qu'un homme a moins de droits sur ses employés que sur des étrangers ou de simples connaissances. Miss Mason n'eût-elle pas été son employée, il l'aurait certainement invitée, soit à déjeuner, soit au théâtre. Mais il sentait que le patron, achetant le temps de l'employé en l'obligeant à travailler pendant des heures, n'a aucun droit sur ses heures libres. Agir autrement, c'est de la tyrannie. On tire avantage de ce que l'employé a besoin de gagner sa vie et peut accepter, non par plaisir, mais pour ne pas provoquer la colère du patron.

En ce qui le concernait, il comprit ce qu'une pareille contrainte aurait eu de coupable, car n'avait-elle pas lu ce maudit article du correspondant du Klondike ? Quelle belle

opinion devait avoir de lui cette jeune fille qui s'estimait trop pour frayer avec un garçon beau et bien élevé comme Morrison. Derrière ces raisons s'abritait sa timidité. Sa seule terreur dans la vie, c'était la femme, et maintenant qu'il en éprouvait faiblement le premier désir, cette timidité ne pouvait être facilement vaincue. L'image de la chaîne qui le hantait encore l'aida à trouver des excuses pour ne pas aller plus avant avec Dede Mason.

CHAPITRE VII

La chance ne favorisant pas son amitié avec Dede Mason, l'intérêt que Daylight lui portait se perdit peu à peu. Ce n'était que trop naturel, car, plongé dans de sérieuses opérations de hasard, il dépensait dans ce jeu immense qui le fascinait toute l'énergie de son splendide organisme. Il était absorbé au point que la jolie sténographe s'effaça lentement de son esprit. En vérité, ce désir de la femme, premier coup d'éperon léger, avait cessé de le meurtrir. Pour ce qui était de Dede Mason, il ne gardait plus que le sentiment satisfait d'avoir une très agréable sténographe.

Et pour donner le coup de grâce à ses derniers espoirs languissants, il se jeta avec fougue au plus épais de la mêlée contre le Coastwise Steam Navigation Company, l'Hawaiian, le Nicaraguan, le Pacific-Mexican Steamship Company. Il engagea une lutte plus intense, plus terrifiante que toutes les précédentes ; lui-même fut épouvanté de ses larges ramifications et des résultats imprévus et disproportionnés qu'il en tira. Tous les journaux de San Francisco tombèrent sur lui. En vérité, quelques-uns d'entre eux avaient laissé comprendre qu'il se laisserait subventionner, mais Daylight jugea que la situation ne réclamait pas cet expédient. Jusqu'à présent, la presse, à son égard, s'était plue à l'indulgence et, dans les articles sensationnels, elle s'était montrée sans méchanceté ; mais, maintenant, il connut les injures empoisonnées dont une presse ennemie est capable. Chaque épisode de sa vie fut relevé pour servir de base à de malicieuses histoires. Daylight fut véritablement surpris de la nouvelle interprétation donnée à tout ce qu'il avait fait et aux exploits

qu'il avait accomplis. Le héros de l'Alaska fut métamorphosé en un homme brutal, un menteur, un forcené. Avec cela, mensonges sur mensonges s'accumulèrent. Il ne répondit pas ; cependant, une fois il alla jusqu'à décharger son cœur sur une demi-douzaine de reporters.

– Allez-y, leur dit-il. Burning Daylight brise de plus grands obstacles que vos sales journaux menteurs. Et je ne vous blâme pas, mes amis… Vous n'y pouvez rien. Il vous faut vivre ; et dans ce monde, beaucoup de femmes vivent des mêmes expédients parce qu'elles sont incapables de mieux faire. Il faut que quelqu'un fasse la vilaine besogne : vous pouvez bien la faire. On vous paie pour cela et vous n'avez guère le talent de faire des corvées plus propres.

La presse socialiste de la ville exploita avec joie ces paroles et les reproduisit largement dans San Francisco, à des milliers d'exemplaires. Les journalistes firent des articles cinglants, l'abus de l'encre d'imprimerie étant leur seul moyen d'user de représailles. L'attaque devint plus âpre que jamais. On descendit jusqu'au tréfonds de la rancune et de la sauvagerie. La malheureuse qui s'était tuée fut tirée de son cercueil et figura sur des centaines de rames de papier comme une martyre, une victime de la brutalité féroce de Daylight. On publia de sérieux articles de statistique prouvant qu'il avait commencé sa fortune en volant les droits des pauvres mineurs, et qu'il en avait consolidé la base en manquant traîtreusement de parole avec les Guggenhammer dans l'affaire d'Ophir. Des centaines d'éditions l'appelèrent un ennemi de la société ; il avait gardé l'ignorance et la rudesse d'un homme des cavernes ; il fomentait des difficultés insensées dans les affaires, il anéantissait la prospérité du commerce et du trafic de la ville, il était un anarchiste de la pire et de la plus dangereuse espèce ; et une édition, conseil-

lant gravement la pendaison comme leçon pour lui et ses pareils, conclut avec le ferme espoir que sa grosse automobile s'écraserait un jour et l'écraserait sous elle !

Il était comme un ours qui surgit dans une ruche et, sans craindre les piqûres, continue obstinément à piétiner le miel. Il grinça des dents et s'obstina. Pour commencer il fit irruption dans deux compagnies de navigation, et bientôt ce fut une bataille rangée avec une ville, un État et une ligne de la côte du Continent. Ils désiraient la lutte : eh bien ! ils l'auraient. Lui-même la souhaitait : elle était, pensa-t-il, la justification de son départ du Klondike, car, ici, la table de jeu était plus grande que toutes celles du Yukon. Grâce à de splendides appointements et à des bénéfices princiers, il s'était allié un avocat, Larry Hegan, jeune Irlandais réputé habile, mais dont le génie spécial avait été méconnu jusqu'alors : Daylight le découvrit. Hegan avait l'imagination d'un Celte et une telle audace que l'esprit plus pondéré de Daylight était nécessaire pour mettre un frein à ses projets fantastiques. Hegan était un esprit juridique à la manière de Napoléon, sans équilibre, et c'était juste cet équilibre que Daylight possédait. Comme Napoléon, il n'avait aucune connaissance ni de soi ni du monde. Abandonné à lui-même, l'Irlandais était destiné à échouer, mais la direction de Daylight le mena dans la voie de la fortune et de la renommée.

Hegan conduisit Daylight dans les intrigues de la politique moderne, de l'organisation du travail, du droit commercial et des syndicats. Fertile en ressources et en projets, il lui ouvrit les yeux sur l'imprévu inimaginable d'une guerre du XXe siècle ; et ce dernier, acceptant, éliminant, élaborant, dressa les plans de campagne et les exécuta. Avec la côte du Pacifique, de Puget-Sound à Panama, qui commençait à s'agiter, et San Francisco où le trouble s'étendait, les deux

grandes compagnies de navigation paraissaient gagner. Il semblait que Burning Daylight fût lentement abattu jusqu'à terre. Alors il frappa, il frappa les deux compagnies de navigation, San Francisco et toute la côte du Pacifique.

Ce ne fut pas, d'abord, un coup très redoutable. Un congrès chrétien du Travail se tenant à San Francisco, une rixe éclata au Ferry Building, au train 927, « Express Drivers' Union », à propos de quelques petits bagages. Plusieurs personnes furent blessées, on fit une vingtaine d'arrestations, et les bagages furent délivrés. Qui aurait pu se douter que, derrière cette querelle mesquine, se cachait Hegan, rendu tout-puissant par l'or de Daylight. Cet incident semblait tout au plus insignifiant. Mais les Teamsters' Union reprirent la querelle, soutenus par toute la Water Front Fédération. Pas à pas, la grève s'étendit. Les cuisiniers et les garçons qui avaient refusé de servir les conducteurs non syndiqués et leurs employés se mirent en grève. Les bouchers refusèrent de livrer la viande aux restaurants non syndiqués. L'« Employers' Association » s'organisa solidement contre les quarante mille travailleurs de San Francisco. Les boulangers de restaurants et les porteurs de pain firent grève, suivis par les laitiers, leurs conducteurs de voitures et les plumeurs de volailles. La corporation de la maçonnerie soutint la révolte et la ville fut en proie au plus grand désordre.

Cependant, il n'y avait encore que San Francisco. Les intrigues d'Hegan l'emportèrent et la campagne de Daylight avança rapidement. Une puissante organisation de lutte connue sous le nom de « Pacific Slope Seaman's Union » ne voulut pas faire naviguer les bateaux dont la cargaison avait été chargée par la racaille et les renards. L'Union rédigea son ultimatum, puis proclama la grève. Tel avait été de tout temps le désir de Daylight. Chaque navire qui arrivait était

au large accosté par des délégués de l'Union et l'on débarquait l'équipage. Puis, suivirent les marins, les chauffeurs, les ingénieurs et tout le personnel de bord. Chaque jour le nombre des navires immobilisés augmenta. On ne pouvait pas embaucher un équipage provisoire, car les hommes de l'Union, de solides gaillards entraînés à la dure école de la mer, auraient, dans leur fureur, fait couler le sang et semé la mort parmi les renards. La grève s'étendit sur toute la côte du Pacifique, jusqu'à ce que les ports fussent encombrés de navires abandonnés et que l'exportation fût suspendue. Les jours, les semaines coulèrent et la grève se maintint. Le « Coastwise Steam Navigation Company » et l'« Hawaiian, Nicaraguan et Pacific-Mexican Steamship » furent complètement arrêtés. On dépensait des sommes effrayantes pour combattre la grève et on n'aboutissait à rien, tandis que chaque jour, la situation empirant, le cri de « La paix à tout prix » devint général. Cependant, elle ne fut conclue que lorsque Daylight et ses alliés eurent joué leur main et ramassé leurs gains ; alors une grande partie du continent put continuer ses affaires.

Quelques années plus tard, on remarqua, parmi les meneurs, que les uns avaient fait construire des hôtels particuliers, des maisons de rapport et voyagé dans l'ancien monde ; les autres et quelques « beaux parleurs » cherchant un avancement immédiat s'étaient poussés dans la politique et avaient recherché le contrôle de l'administration et des finances municipales. En fait, la situation particulière de San Francisco était due surtout à la grande bataille livrée par Daylight et même la ville n'en avait pas imaginé les proportions. Les détails de cette partie, qui n'étaient guère connus que par la rumeur publique, se répandirent rapidement et Daylight devint un être détesté, haï. Lui-même n'avait pas cru que son incursion dans les compagnies de navigation eût

pu prendre des proportions aussi colossales. Le résultat était digne de lui : il avait joué avec passion et il avait gagné, anéantissant les deux compagnies et pillant sans merci les actionnaires par des méthodes parfaitement légales. Comme il est naturel, ses alliés, en plus des lourdes sommes qu'il leur avait payées, se récompensèrent eux-mêmes en s'arrogeant des avantages qui, plus tard, leur permirent de frustrer la ville. Son alliance avec une bande de coupe-jarrets amena un grand nombre de brigandages. Mais il n'en éprouva aucun remords. Il se souvint d'une maxime qu'il avait autrefois entendu dire par un vieux prédicateur : « Ceux qui s'élèvent par l'épée périront par l'épée. » On court la chance quand on joue avec des coupe-jarrets ; lui s'en tirait indemne. Voilà ! Il avait gagné ! Tout n'est que jeu et guerre entre hommes robustes. Les imbéciles ne comptent pas. Ils sont toujours malmenés ; il avait tiré cette conclusion du peu d'histoire qu'il connaissait. San Francisco avait voulu la guerre : il la lui avait déclarée. Tel est le jeu. Les puissants font la même chose, sur une plus vaste échelle seulement.

– Ne parlez donc pas de moralité et de devoir civique, répondit-il à un interviewer obstiné ; si, demain, vous abandonniez votre journal pour écrire dans un autre, vous écririez ce qu'on vous dicterait. Aujourd'hui vous parlez de moralité et de devoir civique ; demain, au nom de cette même moralité, vous soutiendrez une compagnie de chemins de fer véreuse. Vous gagnez à peu près trente dollars par semaine ; c'est votre prix ; mais votre journal vend votre travail un peu plus cher. Si on paye le journal, il change sa mauvaise politique actuelle pour une autre également mauvaise, et vous appelez ça moralité et devoir civique.

« Et tout ça parce qu'un exploiteur naît à chaque minute. Tant que le monde supportera cet état de choses, les

exploiteurs prospéreront. Les actionnaires et les gens d'affaires pourraient se taire après avoir été exploités, mais vous n'en avez jamais entendu un seul crier quand c'est un autre qu'ils roulent et qu'ils torturent. Cette fois-ci ils ont été tous roulés, c'est tout. Et ils font les poules mouillées ! Mais ces gens-là, mon ami, voleraient le pain aux affamés, et l'or dans les dents des cadavres ; et ils hurleraient si un de ces cadavres s'avisait de leur administrer une raclée ; grands et petits, vous avez été étrillés avec la même brosse. Regardez, votre Sugar Trust, avec ses millions, il vole cependant comme un vulgaire voleur de New York, et il frustre le gouvernement. Moralité et devoir civique… oubliez ça, mon ami.

CHAPITRE VIII

La civilisation n'avait pas amélioré Daylight. En vérité, ses habits étaient de meilleure coupe, ses manières avaient gagné et il parlait un anglais plus correct. Comme joueur et comme dominateur, son intelligence s'était remarquablement développée. Il avait pris l'habitude d'une vie plus large, et son esprit s'était aiguisé aux luttes farouches et compliquées avec les hommes. Mais sa nature s'était endurcie : il n'avait plus la bonté simple et gaie d'autrefois. Il ne connaissait aucun des raffinements essentiels de la civilisation. Il ignorait même leur existence. Il était devenu cynique, amer et brutal. Le pouvoir avait agi sur lui comme sur tous les hommes. Se méfiant des grands exploiteurs, méprisant le troupeau des exploités stupides, il n'avait confiance qu'en lui seul. Il avait de sa personne une opinion excessive et erronée ; par contre, il avait annihilé en lui la considération bienveillante pour les autres – ou même les simples égards de politesse – et il n'avait gardé en lui que l'adoration de lui-même sur l'autel de l'égoïsme.

Il n'était plus, physiquement, l'homme aux muscles de fer, descendu de l'Arctique. Il ne faisait pas assez d'exercice, mangeait plus qu'il ne fallait et buvait trop aussi. Ses muscles devenaient flasques et son tailleur attira son attention sur un commencement d'embonpoint, car, effectivement, il prenait du ventre. Cette altération physique se lisait également sur sa figure. Son visage maigre d'Indien s'altérait à la ville ; par suite de ce changement, sous ses pommettes accentuées, les creux légers de ses joues s'étaient remplis. On voyait sous ses yeux une ombre de bouffissure. Son cou

avait épaissi et on remarquait nettement les plis et les replis de son double menton. L'effet de l'ascétisme d'autrefois, provenant de privations et de labeurs terrifiants, avait disparu ; ses traits étaient plus gros et plus durs, trahissant tous les signes de la vie qu'il menait, dénotant l'égoïsme arrogant de cet homme, sa dureté et sa brutalité.

Même ses goûts s'étaient avilis. Jouant seul, méprisant la plupart de ses collègues qu'il n'aimait pas ou ne comprenait pas, se rendant tout à fait indépendant, il trouva peu de points de contact avec ceux qu'il pouvait fréquenter, comme les membres de l'Alta-Pacific. En vérité, au plus fort d'une bataille avec les deux compagnies de navigation à vapeur et quand son incursion eût infligé aux affaires des pertes incalculables, on lui avait demandé de donner sa démission à l'Alta-Pacific. Cette proposition lui plut assez et il avait trouvé de nouveaux cercles, tels que le Riverside, organisés et dirigés par des patrons de la ville. Et vraiment, il préférait de beaucoup ces hommes. Ils étaient plus primitifs, plus simples et ils ne posaient pas. C'étaient d'honnêtes boucaniers qui cherchaient à tirer le meilleur parti du jeu qu'ils jouaient avec franchise ; leur apparence était rude et sauvage, mais au moins ils n'avaient pas ce vernis que donne l'hypocrisie rebutante ou aimable. Désirant que cette démission restât secrète, le cercle en avait informé les journaux à titre privé. Ceux-ci la publièrent bruyamment ; Daylight ricana et se tut, mais il garda de la rancune contre plus d'un membre du cercle, et il se promit bien de leur faire sentir un jour sa patte écrasante de financier du Klondike.

L'attaque impétueuse déchaînée par la presse dura plusieurs mois ; elle aigrit au dernier degré l'humeur de Daylight. Pas un événement de sa vie qui ne fût tourné en crime ou en vice. Le public fit de lui un monstre d'iniquité et cette

réputation acheva d'anéantir le dernier espoir qu'il conservait de mieux connaître Dede Mason. Il sentait qu'elle ne pourrait pas avoir de bienveillance pour un homme tel que lui ; après avoir porté ses appointements à soixante-quinze dollars par mois, il chercha graduellement à l'oublier. Morrison informa la sténographe de cette augmentation, elle remercia Daylight, et ce fut tout.

Un samedi, se sentant accablé, déprimé, fatigué par la ville et le tumulte, il s'abandonna à un caprice qui, plus tard, joua un rôle décisif dans sa vie. Le désir de sortir de la ville pour respirer l'air de la campagne et pour contempler de nouveaux horizons en fut la cause. Cependant, il donna comme prétexte une inspection à la briqueterie qu'Holdsworthy lui avait laissée.

Il passa la nuit dans un petit hôtel de campagne, et le dimanche matin, à califourchon sur un cheval bien sellé, loué au boucher de Glen Ellen, il sortit du village. La briqueterie était tout près, dans la plaine que borde la Sonoma. On distinguait les fours entre les arbres, et d'un coup d'œil à gauche, il aperçut, à un demi-mille, un bouquet d'arbres incliné sur les pentes douces de la montagne de Sonoma. La montagne elle-même, toute boisée, se dressait derrière ; les arbres de la colline semblaient l'appeler. L'air sec, traversé par les rayons de soleil de ce printemps précoce, le grisa comme du vin. Il le but inconsciemment en aspirations profondes. L'inspection de la briqueterie était fastidieuse. Il se sentait excédé de toutes ces affaires, et les collines boisées l'appelaient. Il avait un cheval entre ses jambes, un bon cheval décidément, qui lui rappelait les poulains sauvages qu'il avait montés étant enfants dans l'Orégon oriental. Il s'était jadis quelque peu livré à l'équitation, et le bruit du mors et le

craquement de la selle de cuir lui semblaient bons maintenant.

Décidé à s'adonner au plaisir d'abord, puis à visiter la briqueterie, il monta sur la colline et chercha un chemin dans la campagne pour atteindre les bois. Il quitta la route dès la première barrière et galopa dans un champ de foin. Des graines jonchaient les deux côtés du sentier et il huma à pleines narines leur chaud arôme. Les alouettes voletaient autour de lui et on entendait de partout des notes mélodieuses. À l'état de la route, il s'aperçut qu'on y avait tiré de l'argile pour la briqueterie maintenant délaissée. Se contentant d'une rapide inspection, il avança jusqu'à la fosse d'argile – une énorme cicatrice au flanc de la colline. Mais il ne s'y attarda guère ; il retourna vers la gauche et quitta la route. On ne voyait même pas une ferme. Quel délicieux contraste avec la ville aux foules compactes. Maintenant, il chevauchait en plein bois. Il traversa une petite clairière parsemée de fleurs et vit une source. Étendu à plat ventre, il but longuement cette eau claire, regarda autour de lui et sentit brusquement la beauté de la nature. Ce fut comme une découverte ; il ne l'avait jamais remarquée auparavant, et puis, il avait tant oublié ! On ne pouvait pas s'occuper de haute finance et garder contact avec ces choses. Comme il buvait l'air, le paysage, le chant lointain des alouettes, il éprouva le soulagement du joueur de poker qui quitte la table de jeu où il a passé la nuit entière et, après l'atmosphère alourdie, goûte la fraîcheur matinale.

Au pied du monticule, il vit une barrière brisée et pourrie qui, à en juger par son aspect, était vieille de quarante ans au moins. C'était l'œuvre d'un des premiers pionniers venus en ce pays après le temps de l'or. Ici, les bois étaient épais ; cependant, les futaies n'étaient pas embroussaillées,

et sous le dôme de branches qui voilait le ciel, il put néanmoins se promener. Il arriva dans un champ de plusieurs acres où, après le chêne, le manzanita et le madrono, venaient des bois rouges majestueux. Au flanc d'une pente escarpée, de magnifiques bois rouges semblaient s'être réunis en bouquet près d'une petite source murmurante.

Il arrêta son cheval, car un lis sauvage de Californie poussait à côté de la source. C'était une fleur merveilleuse qui croissait là, dans la nef formée par les grands arbres. Elle était haute de huit pieds au moins, et sa tige s'élançait fine, verte et nue aux deux tiers de sa longueur, puis éclatait une floraison de clochettes molles et blanches comme la neige. Et de cette tige unique partaient des centaines de fleurs, délicatement posées et d'une fragilité éthérée. Daylight n'avait jamais rien vu de semblable. Son regard se promena lentement autour de lui. Mû par un sentiment presque religieux, il enleva son chapeau. Quelle différence ! Ici, on ne connaissait ni le mépris ni la haine ; c'était pur, frais, beau, et cette fleur, il la pouvait respecter. L'atmosphère était d'un calme sacré, comme celle d'une église. Il semblait que des sentiments plus élevés vous inspiraient ; il éprouva de ces impressions, et d'autres, en regardant autour de lui. Ce n'était pas une idée de son esprit. Il sentait simplement, sans y penser le moins du monde.

Sur le talus qui dominait la source poussaient un fin capillaire et, au-dessus, une broussaille de fougères. Çà et là gisaient de gros troncs moussus d'arbres tombés ; les uns s'étaient lentement enfoncés dans le sol, les autres émergeaient encore. Plus loin, dans une clairière, la vigne vierge et le chèvrefeuille se balançaient des chênes noueux en somptueux rideau vert. Un écureuil se faufila sur une branche et le regarda. On entendait au loin les coups de bec

d'un pivert, mais ils ne troublèrent ni le silence ni la majesté de ce lieu. Le bruissement paisible de la forêt ajoutait encore à cette solitude. Le bouillonnement de la petite source et l'apparition fugace de l'écureuil gris avaient coupé, et en quelque sorte mesuré, le silence et l'immobilité.

– On se croirait à un million de milles de tout, murmura Daylight.

Ses yeux se reposèrent encore sur le merveilleux lis près de la source bouillonnante.

Il attacha son cheval et se promena à pied sur les hauteurs. Leurs sommets étaient couronnés de sapins séculaires et leurs flancs étaient garnis de chênes, de madronos et de houx. La jolie futaie de bois rouges était traversée par une gorge, petite mais profonde, qui séparait les monticules. Ici, Daylight ne put trouver un passage pour son cheval et il dut retourner vers le lis, près de la source. Conduisant sa bête par la bride, lui-même hésitant, trébuchant, il se fraya un chemin sur le versant de la colline. Et toujours les fougères s'étendaient sous ses pieds, et toujours, la forêt montait avec lui, formant une voûte sur sa tête, et toujours une joie pure et douce charmait ses sens.

Il arriva au sommet, dans un fouillis inextricable des jeunes madronos aux troncs veloutés qui couvraient un côté de la colline et descendaient dans un petit val. Comme le soleil était éblouissant, il s'arrêta et se reposa, car il haletait de fatigue. Il ne s'était jamais senti jusqu'ici le souffle aussi court et les muscles si facilement lassés par une montée un peu raide. Un petit ruisseau courait au bas de ce petit val, traversant une petite plaine tapissée d'herbes, de némophiles blanches et vertes qui montaient jusqu'aux genoux.

Ce versant était couvert de lis et d'hyacinthes sauvages que son cheval foulait d'un pied prudent et mal assuré.

Daylight traversa le ruisseau, et sur une colline basse et rocheuse, il suivit un sentier défoncé par le bétail, traversa une forêt rousse de manzanitas et déboucha dans une autre petite vallée, serpentée par un ruisselet qui bordait une prairie. Un lièvre se faufila hors d'un buisson, fila sous les naseaux du cheval, sauta le ruisselet et se perdit du côté opposé dans une touffe de chênes. Tout en chevauchant dans la prairie, Daylight contempla le paysage avec admiration. Bientôt, il partit au petit galop en sautant comme une antilope, il sauta dans la prairie, sauta sur la barrière, et en sautant il disparut plus loin, dans un petit taillis accueillant. Sa joie était sans bornes. Il lui semblait n'avoir jamais été aussi heureux. Sa vieille connaissance des bois était réveillée et tout l'intéressait : la mousse sur les arbres et sur les rameaux ; les touffes de gui qui pendaient aux chênes ; les terriers des rats ; le cresson qui poussait dans les anses aux eaux stagnantes du petit courant ; les papillons qui se jouaient dans les ombres et dans les rayons du soleil ; les geais bleus aux taches éclatantes qui volaient à la lisière de la forêt ; les petits oiseaux, comme les roitelets, qui sautillaient dans les buissons en imitant le cri plaintif de la caille ; le pivert à la crête pourpre qui, ayant cessé de becqueter, épiait, la tête dressée de côté. Traversant le ruisselet, il gagna une vieille route défoncée que la génération précédente avait certainement utilisée quand la prairie avait été déboisée de ses chênes. Sur la cime mince d'un bois rouge brisé par la foudre, il aperçut un nid de hiboux. Et pour compléter ce charme champêtre, son cheval, en trébuchant, fit partir des cailles qui couvaient, et elles remplirent l'air du bruit de leur fuite. Il s'arrêta et regarda les petits qui fuyaient sur le

sol devant lui en écoutant l'appel anxieux des femelles cachées dans les fourrés.

– C'est rudement mieux que les maisons de campagne et les maisonnettes de Menlo Park, dit-il tout haut ; et si jamais j'ai eu envie de goûter la vie champêtre, c'est bien aujourd'hui.

La vieille route le conduisit à une clairière où douze acres de vigne poussaient sur un terrain rouge foncé. Un sentier, encore quelques arbres et des fourrés, puis il arriva au pied du versant sud-est de la colline. Une petite ferme, dont la vue s'étendait sur la vallée de Sonoma, dominait un grand vallon tout boisé. Blottie, ainsi que sa grange et ses dépendances, dans un pli de la colline, elle se trouvait abritée des vents d'ouest et du nord. On avait comblé et nivelé une dépression au flanc de la colline pour servir de potager. La terre en était grasse et noire, et l'eau coulait en abondance, car il vit plusieurs robinets restés grands ouverts.

La briqueterie était bel et bien oubliée. Comme il n'y avait personne dans la ferme, Daylight descendit de cheval, parcourut le potager, mangea des fraises et des pois, pénétra dans la grange, et, tout en roulant et en fumant des cigarettes, il regarda la herse, la charrue rouillée et s'amusa aux contorsions des poussins et des mères poules. Un sentier s'ouvrait devant lui, il le suivit et descendit dans une grande gorge. Un tuyau parallèle au sentier sortait du sol et remontait, pensa Daylight, à la source même du ruisseau. Les parois de cette gorge étaient hautes de plusieurs centaines de pieds, et les arbres non taillés étaient si touffus que l'endroit était plongé dans une ombre perpétuelle. Il mesura de l'œil des sapins qui avaient cinq ou six pieds de diamètre et certains bois rouges étaient encore plus gros ; l'un d'eux, tout

tordu, avait au moins dix à onze pieds de largeur. Le sentier aboutissait à une petite digue où s'adaptait le tuyau qui arrosait le potager. Des aunes et des lauriers bordaient le ruisseau, et il s'enfonça dans des broussailles de fougères qui montaient plus haut que sa tête. La terre était entièrement recouverte d'une mousse veloutée d'où sortaient des capillaires et des fougères dorées. Sauf le barrage, c'était une forêt vierge. La cognée n'y avait pas pénétré ; les arbres mouraient de vieillesse ou s'abattaient violemment les jours d'orage en hiver. D'énormes troncs couverts de mousse gisaient et s'enfonçaient lentement dans le sol. Quelques-uns étaient complètement enterrés, bien qu'on les distinguât encore sous une légère couche de terre. D'autres étaient jetés en travers du courant et, près d'un grand arbre tombé, des arbustes déracinés par la chute s'étaient replantés et refleurissaient ; leurs racines baignaient dans le courant, tandis que le soleil, par une trouée dans le dôme de verdure, éclairait leurs jeunes cimes.

De retour à la grange, Daylight remonta à cheval, quitta la ferme et partit dans des gorges plus sauvages, sur des pentes plus escarpées. Maintenant, rien ne pouvait plus satisfaire son humeur joyeuse, si ce n'est l'ascension de la Sonoma Mountain. Et, trois heures plus tard, là-haut, sur la crête, il arriva fatigué, en nage, les vêtements déchirés, les mains écorchées, mais ses yeux brillaient d'une joie inexprimable. Il goûtait le bonheur fautif de l'écolier qui flâne. La grande table de jeu de San Francisco semblait bien loin. Il goûtait plus qu'un bonheur fautif ; il croyait sortir d'un bain régénérateur. Le vice, la mesquinerie, la bassesse qui remplissent l'existence des citadins étaient bannis ici. Sans y réfléchir, il se sentait purifié, moralement élevé. Lui eût-on demandé de définir ses sensations, il eût répondu simplement qu'il s'amusait, car il n'avait pas conscience du charme

immense que la nature exerçait sur son corps et sur sa pensée, corrompus par la ville : charme d'autant plus puissant qu'il descendait de générations sauvages et que la civilisation n'avait été pour lui que très superficielle.

Sur le sommet de la montagne de Sonoma il n'y avait aucune maison, et, seul, sous le ciel azuré de Californie, il se promena en tenant son cheval par la bride sur la lisière au sud du pic. À ses pieds, vers le sud et vers l'ouest, s'étendaient d'immenses pâturages, coupés par des gorges boisées ; ils s'abaissaient, remontaient, s'abaissaient encore, remontaient encore, puis, par degrés, s'inclinaient jusqu'à la vallée de Pétaluna et se prolongeaient, plats comme une table de billard ou une carte de marine, en mosaïques et en carrés d'une régularité géométrique, formés par les grandes propriétés de culture. Là-bas, à l'ouest, des chaînes de montagnes se découpaient dans la brume pourprée qui montait des vallées ; plus loin, brillait l'étendue argentée du Pacifique. En se haussant sur ses étriers, il vit l'ouest et le nord, de Santa-Rosa au mont Saint-Helena ; puis, très loin, au-delà de la vallée de Sonoma, l'est, jusqu'à la chaîne qui cachait la vallée de Napa. Sur la même ligne que le petit village de Glen Ellen, il découvrit une excavation dans le versant oriental de la vallée de la Sonoma. Il crut d'abord que c'était le carreau d'un tunnel de mine, mais, se souvenant que la contrée n'était pas aurifère, il continua au sud-est son exploration, où, au-dessus des eaux de la baie de San Pablo, il aperçut, clairs et lointains, les deux pics du mont Diabolo. Le mont Tamalpais se dressait au sud, et à cinquante milles de là, à l'endroit où les grands vents du Pacifique soufflent dans la Golden Gate, la fumée de San Francisco s'étendait sous le ciel en brouillard bas.

– Il y a longtemps que je n'ai vu d'un coup autant de campagne, dit-il tout haut.

Il partit à regret, et pendant une heure il ne put s'arracher de ce lieu et se décider à descendre la montagne. Il prit, pour s'amuser, un chemin nouveau et il n'atteignit les monticules boisés qu'au déclin du jour. Et là, sur un des sommets, ses yeux perçants aperçurent un coloris de vert tout à fait différent de ceux qu'il avait vus pendant cette journée. En regardant mieux, il distingua trois cyprès que seule, pensa-t-il, une main humaine avait pu planter en cet endroit. Poussé par une curiosité puérile, il décida d'aller jusque-là. Mais les bois étaient si touffus et les pentes si raides qu'il dut descendre de cheval et marcher, se traînant parfois sur les mains et sur les genoux pour se frayer un chemin dans les fourrés les plus épais. Il arriva tout à coup aux cyprès. Une vieille barrière, petite et carrée, les entourait, et les pieux, remarqua-t-il, avaient été taillés et affilés à la main. L'enceinte renfermait deux tombes d'enfants. Les tableaux en bois, taillés aussi à la main, disaient leur histoire : « ***Petit David, né en*** 1855, ***mort en*** 1859, ***et Petite Sily, née en*** 1853, ***morte en*** 1860 ».

– Les pauvres petits, murmura Daylight.

Ces tombes dénotaient des soins récents. Des bouquets flétris de fleurs sauvages les recouvraient, et les lettres de l'inscription avaient été fraîchement repeintes. Guidé par les fils de fer, Daylight chercha un sentier qu'il trouva du côté opposé à celui par où il était venu. Il tourna autour des monticules, remonta à cheval et se dirigea vers la ferme. La fumée d'une cheminée montait dans l'air ; bientôt, il conversait avec un jeune homme, mince et nerveux, qui n'était, comme il l'apprit, que le locataire de la ferme. Était-elle

grande ? Elle n'avait que cent quatre-vingts acres, bien qu'elle parût beaucoup plus vaste parce qu'elle était irrégulièrement tracée. En comprenant la glaisière et tous les monticules, ses limites qui couraient le long de la grande gorge n'avaient guère qu'un mille.

– Vous voyez, dit le jeune homme, c'était un tel fouillis quand on a commencé à défricher le pays que les fermiers ont acheté la bonne terre où elle se trouvait. C'est pourquoi les limites sont si déchiquetées.

Sa femme et lui menaient une existence laborieuse, sans cependant travailler trop durement. Ils ne payaient qu'un petit loyer. Hillard, le propriétaire, vivait à l'aise du revenu de la glaisière ; il possédait de grandes fermes et des vignes dans les plaines de la vallée. La briqueterie donnait dix cents par mètre cube d'argile. La terre, en certains endroits de la propriété, était grasse et labourée comme le potager et la vigne, mais le reste était tout à fait inculte.

– Vous n'êtes pas un fermier ? demanda Daylight.

Le jeune homme rit et secoua la tête.

– Non, je suis télégraphiste, mais nous avons décidé, ma femme et moi, de prendre deux ans de vacances… et nous sommes venus ici. Le temps sera bientôt fini. À l'automne, après les vendanges, je retourne à mon bureau.

La vigne, de la belle vigne à vin, couvrait environ onze acres. Il faisait pousser presque tout ce qui servait à leur nourriture, et si la propriété avait été à lui, il aurait planté un petit verger. La terre était fertile. Les pâturages s'étendaient par toute la ferme, et dans les parties défrichées, quinze acres environ, le foin de montagne poussait si bien que la

tonne se vendait trois et cinq dollars plus cher que le foin de la vallée.

Et comme il l'écoutait, Daylight se sentit subitement jaloux de ce garçon qui vivait heureux parmi cette campagne qu'il venait de parcourir.

– Pourquoi, tonnerre ! retournez-vous à votre bureau ? demanda-t-il.

Le jeune homme sourit avec regret.

– C'est parce qu'on n'avance pas ici… (il hésita un instant)… et il y a des dépenses en perspective. Le loyer compte, si petit qu'il soit ; et, d'ailleurs, je ne suis pas assez fort pour faire valoir cette ferme. Si elle m'appartenait ou si j'étais un gaillard comme vous, je ne demanderais pas mieux. Ma femme aussi.

Le triste sourire repassa sur son visage.

– Vous voyez, nous sommes des campagnards, et après avoir trimé à la ville, nous avons senti que nous préférions la campagne. Nous voulons arriver, pour pouvoir un jour acheter un lopin de terre et y demeurer.

Et les tombes des enfants ? Oui, il avait sarclé et repeint l'inscription. C'était devenu une coutume et celui qui habitait la ferme la suivait toujours. Chaque été, disait-on, le père et la mère étaient venus visiter les tombes ; puis, un jour, on ne les avait plus revus ; alors le vieil Hillard avait continué. Et l'excavation sur le versant opposé de la vallée ? une mine abandonnée. Les hommes y avaient travaillé longtemps, car les indications avaient été bonnes. Mais ceci remontait à bien des années. On n'avait jamais touché de mine féconde dans la vallée, bien qu'on eût creusé, remué partout, car

trente ans auparavant il y avait eu une sorte d'invasion dans le pays.

Une jeune femme d'apparence frêle appela de la porte son mari pour dîner. Daylight pensa d'abord que l'existence citadine ne lui avait pas réussi ; puis, en remarquant le léger hâle de son teint et la saine animation de sa physionomie, il en conclut que la vie champêtre lui convenait tout à fait. Il refusa leur invitation à dîner et continua vers Glen Ellen ; ses genoux s'étaient détendus sur les flancs du cheval et il fredonnait de vieilles chansons. Il descendit une route raboteuse et sinueuse, traversa des pâturages couverts de chênes avec, çà et là, des halliers de manzanitas et des percées qui découvraient toute la vue. Il écouta avec délices l'appel de la caille et il éclata d'un rire franc en voyant un petit mulot s'enfuir en criant sur un talus, glisser sur la terre éboulée, tomber, se précipiter sous les naseaux du cheval et, toujours criant, grimper se réfugier dans un chêne.

Ce jour-là, Daylight ne put s'astreindre à suivre la route ; il coupa à travers champs, mais comme il aboutit à un vallon barré, il dut suivre un sentier agréable qui le mena à une petite cabane. Les portes et les fenêtres étaient ouvertes ; une chatte allaitait ses petits sur le seuil, mais il n'y avait personne. Il descendit le sentier qui traversait la gorge. À mi-chemin, il rencontra un vieillard qui remontait dans la lumière du soleil couchant. Il portait à la main un seau de lait écumeux. Il était sans chapeau ; des cheveux blancs comme la neige et une barbe blanche encadraient sa figure vermeille de santé et satisfaite du beau déclin de cette chaude journée. Daylight n'avait jamais vu personne qui eût l'air aussi heureux.

– Quel âge avez-vous, mon bonhomme ? demanda-t-il.

– Quatre-vingt-quatre ans, répondit l'autre. Oui, monsieur, quatre-vingt-quatre ans, et plus actif que beaucoup.

– Vous devez vous bien soigner, dit Daylight.

– Je ne sais pas ce que c'est. Je ne suis pas fainéant. J'ai traversé les Plaines avec un attelage de bœufs et j'ai battu les Injins en 51. J'étais alors père de sept gamins. Je devais avoir l'âge que vous avez maintenant, ou à peu près.

– Vous ne vous sentez pas seul ici ?

Le vieux posa le seau de lait et réfléchit.

– Ça dépend, dit-il gravement. Je ne me suis jamais senti seul, sauf quand ma pauvre femme est morte. Il y a des gens qui se sentent isolés dans les foules, et je suis de ceux-là. C'est seulement quand je vais à Frisco que je me sens perdu ; aussi, je n'y vais plus, merci ! pour en mourir ! Je me plais bien ici. Je suis dans la vallée depuis 54 – un des premiers établis après les Espagnols.

Daylight poussa sa bête en disant :

– Allons, bonsoir, mon bonhomme, et restez-y. Vous avez tué tous les jeunes et je devine que vous avez dû en enterrer pas mal.

Le vieux se mit à rire, et Daylight continua son chemin ; il se sentait délicieusement en paix avec lui-même, avec l'humanité. Il lui semblait revenir aux joies des pistes et des camps du Yukon. Il ne pouvait chasser de ses yeux la vision de ce vieux pionnier et il le revoyait gravir le sentier dans la clarté du soleil couchant. Il avait bien quatre-vingt-quatre ans. L'idée de suivre cet exemple pénétra dans l'esprit de Daylight, mais l'attrait du grand jeu de San Francisco fut le plus fort.

– De toute façon, décida-t-il, quand je serai vieux, je quitterai le jeu ; j'irai m'installer dans un endroit comme celui-là et la ville pourra bien aller au diable.

CHAPITRE IX

Le lundi, au lieu de retourner à San Francisco, Daylight loua pour un jour encore le cheval du boucher, et traversant le fond de la vallée vers les collines du levant, il alla inspecter une mine. Celle-ci était plus sèche et plus rocheuse que celle qu'il avait vue la veille, et les coteaux abrupts étaient principalement couverts de chaparral épais et rabougri où l'on ne pouvait pas pénétrer à cheval. Il y avait dans les gorges de l'eau en abondance et une forêt luxuriante. La mine était abandonnée, mais pendant une demi-heure, il s'amusa à ramper tout autour. Comme il avait étudié les filons de quartz avant de venir dans l'Alaska, il profita de l'expérience acquise. L'histoire lui parut simple : grâce à de bonnes fouilles, on avait commencé le tunnel au flanc de la colline ; après trois mois de travail, l'argent avait manqué ; pendant la suspension des travaux, les hommes étaient partis pour chercher les petits travaux qui se présentaient ; puis, à leur retour, on avait donné une nouvelle direction aux recherches et, comme l'espoir du gain était toujours déçu, on s'était éloigné dans la montagne ; après des années d'attente, les hommes avaient tout abandonné et ils étaient partis définitivement. « Ils sont sans doute morts maintenant », pensa Daylight en se retournant sur sa selle pour regarder l'ancien carreau et l'entrée noire du tunnel.

Par plaisir, et comme il avait fait la veille, il suivit au hasard des petits sentiers en se frayant un chemin vers les sommets. Il déboucha sur une route qui montait, il la continua sur plusieurs milles et il aboutit dans une petite vallée tout encerclée de montagnes où une demi-douzaines de

pauvres fermiers cultivaient la vigne sur des coteaux escarpés. Plus loin, la route remontait. Le chaparral épais couvrait les collines exposées au vent, mais des sapins gigantesques s'élevaient dans les plis des gorges où poussaient aussi l'avoine sauvage et les fleurs.

Une demi-heure après, abrité par les sommets eux-mêmes, il arriva dans une clairière. Çà et là, la vigne s'étendait en carrés irréguliers où la pente et le sol lui étaient favorables. Daylight put voir combien le combat contre cette nature avait été dur ; et c'est elle qui, récemment, l'avait encore emporté ; le chaparral avait envahi les clairières ; des champs de vignes et des parties de champs n'étaient plus entretenus ; on les avait abandonnés aux mauvaises herbes ; et partout de vieilles barrières s'efforçaient vainement de se soutenir. La route aboutissait à une ferme entourée de larges dépendances. Plus loin, le chaparral barrait le chemin.

Dans la cour de la ferme, une vieille femme remuait le fumier avec une fourche et l'entassait dans la fosse.

– Eh bien, la mère, cria-t-il gaiement, vous n'avez donc pas d'homme pour faire cela pour vous ?

Elle s'appuya sur sa fourche, releva sa jupe à la taille, et le regarda tout amusée. Il vit alors que ses mains, usées par le travail, exposées à toutes les intempéries, étaient comme celles d'un homme, des mains calleuses, aux articulations larges et noueuses, et ses pieds, sans bas, étaient enfoncés dans de lourds sabots d'homme.

– Y a pas d'homme ici, répondit-elle. D'où venez-vous donc pour être monté jusque-là ? Arrêtez-vous un peu et entrez boire un verre de vin.

Et marchant gauchement, à grandes enjambées, comme un laboureur, elle le conduisit dans la plus grande bâtisse où Daylight vit un pressoir et tout un petit matériel pour faire le vin.

– La route est trop longue et trop mauvaise pour porter la vendange aux cuves de la vallée, expliqua-t-elle, et nous sommes obligés de faire le vin nous-mêmes.

Elle était seule avec sa fille, une veuve de quarante ans.

– On vivait mieux, autrefois, continua-t-elle, avant la mort du petit-fils : il a été combattre les sauvages des Philippines. Il a été tué là-bas, dans une bataille.

Daylight but un verre plein d'excellent riesling, bavarda quelques minutes, puis demanda un second verre.

– Oui, on parvenait tout juste à ne pas mourir de faim. Son mari et elle avaient occupé cette terre en 57 et ils l'avaient défrichée, cultivée ; mais l'homme était mort, et elle avait continué. Ça ne valait plus à présent la peine qu'on se donnait, mais que faire ? Depuis qu'il y avait le monopole du vin, c'était fini ! Et ce riesling ? Elle le portait au chemin de fer, au bas de la vallée où elle le vendait vingt-deux cents le gallon. Et le chemin était long ! Il fallait un jour pour aller et revenir. Sa fille était partie le matin avec la vinée.

Dans les hôtels, on vendait ce Riesling, et même du riesling de moins bonne qualité, de un dollar et demi à deux dollars la bouteille ; Daylight le savait. Et elle en tirait vingt-deux cents le gallon ! Tel était le jeu. Elle et toute son ascendance avant elle comptaient au nombre de ces stupides prolétaires qui travaillent, mènent leurs bœufs à travers les Plaines, défrichent et labourent la terre vierge, peinent tous les jours et à toute heure, paient les impôts, envoient leurs

fils et leurs petits-fils combattre et mourir pour le drapeau et, en retour, ce drapeau les protège si bien qu'ils peuvent vendre leur vin vingt-deux cents le gallon. Au Saint-Francis, on lui vendait ce vin deux dollars la bouteille, soit huit dollars le petit gallon. Depuis le moment où elle pressait son vin dans la clairière de la montagne jusqu'à l'heure où il le commandait à l'hôtel, il y avait une hausse de sept dollars soixante-dix-huit cents. Une clique de citadins à l'air engageant s'interposaient entre elle et lui pour établir ce compte. Et, en dehors d'eux, une horde prenait son butin. On appelait cela entreprise de chemin de fer, haute finance, banque, vente en gros, etc., mais, en définitive, c'est à eux qu'allait le gain, et elle n'avait que le reste, vingt-deux cents. Oh ! un exploiteur naissait à chaque minute, il en soupira et personne n'y pouvait rien ; c'était le jeu ; quelques-uns seulement gagnaient, mais c'était terriblement dur pour les exploités.

– Quel âge avez-vous, la mère ? lui demanda-t-il.

– Soixante-dix-sept ans en janvier prochain.

– Vous avez travaillé ferme, je suppose.

– Depuis l'âge de sept ans. Je suis restée dans le Michigan jusqu'à mon mariage et depuis j'ai toujours travaillé de plus en plus dur.

– Quand allez-vous vous reposer ?

Elle le regarda, et comme elle pensa que la question était ironique, elle ne répondit pas.

– Vous croyez en Dieu ?

Elle fit un signe de tête.

– Alors, vous retrouverez tout cela, lui dit-il avec assurance ; mais dans son cœur il s'étonna que Dieu laissât naître tant d'exploiteurs et qu'il ne défendît pas tous ces jeux dans lesquels on était volé depuis le berceau jusqu'à la tombe.

– Combien avez-vous de ce riesling ?

Ses yeux se portèrent sur les fûts et elle calcula :

– Juste huit cents gallons.

Il se demanda ce qu'il pourrait faire de tout cela, et chercha avec qui il pourrait spéculer.

– Que feriez-vous si je vous en donnais un dollar le gallon ? demanda-t-il.

– Je tomberais morte, bien sûr…

– Non ; parlons sérieusement.

– Je m'achèterais des fausses dents ; je recouvrirais le toit de bardeaux et j'achèterais une nouvelle charrette. La route est diablement mauvaise pour la vieille.

– Et après ?

– Je m'achèterais un cercueil.

– Tenez vous aurez tout ça, la mère, le cercueil et le reste.

Elle le regarda d'un air soupçonneux.

– Non, c'est sérieux. Et voilà cinquante dollars pour conclure le marché. Pas besoin de reçu. Ce sont les riches qui en ont besoin, leur mémoire est si diablement courte. Voici mon adresse. Vous porterez ce vin au chemin de fer. Et

maintenant, montrez-moi un chemin pour m'en aller. Je vais grimper au sommet.

Il s'enfonça dans les buissons de chaparral, suivit des sentiers à demi effacés qu'il gravit lentement jusqu'au sommet où il contempla à ses pieds la vallée de Napa et, en arrière, toute l'étendue jusqu'à la montagne de Sonoma.

– Quel beau pays, murmura-t-il, quel beau et doux pays !

Tournant tout autour vers la droite, il descendit les sentiers et chercha un autre chemin pour retourner dans la vallée de Sonoma ; mais ces sentiers semblaient ne pas aboutir et le chaparral de plus en plus épais croissait délibérément avec une force sauvage et même, après avoir gagné du terrain, les gorges et les petits pâturages étant trop raides pour son cheval, il fut obligé de revenir en arrière. Il ne s'en irrita pas. Tout l'amusait et il retrouvait ici sa vieille lutte contre la nature. Vers le soir, il se fraya un passage et suivit un sentier nettement tracé qui descendait dans une gorge aride. Il sentit alors un frisson de fraîcheur. Quelques minutes auparavant, il avait entendu l'aboiement d'un chien et, tout à coup, au-dessus de lui, sur le flanc nu de la colline, il vit bondir un grand chevreuil ; un chien de chasse, un superbe animal courait derrière lui. Daylight se haussa sur sa selle et les regarda disparaître ; son souffle était devenu un peu plus court, ses narines frémissaient comme s'il les poursuivait aussi, et dans ses os les vieux instincts de chasse et les souvenirs des jours passés avant sa venue dans les villes se réveillèrent douloureusement.

Un étroit ruban d'eau faisait suite au vallon desséché. Le sentier se jetait dans un chemin sous bois, traversait un petit plateau et continuait en route de campagne. Il n'y avait,

dans les environs immédiats, ni ferme ni maison. Le sol était maigre, les cailloux étaient à fleur de terre et en certains endroits, ils formaient la surface elle-même. Les manzanitas, des halliers, de jeunes chênes verts et un fourré bordaient cependant les deux côtés de la route. Tout à coup, d'un sentier de ce fourré, un homme déboucha si soudainement que Daylight pensa, pour ainsi dire, à l'apparition d'un lapin.

C'était un homme petit, aux vêtements rapiécés, nu-tête et la chemise ouverte sur la poitrine. Le soleil avait rougi et tanné sa figure, et les extrémités de ses cheveux couleur de sable semblaient blanchies par le peroxyde. Il fit signe à Daylight de s'arrêter et lui tendit une lettre.

– Si vous allez à la ville, je vous serai obligé de me mettre ceci à la poste, dit-il.

– Entendu.

Daylight mit la lettre dans sa poche.

– Vous habitez dans les environs, monsieur ?

Mais le petit homme ne répondit pas. Il regarda Daylight avec surprise et insistance.

– Je vous connais, dit-il enfin. Vous êtes Elam Harnish, Burning Daylight, comme les journaux vous appellent. C'est bien ça ?

Daylight acquiesça de la tête.

– Mais que diable faisiez-vous ici dans le chaparral ?

Daylight ricana en lui répondant :

– Je battais la générale pour trouver une bonne route agreste.

– Eh bien, je suis content d'avoir écrit cette lettre cet après-midi, continua le petit homme ; autrement, je ne vous aurais pas rencontré. J'ai vu très souvent votre photographie dans les journaux, et j'ai une bonne mémoire pour les figures. Je vous ai reconnu tout de suite. Je m'appelle Ferguson.

– Est-ce que vous habitez dans les environs ? répéta Daylight.

– Oui ; j'ai un petit champ de l'autre côté dans les buissons, à cent mètres d'ici, une jolie source, quelques arbres fruitiers et des haies de sureau. Venez voir. Et cette source est un délice. Jamais vous n'avez bu de l'eau comme celle-là. Venez la goûter.

Et Daylight, tenant son cheval par la bride, suivit, sous le tunnel de verdure, ce petit homme impatient et qui marchait d'un pas rapide ; ils débouchèrent dans une clairière, si l'on peut appeler clairière l'endroit où la nature sauvage et l'effort humain sont inextricablement mêlés. C'était, dans les collines, un coin minuscule protégé par les pentes du vallon. Quelques gros chênes dénotaient un sol fertile. Des éboulements successifs avaient formé le dépôt de terre. Sous les chênes, presque enfouis sous les branches, s'élevait une cabane rustique qui n'était même pas peinte et dont la large véranda, les chaises, les hamacs faisaient penser à une chambre à coucher de plein air. Daylight vit tout de ses yeux perçants. La clairière n'était pas symétrique ; elle suivait les morceaux de bonne terre, et une conduite d'eau arrosait séparément chaque arbre fruitier, chaque haie, chaque plant de légume. Ces canaux d'irrigation s'étendaient partout et l'eau coulait dans quelques-uns.

Ferguson chercha vivement des signes d'approbation sur le visage de son visiteur.

– Qu'en pensez-vous, hein ?

– Chaque bienheureux arbuste est élevé à la main, taillé comme par une manucure, dit Daylight en riant ; et la joie qui brillait dans ses yeux réjouit le petit homme.

– Vous voyez, je les connais tous comme s'ils étaient mes propres enfants. Je les ai plantés, soignés, nourris, élevés. Venez voir la source.

– C'est un vrai paradis, dit Daylight, en retournant à la maison, après avoir tout inspecté.

L'intérieur était surprenant. Quand la cuisine était finie dans le petit office, la cabane entière formait un vaste salon. Au centre, une grande table était jonchée de livres et de revues. Du plancher au plafond, tout l'espace disponible était couvert de rayons de bibliothèque. Il sembla à Daylight n'avoir jamais vu auparavant tant de livres réunis dans une seule pièce. Des peaux de chats sauvages, de rats, de daims étaient jetées sur le parquet de sapin.

– Je les ai tuées moi-même, et tannées moi-même, dit Ferguson avec fierté.

Le plus remarquable de la pièce était l'énorme cheminée de pierres rugueuses et de galets.

– Construite moi-même, proclama Ferguson, et, sacré Dieu ! elle tire ! Il n'y a jamais un jet de fumée, excepté dans le tuyau, et cela même pendant les grands vents du sud-est.

Daylight fut charmé par ce petit homme et sa curiosité s'éveilla. Pourquoi se cachait-il dans le chaparral avec ses

livres. Il n'était pas insensé : c'était évident. Pourquoi donc ? Tout cela avait un air d'étrangeté, et Daylight, en acceptant l'invitation à dîner, s'attendait presque à trouver en son hôte un mangeur de fruits crus ou un innocent maniaque de ce genre. À table, tandis qu'ils mangeaient du riz et un curry de lapin (ce dernier tué par Ferguson), ils s'entretinrent, et Daylight s'aperçut que son interlocuteur n'avait aucune manie gastronomique. Il mangeait ce qu'il aimait et ce qu'il voulait ; il évitait seulement les mets qu'il savait, par expérience, ne pas convenir à sa digestion.

Puis, Daylight supposa que la religion l'avait touché ; mais, dans une conversation à mots couverts sur les sujets les plus divers, il ne put relever la plus légère singularité. Après qu'ils eurent tous deux lavé, essuyé et rangé les plats, Daylight s'installa pour fumer confortablement et il le questionna.

– Voyons, Ferguson, depuis que nous sommes ensemble, je me suis demandé quelle était la raison qui vous avait poussé ici ; si vous n'aviez pas eu des ennuis je ne sais où ; mais qu'on me pende si j'ai trouvé. Qu'est-ce que vous pouvez bien faire ici ? Qu'est-ce qui vous y a amené ? Que faisiez-vous avant ? Allons, racontez-moi cela !

Ferguson montra franchement la joie que lui causaient ces questions.

– D'abord, commença-t-il, les médecins m'ont condamné. Ils m'ont donné au plus quelques mois à vivre, et cela après un séjour dans des sanatoriums, un voyage en Europe et un autre à Hawaii. Ils ont essayé l'électricité, la suralimentation, le jeûne. J'ai été un véritable échantillon d'expériences médicales. Ils m'ont ruiné avec leurs honoraires, tandis que j'allais de mal en pis. J'étais malade pour

deux raisons : d'abord, parce que j'étais né débile ; puis, parce que je ne vivais pas d'une façon naturelle, trop de travail, de responsabilité, de tension intellectuelle. J'étais éditeur-directeur du ***Times-Tribune***…

Daylight resta tout interdit, car le ***Times-Tribune*** était et avait toujours été le plus grand journal de San Francisco.

– … Et je n'étais pas assez résistant pour supporter ce surmenage. Naturellement, mon corps s'affaiblit et mon esprit aussi ; il fallait les soutenir avec du whisky, cela ne leur convenait guère ; pas plus que la vie de cercles et d'hôtels ne convenait à mon estomac et au reste de moi-même. C'est ce qui m'a rendu malade. Je vivais tout de travers.

Il secoua ses épaules et huma sa pipe.

– Quand les médecins m'ont abandonné, j'ai laissé les affaires et j'ai abandonné les médecins. Il y a quinze ans de cela. Dans ma jeunesse, je chassais ici pendant les vacances du collège, et quand je me suis senti abattu il m'a semblé que je me reprenais à aimer la campagne. Ainsi, j'ai tout quitté, absolument tout, et je suis venu vivre dans la vallée de la Lune. C'est, vous le savez, le nom indien de la vallée de Sonoma. J'ai traîné une première année bien misérable ; puis, j'ai construit la cabane, j'ai envoyé chercher mes livres. Auparavant, je ne connaissais ni le bonheur ni la santé. Regardez-moi maintenant et oserez-vous me dire que j'ai l'air d'avoir quarante-sept ans.

– On ne vous donnerait pas un jour de plus que quarante ans, avoua Daylight.

– Et cependant, le jour où je suis arrivé, on m'en aurait donné soixante, et il y a quinze ans de cela.

Ils parlèrent longuement, et Daylight vit le monde sous d'autres aspects. Cet homme n'était ni aigri ni cynique ; il se moquait des citadins et les traitait de fous ; il dédaignait l'argent, et chez lui la passion du pouvoir était morte depuis longtemps. Quant à l'amitié, il en parlait en termes acerbes.

– Qu'est-ce qu'ils sont devenus, tous ces garçons que je connaissais, ceux des cercles avec qui j'ai vécu côte à côte Dieu sait combien de temps ? Je ne leur devais rien, et quand j'ai disparu il n'y en a pas eu un pour m'écrire un mot et me dire : « Comment ça va, mon vieux ; est-ce que je peux faire quelque chose pour toi ? » Pendant quelques semaines, on disait : « Qu'est devenu Ferguson ? » Après cela, je n'ai plus été qu'un souvenir. Cependant, ils savaient tous que je n'avais que mes appointements et que j'avais toujours mené la vie large.

– Mais que faites-vous maintenant ? demanda Daylight. Vous avez besoin d'argent pour acheter des vêtements et des revues ?

– Une semaine ou un mois de travail de temps en temps y suffisent, je laboure en hiver, je vendange en automne et, pendant l'été, les fermiers ont toujours de petites corvées. Comme je n'ai pas besoin de beaucoup, je ne travaille pas trop. Je passe presque tout mon temps à me promener aux environs. Je pourrais écrire pour les revues et les journaux, mais je préfère le labourage et la vendange. Regardez-moi bien et vous verrez pourquoi. Je suis aussi résistant que les roches, et j'aime le travail. Mais, voyez-vous, un garçon doit s'entraîner. C'est une grande chose que de pouvoir cueillir des raisins pendant toute une longue journée et de rentrer le soir en sentant une fatigue saine, au lieu d'être dans un état d'affaissement physique. Cette cheminée, ces grosses

pierres, quand j'ai commencé, j'étais faible, chétif, anémique, un alcoolique dégénéré avec un courage de lapin ; j'avais cent fois moins de force qu'à présent, et quelques-unes de ces grosses pierres m'ont rompu le dos et le cœur. Mais j'ai continué, et j'ai usé mon corps comme la nature veut qu'on l'use, non pas en se courbant sur un bureau ou en buvant des rasades de whisky. Eh bien ! me voilà, je suis mieux entraîné, et cette cheminée, elle est belle, hein ?

« Maintenant, parlez-moi du Klondike, et comment vous avez mis San Francisco sens dessus dessous avec votre dernière affaire. Savez-vous que vous êtes un rude combattant, et vous avez frappé mon imagination, bien que ma raison plus pondérée me dise que vous êtes un fou comme les autres. La soif du pouvoir ! quelle terrible maladie ! Pourquoi n'êtes-vous pas resté dans votre Klondike ? ou pourquoi ne pas vous libérer et mener une vie naturelle, comme la mienne par exemple ? Vous voyez, je veux vous questionner, aussi. Maintenant, parlez, que je vous écoute un peu.

Ce ne fut qu'à dix heures que Daylight quitta Ferguson. En cheminant à la clarté stellaire, l'idée lui vint d'acheter une ferme de l'autre côté de la vallée. Il ne songeait pas à vivre uniquement de ce revenu. Sa partie était à San Francisco. Mais il aimait les fermes ; aussi, dès qu'il arriverait à son bureau, il entrerait en pourparlers avec Hillard. D'ailleurs, cette ferme comprenait la glaisière, et si jamais il essayait d'en tirer parti, il reprendrait avantage sur Holdsworthy.

CHAPITRE X

Le temps passait et Daylight continuait à jouer. La partie venait d'entrer dans une nouvelle phase. La passion du pouvoir pour le simple plaisir de jouer et de gagner s'était transformée en une soif de vengeance. Daylight avait gardé de la rancune contre plusieurs personnalités de San Francisco, et parfois il prenait sa revanche par des coups foudroyants. Il ne demandait point de quartier ; il n'en faisait pas non plus. Tous le craignaient, le haïssaient, sauf Larry Hegan, son avocat, qui aurait donné sa vie pour lui. Mais il était le seul avec qui Daylight se sentît vraiment à l'aise, quoiqu'il fût dans les meilleurs termes de camaraderie avec les rudes patrons sans principes qui dirigeaient le Riverside Club.

D'autre part, l'attitude de San Francisco à son égard avait changé. Comme ses méthodes de boucanier à l'emporte-pièce menaçaient d'une façon un peu spéciale, mais sérieuse, les joueurs plus orthodoxes de la finance, on était heureux de le laisser seul. Il leur avait déjà montré combien il était excellent de ne pas réveiller le chat qui dort. Ceux qui connaissaient le danger de tomber dans ses grosses pattes d'ours s'efforçaient même de l'apaiser et de gagner son amitié. L'Alta-Pacific lui proposa en secret de le réadmettre, mais il refusa. Il poursuivait plusieurs membres de ce cercle, et il attendait une occasion favorable pour s'élancer sur eux et les déchirer. Même les journaux, sauf une ou deux exceptions, cessèrent leurs attaques et le respectèrent. Bref, on considéra qu'il était préférable de laisser tranquille cet homme au visage glabre et osseux descendu des déserts de l'Arctique. Quand il avait envahi les deux compagnies de

navigation à vapeur, toute la meute avait frappé et l'avait harcelé, mais il lui avait fait face de tous les côtés en la cinglant dans la bataille la plus féroce que San Francisco ait jamais livrée. On avait peine à oublier la grève du Pacific Slope Seaman et la capitulation de la municipalité devant les patrons et les greffiers du travail. L'anéantissement de Charles Klinkner et de la Californie et Altamont Trust Company avait été un avertissement. Mais ce cas était resté isolé ; on avait cru dans la force du nombre, et lui leur avait montré qu'il y a mieux.

Daylight engagea encore des spéculations audacieuses ; ainsi, à l'approche de la guerre russo-japonaise, il se trouva devant les joueurs puissants et expérimentés qui s'occupaient de l'embarquement ; il arriva et leur enleva ce monopole. Il n'y eut, sur les Seven Seas, presque aucun affrètement dont il ne fût l'instigateur. Il se campait toujours comme pour dire : « Venez et regardez-moi » ; on le regardait, en effet, et l'on payait chèrement ce privilège. Toutes ces tentatives, toutes ces batailles n'avaient plus maintenant qu'une seule fin. Il la dit à Hegan ; un jour, après avoir fait un beau coup, il retournerait à New York pour abattre MM. Dowsett, Letton et Guggenhammer. Il leur montrerait ce qu'est un rude combattant et quelle faute ils avaient commise en se jouant de lui. Mais il ne perdait pas la tête ; il savait qu'il n'était pas encore assez vigoureux pour ce corps-à-corps, cette étreinte mortelle avec ces trois ennemis d'autrefois. Et il attendit en leur gardant une haine qui devait éclater dans l'avenir.

Dede Mason était encore employée à son bureau. Il ne lui avait plus fait de confidences, ni discuté avec elle sur les livres et sur la grammaire. Il ne s'intéressait pas effectivement à elle ; elle n'était que le souvenir agréable de ce qui

n'était jamais arrivé ; une joie, que, par l'essence même de sa nature, il était destiné à ne pas connaître. Tandis que cette pensée s'endormait, que son énergie se consumait dans les luttes sans fin qu'il engageait, il connaissait tous les jeux de la lumière dans les cheveux de Dede Mason, tous ses mouvements vifs et si personnels, toutes les lignes de sa silhouette que dessinait son costume tailleur. Plusieurs fois, à six mois d'intervalle, il avait augmenté ses appointements jusqu'à quatre-vingt-dix dollars par mois. Il n'osa pas aller plus avant, bien qu'il lui eût rendu le travail plus aisé en décidant, au retour des vacances, de garder sa remplaçante comme aide. Il avait aussi changé l'installation du bureau, et les deux jeunes filles avaient maintenant chacune leur pièce.

Daylight observait avec une attention pénétrante tout ce qui touchait à Dede Mason. Depuis longtemps, il avait remarqué sa démarche fière : fierté discrète, mais réelle. Il jugea à sa tenue qu'elle se sentait orgueilleuse de son corps, qu'elle le soignait comme un bel objet de valeur. Pour tout ceci, comme pour sa façon de porter la toilette, il la compara à son aide, aux sténographes qu'il voyait dans les autres bureaux, aux femmes qu'il rencontrait à la promenade.

– Elle est sûrement bien tournée, se dit-il. Elle sait s'habiller et se tenir sans avoir l'air trop occupée d'elle-même.

Plus il la voyait, plus il pensait à elle, et plus elle lui semblait d'un abord difficile. Mais, depuis qu'il ne songeait plus à l'approcher, tout cela devenait satisfaisant. Il était heureux de l'avoir à son bureau, il espérait qu'elle y resterait, et c'était à peu près tout.

Ces dernières années n'avaient pas amélioré Daylight. Cette existence ne lui convenait pas. Il épaississait, il

s'amollissait et une flaccidité insolite engourdissait ses muscles. Plus il buvait de cocktails, plus il était obligé d'en boire pour obtenir le résultat poursuivi qui était de se défendre lui-même contre l'ensemble des occupations qui l'assourdissaient. Il buvait aussi du vin aux repas, et des rasades de scotch et de soda au Riverside. Puis, son corps souffrait du manque d'exercice ; et, faute de rapports convenables avec la société, ses fibres morales s'affaiblissaient. Comme il ne cachait jamais rien, quelques-unes de ses escapades devinrent publiques, telles que ses joyeuses randonnées à San José dans sa grosse automobile rouge en compagnie de camarades de sport, et sa folie de la vitesse dont les journaux s'amusaient à narrer les épisodes.

Rien ne pouvait le sauver. La religion avait passé sur lui sans l'atteindre. « Une mort de longue durée » : tel était l'abrégé de sa philosophie à cet égard.

Il ne s'intéressait pas à l'humanité. Selon sa rude sociologie, tout n'était qu'un jeu. Dieu était fantasque, abstrait, une chose folle qu'on appelait la chance. Comment arrivait-on à naître ? Que ce soit un exploité ou un voleur, c'était d'abord un jeu ; la chance distribuait les cartes, et les enfants ramassaient les mains qu'on leur distribuait. Protester était inutile. On donnait des cartes qu'il fallait jouer, bon gré, mal gré, qu'on soit bossu ou bien fait, boiteux ou bien campé, qu'on ait un cerveau vide ou une intelligence bien organisée. Il n'y avait aucune justice. Les cartes ramassées vous introduisaient, le plus souvent, dans la classe des exploités ; les cartes de quelques-uns permettaient de devenir un voleur. Ce jeu de cartes, c'était la vie ; la foule de joueurs, la société. La terre servait de table ; et la terre, en bloc ou par morceaux, depuis la miche de pain jusqu'à la grosse automobile

rouge, tel était l'enjeu. Et, à la fin, fortuné ou infortuné, on mourait et c'était pour longtemps.

C'était dur pour les humbles stupides, car dès le début ils étaient condamnés à perdre ; mais en regardant les autres, qui, en apparence, étaient les gagnants, il semblait à Daylight qu'ils n'avaient pas lieu de se vanter. Eux aussi, restaient morts pendant longtemps et leur existence ne comptait guère. C'était un combat d'animaux sauvages : le fort foulait le faible et – il l'avait déjà remarqué – des hommes tels que Letton, Dowsett et Guggenhammer n'étaient nécessairement pas les meilleurs. Il se souvint de ses camarades de l'Arctique. Ils étaient ces humbles stupides, ils travaillaient péniblement et on leur volait le fruit de leur labeur comme on le faisait à la vieille femme des collines de Sonoma ; et, cependant, ils possédaient de plus belles vertus de sincérité, de loyauté, d'honnêteté que tous les gens qui les volaient. Les gagnants semblaient être les pervers, les traîtres, les méchants. Cependant, eux-mêmes n'y pouvaient rien. Ils jouaient les cartes qu'on leur avait distribuées, tandis que la chance, la monstrueuse, la folle déesse qui tenait les ficelles du pantin, regardait et ricanait. Elle époussetait le tapis sur lequel chacun jouait son existence.

Il n'y avait aucune justice dans la donne. On ne demandait ni aux simples ni aux enfants s'ils désiraient tenter leur chance dans la partie. Ils ne choisissaient pas. La chance les jetait dans la vie, les pressait contre la table encombrée en leur disant : « Jouez maintenant, jouez donc, sacré Dieu ! » Et ils faisaient de leur mieux, les pauvres diables. À quelques-uns le jeu donnait des yachts et des maisons ; à d'autres, l'asile et l'assistance publique. Les uns jouaient sans cesse la même carte : ils passaient leurs journées à fabriquer le vin dans le chaparral, espérant pour finir gagner

un râtelier ou un cercueil. D'autres abandonnaient la partie de bonne heure, après avoir tiré les cartes de la mort violente, ou de la famine dans les déserts, ou de quelque longue et odieuse maladie. Des mains distribuaient la royauté et la puissance involontaires, imméritées ; d'autres prodiguaient l'ambition et la richesse en sommes fabuleuses, ou le malheur et la honte, ou les femmes et le vin. Quant à lui, il avait tiré une bonne main, bien qu'il n'en pût voir les cartes. Quelqu'un ou quelque chose pourrait le vaincre. La folle déesse, la chance, se jouerait peut-être de lui en le poussant à une triste fin. Qu'il lui arrive une série de circonstances malheureuses, et un mois après une bande de voleurs pourrait bien danser autour de sa carcasse de financier. Ce même jour, une voiture pouvait l'écraser dans la rue, ou une tuile, en tombant, lui fracasser le crâne. Puis viendrait la maladie, toujours rampante, un des plus lugubres caprices de la chance. Qui peut le dire ? Demain ou tout autre jour, une punaise ptomaïne, ou un de ces milliers d'insectes, pouvait se jeter sur lui et l'abattre. Ainsi, une semaine auparavant, le docteur Bascom, Lee Bascom, véritable image de la jeunesse splendide, de la force, de la santé, parlait et s'amusait. Et trois jours après il mourait : une pneumonie, un rhumatisme au cœur, Dieu sait quoi encore, l'avaient emporté. Pendant son agonie, on l'entendait crier de la maison voisine. Quel coup terrible ! L'esprit de Daylight en resta frappé comme d'une plaie récente et profonde. Quand son tour viendrait-il ? Qui peut le dire ? En attendant, il n'y avait rien à faire, sinon à jouer les cartes qu'il tenait en main, et qui signifiaient ***bataille, revanche*** et ***cocktails***. Et la chance était assise dessus et ricanait.

CHAPITRE XI

Un dimanche, vers le soir, trouva Daylight sur les collines de Piedmont traversant la baie du côté opposé à Oakland. Comme d'habitude, dans une grosse automobile, il était l'invité de Swiftwater Bill, prodigue connu, le favori de la chance, venu dissiper la septième fortune extraite du gravier gelé de l'Arctique. C'était lui qui, la première année, à Dawson, avait fait couler une mer de champagne à cinquante dollars la bouteille, lui qui, vidant le fond de son sac d'or, avait accaparé le marché aux œufs et en avait acheté cent dix douzaines à raison de vingt-quatre dollars la douzaine pour se moquer d'une femme qui l'avait trompé ; lui qui, payant princièrement, avait fait chauffer des trains spéciaux et battu tous les records entre San Francisco et New York. Ici encore il était « l'heureux chien de l'enfer », comme Daylight l'appelait, et il jetait sa dernière fortune avec la même désinvolture qu'autrefois.

Cette joyeuse partie avait passé une journée joyeuse ; ils avaient contourné la baie par San José depuis San Francisco jusqu'à Oakland et ils avaient été arrêtés trois fois pour excès de vitesse ; la troisième fois, au passage de Haywards, ils s'étaient emparés de l'officier de paix. Craignant qu'un message téléphonique n'ait été lancé pour les devancer et les arrêter, ils étaient retournés sur les collines, et maintenant, fuyant vers Oakland par une nouvelle route, ils discutaient bruyamment sur les dispositions à prendre au sujet de leur prisonnier.

– Nous serons à Blair Park dans dix minutes, dit un des hommes. Écoutez, Swiftwater, il y a une route de traverse juste devant nous, avec une quantité de barrières. Mais cela nous reportera dans la campagne du côté de Berkeley. Nous pouvons aussi revenir à Oakland par un autre côté, nous prendrons le bac et on renverra la machine ce soir avec le chauffeur.

Swiftwater ne vit pas de raisons qui l'empêchassent de gagner Oakland par Blair Park, et il le fit en effet. Un instant après, ils fuyaient sur la courbe de la route, sans chercher à être remarqués. Tout contre la barrière, de l'autre côté, une jeune femme, montée sur un cheval alezan, était penchée sur sa selle. Dès le premier coup d'œil, Daylight sentit que quelque chose de cette femme lui était familier. L'instant suivant, se redressant sur sa selle avec un mouvement qu'il ne put manquer d'identifier, elle mit son cheval au galop et continua son chemin en leur tournant le dos. C'était Dede Mason. Daylight se souvint que Morrison lui avait dit qu'elle avait un cheval de selle, et il se réjouit de n'avoir pas été vu en cette tumultueuse compagnie. Swiftwater Bill se leva, et, se cramponnant d'une main au dossier du siège de devant, il agita l'autre main pour attirer l'attention de l'amazone. Ses lèvres étaient déjà serrées pour siffler de cette façon aiguë qui l'avait rendu célèbre et que Daylight connaissait de longue date, quand, d'un croc-en-jambe et d'un coup brusque sur l'épaule, celui-ci le cloua sur son siège.

– Tu… u… connais cette femme ? bredouilla Bill.

– Oui, répondit Daylight ; aussi, tais-toi.

– Eh bien, je te félicite de ton bon goût. Elle est épatante, et c'est une fière amazone.

À ce moment, quelques arbres la cachèrent aux regards et Swiftwater Bill se préoccupa de ce qu'on allait faire de l'officier de paix, tandis que Daylight, appuyé à l'arrière, les yeux à demi clos, revoyait Dede Mason galoper sur la route. Swifwater Bill avait raison. En vérité, elle savait monter à cheval. Et, assise à califourchon, elle se tenait d'une façon parfaite. Bravo, Dede ! C'était un bon point de plus, car elle avait le courage de monter de la seule manière qui fût logique et naturelle.

Le lundi matin, en entrant pour dicter son courrier, Daylight la regarda avec un nouvel intérêt qu'il se garda bien de montrer ; et les affaires furent expédiées comme d'habitude. Mais le dimanche suivant, lui-même était à cheval de l'autre côté de la baie, trottant sur les collines de Piedmont. Il se promena longtemps, sans pouvoir rencontrer Dede Mason, bien qu'il prît la route aux nombreuses barrières et qu'il la continuât même dans Berkeley. Là, en longeant les maisons qui s'alignaient sur toutes les rues, il se demanda quelle pouvait être celle de Dede Mason. Morrison lui avait dit autrefois qu'elle habitait Berkeley et on l'avait suivie sur cette route le soir du dimanche précédent : elle rentrait évidemment chez elle.

Cette journée avait été inutile en ce qui concernait Dede Mason ; cependant, elle n'avait pas été tout à fait inutile, car Daylight avait joui à tel point du grand air et de sa monture que le lundi il donna aux marchands l'ordre d'acheter le plus bel alezan du monde. Pendant les loisirs de la semaine, il examina un grand nombre de chevaux alezans, en essaya plusieurs dont il ne fut pas satisfait. Ce ne fut que le samedi qu'on lui amena Bob. Dès le premier regard, il le jugea digne de lui. Comme cheval de selle, il était large, mais nullement trop large pour supporter le poids de Daylight. Bob était en

belle forme, sa robe semblait flamber au soleil et son encolure était merveilleusement arquée.

– C'est celui-là qui me plaît, déclara Daylight, mais le marchand ne se montra pas aussi empressé. Il vendait par commission, et le propriétaire avait insisté pour qu'on révélât le véritable tempérament de Bob. Le marchand s'exprima ainsi :

– Ce n'est pas ce qu'on appelle un cheval vraiment vicieux, c'est cabochard. Il n'y a aucune certitude avec lui, mais s'il fait des galipettes, c'est sans malice. Il peut très bien vous tuer par fantaisie et sans le vouloir le moins du monde. Personnellement, je ne voudrais pas le monter, mais il vous porte bien. Regardez son poitrail et regardez ses jambes. Il n'a pas une tare. On ne l'a jamais bousculé, ni fatigué. Personne n'a jamais pu réussir à en faire quelque chose. C'est un bon cheval de montagne, un bon cheval de route aussi ; enfin ! il peut aller partout parce qu'on l'a dressé dans la campagne. Il a le pied aussi sûr que celui d'une chèvre, tant qu'il n'a pas mis dans sa tête de s'arrêter… Il n'est pas sous l'œil. Seulement, il le fait croire. Il ne regimbe pas, mais il se cabre. Il faut le monter avec une martingale. Il a la manie de faire des sauts de mouton, sans raison, pour faire une plaisanterie à son cavalier. Tout dépend de son humeur. Un jour, il fera vingt miles tout tranquillement et tout gentiment ; le lendemain, avant le départ, on pourra à peine le tenir. Il connaît si bien les automobiles qu'il peut les frôler, ou dormir ou manger son avoine près d'elles. Il en laissera passer dix-neuf sans broncher, et à la vingtième, parce qu'il aura une lubie, il se mettra à bondir comme un poulain sauvage. En général, il est trop vif et trop capricieux pour un cavalier ordinaire. Son propriétaire actuel l'a surnommé Judas Iscariote, et il ne veut pas le vendre sans que

l'acheteur connaisse d'abord tous ses défauts. C'est tout ce que je sais. Mais regardez cette crinière et cette queue ! Avez-vous jamais rien vu de pareil ? Son poil est aussi fin que les cheveux d'un enfant.

Le marchand avait raison. En examinant la crinière, Daylight la trouva plus fine que toutes celles qu'il avait vues jusqu'à ce jour ; et sa couleur presque châtain était même extraordinaire. Comme il la soupesait avec ses doigts, Bob tourna la tête et la posa gentiment sur l'épaule de Daylight.

– Sellez-le, je vais l'essayer, dit Daylight au marchand. Je me demande s'il est habitué aux éperons. Pas de selle anglaise, surtout ; mettez-lui une bonne selle mexicaine et une gourmette qui ne soit pas trop dure, puisqu'il aime à se cabrer.

Daylight surveilla les préparatifs, ajusta la gourmette, la longueur de l'étrier, et la sangle. Il n'approuvait guère la martingale, mais, pour suivre le conseil du marchand, il la laissa mettre. Après quelques joyeux ébats, Bob se tint tranquille. Sauf les écarts admissibles et des cabrioles, il se conduisit bien pendant l'heure de promenade. Daylight était enchanté ; l'achat fut immédiatement conclu ; et Bob avec ses harnais et son équipement fut envoyé de l'autre côté de la baie pour prendre ses quartiers dans les écuries de l'Oakland Riding Academy.

Le lendemain, un dimanche, Daylight sortit de bonne heure et traversa le bac avec Wolf, le chef de sa meute qui conduisait le traîneau sur les pistes, le seul chien qu'il ait gardé en quittant l'Alaska. Malgré ses recherches dans les Piedmont Hills et sur la route de Berkeley aux nombreuses barrières, il n'aperçut ni Dede Mason ni son cheval alezan. Mais il ne put penser longtemps à sa déception, car son

propre alezan occupa son esprit. Bob fut rétif comme un démon et il éreinta son maître autant que son maître l'éreinta. Daylight dut faire appel à toute son expérience et à toutes ses connaissances hippiques, tandis que Bob exécutait à son tour toutes les malices qu'il tenait en réserve. Sentant que sa martingale était plus lâche que d'ordinaire, il s'amusa à s'emporter et à se cabrer. Après dix minutes de désespoir, Daylight descendit de cheval et serra la martingale ; Bob fit preuve d'une douceur angélique. Il trompait entièrement son maître. Après une demi-heure de sagesse, Daylight, mis en confiance, chevauchait paisiblement, et mollement assis, les jambes détendues, les rênes flottantes sur le cou de l'animal, il roulait une cigarette. Tout à coup, avec une rapidité surprenante, Bob pivota sur ses jambes de derrière en dressant ses jambes de devant. Alors, Daylight se trouva avec le pied droit sorti de l'étrier, les bras autour du cou de sa monture, et Bob prit avantage de cette situation pour s'élancer sur la route. À ce moment, Daylight souhaita ne pas rencontrer Dede Mason. Il se raffermit sur sa selle et arrêta son cheval. Revenu au même point, Bob pirouetta encore. Cette fois, Daylight se maintint en selle, mais, sauf un petit coup de rêne sur l'encolure, il ne fit rien pour prévenir cette évolution. Il remarqua que Bob tournait sur la droite ; aussi, résolut-il de le redresser par un coup d'éperon à gauche. Mais la bête pirouetta si brusquement que le coup d'éperon et le saut furent simultanés.

– Eh bien, Bob, dit-il à l'animal, en essuyant son front perlé de sueur. Je n'ai jamais vu plus sacrée coquine ni plus turbulente. Mais, je crois que je te dompterai en te caressant légèrement avec l'éperon. Ah ! brute !

Car, dès qu'il fut touché par l'éperon, Bob lança dans une ruade sa jambe gauche de derrière qui frappa l'étrier

d'un coup vigoureux. Par curiosité, Daylight joua plusieurs fois de l'éperon, et chaque fois le sabot atteignit l'étrier… Pour suivre l'exemple de l'animal dans la voie de l'imprévu. Daylight enfonça d'un coup ses deux éperons qu'il tint serrés, tandis qu'il fouaillait sa bête avec la cravache.

– Tu ne savais pas ce qu'est une vraie raclée, murmura-t-il, pendant que Bob, ayant épuisé toutes les ressources de sa malice diabolique, tirait en avant pour s'élancer.

Six fois encore les éperons le mordirent et la cravache le cingla ; puis, Daylight se disposa à jouir d'un beau galop effréné. Bob n'étant plus châtié, s'apaisa en trottant après un demi-mille de course. Wolf, qui courait derrière, les rattrapa et tout alla bien.

– Je vais te rendre des points au jeu de la pirouette, mon garçon, disait Daylight, quand le cheval pointait.

Il le fit dans un galop, s'arrêtant net sur ses jambes de devant qu'il planta en les raidissant… Daylight fut projeté sur l'encolure du coursier qu'il enlaça de ses bras, tandis que celui-ci, les deux jambes de devant levées de terre, ne cessait de pirouetter. Un excellent cavalier pouvait seul ne pas être démonté, et, dans cette position, Daylight fut bien près de l'être. Pendant qu'il retrouvait son équilibre, Bob, tournant bride, prit à cœur joie le mors aux dents, et Wolf fut obligé de sauter dans les buissons.

– Continue, satanée bête ! grogna Daylight, en faisant fonctionner éperons et cravache. Tu vas où tu veux ; tu iras où tu voudras jusqu'à ce que tu en crèves !

Un moment après, quand Bob voulut modérer cette folle allure, éperons et cravache n'en continuèrent pas moins rageusement à le meurtrir pour prévenir toute autre tentation.

Enfin, quand Daylight jugea que Bob avait été suffisamment châtié, il lui fit faire une brusque volte-face et continua la route au petit trot. Il arrêta sa bête quelques instants après pour voir si elle ne haletait pas. Se reposant une minute, Bob tourna la tête, et, d'un mouvement taquin et impatient, il s'amusa avec l'étrier comme s'il voulait signifier qu'il était temps de reprendre la route.

– Eh bien ! j'en suis tout ébahi ! dit Daylight. Pas de mauvaise volonté, pas de rancune, rien ! et après cette volée de coups ! Tu es une brave bête, Bob !

Daylight fut trompé une fois de plus par cette apparente tranquillité. Pendant une heure, Bob dépassa en sagesse tout ce qu'on pouvait espérer de lui quand, avec la soudaineté qui lui était habituelle, il se mit à volter, puis à s'emballer. Daylight l'arrêta avec les éperons et la cravache, et en courant plusieurs milles le cingla chaque fois qu'il faisait un écart. Mais quand il le fit tourner pour le départ, Bob feignit d'être effrayé par les arbres, par les vaches, par les buissons, par Wolf, par son ombre même, bref, par les choses les plus ridicules que l'on puisse imaginer. Parfois, Wolf s'étendait à l'ombre et regardait son maître qui s'épuisait à lutter.

Et la journée passa ainsi. Par caprice, Bob faisait croire qu'il allait pirouetter et ne pirouettait pas. C'était aussi exaspérant que le fait lui-même, car, trompé chaque fois, le cavalier serrait les jambes et tendait tout son corps dans un effort musculaire inutile. Puis, après quelques essais trompeurs, Bob se mit à pirouetter effectivement pour surprendre Daylight, et celui-ci se retrouva avec les bras autour de l'encolure. Et Bob ne cessa d'accumuler plaisanterie sur plaisanterie ; après avoir frôlé douze automobiles sur la route d'Oakland, il choisit pour s'affoler de terreur la plus modeste

voiturette. Et immédiatement avant de rentrer à l'écurie, il termina ses exploits en se mettant à la fois à ruer et à s'emballer pour briser sa martingale, ce qui lui permit de se dresser verticalement sur ses jambes de derrière. À cette dernière acrobatie, la courroie de l'étrier se détacha et Daylight connut toutes les positions, sauf celle d'être démonté.

Mais Daylight s'était pris d'affection pour l'animal, et il ne regretta point son achat. Il pensa que Bob n'était ni vicieux ni médiocre ; seulement, il était trop plein de vif-argent et son intelligence dépassait l'intelligence ordinaire des chevaux. C'étaient ces deux qualités, combinées à une malice désordonnée, qui le rendaient tel. Il fallait pour le dompter une forte main, dont la sévérité adoucie laisserait cependant sentir la domination brutale.

– C'est toi ou moi, Bob ? lui demanda Daylight plusieurs fois ce jour-là.

Et le soir, il dit au palefrenier :

– Bon sang ! quelle belle bête ! As-tu jamais vu quelque chose comme ça ? Le plus beau spécimen de cheval que j'aie enfourché, et j'en ai vu quelques-uns dans ma vie.

Et à Bob, qui cachait gentiment sa tête :

– Au revoir, petite perfection en herbe. Je te revois dimanche matin et tu apporteras toute ta réserve de malices, vieux coquin.

CHAPITRE XII

Pendant toute la semaine, l'intérêt de Daylight se porta autant sur Bob que sur Dede Mason ; et comme il n'était lancé dans aucune grande entreprise, ceux-ci l'occupèrent probablement davantage que le jeu des affaires. L'habitude que Bob avait de pirouetter le tourmentait particulièrement. Comment en triompher ? le point était là. En supposant qu'il rencontrât Dede Mason sur les collines, et en supposant que, par quelque heureux hasard, il pût chevaucher près d'elle, cette habitude de Bob deviendrait alors extrêmement déconcertante et embarrassante. Il ne désirait guère qu'elle le vît projeté sur l'encolure de sa monture. D'autre part, la laisser tout à coup pour s'emballer sur la route, en jouant des éperons et de la cravache, ne serait pas mieux. Ce qu'il voulait, c'était une méthode pour prévenir cette pirouette imprévue. Il devait arrêter l'animal avant que celui-ci ne commençât à tourner. Il ne pouvait le faire ni avec les rênes, ni avec les éperons. Restait la cravache. Mais comment faire ? Les moments de loisir étaient nombreux pendant la semaine et, quand il était assis dans le fauteuil de son bureau, il s'imaginait être à califourchon sur le merveilleux alezan et essayant de prévenir la pirouette. Il se surprit ainsi, vers la fin de la semaine, pendant qu'il conférait avec Hegan. Ce dernier qui, dans une vision éblouissante, élaborait un projet nouveau et légal, s'aperçut que Daylight ne l'écoutait pas. Daylight, les yeux ternes, avait aussi une vision.

– Je l'ai, cria-t-il tout à coup. Hegan, félicitez-moi. C'est aussi simple que de rouler une bûche. Ce qu'il faut faire, c'est de le frapper sur le naseau, et de frapper fort.

Alors il expliqua la chose à Hegan étonné, puis, de nouveau, il lui prêta son attention, bien qu'il ne pût de temps à autre retenir de joyeux claquements de langue. Tel était le système : Bob sautait toujours à droite. Eh bien, Daylight tiendrait à la main le fouet, qui, au moment même de l'écart, lui cinglerait le naseau. Après une première leçon donnée avec ce double fouet, le cheval ne recommencerait plus.

Cette semaine, au bureau, Daylight sentit plus vivement que jamais qu'il n'y avait rien de commun au point de vue social, ni au point de vue humain, entre Dede Mason et lui. La situation était telle qu'il ne pouvait pas lui demander si elle allait monter à cheval le prochain dimanche. C'était une épreuve d'un nouveau genre que d'employer une jolie fille. Il la regardait souvent, pendant la routine du travail journalier, et cette question qu'il ne pouvait lui poser : Monterait-elle dimanche prochain ? errait sur ses lèvres. Comme il la regardait, il se demanda quel âge elle pouvait avoir, quel genre d'intrigues amoureuses elle avait eues, elle devait avoir avec ces gamins de l'Université qu'elle fréquentait, selon Morrison, et avec qui elle dansait. Son esprit était tout occupé d'elle pendant ces six jours entre les dimanches et il arriva à savoir nettement une chose : qu'il la désirait. Il la désirait si fortement que son ancienne peur de la chaîne était vaincue. Lui, qui presque toute sa vie avait fui les femmes, était maintenant devenu si courageux qu'il la poursuivait. Un dimanche, tôt ou tard, il la rencontrerait en dehors du bureau, n'importe où sur les collines, et alors il la connaîtrait mieux, à moins qu'elle ne le voulût pas. Il trouva ainsi une autre carte dans la main que le dieu insensé lui avait distribuée. Quelle importance prendrait cette carte ? Il ne l'imaginait pas ; cependant, il pensa qu'elle serait bonne. Puis, il douta. Cela pouvait être un artifice de la chance pour lui apporter le malheur et le désastre. En supposant que Dede ne voulût pas

de lui et en supposant qu'il continuât à l'aimer davantage, de plus en plus profondément ? Toutes ses anciennes terreurs de l'amour se réveillèrent. Il se souvint des passions malheureuses d'hommes et de femmes qu'il avait connus autrefois. C'était d'abord Bertha Doolittle, la fille du vieux Doolittle, qui avait aimé jusqu'à la folie Dartworthy, le riche propriétaire d'une concession à Bonanza ; Dartworthy n'aimait pas Bertha, étant follement épris de la femme du colonel Walthstone, et il s'était enfui avec elle sur le Yukon ; le colonel Walthstone, éperdument amoureux de sa femme, s'était lancé à la poursuite des fugitifs. Quel avait été le résultat ? Certes l'amour de Bertha avait été malheureux et tragique comme celui des trois autres. Au-dessous de Minook, le colonel Walthstone et Dartworthy avaient vidé leur querelle. Dartworthy avait été tué. Le colonel avait reçu une balle en pleine poitrine et il était devenu si faible qu'il était mort d'une pneumonie le printemps suivant.

Puis, c'était Freda, qui s'était jetée dans le courant de la débâcle pour un homme qui vivait de l'autre côté du monde, et elle le détestait, lui, Daylight, parce que, passant par là, il l'avait tirée de l'eau et rappelée à la vie. Et la Vierge ?… Tous ces vieux souvenirs l'épouvantaient. Si un amour semblable l'étreignait ferme, et si Dede ne voulait pas de lui, il pourrait en éprouver presque autant de désespoir que lorsqu'il avait été dupé par Dowsett, Letton et Guggenhammer. S'il avait moins désiré Dede, ces pensées auraient pu le terrifier. Mais, en l'espèce, il se consola en se disant qu'il y a des aventures d'amour qui ne tournent pas mal. Ce qu'il savait, c'est que la chance avait peut-être amassé les cartes pour le faire gagner. Quelques hommes naissent fortunés, vivent fortunés toute leur vie et meurent fortunés. Lui aussi était peut-être un de ces hommes, un de ces heureux mortels qui ne peuvent pas perdre. Le dimanche arriva, et Bob se conduisit

comme un ange sur les collines de Piedmont. Sa douceur était parfois un peu agitée, il se cabrait, mais, dans l'ensemble, ce fut un agneau. Daylight, le fouet prêt dans sa main droite, attendait impatiemment une pirouette, une seule pirouette que Bob, par une conduite excellente qui faisait enrager, refusa d'exécuter. Daylight tourna vainement autour des collines, se promena sur les routes, et l'après-midi sur les pentes inclinée par degrés de la seconde chaîne pour déboucher dans la Maraga Valley. Il était à peine au bas de la côte, qu'il entendit les coups de sabots d'un cheval qui galopait. Ce cheval était devant lui, venant vers lui. Si c'était Dede ? Il fit faire une volte-face à Bob et le mit au pas. Si c'était Dede, il serait fortuné, pensait-il ; car la rencontre ne pouvait se faire dans de meilleures circonstances. Ils étaient là, tous les deux allant dans la même direction, ce galop l'amènerait jusqu'à lui où la montée l'obligerait à ralentir son allure. Elle pourrait chevaucher près de lui jusqu'au sommet de la colline, et la descente, également raide de l'autre côté, l'obligerait encore à marcher au pas.

Le galop se fit plus distinct, mais Daylight continua droit devant lui jusqu'au moment où il entendit que le cheval derrière lui était mis au pas. Alors, il regarda par-dessus son épaule. C'était Dede. La reconnaissance fut rapide, pleine de surprise pour elle. Quoi de plus naturel, tournant un peu sa monture, que de l'attendre et, sur une même ligne, de continuer ainsi jusqu'au sommet. Il soupira de soulagement. La chose était faite, si facilement. Ils avaient échangé des saluts ; et ils étaient là, côte à côte, se dirigeant vers le même point, avec des milles et des milles devant eux. Il remarqua que son regard se porta d'abord sur le cheval et ensuite sur lui.

– Oh ! la belle bête ! dit-elle en admirant Bob.

Avec ses yeux brillants et sa physionomie pleine de joie, Daylight crut à peine reconnaître cette même jeune femme qui, au bureau, savait si bien composer sa figure.

– Je ne savais pas que vous montiez, observa-t-elle. Je m'imaginais que vous ne quittiez pas vos grosses machines de course.

– J'ai commencé dernièrement, répliqua-t-il. Comme je prenais du ventre, il fallait bien s'en défaire n'importe comment.

Et, d'un regard rapide de côté, elle le toisa de la tête aux pieds ; elle ajouta :

– Mais vous avez déjà monté.

Elle avait certainement un œil exercé pour les chevaux et ce qui les touchait, pensa-t-il, en lui répondant :

– Pas très longtemps. Mais j'étais insupportable quand j'étais gamin dans l'Oregon oriental ; je me sauvais du camp et je montais pour suivre les troupeaux, dresser les poulains sauvages et faire mille choses de ce genre.

À son grand soulagement, ils étaient lancés dans une longue conversation animée d'intérêt mutuel. Il lui parla des tours de Bob, de cette pirouette et du moyen de la prévenir ; elle convint que les chevaux doivent être menés avec une certaine sévérité raisonnée, sans tenir compte de l'affection qu'on leur porte. Ainsi, cette Mab, qu'elle avait depuis huit ans, avait eu la manie de ruer à l'écurie ; elle l'avait corrigée, mais cela avait été pénible pour l'animal.

– Vous montez depuis longtemps ? demanda Daylight.

– Je ne peux vraiment pas me souvenir de ma première sortie à cheval, lui dit-elle. Je suis née dans une ferme et on ne pouvait pas me tenir éloignée des chevaux. Je dois être née avec cette passion. À six ans, j'ai eu mon premier poney, et pour moi toute seule. À huit ans, je savais ce que c'est que d'être en selle toute la journée avec papa. Et quand j'ai eu onze ans, il m'a emmenée à mes premières chasses aux cerfs. Je serais perdue sans cheval. J'ai horreur de la vie casanière ; sans Mab, je crois que je serais tombée malade et que je serais morte depuis longtemps.

– Vous aimez la campagne ? demanda-t-il, et à cet instant il saisit une première flamme dans ses yeux qui n'étaient pas uniquement gris.

– Autant que je déteste la ville, répondit-elle. Mais une femme ne peut pas gagner sa vie à la campagne. Aussi, je m'arrange pour le mieux, avec Mab.

Elle lui conta son existence dans la ferme avant la mort de son père. Et Daylight se sentait pleinement satisfait de lui-même. Ils apprenaient à se connaître. La conversation n'avait pas langui depuis une demi-heure qu'ils étaient ensemble.

– Nous sommes presque du même pays, dit-il. J'ai été élevé dans l'Oregon oriental et ce n'est pas loin de Siskiyou.

Il aurait voulu se mordre la langue aussitôt, car elle lui demanda vivement :

– Comment savez-vous que je suis de Siskiyou ? Je suis sûre de ne vous l'avoir jamais dit.

– Je ne sais pas, répondit-il embarrassé. J'ai entendu dire que vous étiez des environs.

Wolf, qui passa à ce moment, léger comme une ombre sur ses pattes veloutées, effaroucha son cheval et le trouble fut dissipé, car ils parlèrent des chiens de l'Alaska, puis la conversation revint sur les chevaux. Et ils parlèrent de chevaux pendant toute la montée et la descente sur l'autre versant.

Quand elle parlait, il l'écoutait et la suivait, sans interrompre un seul instant le cours de ses propres pensées et de ses impressions. C'était énervant pour elle que de monter à califourchon, et, en vérité, il ne savait pas s'il aimait cela. Il avait sur les femmes des idées plutôt rétrogrades qu'il avait prises dans sa jeunesse, pendant l'existence qu'il avait menée autrefois, sur les frontières, où les femmes ne montaient que sur des selles à fourche. Il avait grandi avec la conviction intime que les femmes à cheval ne sont pas des bipèdes. Il fut profondément étonné de lui voir sur la selle un air aussi masculin. Mais, telle qu'elle était, il dut avouer qu'elle lui plaisait autant.

Deux particularités le frappèrent immédiatement. D'abord les points d'or de ses yeux. C'était étrange de ne les avoir jamais remarqués auparavant. Peut-être que l'éclairage du bureau n'était pas bon ; peut-être que ces points n'étaient que passagers. Non, son regard était comme une flamme, une lumière dorée diffuse. Et cette lumière, qui n'était pas tout à fait dorée, en était plus voisine que toutes les couleurs qu'il connaissait. Il n'y avait certainement aucune teinte jaune. Probablement que nul autre au monde n'aurait affirmé que les yeux de Dede étaient dorés. Mais Daylight, d'une humeur adoucie et tendre, préférant les croire dorés, ils étaient dorés pour lui.

Puis, elle était si naturelle. Il s'attendait à trouver une femme d'un abord extrêmement difficile. Et ici cela s'était passé simplement. Rien de hautain dans ses manières ; une question familière lui avait révélé la différence entre cette Dede l'amazone et la Dede dont il connaissait si bien les façons au bureau. Malgré la douceur de voir la tournure que venaient de prendre ces événements, malgré le plaisir d'avoir trouvé de nombreux sujets de conversation, il eut de tout cela une impression pénible. Cet entretien était, après tout, vide et inutile. Il était un homme d'action, et il la désirait, Dede Mason, la femme ; il la désirait pour l'aimer, pour être aimé d'elle ; et il voulait déjà ce beau dénouement. Habitué à tout briser, habitué à étreindre les hommes et les choses pour les courber sous sa volonté, il ressentait maintenant ce violent besoin de domination. Il voulait lui dire qu'il l'aimait et qu'elle ne pouvait que l'épouser. Pourtant, il n'obéit pas à cet instinct autoritaire. Les femmes sont volages et la domination aurait été dans ce cas une maladresse. Il se souvint de ses ruses à la chasse, quand on meurt de faim et que le coup réussi ou manqué donne la vie ou la mort. En vérité, bien qu'il ne fallût pas agir de la sorte avec cette jeune fille, elle était néanmoins beaucoup pour lui – maintenant plus que jamais ; et comme il chevauchait près d'elle, lui jetant un regard aussi souvent qu'il l'osait, elle, dans son amazone de velours côtelé, avec l'air si décidément masculin, se révélait cependant une femme dans toute son essence, souriant, riant, parlant, les yeux étincelants, les joues avivées par la splendeur de ce jour ensoleillé et par la chaude brise d'été.

CHAPITRE XIII

Le dimanche suivant, homme, cheval et chien erraient sur les collines de Piedmont. Daylight et Dede chevauchaient ensemble. Cette fois, la surprise de celle-ci fut mêlée de soupçon ou, plutôt, elle fut différente. La rencontre du dimanche précédent avait été fortuite, mais de voir une seconde fois Daylight apparaître dans les lieux qu'elle préférait était plus que l'effet du hasard. Il eut conscience de ce soupçon et, se souvenant d'avoir vu une grande carrière de pierre près de Blair Park, il déclara brusquement qu'il songeait à l'acheter. Son ancien placement dans la briqueterie lui avait donné cette idée – idée que, décidément, il jugea bonne, car elle lui permettait de proposer à Dede de l'accompagner pour visiter cette carrière.

Pendant les quelques heures qu'il passa avec elle, il la retrouva telle qu'auparavant, naturelle, le cœur joyeux, souriant et riant ; une bonne camarade, parlant chevaux avec un enthousiasme infatigable, se faisant un ami de Wolf, le bourru, exprimant le désir d'essayer Bob qu'elle n'avait jamais tant aimé, déclarait-elle.

Daylight hésita sur ce dernier point. Bob abondait en tours dangereux et il ne souhaitait à personne de le monter, sauf à son pire ennemi.

– Vous croyez que, parce que je suis une femme, je ne connais rien aux chevaux, répliqua-t-elle. Mais j'ai été démontée et je suis tombée assez souvent pour ne pas m'y fier. Je ne suis pas sotte. Je ne voudrais pas essayer un cheval

fou. Je m'y connais et je ne crains que cela. Vous dites vous-même que Bob n'est pas fou.

– Mais vous ne l'avez pas vu à l'œuvre quand il s'amuse, répondit Daylight.

– Vous devez vous souvenir que j'en ai vu quelques-uns, et que j'en ai monté moi-même plusieurs. J'ai habitué Mab aux tramways électriques, aux locomotives, aux automobiles. C'était une vraie pouliche indomptée quand je l'ai eue. Elle supportait seulement la selle. D'ailleurs, je n'abîmerai pas votre cheval.

Daylight consentit malgré lui, et sur cette route déserte, selles et brides furent échangées.

– Attention ! sa pirouette est foudroyante, dit-il en l'aidant à monter.

Elle fit un signe de la tête, tandis que Bob dressait les oreilles en sentant un nouveau cavalier sur son dos. L'imprévu arriva vite – trop vite pour Dede – qui se trouva projetée sur l'encolure de Bob comme il tournait et s'emportait dans une autre direction. Daylight la suivit sur la jument et la surveilla. Il vit qu'elle arrêtait court l'animal, et immédiatement, avec la bride sur l'encolure et un vigoureux coup d'éperon à gauche, elle le retourna dans le chemin qu'il venait de prendre et qu'il parcourut presque aussi vite.

– Préparez-vous à lui cingler le naseau, cria Daylight.

Mais trop rapidement pour cela, Bob fit encore une pirouette ; or, cette fois, elle se garda, par un violent effort, de tomber fâcheusement sur l'encolure de l'animal. Il s'emballa davantage, mais elle le contint à une allure fringante, puis elle le fit tourner brusquement d'un coup de son talon épe-

ronné. Dans la manière dont elle le maîtrisait, il n'y avait rien de féminin ; elle-même à cheval était impérative, masculine. Pour toute autre, Daylight aurait craint la fatigue. Mais ce début lui découvrit le caractère de Dede. Et s'il ne l'avait vue à l'œuvre, le pincement de ses lèvres, l'éclair de ses yeux gris, où se lisait le mécontentement intérieur, lui auraient révélé son énergie. Mais il n'en parla pas ; seulement il se réjouit d'avance de ce que Bob allait recevoir d'elle. Et Bob n'échappa pas à la correction : à la première pirouette, ou plutôt au premier essai, car il n'en était pas encore à la moitié, le fouet cingla son naseau délicat. Confus, surpris par la douleur, ses jambes de devant se soulevèrent de terre quelquefois encore pour retomber aussitôt.

– Bravo, cria Daylight, en applaudissant. Encore deux fois et il sera corrigé. Il est trop malin pour ne pas se savoir vaincu.

Bob tenta encore de se défendre. Mais il était à peine au quart de son évolution qu'un coup du double fouet l'obligeait à reposer ses jambes de devant. Alors, sans rênes, ni éperons, elle le corrigea par la seule menace du fouet. Dede regarda Daylight d'un air triomphant.

– Laissez-moi prendre un temps de galop, demanda-t-elle.

Il consentit et elle s'élança sur la route. Il la regarda disparaître au détour de la route, et il regarda jusqu'au moment où elle reparut. « Elle tient bien à cheval, pensa-t-il, et c'est sûrement une rude amazone. Mon Dieu ! quelle femme pour un homme ! Comparées à elle, presque toutes les autres femmes ont l'air futiles. Et dire que pendant toute la semaine elle travaille comme dactylographe. Ce n'est pas sa place. Elle devrait être mariée, vivre largement, porter de la soie,

du satin, des diamants (car, dans son esprit de pionnier, c'était ce qui convenait le mieux à la femme aimée), avoir des chiens, des chevaux, et mille choses encore. Et on verra, monsieur Burning Daylight, ce que vous et moi pouvons faire à ce sujet », murmura-t-il en lui-même ; puis, il dit tout haut à Dede :

– Ça va bien, miss Mason ; ça va bien. Le plus beau cheval du monde est digne de vous, une femme qui peut monter aussi bien ! Non, gardez-le : nous irons tout doucement jusqu'à la carrière.

Il se mit à rire.

– Eh bien ! Bob a grogné un peu la dernière fois que vous l'avez corrigé. Vous avez entendu ? Et vous avez vu comme il a reposé ses jambes à terre. Comme s'il avait touché un mur. Et maintenant, il sait bien que ce mur est solide sous ses sabots.

Quand il la quitta l'après-midi à la barrière de la route de Berkeley, il se dissimula dans un massif d'arbres d'où il la suivit du regard. En retournant à Oakland, une pensée le fit ricaner avec amertume ; il murmura :

– Maintenant, il faut que j'achète cette carrière. C'est la seule chose qui puisse justifier mes promenades sur la colline.

Mais cette carrière était destinée à ne pas favoriser ses projets, car le dimanche suivant il se promena tout seul. Dede et son alezan ne surgirent pas sur la route de Berkeley ; il ne la rencontra ni ce jour ni la semaine suivante. Il devint impatient, inquiet, bien qu'il se contînt au bureau. Ne remarquant aucun changement en elle, il s'efforça lui-même de n'en montrer aucun. Et la même routine, ancienne et mo-

notone, continua, mais elle était agaçante maintenant et le rendait fou. Il cherchait querelle à cette société qui ne permettait pas à un homme de se conduire envers sa sténographe comme un homme envers une femme. « Quel est donc l'avantage de posséder des millions ? » se demandait-il un jour qu'elle se retirait après sa dictée.

Comme la troisième semaine se terminait et qu'un autre dimanche plein de tristesse allait venir, Daylight résolut de parler à tout prix. Suivant sa nature droite, il aborda le sujet simplement et directement. Elle avait fini son travail avec lui, et elle rassemblait son buvard et ses crayons pour se retirer, quand il lui dit :

– Une chose encore, miss Mason ; j'espère que vous ne m'en voudrez pas d'être franc et loyal avec vous. Vous m'avez frappé comme étant une jeune fille sensée, et je ne pense pas que vous puissiez vous formaliser de ce que je vais vous dire. Vous savez depuis combien de temps vous êtes au bureau – il y a des années, du moins quelques-unes –, vous savez que j'ai toujours agi avec vous à jeu découvert. Je n'ai jamais abusé. Comme vous êtes à mon bureau, j'ai essayé de faire plus attention que si… si vous n'y étiez pas… vous comprenez ? Cependant, je n'en suis pas moins un être humain. Je suis une sorte de garçon sauvage. Ne prenez pas cela pour une invitation. Ce que je veux vous dire par là, c'est essayer de vous faire comprendre ce que ces deux promenades à cheval ont été pour moi. Et maintenant, j'espère que vous ne m'en voudrez pas si je vous demande pourquoi vous n'êtes pas montée ces deux derniers dimanches ?

Il s'arrêta et attendit, se sentant très animé et embarrassé ; des gouttelettes de sueur perlaient sur son front. Elle ne

parla pas immédiatement ; il marcha à travers la pièce et ferma la fenêtre.

– Je me suis promenée d'un autre côté, répondit-elle.

– Mais pourquoi ?…

Il ne put achever sa question.

– Continuez et soyez franche avec moi, fit-il avec précipitation ; autant que je le suis avec vous. Pourquoi n'avez-vous pas été sur les collines de Piedmont ? Je vous ai cherchée partout.

– Et c'est pourquoi je n'y suis pas allée.

Elle sourit, le regarda dans les yeux pendant un instant, puis baissa les siens.

– Vous comprenez certainement, monsieur Harnish.

Il secoua la tête tristement.

– Oui et non. Je n'ai pas été entraîné aux manières de la société. Il y a des choses qu'on ne doit pas faire et qui me sont indifférentes aussi longtemps que je n'ai pas envie de les faire.

– Mais quand vous voulez les faire ? demanda-t-elle vivement.

– Alors, je les fais.

Ses lèvres s'étaient serrées et marquaient la volonté, mais il rectifia son affirmation aussitôt.

– C'est-à-dire, je les fais le plus souvent. Ce qui me tourmente, ce sont les choses qu'on ne doit pas faire quand

elles ne sont pas mauvaises et qu'elles ne font de mal à personne, – cette promenade, par exemple.

Pendant un moment, elle joua nerveusement avec son crayon, comme si elle cherchait une réponse, tandis qu'il attendait patiemment.

– Cette promenade, commença-t-elle, n'est pas ce qu'on appelle une chose correcte. Réfléchissez vous-même. Vous connaissez le monde. Vous êtes monsieur Harnish, le millionnaire.

– Un joueur, répliqua-t-il durement.

Elle acquiesça d'un signe de tête et continua :

– Et je suis sténographe à votre bureau.

– Mais vous valez mille fois mieux que moi, essaya-t-il de dire, quand il fut interrompu à son tour.

– La question n'est pas là. C'est la situation simple, ordinaire qu'il faut considérer. Je travaille pour vous. Et ce n'est pas ce que vous ou moi pouvons penser qui importe, mais ce que les autres penseront… Vous le savez vous-même.

Le trouble de la jeune femme, les lignes courbées de sa silhouette, sa poitrine qui se soulevait profondément, les couleurs animées de ses joues démentaient – du moins ce fut l'opinion de Daylight – cette réponse froide, positive.

– Je suis désolée que cet entretien vous ait effrayée, dit-il.

– Vous ne m'avez pas effrayée, répliqua-t-elle avec feu. Je ne suis pas une écervelée. Depuis des années je me con-

duis seule dans la vie et je n'en suis pas effrayée. Nous nous sommes promenés deux dimanches, et je n'ai certainement pas eu peur ni de vous ni de Bob. Ce n'est pas cela. Je ne redoute pas d'être seule au monde, mais le monde s'occupe de moi. C'est là l'ennui. Que dira le monde sur moi, sur vous qui m'employez, si nous nous rencontrons régulièrement le dimanche. C'est bizarre, mais c'est comme cela. Je pourrais aller avec un de vos employés sans qu'on en jase, mais avec vous, non.

– Le monde ne sait pas et n'a pas besoin de savoir, cria-t-il.

– Ce qui serait pire, en un sens, c'est que, n'étant coupables de rien, nous aurions l'air, à nous promener sur les routes désertes, de faire quelque chose de mal. Il vaudrait mieux pour moi que ce soit en public.

– Alors, venez déjeuner un jour de semaine avec moi, dit-il, devinant l'intention de sa réponse.

Elle fit un signe de tête.

– Je ne pensais pas tout à fait à cela, mais ce serait mieux. Je préfère affronter la chose et qu'on le sache, que de me cacher pour être découverte. Je ne demande pas à être invitée à déjeuner, ajouta-t-elle avec un sourire, mais vous comprenez bien ma situation.

– Alors pourquoi ne pas monter à cheval avec moi, loyalement ? insista-t-il.

Elle secoua la tête avec une ombre de regret, si légère, pensa Daylight, qu'il en devint presque tout à coup follement furieux.

– Écoutez, miss Mason, je sais que vous ne tenez pas à ce que je parle de cela au bureau. Moi non plus. Je devine que cela fait partie de votre objection ; un homme n'est pas censé entretenir sa sténographe d'autres choses que d'affaires. Voulez-vous vous promener avec moi dimanche prochain, et nous reprendrons ce sujet pour en tirer une conclusion ? Les collines sont un endroit tout indiqué pour parler d'autres choses que d'affaires. Je crois que vous me connaissez assez bien pour savoir que je suis loyal. Je… je vous estime et je vous respecte… et puis, je…

Il commençait à s'embrouiller, et sa main qui reposait sur le buvard tremblait visiblement. Il s'efforça de se ressaisir.

– Je désire plus que tout au monde, comme jamais dans ma vie… Je… je… je ne peux pas m'expliquer, mais je le pense, c'est tout… Voulez-vous ? dimanche prochain ? Demain ?

Et lorsqu'elle eut donné son consentement d'une voix faible, il ne pensa point qu'elle avait remarqué les gouttelettes de sueur qui perlaient sur son front, le tremblement de sa main et son trouble général trop évident.

CHAPITRE XIV

– Il n'y a pas moyen d'exprimer exactement ce qu'on veut.

Daylight accentua ces dernières paroles d'un air mécontent et caressa l'oreille de Bob avec le fouet. Cette phrase ne répondait pas à son intention.

– Où je veux en venir, c'est que vous m'avez dit carrément que vous ne vouliez plus me rencontrer ; vous m'avez donné vos raisons, mais comment puis-je savoir si ce sont les vraies raisons ? Vous ne tenez peut-être pas à me connaître davantage, et vous ne voulez pas me le dire par crainte de blesser mes sentiments. Vous comprenez ? Je suis le dernier homme qui se montrera où il n'est pas désiré. Et si vous ne tenez pas le moins du monde à me revoir, eh bien ! je me sauverai, comme le diable à la fumée de l'encens.

Dede sourit à ces mots, mais elle continua à chevaucher en silence. Et ce sourire, pensa-t-il, était bien le plus doux, le plus merveilleux qu'il ait jamais vu. Il différait de ceux qu'il lui avait vus auparavant. C'était le sourire de quelqu'un qui ne le connaissait que très peu, qui allait le mieux connaître. Un moment après, il rejetait cette pensée : Dede souriait inconsciemment. Il n'en pouvait être autrement dans un tête-à-tête. Un étranger, un homme d'affaires, un employé, n'importe qui, montrerait la même bienveillance après quelques rencontres de hasard. Cela devait arriver, mais ce cas l'impressionnait particulièrement ; d'ailleurs, ce sourire était si doux, si merveilleux ! Les femmes qu'il avait connues n'avaient jamais souri de la sorte, il en était persuadé.

Cette journée avait été heureuse. Daylight avait rencontré Dede sur une route déserte de Berkeley, et ils avaient passé des heures ensemble. Ce ne fut qu'au déclin du jour, comme ils approchaient de la barrière sur la route de Berkeley, qu'il attaqua le sujet important.

Lorsqu'il eut entièrement fini, elle lui répondit, et il l'écouta avec reconnaissance.

– Supposons, seulement une supposition, que les raisons que je vous ai données soient les seules ? Il n'est pas question que je ne tienne pas à vous connaître.

– Alors, je deviendrai pressant, dit-il vivement. Parce que, voyez-vous, j'ai remarqué que les gens portés à faire des suppositions acceptent plus facilement une chose établie. Mais si vous me cachez quelque autre raison,… si vous ne désirez pas me connaître, si,… si, eh bien, si vous croyez que mes sentiments ne soient pas blessés par cette corvée que vous vous imposeriez avec moi… (Ici, sa considération calme des possibilités s'effondra devant la peur de la réalité, et il perdit le fil de son discours.) Eh bien, de toutes façons, vous n'avez qu'une chose à faire : me le dire et je m'en irai sans rancune : ce sera une malchance pour moi. Soyez honnête, miss Mason, et dites-moi bien si c'est la raison, – je parie que c'est celle-là.

Elle le regarda ; ses yeux, devenus tout à coup légèrement humides, étaient à moitié chagrins, à moitié contrariés.

– Oh ! mais ce n'est pas juste, cria-t-elle. Vous me donnez le choix entre vous mentir ou vous blesser pour me permettre de me débarrasser de vous ; ou bien, vous me laissez sans défense si j'avoue la vérité, car vous le dites vous-même, vous resterez et deviendrez pressant.

Ses joues étaient colorées, ses lèvres tremblaient, mais elle continua à le regarder dans les yeux.

Daylight eut un sourire farouche de satisfaction.

– Je suis vraiment content, miss Mason, vraiment content de ces paroles.

– Mais elles ne signifient rien, ajouta-t-elle vivement, rien du tout. Je refuse de les confirmer. C'est notre dernière promenade et… voici la barrière.

Elle rangea sa jument près de la barrière, se baissa, fit glisser le loquet et s'engagea dans la porte ouverte.

– Non, non, je vous prie, dit-elle à Daylight qui s'apprêtait à la suivre.

Il se soumit, fit reculer Bob, et la porte se balança pour se fermer entre eux. Il restait encore quelque chose à dire, et elle ne partit pas tout de suite.

– Écoutez, miss Mason, fit-il d'une voix grave, tremblante de sincérité, je veux vous assurer d'une chose. Je ne cherche pas à m'amuser avec vous. Je vous aime, je vous désire, et je n'ai jamais été aussi sérieux dans ma vie. Mes intentions n'ont rien d'incorrect, absolument rien. Ce que je pense est strictement honnête…

Il s'arrêta en voyant l'expression de sa figure. Elle était fâchée et elle riait en même temps.

– C'est la dernière chose que vous auriez dû dire, cria-t-elle. C'est… c'est comme une agence matrimoniale : les intentions sont strictement honnêtes ; l'objet : le mariage. Je ne mérite rien de plus. C'est ce que vous appelez devenir pressant, je suppose.

Depuis que Daylight vivait dans les villes, le hâle de sa peau s'était effacé, et un flux de sang monta à son cou et se répandit sur son visage qui devint rouge. Dans ce trouble extrême, il ne songea pas qu'elle le regardait à cet instant avec plus de bienveillance que pendant la journée. Elle ne se souvenait pas avoir vu avec plaisir des hommes faits rougir comme des enfants, et elle regrettait déjà sa vivacité.

– Maintenant, écoutez, miss Mason (il commença d'une voix lente, puis il accéléra si rapidement que son débit devint presque incohérent). Je suis une sorte d'homme rude, je le sais, et je ne connais pas grand-chose. Je n'ai pas été habitué aux manières raffinées. Je n'ai jamais joué avec l'amour auparavant, et je n'ai pas été amoureux non plus. Je ne peux guère me conduire que comme un terrible idiot. Vous devez donc voir derrière mes paroles stupides et deviner l'homme qu'elles cachent. C'est moi, et je veux être correct si je ne sais guère m'y prendre.

Dede Mason avait des façons vives, et, comme un oiseau, les variations de son humeur étaient presque fugitives ; aussi, était-elle à présent toute contrite.

– Pardonnez-moi d'avoir ri, dit-elle de l'autre côté de la barrière. Je ne le voulais pas… J'ai été surprise malgré moi, et offensée aussi. Vous voyez, monsieur Harnish, je n'ai pas été…

Elle s'arrêta net, craignant d'achever la phrase où sa vivacité d'oiseau l'avait entraînée.

– Vous voulez dire que vous n'avez pas été habituée à ce genre de propositions, fit Daylight. Des banalités : Comment allez-vous ? Heureux de faire votre connaissance… J'espère que je ne vous dérange pas…

Elle fit un signe de tête et partit d'un éclat de rire qui le gagna lui-même et qui aida à dissiper l'embarras. Il repris alors courage et continua avec plus de confiance, plus de sang-froid et d'éloquence.

– Vous voyez ! vous me mettez à l'épreuve. Vous avez de l'expérience sur ce sujet. Je ne doute pas qu'on vous ait fait nombre de demandes. Eh bien, moi, je n'en ai jamais fait et je suis comme un poisson hors de l'eau. D'ailleurs, ce n'est pas une demande. La situation est spéciale, voilà ; je me laisse de côté. J'ai assez de bon sens pour savoir qu'un homme ne doit pas prendre le mariage pour prétexte, simplement quand il veut faire la connaissance d'une jeune fille. Et j'avais raison quand je me tenais tranquille. Primo : je ne peux pas vous connaître au bureau. Secondo : vous dites que vous ne voulez pas me voir en dehors du bureau pour me donner une occasion de vous connaître. Tertio : vous me donnez comme raison que les gens en parleront parce que vous travaillez pour moi. Quarto : il faut que je vous connaisse pour vous convaincre de mes intentions droites et correctes. Quinto : vous êtes là, de l'autre côté de la barrière, prête à partir, et moi, de ce côté, je suis bien près d'être désespéré et je suis obligé de vous dire quelque chose pour vous faire réfléchir encore. Enfin je l'ai dit. Et maintenant, pour finir, je désire que vous y réfléchissiez.

En l'entendant, heureuse de le voir si sérieux, la figure bouleversée, si simple dans ces phrases intimes accentuées par sa sincérité qui le faisaient si différent des hommes qu'elle avait connus, elle oublia d'écouter et s'abandonna à ses propres pensées. L'amour d'un homme énergique est toujours un attrait pour une femme, et jamais Dede ne le sentit avec autant de force qu'à cet instant, lorsqu'elle vit Burning Daylight de l'autre côté de la barrière. Non qu'elle

eût songé à l'épouser, elle avait vingt raisons contre ce projet ; mais au moins, pourquoi ne pas le voir davantage ? Il ne lui était pas antipathique. Au contraire, il lui plaisait, et lui avait toujours plu, dès le premier jour, quand elle avait vu son visage maigre et ses yeux étincelants d'Indien. Par son caractère, il était encore plus remarquable que par ses muscles splendides. D'ailleurs, le roman avait embelli ce vaillant, ce rude aventurier du Nord, cet homme illustre par ses nombreux exploits et par ses nombreux millions, qui venait de l'Arctique pour livrer la bataille et lutter avec tant de maîtrise contre les hommes du Sud.

Aussi sauvage qu'un Peau-Rouge, joueur, débauché, un homme sans principes, dont la vengeance n'était jamais assouvie et qui marquait au visage ceux qui lui résistaient, oh ! oui, elle connaissait tous les surnoms cruels qu'on lui avait donnés. Cependant il ne l'effrayait pas. Il y avait dans ces surnoms quelque chose de plus. ***Burning Daylight*** évoquait également d'autres choses. On les lisait dans les journaux, dans les revues, dans les livres sur le Klondike.

Et pour qui les avait lus, ***Burning Daylight*** avait un beau renom qui pouvait frapper toute imagination de femme, comme il avait frappé la sienne ; la barrière entre eux, elle écoutait ce discours sérieux et véhément dans sa simplicité. Dede, après tout, était bien une femme, avec toute la vanité de son sexe, et cette vanité était flattée de ce qu'un homme tel que lui la désirât.

D'autres pensées traversèrent son esprit, des sensations de fatigue, de solitude ; une foule de sentiments vagues, pleins d'ombre, et des suggestions plus vagues encore ; et, plus profondément et plus confusément, des murmures et des échos, l'émoi des générations oubliées se réveillait en un

nouvel et perpétuel émoi, inconnu et imprévu, subtil et puissant, qui, sous mille déceptions et mille masques, constitue l'esprit, l'essence même de la vie et la dirige éternellement. À chevaucher près de cet homme, elle éprouvait une forte tentation. Il n'y aurait que cela et rien de plus, car elle était fermement convaincue que la façon de vivre de Daylight ne deviendrait jamais la sienne. D'autre part, *elle ne* partageait ni les craintes ni les timidités des autres femmes. Elle ne doutait pas qu'elle pût se conduire seule dans toutes les circonstances. Alors, pourquoi pas ? C'était si peu de chose, en définitive !

Le meilleur de son existence était uniforme et ennuyeux. Elle mangeait, dormait et travaillait : c'était à peu près tout. Cette existence d'anachorète se déroula comme un tableau devant elle : les six jours de la semaine qu'elle passait au bureau, faisant par le bac le trajet aller et retour ; les heures qu'elle prenait sur le sommeil pour déchiffrer des mélodies au piano, pour faire son petit savonnage, pour coudre, raccommoder et additionner son maigre compte ; les deux soirées de plaisir en société qu'elle se permettait chaque semaine ; les autres heures dérobées et l'après-midi du samedi qu'elle passait avec son frère à l'hôpital ; et le septième jour, le dimanche, son jour de joie, sur le dos de Mab, au-dehors, sur les collines aimées. Mais c'était une promenade solitaire ; elle ne connaissait personne qui montât à cheval. Elle avait persuadé quelques jeunes filles de l'Université à essayer sur des chevaux de louage, mais, après un ou deux dimanches, elles s'en étaient fatiguées. Autrefois, Madeline avait acheté un cheval et monté avec enthousiasme pendant plusieurs mois pour aboutir à un mariage et aller vivre dans la Californie du Sud. On finissait par se lasser, après des années, de cette éternelle chevauchée toute seule.

C'était un tel enfant, ce géant de millionnaire qui effrayait la moitié des riches de San Francisco. Un tel enfant ! Elle n'avait jamais imaginé ce côté de sa nature.

– Comment les gens se marient-ils ? demanda-t-il. Primo : comment se rencontrent-ils ? Secondo : que pensent-ils d'eux ? Tertio : font-il connaissance ? et quarto : se marient-ils ou ne se marient-ils pas selon qu'ils se plaisent ou ne se plaisent pas, après avoir fait connaissance ? Mais comment, tonnerre, trouver une occasion pour savoir si nous nous plaisons assez, je n'en ai pas l'idée, à moins que nous nous ménagions cette occasion nous-mêmes. Je voudrais aller vous voir, vous faire une visite ; seulement je sais que chez vous ou à votre pension, ça ne peut aller.

Tout à coup, l'humeur de Dede ayant changé, la situation parut, à elle, ridicule, absurde. Elle eut envie de rire – sans colère, sans nervosité, mais avec gaieté. C'était si drôle ! elle, la sténographe, lui, le joueur millionnaire, puissant et connu, et cette barrière entre eux au travers de laquelle il émettait sa théorie sur les gens qui se connaissent et qui se marient. Cette situation devenait intolérable. En l'envisageant pleinement, elle ne pouvait pas la supporter davantage. Ce projet de rencontres furtives devait cesser. Il n'y aurait, désormais, plus aucun rendez-vous. Et s'il refusait cela et qu'il essayât de la courtiser au bureau, elle serait obligée de perdre une très bonne position pour mettre fin à cette aventure. Tout cela n'était pas agréable à considérer ; elle n'avait pas trouvé que les hommes en général, spécialement dans les villes, fussent très scrupuleux. Elle ne gagnait pas sa vie depuis des années sans avoir perdu beaucoup d'illusions.

– Nous ne nous cacherons pas du tout, expliqua Daylight. Nous monterons à cheval aussi crânement que vous le voudrez, et si on nous voit, eh bien, on nous verra. Si on en parle, eh bien, aussi longtemps que notre conscience sera tranquille, nous n'aurons pas à nous en inquiéter. Dites oui, et Bob portera sur son dos l'homme le plus heureux du monde.

Elle hocha la tête, retint sa jument impatiente de rentrer, et indiqua l'ombre qui s'allongeait sur le sol.

– De toute façon, il se fait tard maintenant, dit Daylight hâtivement, et nous n'avons encore rien décidé. Un dimanche encore – un seul – ce n'est pas trop pour décider.

– Nous avons eu toute la journée, dit-elle.

– Mais nous avons commencé à en parler trop tard. La prochaine fois nous attaquerons le sujet plus tôt. Je peux vous dire que c'est une grosse question pour moi. Voulez-vous dimanche prochain ?

– Les hommes sont-ils toujours droits ? demanda-t-elle. Vous savez parfaitement qu'en disant un dimanche, vous entendez plusieurs dimanches.

– Alors, disons plusieurs, cria Daylight, imprudemment.

Tandis qu'il parlait ainsi, elle pensa ne l'avoir jamais vu aussi beau.

– Acceptez… Dimanche prochain, à la carrière…

Elle réunit les rênes dans sa main avant de partir.

– Bonsoir, fit-elle, et…

– Oui, murmura-t-il avec une intonation très légèrement impérative.

– Oui, répondit-elle d'une voix basse, mais distincte.

Au même instant, elle mit sa jument au petit galop et descendit la route sans jeter un regard derrière elle, absorbée par l'analyse de ses propres sentiments. Jusqu'au dernier moment elle avait décidé de dire non. Néanmoins, ses lèvres avaient dit oui. Il semblait que ce fussent les lèvres. Elle n'avait pas l'intention d'accepter. Pourquoi l'avait-elle fait ? La surprise, le trouble qui suivirent cette réponse si spontanée la jetèrent dans une consternation dont elle considéra les conséquences. Elle savait que Burning Daylight n'était pas un homme avec qui l'on pût s'amuser, que cette simplicité, cet enfantillage cachaient un caractère, essentiellement viril, dominateur, et qu'elle s'était engagée dans une suite inévitable de malheurs et d'orages.

Et elle s'étonna encore d'avoir accepté à l'instant même où son intention était la plus éloignée de le faire.

CHAPITRE XV

L'existence au bureau continua comme autrefois. Jamais, soit par un mot, soit par un regard, ils ne montrèrent que la situation était changée en aucune sorte. Ils projetaient chaque dimanche la promenade du dimanche suivant sans y faire au bureau la moindre allusion. Il éprouvait pour un tel procédé un dédain chevaleresque. Il ne voulait pas la perdre au bureau. C'était pour lui une joie inépuisable de la voir à son travail ; et il n'eut recours à aucune dictée prolongée, à aucun supplément de travail qu'il aurait pu inventer pour la retenir plus longtemps sous ses yeux. En dehors de ce simple égoïsme, il obéissait à son amour du jeu franc. Il dédaignait d'user des avantages fortuits de sa situation. Il avait une conception de l'amour plus élevée que la simple possession. Il voulait être aimé pour lui-même, avec, de part et d'autre, la plus entière liberté.

Eût-il combiné les plans les plus audacieux, il ne pouvait suivre plus sage politique. Amoureuse, comme l'oiseau, de son indépendance, la dernière femme au monde que l'on pût tyranniser dans ses affections, elle appréciait vivement la délicatesse de cette attitude. Elle l'appréciait d'une façon inconsciente, mais elle en subissait plus profondément les effets, ténus comme des fils. Et la personnalité de Daylight s'étendait insensiblement autour d'elle comme une toile d'araignée qu'elle ne remarqua qu'au dernier moment. Fil par fil, se resserraient ces liens secrets, insoupçonnés. C'est à eux qu'on pouvait attribuer ce ***oui*** qu'elle avait prononcé alors qu'elle voulait dire ***non***. Aussi, à l'instant critique, il se

pourrait que, dans une crise future, elle ne sache pas résister, malgré les intentions formelles de son esprit sérieux.

Parmi les bienfaits qu'il tira de cette intimité croissante avec Dede, Daylight se prit à boire un peu moins. Ce goût de l'alcool se trouva affaibli au point qu'il s'en aperçut. Dede était, en un sens, ce qui le défendait lui-même. Penser à elle lui faisait l'effet d'un cocktail. Tout au moins, cette pensée remplaça-t-elle un certain nombre de cocktails. Au cours de l'existence citadine, antinaturelle, qu'il menait, et de ses opérations financières intenses, il s'était adonné à la boisson. Pour se soustraire à ce surmenage il avait besoin, en quelque sorte, de se retrancher derrière un mur ; c'est à quoi lui servit Dede en partie. Sa personnalité, son rire, les intonations de sa voix, la lumière dorée de ses yeux, le reflet de sa chevelure, sa silhouette, sa robe, ses mouvements à cheval, ses plus simples gestes, tout, se représentant à son esprit et s'y fixant, remplaçait de nombreux cocktails.

En dépit de leur ferme résolution, il y avait quelque chose de furtif dans leurs rencontres. En vérité, ils se cachaient. Ils ne se promenaient pas franchement à la face du monde ; ils passaient, au contraire, inaperçus, et pour le rencontrer à mi-chemin, elle traversait les nombreuses routes désertes et les barrières de Berkeley. Ils ne se promenaient que sur les chemins solitaires, préférant traverser la seconde chaîne de collines pour chevaucher parmi les cultivateurs qui se rendaient à l'église et qui auraient difficilement reconnu Daylight d'après ses photographies.

Daylight trouva en Dede une bonne amazone, non pas seulement par la tenue, mais par l'endurance. Ils couvraient certains jours soixante, soixante-dix et même quatre-vingts milles, et jamais elle ne trouva la journée trop longue,

quoique Daylight lui eût bien recommandé de le lui dire ; elle ne se plaignit jamais de la plus légère fatigue sur le dos de sa jument alezane.

Ils apprirent bien à se connaître durant ces longues, ces interminables chevauchées. Ils ne pouvaient guère parler que d'eux-mêmes, et, tandis qu'elle s'intéressait aux voyages dans l'Arctique, aux fouilles dans les mines d'or, lui, à son tour, discernait peu à peu son caractère. Elle s'étendait sur l'existence qu'elle avait menée dans la ferme, étant enfant ; elle babillait sur les chevaux, les chiens, les gens, les choses, si bien qu'il lui sembla assister au développement de cette enfance et de cette jeunesse, et il put la suivre jusqu'à la ruine et la mort de son père ; à ce moment, elle avait été obligée de quitter l'Université pour entrer dans un bureau. Elle parla aussi de son frère, de ses longs efforts pour le faire soigner, de ses espérances qui s'évanouissaient maintenant. Et Daylight vit par là qu'elle était plus facile à connaître qu'il ne l'avait imaginé ; cependant, il se douta que tous ces dehors cachaient la ruse du sexe et le mystère de la femme. À cet égard, il se l'avoua en toute humilité, il était sans carte sur une mer sans rives qu'il ne connaissait pas et sur laquelle il devait naviguer tant bien que mal.

Sa crainte innée de la femme provenait d'un défaut de compréhension qui l'avait également empêché d'atteindre à la moindre notion du caractère féminin. Dede à cheval, Dede cueillant, par un jour d'été, des coquelicots au flanc de la colline, Dede prenant sa dictée en traits rapides et courts : tout cela il le comprenait. Mais il ignorait la femme qui passait d'un état d'âme à l'autre, la femme qui refusait fermement de monter à cheval avec lui et qui subitement y consentait, la femme dont la flamme dans les yeux sans cesse s'allumait et s'éteignait, la femme qui murmurait des paroles

que son oreille n'entendait pas. Et tout cela éclairait faiblement pour lui ce qu'il y a de profond dans ce sexe dont il reconnaissait le charme et qu'il subissait sans le comprendre.

Il y avait un autre côté de sa nature qu'il était certain de ne pas comprendre. Elle connaissait les livres et possédait cette chose mystérieuse, redoutable, appelée « culture ». Cependant, il s'étonna qu'elle ne l'imposât point dans leurs rapports. Elle ne parlait ni de livres, ni d'art, ni de sujets semblables. Tel qu'il était, avec son esprit rustique, il lui trouva un esprit presque aussi rustique. Elle aimait la simplicité, le plein air, les chevaux, les collines, le soleil, les fleurs. Comme il se trouvait parmi une flore nouvelle pour lui, elle lui désigna toutes les variétés de chênes, lui montra le madrono, le manzanita ; les noms que portent les fleurs sauvages, les arbustes, les bruyères, les formes qu'ils prennent, les régions où ils poussent. Son œil perçant habitué aux forêts était un autre enchantement pour lui, et comme elle avait été élevée en plein air, rien ne lui échappait.

Un jour, pour s'éprouver, ils voulurent savoir lequel découvrirait le plus grand nombre de nids. Et lui, qui s'était toujours glorifié de son merveilleux don d'observation, eut quelque peine à garder le premier rang. À la fin de la journée, il n'avait sur elle qu'une avance de trois nids ; encore, discutèrent-ils sur l'un d'eux, et Daylight dut avouer qu'il avait des doutes sérieux. Il la complimenta et attribua cette réussite au fait qu'étant elle-même un oiseau, elle en avait le coup d'œil rapide et les manières sémillantes.

À mesure qu'il la connaissait, il était de plus en plus convaincu de cette ressemblance avec l'oiseau. C'est pourquoi elle aime à monter à cheval, disait-il, c'est ce qui se rapproche le plus du vol. Un champ de coquelicots, un val-

lon couvert de fougères, des peupliers rangés sur un sentier de campagne, la couleur marron foncé d'un coteau, les rayons du soleil dardant un pic lointain, tout était une source de joies fugaces qui semblaient être autant d'explosions mélodieuses. Un rien la réjouissait et elle paraissait chanter sans cesse. Il en était de même pour les choses plus sérieuses. Quand elle montait Bob et luttait pour maîtriser cette bête splendide, elle semblait plus qu'un aigle.

Ces joies fugaces étaient pour lui une source de bonheur. Il se réjouissait de la voir joyeuse, et ses yeux la regardaient avec autant d'enthousiasme qu'elle-même regardait attentivement les objets. Grâce à elle, il arriva à mieux juger et à mieux apprécier la nature. Elle lui montra dans le paysage des couleurs qu'il n'aurait jamais songé à chercher. Il ne connaissait que les couleurs principales. Pour lui, toutes les teintes de rouge étaient rouges. Noir était noir et marron restait marron jusqu'au jaune ; alors, ce n'était plus marron. Il croyait que la pourpre était rouge, à peu près comme du sang, elle lui apprit à en distinguer les nuances. Un jour qu'ils chevauchaient jusqu'au sommet d'une haute colline où les coquelicots atteignaient les genoux des chevaux, elle s'extasia sur les lignes de l'horizon. Elle en compta sept ; et lui qui, toute sa vie, avait vu des paysages, sut, pour la première fois, ce qu'était l'« horizon ». Dès lors, il regarda la nature d'un œil plus pénétrant, se plaisant à contempler les cimes dentelées des chaînes de montagnes qui s'échelonnaient au loin, et les brumes d'été qui s'alanguissaient dans les plis des collines lointaines.

Et, brochant sur tout cela, courait le fil de l'amour. D'abord il avait été content de monter à cheval avec Dede et de la traiter en camarade ; puis son désir s'était fortement accru. À mesure qu'il la connaissait, il l'estimait davantage ;

si elle s’était montrée réservée et hautaine avec lui ; si elle avait cherché à s’amuser, si elle avait été une femme pleine d’affectation, le résultat eût été tout autre. Mais elle l’étonna par sa simplicité, par sa nature entière et ses façons pleines de camaraderie. Il ne s’attendait pas à cela. Ce n’était pas ainsi qu’il avait jugé de la femme. La femme ! le jouet ; la femme ! la harpie ; la femme ! l’épouse nécessaire et la mère des générations de la race future : tel avait été son idée de la femme et voilà ce qu’il attendait d’elle. Mais la femme camarade qui partage les jeux et la joie, c’était en quoi Dede l’avait surpris. Plus il la trouvait digne d’attention, plus son amour s’embrasait, donnant inconsciemment à sa voix des intonations caressantes et jetant des éclairs dans ses yeux. Dede, comme bien des femmes avant elle, ne restait point aveugle et elle espérait qu’en jouant avec ce joli feu elle échapperait à l’incendie.

– L’hiver va bientôt venir, dit-elle avec regret et d’un ton provocant. Et il n’y aura plus de promenades à cheval.

– Mais il faut tout de même que je vous voie l’hiver, répondit-il vivement.

Elle hocha la tête.

– Nous avons été très heureux ; c’est fini, fit-elle en le regardant franchement avec insistance. Je me souviens de votre théorie ridicule sur la nécessité de se connaître, mais cela ne nous mènera à rien, absolument à rien. Je me connais trop pour me tromper.

Sa physionomie était grave, soucieuse de ne pas le blesser, son regard décidé et dans ses yeux se jouait cette lumière dorée – l’abîme du sexe qu’il n’osait plus regarder.

– Je me suis tenu plutôt tranquille, déclara-t-il, mais ça a été joliment dur, je peux vous l’assurer. Vous y réfléchirez. Pas une fois je ne vous ai parlé d’amour, et je vous ai aimée tout le temps. C’est quelque chose pour un homme habitué à faire tout céder devant lui. Quand on me barre la route, je deviens violent. Je crois bien que je me serais battu contre Dieu lui-même s’il m’avait barré le chemin sur la glace. Et, cependant, je ne vous ai pas malmenée. Je pense que cela prouve combien je vous aime. Eh bien ! vous en ai-je soufflé mot ? Pas même la moindre allusion ! Je me suis tenu tranquille, bien que j’en aie été parfois malade de cette tranquillité. Je ne veux pas vous demander de m’épouser. Je ne vous le demanderai pas aujourd’hui. Oh ! non, seulement, je voudrais que vous me répondiez. Je sais que vous êtes la femme qu’il me faut. Mais de moi, je ne sais rien ! Croyez-vous me connaître assez pour vous décider un jour ? (Il haussa les épaules.) Je ne sais pas, mais je tente ma chance maintenant. Vous devez bien savoir si vous espérez, oui ou non, vous entendre avec moi. Je joue doucement un jeu de longue durée. Et je ne vais pas perdre parce que j’examine mon jeu !

Ce genre de déclaration était nouveau pour Dede. Elle n’avait même jamais rien entendu de semblable. D’ailleurs, ce manque d’ardeur la froissa à un tel point que, pour vaincre cette impression, elle dut se rappeler le tremblement de sa main et la passion qu’elle avait vue dans ses yeux et entendue dans sa voix ce jour-là et tous les jours. Puis, elle se souvint aussi de ce qu’il lui avait dit quelques semaines auparavant : « Vous ne savez peut-être pas ce qu’est la patience », et il lui avait conté la chasse aux écureuils avec le gros fusil, au temps où lui et Elijah Davis mouraient de faim sur la Stewart.

– Vous voyez, continua-t-il vivement, rien que pour la franchise du jeu, il faut que nous nous voyions encore cet hiver. Votre décision n’est fort probablement pas encore prise.

– Mais si, elle l’est, fit-elle en l’interrompant. Je n’oserais pas me permettre de penser à vous. Le bonheur pour moi n’est pas de ce côté. J’ai de la sympathie pour vous, monsieur Harnish, c’est tout, et ce ne sera jamais que cela.

– C’est parce que vous n’aimez pas ma façon de vivre, dit-il, pensant en lui-même aux articles sensationnels et calomniateurs, et à la dépravation dont les journaux l’avaient accusé ; puis, il se demanda si sa pudeur de jeune fille voulait les ignorer.

Il fut surpris de sa réponse calme et peu compromettante.

– Oh ! non, pas du tout !

– Je sais que plusieurs journaux m’ont éreinté, commença-t-il pour se défendre, et que j’ai vécu en joyeuse compagnie.

– Je ne pense pas à cela, dit-elle, je le sais et je ne peux pas dire que cela me plaise. Mais c’est votre existence en général, vos affaires. Il y a des femmes qui pourraient vous épouser et être heureuses ; moi, non. Plus j’aimerais un homme de ce genre, plus je serais malheureuse. Et de me voir malheureuse, cela le rendrait malheureux. Vous voyez, je ferais une erreur et il en ferait une aussi ; encore pour lui serait-elle adoucie par ses affaires qui l’occuperaient toujours.

– Mes affaires ! fit Daylight haletant. Quel mal font mes affaires ? Je joue franchement, honnêtement. Elles ne cachent rien de malpropre, mes affaires ! et l'on ne peut pas en dire autant de bien des affaires, celles des grandes corporations, des fripons ou des petits épiciers du coin. Je joue loyalement selon les règles du jeu, et je ne mens pas, et je ne trompe personne, et je ne manque pas à ma parole !

Dede soupira de soulagement quand la conversation prit un autre cours, et elle en profita pour émettre ses opinions.

– Dans l'ancienne Grèce, commença-t-elle avec pédantisme, était considéré comme bon citoyen celui qui bâtissait des maisons, plantait des arbres.

Elle ne termina pas son discours, mais elle arriva tout de suite à la conclusion.

– Combien de maisons avez-vous bâties ? Combien d'arbres avez-vous plantés ?

Il hocha inconsciemment la tête, car il n'avait pas saisi la portée de l'argument.

– Eh bien, continua-t-elle, l'avant-dernier hiver vous avez accaparé le charbon.

– Localement, dit-il en ricanant à ce souvenir, juste localement. J'ai profité du manque de wagons et de la grève de la British Columbia.

– Vous n'avez pas extrait vous-même le charbon. Cependant, vous l'avez fait monter de quatre dollars par tonne et vous y avez gagné beaucoup d'argent. C'était votre affaire. Vous avez obligé les pauvres gens à payer leur charbon plus cher. Vous avez joué loyalement, comme vous dites, mais vous avez mis vos mains dans leur poche pour en tirer

tout leur argent. Je le sais. Je brûlais une grille dans mon salon de Berkeley. Au lieu de payer onze dollars la tonne de Rock Wells, je l'ai payée quinze dollars cet hiver-là : vous m'avez volé quatre dollars. Je pouvais le supporter, mais il y avait des milliers de pauvres gens qui ne le pouvaient pas. Vous appelez cela un jeu honnête, mais, pour moi, c'est un véritable vol.

Daylight ne se déconcerta pas. Ce n'était pas une révélation pour lui. Il se souvint de la vieille femme qui faisait son vin à Sonoma, et des milliers de gens qui, comme elle, sont créés pour être volés.

– Maintenant, écoutez, miss Mason, je reconnais que cette fois vous avez un peu raison. Mais vous me voyez dans les affaires depuis assez longtemps pour savoir que je ne fais pas le métier de piller les pauvres gens. J'en veux aux gros capitalistes. C'est eux que je mange. Ils volent les pauvres, et moi je les vole, eux. Cette affaire de charbon n'était qu'accidentelle. Je n'en voulais pas aux pauvres gens, mais aux gros capitalistes, et je les ai eus. Ceux qui se trouvaient sur le chemin ont été attrapés : voilà, c'est tout.

« Voyez-vous, continua-t-il, toutes les affaires sont un jeu. Tout le monde joue d'une façon ou d'une autre. Le cultivateur joue contre le temps et contre le marché pour ses moissons. La « United States Steal Corporation » fait de même. Les affaires d'un grand nombre constituent de purs vols aux dépens du pauvre. Mes affaires ne sont pas de celles-là. Vous le savez. J'ai toujours poursuivi les voleurs.

– Je n'ai pas atteint mon but, avoua-t-elle. Attendez une minute.

Et pendant un moment ils chevauchèrent en silence.

– Je le vois plus clairement que je ne peux l'exprimer. Ce que je veux dire est quelque chose comme ceci : Il y a le travail légitime, et il y a celui qui ne l'est pas. Le cultivateur laboure la terre et produit le grain. Il fait quelque chose qui est utile à l'humanité. Il crée en quelque sorte le grain qui nourrira ceux qui ont faim.

– Mais alors, les chemins de fer, les acheteurs au marché et les autres se mettent systématiquement à le voler de ce grain, interrompit Daylight.

Dede sourit et agita la main.

– Attendez une minute. Vous me faites perdre le fil de mon raisonnement. Qu'on le vole jusqu'à ce qu'il meure de faim, peu importe. L'essentiel est que le blé qu'il a fait pousser demeure. Vous voyez ! Le cultivateur a créé quelque chose, disons dix tonnes de blé, et ces dix tonnes existent. Ce grain est porté au marché par le chemin de fer, puis il passe à ceux qui le mangeront. Ceci est encore légitime, c'est comme quelqu'un qui vous apporte un verre d'eau, qui vous enlève une escarbille de l'œil. On a fait, on a, en quelque sorte, créé une chose : du blé.

– Mais les chemins de fer volent affreusement, objecta Daylight.

– Alors le travail qu'ils font est à demi légitime, à demi illégitime. Maintenant, nous arrivons à ce qui vous concerne. Vous ne créez rien. Il n'existe rien de nouveau quand vous faites vos affaires. C'est exactement comme le charbon. Vous ne l'avez pas extrait. Vous ne l'avez pas porté au marché. Vous ne l'avez pas livré. Comprenez-vous ? C'est ce que je veux dire quand je parle de planter des arbres, de bâtir

des maisons ! Vous n'avez pas planté un seul arbre, ni bâti une seule maison.

– Je n'aurais jamais cru qu'il y eût au monde une femme qui pût parler affaires comme cela, murmura-t-il avec admiration. Et vous m'avez battu sur ce point. Mais il reste beaucoup à dire pour ma défense. Écoutez-moi. Je vais m'expliquer en trois points. Primo : Nous vivons, pour la plupart, un temps très bref et nous mourons pour longtemps. La vie est une grosse partie. Les uns naissent avec de la chance, les autres n'en ont pas. Chacun s'assoit à la table et chacun essaie de voler l'autre. Presque tous sont exploités, volés. Quand arrive un homme comme moi, il prend part au jeu. J'ai deux choix. Je peux m'associer aux exploités ou m'associer aux voleurs. Comme exploité, je ne gagne rien. Je travaille dur, et toujours, et je meurs à la besogne. Je ne rencontre jamais d'atout. Je ne fais que travailler, travailler, travailler. On parle de la dignité du travail ; eh bien ! moi je vous dis qu'il n'y a pas de dignité dans ce travail-là. Je peux aussi m'associer aux voleurs ; et c'est ce que je fais. Je joue loyalement cette partie de mon choix. J'y gagne les automobiles, les bonnes tranches de viande et les bons lits moelleux.

« Secondo : Il n'y a pas grande différence entre jouer à demi le voleur, comme les chemins de fer qui portent au marché le blé du cultivateur, et le jouer entièrement et voler les voleurs, comme je le fais. D'ailleurs, le demi-vol est un jeu trop lent pour que je m'y intéresse. On n'y gagne pas assez vite pour moi.

– Mais pourquoi voulez-vous gagner ? demanda Dede. Vous avez déjà des millions et des millions ! Vous ne pouvez

pas vous promener dans plus d'une automobile à la fois, et dormir dans plus d'un lit à la fois !

– Tertio répond à cela : et voici. Hommes et bêtes ont des goûts différents. Un lapin aime la diète végétarienne. Le lynx aime la viande. Les canards nagent, les poules redoutent l'eau. Tel homme collectionne les timbres-poste ; tel autre les papillons. Celui-ci aime les tableaux, celui-là les yachts, cet autre se passionne pour la chasse au gros gibier. Un autre pense que les courses de chevaux sont toute la Vie – avec un grand V –, un autre trouve dans les actrices sa plus grande satisfaction. On ne peut rien contre ces goûts. On les a et que faire pour y remédier ? Eh bien ! moi, j'aime le jeu. Et j'aime jouer. Je veux jouer gros et vite. Je suis fait comme ça. Et je joue.

– Mais pourquoi ne pas faire du bien avec votre argent ?

Daylight rit.

– Faire du bien avec votre argent ! C'est comme si l'on giflait Dieu en pleine figure, ou qu'on lui dise qu'il ne sait pas comment va le monde et qu'on lui serait très obligé de s'en aller pour vous laisser faire votre jeu. De penser à Dieu ne m'empêche pas de veiller durant des nuits, et j'ai une autre façon d'envisager la question. Et ne serait-ce pas bizarre de se battre avec des pièces de cuivre, d'assommer les gens pour leur prendre leur argent et de s'en faire une grosse pile, et ensuite, pris de remords, aller leur panser la tête que les autres voleurs ont fracassée. Je vous le laisse à penser. Faire du bien avec de l'argent revient à cela. De temps en temps, un voleur se laisse attendrir le cœur et alors il dirige une ambulance. C'est ce qu'a fait Carnegie. Il a cassé des têtes à Homestead, il s'est jeté dans de rudes batailles ; il fut systématiquement un assommeur. Il a essayé de contenir les ex-

ploités avec quelques centaines de millions qu'il leur rend peu à peu aujourd'hui. Drôle, n'est-ce pas ? Vous pouvez en juger ?

Il roula sa cigarette et la regarda à demi curieux, à demi amusé. Ses réponses et ses généralisations inspirées par une âpre philosophie étaient déconcertantes et Dede revint à sa première position.

– Je ne peux pas discuter avec vous, vous le savez. Peu importe qu'une femme ait raison : les hommes ont de tels arguments pour vous convaincre ! ce qu'ils disent semble très juste et cependant la femme reste persuadée qu'ils ont tort. Mais une chose existe : la joie créatrice. Appelez cela jeu si vous voulez, mais je crois que l'on éprouve une satisfaction plus grande à créer, à faire quelque chose, qu'à rouler toute la journée un dé dans un cornet. Tenez, quand je veux prendre de l'exercice ou quand je dois payer le charbon quinze dollars, j'étrille Mab et je la brosse une demi-heure durant. Et quand je vois que sa robe est propre, luisante, satinée, j'éprouve de la satisfaction de ce que je viens de faire. Il doit en être ainsi pour celui qui a bâti une maison ou planté un arbre. Il peut le regarder. Il l'a fait. C'est l'œuvre de ses mains. Même si quelqu'un comme vous vient tout bouleverser et déraciner l'arbre, cet arbre existe encore, l'œuvre reste. Et avec tous vos millions, vous ne pouvez pas lui voler cela, monsieur Harnisch. C'est une joie créatrice, une joie plus grande que le simple jeu. N'avez-vous jamais rien fait vous-même : une cabane de bois, là-bas, au Yukon, un canot, un radeau, quelque chose ? Et ne vous souvenez-vous pas combien vous étiez heureux, combien vous vous sentiez bon pendant que vous faisiez cela, et après que vous l'aviez fait ?

Tandis qu'elle parlait, Daylight rappelait à sa mémoire tous les souvenirs qu'elle évoquait. Il vit la plaine déserte sur la rive du Klondike, il vit les cabanes, les entrepôts qui s'élevaient, les charpentes de bois qu'il avait construites et les scieries qui fonctionnaient nuit et jour, grâce aux trois équipes qui se relayaient.

– Que diable ! miss Mason, vous avez raison en un sens. J'ai bâti des centaines de maisons là-bas, et je me souviens comme j'étais fier et heureux de les voir sortir de terre. J'en suis fier maintenant quand j'y pense. Il y avait Ophir : c'était un herbage d'élans, le coin le plus abandonné de Dieu sur lequel l'œil se soit jamais reposé. J'en ai fait le grand Ophir. J'y ai amené l'eau de Rinkability, à quatre-vingts milles de là. Tout le monde disait que c'était impossible, mais je l'ai fait et je l'ai fait moi-même. Le barrage et l'eau courante m'ont coûté quatre millions. Mais vous auriez vu cet Ophir, avec ses appareils de force motrice, ses lumières électriques, ses centaines d'hommes salariés fonctionnant et travaillant jour et nuit. Je crois bien que j'ai compris ce que vous entendez par créer quelque chose. J'ai fait Ophir, et sacré Dieu ! c'était beau ! Je vous demande pardon, je ne voulais pas jurer. Mais cet Ophir ! J'en suis sûrement fier aujourd'hui ; aussi fier que la dernière fois que je l'ai contemplé.

– Et vous avez gagné quelque chose qui valait mieux que l'argent, dit Dede en l'encourageant. Savez-vous ce que je ferais si j'avais beaucoup d'argent et que je dusse continuer à jouer dans les affaires ? J'achèterais toutes les pentes au midi et à l'ouest de ces collines dénudées. Je les achèterais pour y planter de l'eucalyptus. Et je le ferais pour le plaisir de le faire ; en supposant que j'aie cette passion du jeu dont vous parliez, eh bien ! je le ferais tout de même

pour tirer de l'argent de ces arbres. Et je reviens à mon idée. Au lieu de faire monter le charbon sans en ajouter une once sur le marché, je ferais des milliers de fagots de bois à brûler. Où il n'y avait rien auparavant, je créerais quelque chose. Et tous ceux qui feraient la traversée par les bacs prendraient plaisir à regarder ces collines boisées. Qui avez-vous rendu content lorsque vous avez augmenté de quatre dollars la tonne de Rocks Wells ?

Ce fut au tour de Daylight de garder le silence pendant un moment, tandis qu'elle attendait une réponse.

– Préférez-vous que je fasse des choses dans ce genre ? demanda-t-il.

– Ce serait mieux pour le monde et pour vous, dit-elle sans l'y engager.

CHAPITRE XVI

Pendant toute la semaine, chacun sut au bureau qu'un projet vaste et nouveau germait dans l'esprit de Daylight. En dehors de quelques affaires sans importance, rien ne l'avait intéressé depuis plusieurs mois. Maintenant, il était plongé presque sans discontinuer dans une étude profonde, faisant à l'improviste d'assez longs tours à travers la baie jusqu'à Oakland ; ou, assis à son bureau, il restait des heures silencieux et immobile. Ce qui l'occupait semblait le rendre particulièrement heureux. Parfois, des hommes venaient l'entretenir et ils différaient, comme physionomie et comme allure, de ceux qui venaient habituellement le voir.

Un dimanche Dede apprit tout.

– J'ai beaucoup réfléchi à notre conversation, commença-t-il, et j'ai une idée que je voudrais suivre. J'ai un projet qui va vous faire dresser les cheveux sur la tête. C'est ce que vous appelez « légitime », et en même temps c'est le jeu le plus gros dans lequel un homme se soit jamais lancé. Comment économiser des minutes et changer deux minutes en une seule. Oui, et planter quelques arbres aussi – disons plusieurs millions. Vous vous souvenez de la carrière que je voulais inspecter ? Eh bien ! je vais l'acheter. Je vais acheter ces collines aussi – tout depuis cet endroit jusqu'à Berkeley, et de l'autre côté jusqu'à San Leandro. J'en possède déjà assez pour cette affaire, mais silence est le mot d'ordre. J'en achèterai bien avant que personne ne puisse le deviner, car je ne tiens pas à ce que le marché se mette à sauter plus que de raison. Vous voyez cette colline, là-bas ? Elle

m'appartient avec les coteaux qui descendent, traversant Piedmont et ceux qui courent à mi-chemin des collines d'Oakland. Et ce n'est rien, comparé à ce que je vais acheter.

Il s'arrêta triomphant.

– Et comment changer deux minutes en une seule ? demanda Dede en riant de bon cœur à son air de mystère.

Il la regarda fasciné. Elle avait une façon si franche et si jeune de rejeter sa tête en arrière quand elle riait. Et ses dents avaient pour lui un charme infini ; elles étaient régulières, solides, sans aucun défaut : les dents les plus saines et les plus jolies qu'il eût jamais vues.

Ce ne fut que lorsqu'elle eut fini de rire qu'il put continuer.

– Le système de bac entre Oakland et San Francisco est le plus déplorable des États-Unis. Vous faites la traversée tous les jours – six fois par semaine ; c'est-à-dire vingt-cinq jours par mois ou trois cents fois par an. Combien mettez-vous de temps pour un trajet ? Quarante minutes, avec de la chance. Je vais vous transporter en vingt minutes. Si ce n'est pas là changer deux minutes en une seule, qu'on me jette des pommes à la tête. Je vous épargnerai vingt minutes à chaque trajet. Cela fera quarante minutes par jour ; répété trois cents fois égale douze mille minutes par an, rien que pour vous, pour une seule personne. Voyons, cela fait deux cents heures. Supposons que je les épargne par an à des milliers de gens, c'est faire quelque chose, n'est-ce pas ?

Dede ne put qu'acquiescer, haletante. Elle était atteinte par la contagion de l'enthousiasme, bien qu'elle ne pût imaginer comment se ferait cette grande économie de temps.

– Venez, dit-il, montons sur cette colline ; quand je vous aurai menée au sommet, vous verrez quelque chose et je pourrai me faire comprendre.

Un petit sentier aboutissait à un ravin desséché qu'ils traversèrent avant de commencer l'ascension. La pente était raide et couverte de broussailles et de fourrés épais dans lesquels leurs chevaux glissèrent et s'époumonèrent. Bob, éprouvant quelque répugnance, se tourna brusquement et essaya de passer devant Mab qui faillit tomber dans le fourré. En se redressant, elle donna de tout son poids contre Bob. Il s'ensuivit une compression : les jambes des cavaliers furent prises et, comme Bob se lançait en avant sur la colline, Dede fut presque enlevée de sa selle. Daylight tira sur sa bête tandis qu'il remettait Dede en selle. Des pluies de branches, de feuilles mortes s'abattirent sur eux et ils allèrent de difficulté en difficulté jusqu'au sommet, où ils arrivèrent dans un état lamentable, mais pleins de bonheur et d'animation. Pas un arbre n'obstruait ici la vue. La colline sur laquelle ils étaient dépassait la ligne régulière de la chaîne, si bien que le coup d'œil embrassait les trois quarts du cercle. En bas, sur le terrain plat qui borde la baie, s'étendait Oakland, et San Francisco était de l'autre côté. Ils purent voir entre les deux villes les bateaux tout blancs. Berkeley était à leur droite et, à gauche, des villages étaient dispersés entre Oakland et San Leandro. Piedmont s'étendait au premier plan avec ses maisons irrégulières et ses lopins de terres cultivées, et, après Piedmont, le terrain se déroulait sur Oakland en vagues successives.

– Regardez ça, dit Daylight, en étendant le bras dans un large geste. Il y a cent mille âmes ici : pas de raison pour qu'il n'y en ait pas un demi-million. Voilà une occasion de faire vivre cinq personnes où une seule vit à présent. Voici le

plan en peu de mots. Pourquoi n'y a-t-il pas plus d'habitants à Oakland ? Parce qu'il n'y a pas de bon service avec San Francisco, et, d'ailleurs, Oakland est encore endormi. C'est un endroit bien plus agréable à habiter que San Francisco. Supposons que j'achète tous les tramways d'Oakland, de Berkeley, d'Alameda, de San Leandro et le reste, que je les réunisse sous une administration capable, dirigée par un cerveau. Supposons que j'arrête à demi l'essor de San Francisco en construisant une grande jetée qui ira presque jusqu'à Goat Island, et un système de bac avec des bateaux modernes, dernier modèle ? Eh bien, les gens voudront habiter de ce côté-là. Très bien. Ils auront besoin de terrain pour bâtir, aussi j'achète d'abord la terre. Elle est bon marché en ce moment. Pourquoi ? parce qu'il n'y a, dans le pays, ni tramways électriques ni communications rapides, et personne ne devine que cela va venir. Je trace les routes. Je ferai monter vite le terrain. Puis, dès que les gens désireront en acheter, je le vendrai pour améliorer le bac et faciliter le transport.

« Vous voyez, en traçant les routes, je donne de la valeur au terrain. Puis je le vends et je rentre dans mon argent ; ensuite, tous les tramways transportant du monde, aller et retour, me rapporteront beaucoup. Impossible de perdre. Et il y a des millions et des millions à gagner là-dedans. Je vais m'occuper de cette jetée et de ces terrains. Tenez ! là, entre l'endroit où je vais construire ma jetée et la vieille jetée, l'eau est peu profonde. Je peux creuser, draguer, et établir des docks qui contiendront des centaines de navires. Le port de San Francisco est encombré. Avec des centaines de navires chargeant et déchargeant directement dans les wagons, les factoreries s'établiront ici au lieu de rester de l'autre côté de San Francisco. Pour cela, il faut des emplacements pour factoreries, et je les achèterai avant que personne puisse rien

deviner. Les factoreries emploieront dix mille ouvriers et leurs familles. Il faudra donc des maisons en plus grand nombre, plus de terrain, et moi je serai là pour leur vendre le terrain. Et dix mille familles rapporteront chaque jour dix mille gros sous pour mes voitures électriques. La population croissante exige plus de magasins, plus de banques, plus de tout. Et dans tout cela il y aura moi, car je serai là avec mes affaires et mes immeubles. Que pensez-vous de cela ?

Avant qu'elle pût répondre, l'esprit de Daylight continuait de s'égarer et ses yeux contemplaient la cité de son rêve qu'il bâtissait sur les collines d'Alameda, près de la Barrière Orientale.

– Savez-vous – j'ai étudié la question –, la Firth of Clyde, où sont construits tous les navires d'acier, n'est pas à moitié aussi large que la baie d'Oakland, où sont couchées toutes ces carcasses. Pourquoi n'est-ce pas comme la Firth of Clyde ? Parce que le Conseil municipal d'Oakland passe son temps à discuter sur les prunes et les raisins. Ce qu'il faut, c'est quelqu'un pour étudier la chose et ensuite pour l'organiser. Ça, c'est moi. Je n'ai pas fait Ophir pour rien. Et quand ça commencera à ronfler, les capitaux afflueront du dehors. Tout ce que je dois faire, c'est de lancer l'affaire. Messieurs, leur dirai-je, voilà, tous les avantages naturels d'une grande métropole. Dieu les a mis ici, et m'a placé ici pour en avoir soin. Voulez-vous débarquer votre thé et vos soieries d'Asie, exporter directement pour l'Orient ? Voilà des docks pour vos vapeurs et voilà des voies ferrées. Voulez-vous des factoreries qui vous serviront à expédier directement par terre ou par mer ? Voilà l'emplacement et voilà la cité ultramoderne, avec les derniers perfectionnements, où vous pourrez habiter, vous et vos ouvriers.

« Puis, il y a l'eau. Je suis bien près de posséder le versant. Pourquoi pas des travaux hydrauliques aussi ? Il y a à présent à Oakland deux compagnies des eaux, qui se disputent comme chien et chat, toutes deux proches de la faillite. Une métropole a besoin d'un bon système d'eau. Elles ne peuvent pas le donner. Elles sont figées dans la boue. Je veux les engloutir et livrer un bon article à la ville. Il y a encore de l'argent là – de l'argent partout. Une chose en entraîne une autre. Chaque amélioration donne une plus-value à tout. Il y a les gens qui viennent derrière. Plus la foule qui s'entasse en un endroit est grande, plus la valeur devient tangible. Et c'est ici l'endroit tout indiqué pour entasser une foule. Regardez ça ! Regardez bien ça ! On ne pouvait pas trouver un plus bel emplacement pour une grande ville. Ce qu'il faut seulement, c'est la foule. Et j'amène vivement ici deux cent mille âmes avant vingt ans. Et ce qu'il y a de mieux, c'est que cela ne sera pas une de ces hausses insensées sur les terrains. Ce sera légitime. D'ici vingt ans, il y aura un million d'habitants de ce côté de la baie. Autre chose : les hôtels. Il n'y en a pas un de convenable dans la ville. Je vais en bâtir deux très modernes qui obligeront les anciens à se remettre à neuf. Ça m'est égal s'ils ne rapportent rien pendant des années. Ils serviront surtout à faire prospérer mes autres entreprises. Eh oui ! je vais planter de l'eucalyptus et des millions d'arbres sur ces collines.

– Mais comment allez-vous réaliser cela ? demanda Dede. Vous n'avez pas assez d'argent pour tous ces projets ?

– J'ai trente millions, et si j'ai besoin de plus, je peux emprunter sur le terrain. Les intérêts des hypothèques ne mangeront pas la plus-value des terres, bien sûr, et en même temps je vendrai du terrain.

Pendant les semaines qui suivirent, Daylight fut un homme affairé. Il passait presque tout son temps à Oakland, venant rarement à son bureau. Il projeta même de l'établir à Oakland, mais, comme il dit à Dede, cette première campagne d'achat, tenue secrète, devait d'abord être achevée. Tous les dimanches, tantôt du sommet de cette colline, tantôt du sommet de celle-là, ils regardaient la ville et sa banlieue cultivée, et il lui désignait ses dernières acquisitions. Ce fut, pour commencer, çà et là, des morceaux et des lotissements de terre ; mais, comme les semaines s'écoulaient, les parties qu'il ne possédait pas devinrent rares, jusqu'au moment où elles s'élevèrent comme des îles entourées par les propriétés de Daylight.

Cela représentait un énorme travail à faire vite, car Oakland et sa banlieue ne tarderaient pas à deviner cet achat colossal. Mais Daylight payait argent comptant, il avait toujours été de sa politique de frapper vite et, avant que les autres pussent rien soupçonner, il achevait tranquillement de nombreux projets. Pendant que ses agents achetaient soit en lotissements, soit en bloc, des propriétés au centre des terrains vagues pour l'emplacement des factoreries, Daylight, grâce au Conseil municipal, sauta sur les biens francs, captura les deux vieilles compagnies des eaux, les huit ou neuf tramways indépendants, et il mettait la main sur la baie d'Oakland et les terres de marée pour y installer son système de dock. Ces terres étaient depuis des années objet de litige ; lui, prenant le taureau par les cornes, les acheta à des particuliers et, de ce coup, les enleva à la ville.

Tandis qu'Oakland était tiré de son sommeil par cette activité inexpliquée et inouïe, Daylight achetait secrètement le principal journal républicain et le principal organe démocratique, et il s'installa dans ses nouveaux bureaux. Bien en-

tendu, c'étaient de grands établissements : ils occupaient quatre étages de la seule construction moderne de la ville. Les services étaient nombreux – une vingtaine – et ils occupaient une centaine de clercs et de sténographes.

Et Daylight dit à Dede :

– J'ai plus de compagnies que vous pouvez secouer de branches. Il y a l'Alameda et Contra Costa Land Syndicate, la Consolidated Street Railway, la Yerba Buena Ferry Company, la United Water Company, la Piedmont Company, et une demi-douzaine encore et je dois consulter mon carnet pour me les rappeler. Il y a la Piedmont Laundry Farm et Redwood Consolidated Quarries. J'ai commencé avec notre carrière et je ne me suis arrêté que lorsque je les ai eues toutes. Puis il y a la compagnie de navigation pour laquelle je n'ai pas encore trouvé de nom. Voyant qu'il fallait des bateaux, j'ai décidé de les construire moi-même. Ils seront terminés au moment où la jetée sera prête. Cela bat sûrement le poker ! Et j'ai eu le plaisir de rouler la bande de voleurs. La Compagnie des eaux en hurle encore. Je l'ai eue quand elle était terrassée. Elles étaient toutes presque ruinées et je suis arrivé pour les achever.

– Mais pourquoi les détestez-vous autant ? demanda Dede.

– Parce qu'ils sont aussi ladres que poltrons !

– Mais vous jouez le même jeu qu'eux !

– Oui, mais pas de la même manière.

Daylight la regarda pensivement.

– Quand je dis des ladres poltrons, c'est bien cela que je veux dire. Ils ont la prétention d'être des joueurs et pas un

d'eux sur mille n'en a la poigne. Ils tirent le « flush » par les deux bouts, si vous savez ce que cela veut dire. Ils sont comme des moutons faisant croire qu'ils sont des loups. Ils commencent toujours par accepter les propositions, mais à la première alerte ils font volte-face pour fuir rapidement dans les fourrés. Regardez comment ils travaillent ! Quand les gros capitalistes ont voulu décharger « Little Copper », ils ont envoyé Jakey Fallow à la Bourse de New York pour crier : « J'achète tout ou une partie de Little Copper à cinquante-cinq. » Little Copper était alors à cinquante-quatre. Et en trente minutes, eux, les moutons – des financiers, comme certaines gens les appellent – firent monter le cours à soixante. Et une heure après, fuyant vers leurs fourrés, ils laissaient retomber Copper à quarante-cinq et même à quarante. La Chattanooga Coal et l'Iron Company furent ainsi englouties par un syndicat, lors de la dernière panique. Le syndicat l'organisa. Il fallait briser deux grandes compagnies de banque et écraser une demi-douzaine de gros capitalistes, et on le fit en dépêchant les « moutons ». Ils les achevèrent très proprement et le syndicat fusionna avec la Chattanooga et l'Iron. Eh bien ! tout homme qui a de la poigne et du talent peut faire fuir ces moutons dans leurs fourrés. Je ne les déteste pas précisément, mais je n'ai aucune estime pour ce genre de gaillards.

CHAPITRE XVII

Pendant des mois, Daylight fut plongé dans le travail. Les frais étaient terrifiants et aucun argent ne rentrait. Sauf la plus-value générale des terrains à Oakland, rien n'expliquait encore l'opération financière dans laquelle il voulait se lancer. Il ne perdait pas de temps. Il engagea les cerveaux les plus forts de la place dans les différentes branches de son entreprise. Il n'avait pas la patience de supporter des erreurs initiales, et il était décidé à bien commencer ; aussi engagea-t-il Wilkinson à des appointements presque doubles pour s'occuper de la direction des tramways. Nuit et jour, des équipes travaillaient sur les chaussées, et nuit et jour des terrassiers enfonçaient des pieux dans la boue de la baie de San Francisco. La jetée devait avoir trois milles de longueur, et, sur les collines, des avenues entières de vieux eucalyptus furent déboisées pour fournir les piles.

En même temps, des voies électriques sillonnèrent les collines ; les champs de foin furent arpentés et labourés pour y établir les futurs squares, avec, çà et là, selon les méthodes les plus récentes, des boulevards à angles courbes et des petits parcs. De larges rues bien nivelées furent tracées, des égouts et des tuyaux préparés, et le macadam fut fourni par ses propres carrières. Des trottoirs en ciment furent aussi posés, afin que l'acheteur n'eût plus qu'à choisir son terrain, son architecte et commencer à bâtir. À Oakland, le service rapide des nouveaux tramways électriques de Daylight rendit ce faubourg immédiatement accessible, et bien avant que le bac fût ouvert, des centaines de résidences commencèrent

à s'élever. Le profit tiré des terrains fut énorme. En un jour, grâce à sa fortune entreprenante, Daylight avait changé la banlieue cultivée en un des plus beaux quartiers de la ville.

Mais l'argent qui affluait était immédiatement versé dans d'autres entreprises. On eut tellement besoin de voitures électriques qu'il dut installer pour son compte des ateliers de construction. Au moment où la hausse sur les terrains s'accentua, il continua d'acheter les emplacements choisis pour les factoreries et les immeubles à bâtir. Suivant le conseil de Wilkinson, il fit refaire toutes les voies électriques qui étaient déjà exploitées. Les rails, minces et vieillis, furent arrachés et remplacés par les plus lourds que l'on puisse fabriquer. Des lotissements aux angles des rues furent sacrifiés sans pitié pour élargir les courbes des avenues et faciliter la circulation des voitures faisant de la vitesse. Traversant toutes les parties d'Oakland, d'Alameda et de Berkeley pour aboutir directement à la jetée, ces avenues servaient aussi à conduire les foules au bac. On usa en plus grand de la même méthode pour le service des eaux. Un service perfectionné était nécessaire si cet énorme accaparement de terrains réussissait. Il fallait qu'Oakland devînt une cité digne de ce nom, et Daylight souhaitait de la fonder. En plus des hôtels, il fit tracer des parcs pour le peuple, fit élever des galeries d'art, et, dans les auberges de campagne, il institua des cercles pour les classes plus raffinées. Avant même que la population se fût accrue, on remarqua un véritable accroissement dans la circulation des tramways. Rien de fantastique dans les plans de Daylight. Ses entreprises étaient solides.

– Ce qu'il faut à Oakland, c'est un théâtre de premier ordre, dit-il ; et, après avoir essayé d'intéresser les capitalistes locaux, il le fit construire à ses frais, car, seul, il avait la

vision de deux cent mille habitants qui afflueraient dans cette ville.

Quel que fût le fardeau de ses affaires, tous ses dimanches étaient consacrés aux chevauchées sur les collines. Cependant, ce ne fut pas la pluie de l'hiver qui mit fin à ses rencontres avec Dede. Un samedi, l'après-midi, elle lui dit au bureau de ne pas l'attendre le lendemain, et comme il la pressait de s'expliquer :

– J'ai vendu Mab.

Daylight resta un moment interdit. Cela représentait une des choses sérieuses qu'il ne s'expliquait pas. Il y vit presque une trahison. Elle avait peut-être des ennuis d'argent ! ou bien voulait-elle lui faire comprendre qu'elle l'avait suffisamment vu. Ou…

– Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il enfin.

– Je n'ai pas les moyens de la garder quand le foin coûte quarante-cinq dollars la tonne, répliqua Dede.

– C'est votre seule raison ? demanda-t-il en la regardant avec insistance, car il se souvint qu'un jour elle lui avait conté comment elle avait soigné sa jument pendant un hiver, cinq ans auparavant, quand le foin était monté jusqu'à soixante dollars la tonne.

– Non. Les dépenses de mon frère ont été plus grandes aussi, et j'ai décidé que, ne pouvant les supporter toutes les deux, il valait mieux me débarrasser de la jument et garder le frère.

Daylight éprouva une tristesse inexprimable. Que serait un dimanche sans Dede ? Et tous les dimanches sans elle ?

Tout perplexe, il tambourina sur son pupitre avec ses ongles.

– Qui l'a achetée ? demanda-t-il.

Les yeux de Dede s'allumèrent avec cette expression irritée qu'il connaissait depuis longtemps.

– Je vous défends de la racheter pour moi, cria-t-elle. Et ne me dites pas que vous n'en avez pas eu l'intention.

– Non, je ne le nie pas. Cette idée m'est venue. Je n'aurais rien fait sans vous consulter, d'abord, mais en vous voyant, je ne le demande même pas. Vous aimiez cependant beaucoup votre jument ; ça a dû être pénible de vous en séparer. Je suis navré. Et je suis navré de ne pas monter avec vous demain. Je vais me sentir diablement perdu. Je ne saurai que faire de moi-même.

– Et moi non plus, avoua-t-elle avec tristesse ; j'avancerai ma couture.

– Mais, moi ! je n'ai pas de couture !

Le ton de Daylight était étrangement plaintif et il fut secrètement heureux qu'elle eût avoué sa solitude. Cet aveu obtenu d'elle valait presque la perte de la jument. Il lui était donc quelque chose. Il ne lui était pas tout à fait indifférent !

– Je voudrais que vous réfléchissiez encore, miss Mason, dit-il doucement. Ce n'est pas seulement pour vous, mais pour moi. L'argent n'a rien à faire ici. Acheter cette bête n'équivaut même pas pour moi à ce que font les autres hommes quand ils envoient un bouquet de fleurs ou une boîte de bonbons à une femme. Et je ne vous ai jamais envoyé ni fleurs ni bonbons.

Il remarqua la flamme de son regard et se hâta pour éviter un refus.

– Je vais vous dire ce que nous allons faire. Supposons que j'achète la jument, elle m'appartient et je vous la prête quand vous voudrez monter. Cela n'a rien d'incorrect. N'importe qui monte le cheval de n'importe qui.

Il pressentit un refus et la poussa dans ses retranchements.

– Beaucoup d'hommes promènent des femmes en voiture. Cela est admis. L'homme paie toujours le cheval et la voiture. Eh bien ! quelle différence y a-t-il entre moi, vous promenant demain en voiture et louant cheval et voiture, ou vous emmenant à cheval et vous prêtant le cheval ?

Elle secoua la tête et refusa de répondre, regardant en même temps la porte pour lui faire comprendre que cette conversation, qui ne touchait pas aux affaires, devait finir. Il fit une autre tentative.

– Savez-vous, miss Mason, que, hormis vous, je n'ai pas un seul ami au monde. Je veux dire un ami, homme ou femme, une sorte de camarade, vous savez, que l'on est content de rencontrer et désolé de quitter. Hegan est celui qui en approche le plus, mais il est à des millions de milles de moi. En dehors des affaires, nous ne nous entendons pas. Il a une grande bibliothèque et une sorte de culture bizarre ; il passe son temps à lire en français, en allemand et en d'autres jargons étrangers, quand il n'écrit pas des pièces ou des poésies. Je ne me sens intime avec personne, excepté avec vous, et vous savez comme nos réunions sont rares, une fois par semaine, s'il ne pleut pas, le dimanche. J'ai senti

que je devenais meilleur à votre contact. Vous êtes une sorte de… de… de…

– Une sorte d'habitude, fit-elle avec un sourire.

– Un peu cela. Et la jument, et vous à califourchon sur son dos, venant sur la route, sous les arbres ou dans les rayons du soleil, eh bien ! toutes les deux manquant à la fois, il n'y aura plus rien de bon à attendre pendant la semaine. Si seulement vous me laissiez la racheter !

– Non, non. Je vous dis non.

Dede se leva impatiemment, mais ses yeux s'humectèrent au souvenir de sa favorite.

– Ne me parlez plus d'elle, je vous prie. Si vous croyez qu'il m'a été facile de m'en séparer, vous vous trompez ! Je l'ai vue pour la dernière fois et je veux l'oublier.

Daylight ne répondit pas et la porte se referma derrière elle.

Une demi-heure après, il conférait avec Jones, l'ancien garçon de l'ascenseur, le prolétaire enragé à qui Daylight avait fait apprendre la littérature pendant un an. La nouvelle qui en était résultée avait été un échec ; éditeurs et journalistes n'avaient pas voulu la publier, et maintenant Daylight employait l'écrivain malheureux dans une agence de service personnel qu'il avait fondée spécialement pour lui. Jones, qui affectait de n'être étonné de rien après avoir vu avec accablement les taxes des chemins de fer sur le bois et sur le charbon, ne trahit aucune surprise quand on lui dit de rechercher le propriétaire de certaine jument alezane.

– Jusqu'à quel prix puis-je la payer ? demanda-t-il.

– N’importe lequel, pourvu que vous l’ayez. Concluez vivement l’achat, afin de ne pas éveiller la curiosité, mais il faut que vous l’ayez. Puis, vous la conduirez à cette adresse, dans le Sonoma County. Cet homme garde une petite ferme que j’ai là. Dites-lui qu’il doit prendre soin de la bête. Et après cela, oubliez tout. Ne me dites pas le nom de celui à qui vous l’avez achetée, ne me dites rien, sauf que vous l’avez et que vous l’avez menée à l’adresse indiquée.

La semaine ne se passa pas sans que Daylight remarquât de l’émotion dans le regard de Dede.

– Quelque chose qui ne va pas, qu’est-ce que c’est ? demanda-t-il hardiment.

– Mab, répondit-elle. Celui qui l’a achetée l’a déjà revendue. Si je pensais que vous y étiez pour quelque chose.

– Je ne sais même pas à qui vous l’avez vendue, répondit Daylight. Et puis quoi ? je ne me casse pas la tête pour elle. Elle était à vous, et ce que vous en avez fait ne me regarde pas. Vous ne l’avez pas retrouvée, c’est sûr, et ce n’est pas de chance. Et puisque nous abordons des sujets délicats, je vais vous en entretenir d’un autre. Vous n’avez pas besoin de faire la susceptible, car, en réalité, ce n’est pas de vous qu’il est question.

Elle attendit et, pendant la pause qui suivit, elle le regarda d’un air presque soupçonneux.

– C’est à propos de votre frère. Il a besoin de soins que vous ne pouvez pas lui donner. Vous vendez votre jument ; ce n’est pas cela qui l’enverra en Allemagne. Et son propre docteur dit que c’est ce qu’il lui faut. Il doit consulter ce spécialiste allemand très remarquable qui vous brise les os et

les muscles et vous les refait. Eh bien ! je désire l'envoyer en Allemagne pour essayer de ce spécialiste.

– Si seulement cela était possible, dit-elle, respirant à peine et sans rancune. Seulement, cela ne l'est pas, vous le savez. Je ne peux accepter de l'argent de vous.

– Continuons, répliqua-t-il en l'interrompant. N'accepteriez-vous pas un verre d'eau d'un des douze apôtres, si vous mouriez de soif ? Craindriez-vous ses mauvaises intentions ? (elle fit un geste négatif) ou ce qu'on en pourrait dire ?

– C'est différent, commença-t-elle.

– Écoutez bien, miss Mason, il vous faut sortir de votre tête quelques idées ridicules. Ce principe d'argent est un des plus amusants que je connaisse. Supposons que vous tombiez d'un rocher, n'aurais-je pas le droit de vous sauver en vous tendant le bras ? Oui, n'est-ce pas ? Supposons que vous ayez besoin d'un autre genre de secours, au lieu de la force de mon bras, celle de ma poche ; cela n'est plus admis. Du moins, c'est ce qu'on dit. Parce que la bande de voleurs veut que les exploités soient honnêtes et respectent l'argent. Si les exploités n'étaient pas honnêtes et ne respectaient pas l'argent, où en seraient les voleurs ! Comprenez-vous ? Les voleurs n'agissent pas avec leurs bras, mais avec des dollars. Le secours d'un bras est donc devenu ordinaire, sans valeur, tandis que les dollars sont sacrés, tellement sacrés que vous ne me permettez pas de vous en tendre une petite poignée.

« Autrement dit, continua-t-il, poussé par sa protestation muette, je peux vous donner la force de mon bras quand vous tombez d'un rocher, mais si j'emploie cette même force à un travail manuel qui me rapporterait deux dollars, vous

me refusez ces deux dollars. Cependant, c'est toujours cette même force, sous une autre forme, voilà. D'ailleurs, ma proposition ne vous concerne pas. Ce n'est même pas un prêt que je vous propose. C'est le secours de mon bras pour votre frère, exactement comme s'il tombait d'un rocher. Est-ce gentil de votre part de courir pour me crier : « Arrêtez », et laisser votre frère tomber de ce rocher ? Il a besoin de faire soigner sa jambe, et c'est ce que je lui propose. Je voudrais que vous puissiez voir mon appartement. Les murs sont couverts de harnais – des vingtaines, des centaines. – Ils ne me servent à rien et ils m'ont coûté cher. Des forçats les font et je continue à leur en acheter. Eh bien ! je dépense plus en une seule nuit pour du whisky que ne me coûteraient les spécialistes et les frais pour soigner douze cas comme celui de votre frère. Et souvenez-vous que vous n'êtes pour rien là-dedans. Si votre frère veut considérer cela comme un prêt, c'est parfait ; cela le regarde et vous n'avez qu'à vous effacer pendant que je le fais remonter sur le rocher.

Dede refusa de nouveau et l'argument de Daylight prit un tour plus pénible.

– Je devine que vous barrez la route à votre frère à cause de l'idée fausse que vous avez en tête de croire que je vous fais la cour. Eh bien ! cela n'est pas. Vous pouvez aussi bien croire que je fais la cour à tous ces forçats à qui j'achète les harnais. Je ne vous ai pas demandé de m'épouser, et si je le fais, je ne commencerai pas par acheter votre consentement. Et il n'y aura rien de sournois dans ma demande.

La figure de Dede s'empourpra de colère.

– Si vous saviez combien vous êtes ridicule, vous vous arrêteriez, cria-t-elle étourdiment. Vous me rendez plus confuse que tous les hommes que j'ai connus. Vous ne manquez

pas une occasion de me dire que vous ne m'avez pas encore demandée en mariage. Je n'attends pas que vous vous déclariez pour vous dire d'ores et déjà que vous n'avez aucune chance. Et cependant vous me menacez qu'un jour vous allez me demander de vous épouser. Continuez et déclarez-vous tout de suite pour avoir la réponse, et que ce soit fini.

Il la regarda avec une admiration calme et honnête.

– Je vous désire tant, miss Mason, que je n'ose pas vous demander maintenant, dit-il ; et il y avait dans ses paroles tellement de fantaisie et de chaleur, qu'elle rejeta sa tête en arrière dans un rire jeune et franc. D'ailleurs, comme je vous l'ai dit, je suis encore inexpérimenté, car je n'ai jamais courtisé personne jusqu'ici et je ne veux pas faire de sottises.

– Mais vous en faites tout le temps, cria-t-elle dans un mouvement impulsif. Aucun homme n'a jamais fait la cour à une femme comme s'il tenait une massue sur sa tête.

– Je ne le ferai plus, dit-il humblement. De toutes façons, nous sommes loin de notre sujet. Ma proposition de tout à l'heure tient encore. Vous vous mettez en travers de la route de votre frère. Peu importe ce que vous avez dans la tête, il faut vous écarter pour lui donner une chance. Laissez-moi aller le voir et en parler avec lui. J'en fais mon affaire. Je veux tenter de le guérir, c'est tout, et je lui prendrai des intérêts.

Elle hésita visiblement.

– Souvenez-vous d'une chose, miss Mason, c'est sa jambe et non la vôtre.

Elle tardait encore à répondre. Daylight continua pour confirmer son offre.

– Et souvenez-vous que je veux le voir seul. C'est un homme, je peux m'arranger avec lui plus facilement qu'en ayant des femmes autour de moi. J'irai demain après-midi.

CHAPITRE XVIII

Daylight avait été franc en disant à Dede qu'il n'avait pas de vrais amis. Il parlait à des milliers ; il buvait, il était en termes de camaraderie avec des centaines, il n'était l'ami de personne. Il n'avait point trouvé cet homme, ou ce groupe d'hommes, avec qui il aurait pu se lier de véritable intimité. Les villes ne favorisent pas la camaraderie comme la piste de l'Alaska. D'ailleurs les types d'hommes étaient différents. D'une part, Daylight dédaignait et méprisait les hommes d'affaires ; d'autre part, ses relations avec les patrons de San Francisco avaient été souvent une alliance de convenance. Il s'était senti attiré par la brutalité plus honnête de ces patrons et de leurs contremaîtres, mais ceux-ci ne prétendaient pas à un respect profond. Eux aussi étaient enclins à la perversité. Dans ce monde moderne, un pacte vaut mieux que la parole d'un homme, et on doit considérer attentivement les contrats. Au temps de Yukon, il n'en était pas ainsi. On ne connaissait pas de pactes : un homme disait loyalement ce qu'il avait à dire et, même au jeu du poker, sa parole était acceptée.

Larry Hegan, qui dirigeait les opérations de Daylight et qui avait peu d'illusions et moins d'hypocrisie, aurait pu devenir ce camarade s'il n'avait eu un tempérament curieux. Il était un étrange génie, le Napoléon de la loi, avec une faculté de vues qui surpassait de beaucoup celle de Daylight ; mais, en dehors du bureau, il n'y avait rien de commun entre eux. Il passait son temps dans les livres, ce que Daylight ne pouvait supporter. Il se plaisait à écrire des pièces sans fin qui ne dépassaient jamais la forme manuscrite et que Daylight

comprenait à peine ; on disait même qu'il mâchait le hachish avec excès. Hegan enfermait toute sa vie dans les livres et dans le monde de l'imagination. Il ne comprenait, ni n'admettait le plein air. Il mangeait, il buvait avec la sobriété d'un moine, et il détestait l'exercice.

À défaut de relations plus étroites, les amitiés de Daylight étaient des amitiés de bouteille et de tapage. Et quand il ne monta plus à cheval le dimanche avec Dede, il s'adonna de plus en plus à ces bruyants plaisirs. Il se retrancha plus que jamais dans une consommation de cocktails.

À présent, la grosse automobile rouge était fréquemment dehors, tandis qu'un palefrenier avait été spécialement engagé pour promener Bob. Aux premiers jours de son arrivée à San Francisco, Daylight avait eu des intervalles de calme entre ses entreprises, mais dans l'entreprise actuelle, la plus formidable de toutes, la tension était continuelle. Ce n'était ni en un mois, ni en deux mois, ni en trois mois que cet énorme accaparement de terres pouvait être consommé avec succès. Ce projet était si complexe, si large de conception, que les difficultés et les situations embrouillées devinrent constantes. Chaque jour amenait de nouveaux problèmes, et quand Daylight les avait résolus à sa façon magistrale, il quittait le bureau dans sa grosse automobile, soupirant presque de délivrance à la pensée du prochain cocktail double Martini. Il était rarement en état d'ivresse. Sa constitution était trop robuste. Mais il était le plus sinistre des buveurs, le buveur réfléchi, délibéré, qui reste maître de lui-même et qui peut supporter une quantité d'alcool plus grande que le buveur irrégulier et violent.

Six semaines durant il ne vit Dede qu'au bureau et il se garda bien de la rechercher. Mais vers le septième dimanche

son désir l'emporta. C'était un jour d'orage. Un vent lourd du sud-est soufflait ; averses sur averses mêlées de vent balayaient la ville. Son esprit ne pouvait pas l'écarter et il la revoyait, image persistante, assise près de la fenêtre, cousant quelque franfreluche féminine. Il ne prit pas le premier cocktail avant le repas qu'on lui servait dans sa chambre. Plein d'une audacieuse détermination, il consulta sur son carnet le numéro de téléphone de Dede et sonna pour la communication.

La fille de la propriétaire répondit d'abord ; puis, après une minute, il entendit la voix qu'il lui tardait d'entendre.

– C'est pour vous dire que je vais venir vous voir, dit-il. Je ne veux pas arriver sans vous prévenir, c'est tout.

– Qu'est-ce qu'il y a ? demanda la voix.

– Je vous le dirai quand j'y serai, répondit-il évasivement.

Il laissa sa voiture en arrière et gagna à pied la jolie maison de Berkeley, aux trois stores baissés. Pendant une seconde, il eut conscience de son hésitation intérieure, mais l'instant suivant, il appuyait sur la sonnette. Il savait que cette démarche allait vivement contrarier Dede, qu'il lui imposait la tâche difficile de recevoir comme un habitué du dimanche Elam Harnish, le multimillionnaire, si connu dans les journaux. D'autre part, il s'attendait à ne pas trouver en elle ce qu'il appelait « une sotte petite oie blanche ».

Il ne fut pas déçu.

Elle vint elle-même le recevoir et lui serrer la main. Il accrocha son paletot et son chapeau à la patère dans

l’antichambre carrée, confortable, puis il se retourna vers elle pour quelle le fît entrer.

– Des amis sont là, dit-elle, en montrant le salon d’où sortaient les voix animées de la jeunesse ; et, par la porte ouverte, il put voir plusieurs étudiants. Voulez-vous entrer dans mes appartements ?

Elle le conduisit vers la porte qui ouvrait sur l’antichambre à droite ; quand il fut entré, il resta debout, embarrassé, comme planté dans le parquet, regardant autour de lui, la regardant, essayant cependant de ne pas la regarder. Dans son trouble, il n’entendit pas l’invitation à s’asseoir. Ainsi, cela était ses appartements. L’intimité de cette ambiance, l’accueil si simple de Dede l’étonnèrent sans le surprendre, car il n’attendait rien moins d’elle. Deux pièces étaient réunies en une seule ; celle dans laquelle il se trouvait était évidemment le petit salon et celle qu’il apercevait était la chambre à coucher. Sauf une coiffeuse en chêne ornée d’une garniture de peignes, de brosses, de bibelots bien rangés, rien ne dénotait une chambre à coucher. Ce large divan couvert d’une étoffe vieux rose dont le fond était encombré de grands coussins devait être le lit, pensa-t-il, car cela ne ressemblait guère aux lits qu’il avait vus. Ce n’est pas qu’il jugeât bien le détail pendant cet instant où il se tenait gauchement debout. Une impression générale de chaleur, de confortable, de beauté l’envahit. Sur ce parquet sans tapis, des peaux de loups et de coyotes étaient jetées. Son œil fut attiré et se reposa longuement sur une Vénus couchée, placée sur un piano droit Steinway ayant comme fond, sur le mur, une peau de lion.

Dede elle-même charma plus profondément son regard et ses sens. Il s’était toujours plu à l’idée qu’elle était très

femme : les lignes de sa silhouette, ses cheveux, ses yeux, sa voix, son rire, ses manières d'oiseau, tout avait contribué à lui donner cette opinion ; mais, ici, chez elle, dans sa robe flottante qui l'enveloppait, le charme de son sexe était extrême. Il ne l'avait vue qu'en costume tailleur et en chemisette ou en amazone de velours côtelé, et il n'était pas préparé à cette révélation. Elle paraissait infiniment plus douce, plus flexible, plus délicate, plus vive. Cette atmosphère de calme, de beauté l'embellissait comme elle-même embellissait le mobilier plus sévère du bureau.

– Ne voulez-vous pas vous asseoir ? répéta-t-elle.

Daylight se sentit comme un animal affamé depuis longtemps. Sa convoitise pour Dede s'éveilla brusquement et il commença à savourer le morceau délicat qui s'offrait à sa vue. Il n'eut aucune patience, aucune diplomatie ; le chemin le plus court, le plus droit ne fut nullement trop rapide pour lui, et ce chemin fut, sans qu'il le sût, le moins mauvais qu'il pût choisir.

– Écoutez, dit-il d'une voix qui tremblait de passion je ne veux pas faire ma demande au bureau. C'est pourquoi je suis ici. Dede Mason, je vous désire, je vous désire !

Tandis qu'il parlait, il s'avança sur elle, ses yeux noirs brûlaient d'un feu éclatant et son sang affluait sous ses joues hâlées.

Ce mouvement fut si rapide qu'elle eut à peine le temps de jeter un cri d'alarme involontaire, de reculer et de lui saisir les mains comme il tentait de la prendre dans ses bras. Contrastant avec l'animation de Daylight, son sang avait subitement abandonné ses joues. La main qui avait paré l'étreinte et qui tenait encore Daylight tremblait. Elle relâcha

ses doigts, le bras de Daylight retomba. Elle voulait dire quelque chose, faire quelque chose pour sortir de cette situation maladroite, mais il ne lui vint à l'esprit ni pensée ni acte intelligent. Elle avait seulement envie de rire. Impulsion à demi convulsive, à demi spontanée, car sa gaieté revenait vite. Comme cet incident était étrange, elle en vit le côté ridicule. Elle était comme quelqu'un qui, terrorisé par l'attaque d'un voleur de grand chemin, s'aperçoit que ce voleur n'est qu'un innocent piéton qui demande l'heure.

Daylight se remit plus vite.

– Oh ! je sais que je suis un imbécile, dit-il. Je… je crois que je vais m'asseoir. N'ayez pas peur, miss Mason, je ne suis pas réellement dangereux.

– Je n'ai pas peur, répondit-elle avec un sourire, en se laissant glisser dans un fauteuil.

À côté d'elle, dans un panier à ouvrage posé à terre, Daylight aperçut un travail léger de dentelle et de mousseline blanches qui en débordait. Elle sourit encore.

– Quoique, je l'avoue, vous venez de m'effrayer.

– C'est drôle, dit Daylight avec un soupir, presque avec regret. Je suis là, assez fort pour vous plier en deux et vous ligoter. Je suis là, habitué à courber sous ma volonté hommes, bêtes et choses. Et je suis là, assis dans ce fauteuil, aussi faible et aussi impuissant qu'un petit agneau. Vous m'avez sûrement enlevé ma force.

Dede essaya vainement de trouver une réponse. Elle se demanda longuement, avec insistance, quel était ce mouvement qui l'avait porté vers elle, au cours de cette demande violente, et elle en tirait des réflexions incohérentes. La con-

viction de cet homme l'avait frappée. Était-il donc persuadé de la posséder au point de pouvoir faire une pause et de discourir sur l'amour et sur ses effets ?

Elle vit que sa main se glissait inconsciemment dans la poche de son habit où il gardait son tabac et son papier à cigarettes.

– Vous pouvez fumer si vous voulez, dit-elle.

Il retira sa main d'un mouvement saccadé, comme si sa poche l'avait piqué.

– Non, je ne pensais pas à fumer, je pensais à vous. Qu'est-ce qu'un homme doit faire quand il désire une femme et qu'il veut lui demander de l'épouser ? C'est ce que je veux faire. Je ne peux pas faire des phrases, je le sais. Mais je peux m'exprimer en anglais franc et c'est assez bon pour moi. Vous occupez ma pensée presque tout le temps maintenant. Et ce que je veux savoir, c'est… c'est si vous voulez de moi. Voilà !

– Je… J'aurais préféré que vous ne me le demandiez pas, répondit-elle doucement.

– Il vaut peut-être mieux que vous sachiez plusieurs choses avant de me donner votre réponse, continua-t-il, ne remarquant point que la réponse était déjà donnée. De ma vie, je n'ai couru après une femme ; néanmoins, on raconte le contraire. Les sottises que vous avez lues sur moi dans les journaux et dans les livres me donnant comme un assassin de femmes sont fausses. Il n'y a pas un iota de vrai. J'ai pris plus que ma part des cartes et de la boisson, mais les femmes, je ne m'en suis jamais occupé. Il y en a une qui s'est suicidée, je ne savais pas qu'elle m'aimait tant ; autrement, je l'aurais épousée, non pas par amour, mais pour

l'empêcher de se tuer. Elle était des plus passionnées, bien que je ne lui aie jamais donné le moindre encouragement. Je vous dis tout cela parce que vous avez lu ces histoires et que je veux vous dire moi-même la vérité.

« Un meurtrier de femmes, s'écria-t-il. Eh bien ! miss Mason, je ne crains pas de vous dire que les femmes ont couru après moi. Vous êtes la première dont je n'ai pas eu peur. C'est étrange. Je vous adore, et cependant vous ne m'effrayez pas. C'est peut-être parce que vous n'êtes pas comme les autres femmes que je connais. Vous ne m'avez jamais poursuivi. Meurtrier de femmes ! Moi qui les ai toujours évitées autant que je m'en souvienne, et si j'ai été sauvé, c'est parce que je tiens ferme contre le vent et que, ne tombant jamais, je ne me casse rien. Quand je vous ai rencontrée, et même longtemps après, je ne songeais pas à me marier. Dès le début, je me suis accordé avec vous, mais je n'aurais jamais imaginé que cela irait jusqu'au mariage. Eh bien ! voilà des nuits que je ne dors plus parce que je pense à vous et que je vous désire.

Il s'arrêta et attendit. Elle avait tiré du panier la dentelle et la mousseline et elle cousait, pour calmer sans doute ses nerfs et son esprit. Comme elle ne le regardait pas, il la dévora des yeux. Il considéra ces mains fermes et adroites qui pouvaient dompter un cheval comme Bob, qui pouvaient courir sur la machine à écrire presque aussi vite qu'un homme parle, qui pouvaient coudre des parures délicates et qui, sans nul doute, pouvaient jouer sur ce piano qui était là, dans un coin. Un autre détail très féminin le frappa : ses pantoufles ; elles étaient petites, mordorées. Il n'avait point imaginé qu'elle pût avoir un petit pied. Ne lui ayant vu que des chaussures de ville et des bottes de cheval, il ne

s'attendait pas à cela. Et sur ces pantoufles mordorées qui le fascinaient, ses yeux se reposaient constamment.

On frappa à la porte et elle répondit. Daylight ne put s'empêcher d'entendre la conversation. On la demandait au téléphone.

– Dites-lui de resonner dans dix minutes, l'entendit-il répondre, et le prénom masculin lui causa une violente morsure de jalousie. « Eh bien, décida-t-il, qui que ce soit, Daylight le poursuivra pour le ruiner. » Et il s'étonna qu'une femme comme Dede ne fût pas mariée depuis longtemps.

Elle revint en lui souriant et reprit sa couture. Les yeux de Daylight se promenèrent des mains fermes aux pantoufles mordorées et il fut convaincu qu'il n'y avait, au monde, que peu de sténographes comme celle-là. Peut-être était-ce parce qu'elle était de bonne famille et qu'elle avait été bien élevée. Cela expliquait ses appartements, sa toilette et la façon dont elle la portait.

– Ces dix minutes sont en train de fuir, dit-il.

– Je ne peux pas vous épouser.

– Vous ne m'aimez pas ?

Elle secoua la tête.

– Vous ne m'aimez pas… un tout petit peu ?

Cette fois, elle fit un signe de tête en laissant errer sur ses lèvres un sourire amusé. Rien de méprisant dans ce sourire, car le côté risible d'une situation lui échappait rarement.

– Eh bien, c'est commencé, nous n'avons qu'à continuer, déclara-t-il. Vous m'avez plu dès le début, mais voyez où j'en suis. Vous souvenez-vous m'avoir dit que vous n'aimiez pas ma façon de vivre ? Eh bien ! je l'ai modifiée. Je ne joue plus comme autrefois. Je me suis lancé dans ce que vous appelez légitime, changeant deux minutes en une seule, faisant vivre trois cent mille personnes où cent mille vivaient auparavant. Et l'année prochaine, à pareille époque, deux millions d'eucalyptus pousseront sur les collines. M'aimez-vous plus qu'un petit peu ?

Elle leva les yeux de son travail et le regarda en lui répondant :

– Je vous aime beaucoup, seulement…

Il attendit qu'elle complétât sa phrase ; comme elle se tut, il continua :

– Je n'ai pas une opinion exagérée de moi-même et je sais sans me vanter que je serai un très bon mari. Je ne vous surveillerai pas, je ne vous ennuierai pas, je devine ce qu'est l'indépendance pour une femme comme vous. Eh bien ! vous resterez indépendante étant mariée. Aucun lien. Vous suivrez votre caprice et rien ne sera trop beau pour vous. Je vous donnerai tout ce que vous pourrez désirer.

– Excepté vous-même, répliqua-t-elle, interrompant d'un ton presque dur.

L'étonnement de Daylight ne fut que momentané.

– Je ne comprends pas très bien. Je serai franc, loyal et je vivrai honnêtement. Je ne veux pas partager mes affections.

– Ce n’est pas cela que je veux dire, reprit-elle. Au lieu de vous donner vous-même à votre femme, vous vous donnerez aux trois cent mille habitants d’Oakland, à vos chères voies ferrées, à vos bacs, aux deux millions d’arbres des collines, aux affaires, et… et à ce qu’elles amènent.

– Vous verrez que non, s’écria-t-il. Je ferai ce que vous voudrez.

– Vous croyez, mais il en sera autrement. (Elle devint subitement nerveuse.) Arrêtons cette conversation. Cela ressemble trop à un marché. Combien en offrez-vous ? – J’en offre tant. – J’en demande plus, et ainsi de suite. Je vous aime, mais pas suffisamment pour vous épouser, et je ne vous aimerai jamais assez pour vous épouser.

– Qu’en savez-vous ? répliqua-t-il.

– Parce que je vous aime de moins en moins.

Daylight resta abasourdi. Un réel chagrin se peignit sur sa figure.

– Oh ! vous ne comprenez pas, cria-t-elle avec rage, car elle commençait à perdre son sang-froid. Ce n’est pas ce que je veux dire. Je vous aime vraiment ; à mesure que je vous connais, je vous aime davantage. Et, en même temps, à mesure que je vous connais, je tiens de moins en moins à vous épouser.

Cette phrase énigmatique augmenta la perplexité de Daylight.

– Ne comprenez-vous pas, ajouta-t-elle rapidement. J’aurais préféré épouser l’Elam Harnish nouvellement arrivé du Klondike, la première fois que je l’ai vu, il y a longtemps, que d’épouser l’homme qui est en ce moment devant moi.

Il secoua lentement la tête.

– C’est trop compliqué pour moi. Plus vous connaissez et vous aimez un homme, moins vous tenez à l’épouser. À force de se connaître, on se méprise. Je devine que c’est cela que vous voulez dire.

– Non, non, cria-t-elle.

Mais on frappa à la porte et elle ne put continuer.

– Les dix minutes sont passées, dit Daylight.

Ses yeux, vifs et observateurs comme ceux d’un Indien, se promenèrent dans cette pièce qu’elle venait de quitter. L’impression de chaleur, de confort, de beauté le dominait, bien qu’il fût incapable de l’analyser ; cette simplicité l’enchantait – une simplicité coûteuse, pensa-t-il, car Dede avait sauvé la plupart de ces objets après la ruine et la mort de son père. Jamais, jusqu’à ce jour, il n’avait apprécié deux peaux jetées sur un parquet uni : il les trouva plus belles que tous les tapis de la terre. Il contempla avec respect une bibliothèque d’environ deux cents livres. Là était le mystère. Il ne pouvait comprendre pourquoi le monde trouvait tant à écrire. Les choses écrites, les choses lues ne sont pas comme les choses faites, et lui, l’homme d’action primitif, n’admettait que les actes.

Son regard passa de la Vénus couchée à une petite table à thé avec ses accessoires exquis et fragiles, puis à une théière et à un réchaud de cuivre brillant. Il avait déjà vu des réchauds et il se demanda si elle préparait parfois sur celui-là des soupers pour ces jeunes gens de l’Université dont il avait entendu parler. Une ou deux aquarelles, qu’elle avait sans doute peintes, étaient accrochées au mur. Des photographies de chevaux, de vieux maîtres, et un ***Ensevelissement***

du Christ aux teintes rougeâtres retinrent son attention. Puis, son regard revint à cette Vénus sur le piano. Pour cet homme candide, à l'esprit simple, il sembla bizarre qu'une jeune femme correcte eût, dans sa propre chambre, un objet aussi osé, sinon coupable. Il calma son esprit en faisant confiance. Si Dede l'exposait, cela ne pouvait être que correct. De tels objets convenaient évidemment à la culture intellectuelle. Larry Hegan ornait ses appartements encombrés de livres, de sujets et de photographies de ce genre. Mais il y avait autour d'Hegan une sorte d'insalubrité que Daylight sentait à son contact. Dede, au contraire, si franchement robuste, évoquait une atmosphère mêlée de soleil, de vent, des poussières de la grand'route. Si une femme aussi nette, aussi saine que Dede exposait cette nudité sur son piano, cela devait être admis. Elle ne pouvait rien faire qui ne fût pas correct. D'ailleurs, Daylight n'entendait rien à cette culture.

Elle rentra dans la pièce, et comme elle la traversait pour gagner son fauteuil, il admira sa démarche, tandis que les pantoufles mordorées le rendaient fou.

– Je voudrais vous poser plusieurs questions, demanda-t-il tout de suite. Est-ce que vous pensez à épouser quelqu'un d'autre ?

Elle rit de bon cœur.

– Aimez-vous quelqu'un plus que moi ? cet homme au téléphone, à l'instant, par exemple ?

– Il n'y a personne. Je ne connais personne que j'aime assez pour l'épouser. Je crois, pour cette raison, que je ne suis pas faite pour le mariage. Le travail du bureau semble nous gâter sur ce point.

Daylight l'enveloppa d'un tel regard, de la tête aux pantoufles mordorées, que les joues de Dede s'empourprèrent. Il eut en même temps un geste sceptique.

– Moi, je suis sûr que vous êtes la femme la mieux faite pour le mariage qu'un homme ait jamais rencontrée et remarquée. Maintenant, une autre question. Vous voyez, il faut que je place bien mon enjeu. Aimez-vous quelqu'un autant que moi ?

Mais Dede sut se contenir.

– Ce n'est pas loyal, dit-elle. Et si vous réfléchissiez, vous verriez que vous êtes juste en train de faire ce que vous réprouvez, c'est-à-dire de me surveiller. Je refuse de répondre à aucune autre question. Parlons d'autre chose. Comment va Bob ?

Une demi-heure après, roulant par la pluie sur la Telegraph Avenue vers Oakland, Daylight fumait une cigarette en songeant à ces derniers événements. Cela n'avait pas été si mal, pensa-t-il, bien qu'il fût dérouté. Il ne comprenait pas cette affection grandissante qui entraînait un moindre désir de l'épouser. C'était une énigme.

Mais le fait de l'avoir refusé dénotait un certain orgueil ; car elle refusait en même temps ses trente millions de dollars. Cela compte pour une sténographe aux appointements de quatre-vingt-dix dollars par mois et qui a connu des jours meilleurs. Assurément, elle ne tenait pas à l'argent. Les femmes qu'il avait rencontrées avaient paru disposées à le supporter à cause de son argent. Il avait doublé sa fortune, gagné quinze millions depuis le jour où elle était venue travailler pour la première fois ; cependant, le désir qu'elle au-

rait pu avoir de l'épouser avait diminué à mesure que sa fortune s'était accrue.

– Diable, murmura-t-il. Si je réalise cet accaparement de terres de cent millions, elle ne voudra même plus me parler.

Il ne pouvait cesser d'y réfléchir. Il était dérouté par cette déclaration bizarre qu'elle aurait plutôt épousé l'Elam Harnish nouvellement arrivé du Klondike que l'Elam Harnish actuel. Eh bien ! il lui fallait se rapprocher du Daylight de jadis qui était descendu du Nord pour tenter sa chance dans une grosse partie. Seulement, cela était impossible. Il ne pouvait pas revenir sur la fuite du temps. Il avait beau le vouloir, c'était impossible. Autant souhaiter de redevenir enfant. Il tira de cet entretien une autre satisfaction. Il avait entendu parler de certaines sténographes qui, après avoir refusé d'épouser leur patron, avaient quitté immédiatement leur emploi. Dede n'avait fait aucune allusion à ce projet. Qu'importaient ses caprices ! elle n'était pas sotte. Elle savait se conduire, si lui avait également su se conduire en ne tirant pas avantage de sa situation au bureau. Il est vrai que, par deux fois, il avait outrepassé ses droits, mais il n'avait pas continué. Dede se fiait à lui ; bien des femmes cependant auraient fait la sottise de s'en aller après avoir exprimé un tel refus. Dede n'était pas ainsi. D'ailleurs, quand il lui avait parlé raison, elle avait accepté le voyage de son frère en Allemagne.

– Bah ! dit-il comme la voiture s'arrêtait devant l'hôtel, si je l'avais su comme je le sais aujourd'hui, j'aurais fait ma demande dès le premier jour. D'après ce qu'elle dit, ça aurait été le bon moment. Elle m'aime davantage, et plus elle m'aime, moins elle tient à m'épouser. Que penser de cela ? Pour sûr qu'elle se moque de moi !

CHAPITRE XIX

Quelques semaines après, par un dimanche pluvieux, Daylight fit une nouvelle proposition à Dede. Comme la première fois, il essaya de se dominer, mais son désir l'emporta, le poussant jusqu'à Berkeley dans son automobile rouge. Il laissa sa voiture à quelques mètres en arrière et se dirigea à pied vers la maison. Dede n'était pas là. La fille de la propriétaire lui dit qu'elle se promenait, et la jeune femme lui montra même le chemin qu'elle avait probablement pris.

Suivant ces indications, Daylight continua l'avenue jusqu'à la dernière maison où l'avenue elle-même s'arrête aux premières pentes escarpées de la colline. L'air était humide, car la pluie allait venir ; l'orage n'avait pas encore éclaté, bien que le vent qui s'élevait en annonçât l'approche. Aussi loin qu'il pût voir, il n'aperçut pas Dede sur ces collines unies et verdoyantes. À droite, une large avenue de vieux eucalyptus descendait et remontait. Ici tout était bruit et mouvement. Les arbres aux troncs minces se balançaient au vent et leurs branches se heurtaient. Dans la rafale, un bruit profond, sourd, comme la note d'une harpe puissante, dominait les craquements et les gémissements lugubres. Connaissant Dede comme il la connaissait, Daylight était assuré de la trouver dans cette allée où les effets de l'orage se manifestaient dans toute leur force, de la trouver là, de l'autre côté du vallon, sur la crête la plus exposée, où la tempête déchaînait ses coups de vent les plus terribles.

La façon dont il fit sa demande fut monotone, presque fatigante. Ignorant toute diplomatie et tout subterfuge, il

frappa droit au but, aussi impétueux que la tempête elle-même. Il ne prit le temps ni de se préparer ni de s'excuser.

– C'est toujours la même chose, dit-il. Je vous désire et je suis venu pour vous. Il faut que vous me preniez, Dede, car, plus j'y pense, plus je suis persuadé que vous avez pour moi une affection secrète qui est plus que l'affection ordinaire. Et ne dites pas que cela n'est pas. Pouvez-vous le dire ?

Il lui avait serré la main et continua à la lui serrer, et comme elle ne répondait pas, elle sentit une pression légère, mais ferme, insistante, comme s'il l'attirait vers lui. Involontairement, elle céda à demi et son instinct fut à cet instant plus fort que sa volonté. Tout à coup elle recula, laissant seulement sa main dans la sienne.

– Êtes-vous sûre que vous n'avez pas peur de moi ? demanda-t-il avec une certaine dureté.

– Non. (Elle sourit tristement.) Pas de vous, mais de moi.

– Vous n'avez pas accepté mon défi, ajouta-t-il, encouragé.

– Je vous en prie, je vous en prie, commença-t-elle. Je ne pourrai jamais vous épouser ; ainsi, n'en parlons plus.

– Eh bien ! je parie que vous allez perdre.

Il était presque gai, car le succès dépassait son attente. Elle l'aimait, sans aucun doute ; et sans aucun doute elle l'aimait suffisamment pour lui laisser tenir sa main, suffisamment pour le souffrir auprès d'elle.

Elle secoua la tête :

– Non, ce n’est pas possible. Vous perdrez votre pari.

Pour la première fois, un doute horrible traversa l’esprit de Daylight ; une idée qui expliquait tout.

– Dites-moi, vous ne vous êtes pas engagée dans un de ces mariages secrets ?

La consternation du visage et de la voix de Daylight fut trop grande pour elle ; son rire éclata gai, spontané, comme un cri de joie dans la gorge d’un oiseau.

Daylight voulait répondre, mais vexé en lui-même, il décida que l’action était plus efficace que le discours. Se campant entre elle et le vent, il l’attira afin qu’elle trouvât près de lui un refuge. Une rafale particulièrement violente souffla sur eux, faisant craquer sur leur tête les cimes des arbres : tous deux s’arrêtèrent pour écouter. Une pluie de feuilles les enveloppa et l’ondée, succédant au vent, commença à tomber. Il regarda Dede, il regarda ses cheveux que le vent avait projetés sur sa figure ; comme il la tenait serrée contre lui, il sentit plus profondément et d’une façon poignante tout ce qu’elle était pour lui, et Dede s’aperçut que la main de Daylight tremblait dans la sienne.

Tout à coup, elle se pencha vers lui et appuya doucement sa tête contre la poitrine de Daylight. Ils se tinrent ainsi pendant la durée d’une autre rafale, et les feuilles voltigeaient, et les gouttes de pluie tombaient lourdement. Avec la même soudaineté elle releva sa tête et le regarda.

– Savez-vous, dit-elle, que j’ai prié pour vous la nuit dernière. J’ai prié pour que vous soyez ruiné, que vous perdiez tout… tout.

À ces mots, Daylight ouvrit de grands yeux étonnés.

– C’est trop fort pour moi. J’ai toujours dit que je ne comprenais pas les femmes ; en ce moment, c’est vous que je ne comprends pas. Pourquoi voulez-vous que je perde tout, puisque, comme vous m’aimez…

– Je n’ai jamais dit cela.

– Vous n’osez pas affirmer que vous ne l’avez pas dit. Alors, puisque vous m’aimez, souhaiter que je perde tout dépasse ma simple intelligence. Ça va avec vos autres paroles énigmatiques… plus vous aimez quelqu’un moins vous désirez l’épouser. Eh bien ! expliquez-vous, voilà tout.

Ses bras l’entourèrent et la tinrent serrée ; cette fois, elle ne résista pas. La tête de Dede était inclinée, il ne pouvait voir sa figure, cependant il devina qu’elle pleurait. Il connaissait la valeur du silence et il attendit qu’elle se remît. Les choses en étaient au point qu’elle était obligée de s’expliquer. Il était sûr de cela.

– Je ne suis pas romanesque, commença-t-elle en le regardant. Il vaudrait peut-être mieux que je le sois. Alors je me conduirais follement, quitte à être malheureuse pendant le reste de ma vie. Mais mon abominable bon sens l’emporte. Et je n’en suis pas plus heureuse pour cela.

– Je ne vous comprends pas encore, dit Daylight après avoir vainement attendu qu’elle continuât. Il faut m’expliquer, vous ne m’avez encore rien expliqué. Que votre bon sens fasse désirer que je me ruine, tout ça est incompréhensible pour moi. Chère enfant, je vous aime de tout mon être, je veux vous épouser. C’est simple, franc. Voulez-vous m’épouser ?

Elle secoua lentement la tête, et, tout en parlant, elle parut s'irriter, s'irriter tristement, et Daylight vit bien qu'il avait provoqué ce courroux.

– Laissez-moi vous expliquer aussi simplement, aussi franchement que vous venez de me parler. (Elle s'arrêta comme si elle hésitait.) Vous êtes honnête et vous allez droit au but. Voulez-vous que je sois honnête et que j'aille droit au but, que je vous parle comme une femme ne doit pas parler ? – que je vous dise des choses qui vous blesseront ? – que je vous fasse des aveux qui devraient me couvrir de honte ? – que je me conduise d'une façon que bien des hommes jugeraient peu féminine ?

Daylight se tut, mais son bras pressa Dede pour l'encourager.

– Je désire ardemment vous épouser, mais je suis effrayée. Je suis fière qu'un homme comme vous m'apprécie et je n'en tire pas vanité. Mais vous avez trop d'argent. C'est là que mon terrible bon sens l'emporte. Même si nous nous marions, vous ne serez jamais à moi – vous ne serez jamais mon amant, mon mari. Vous appartiendrez à votre argent. Je sais que je suis ridicule, mais je veux que celui que j'épouse soit à moi seule. Vous n'êtes pas libre selon moi. Votre argent vous possède, vous prend votre temps, vos pensées, votre énergie, tout ; vous commande d'aller ici, d'aller là ; de faire ceci, de faire cela. Comprenez-vous ? C'est peut-être de la pure sottise, mais je sais que je peux aimer beaucoup – donner tout ; et, en retour, bien que je ne désire pas tout, je désire beaucoup, et je désire plus que votre argent ne vous permettra de me donner. Et votre argent vous gâte, vous rend de moins en moins agréable. Je n'ai aucune honte de vous dire que je vous aime, puisque je

ne vous épouserai jamais. Et je vous aimais déjà avant de vous connaître quand vous êtes venu de l'Alaska, et la première fois que je suis venue au bureau. Vous étiez mon héros, vous étiez le Burning Daylight des mines d'or, le voyageur audacieux, le mineur. Et vous aviez l'air de cela. Je ne sais pas comment une femme a pu vous regarder sans vous aimer à cette époque. Mais vous n'êtes plus comme cela.

« Je vous en supplie, pardonnez-moi de vous blesser. Vous désiriez que je vous parle franchement, je le fais. Vous n'avez pas vécu d'une façon naturelle ces dernières années. Vous, un homme de plein air, vous vous êtes enfermé dans les villes, acceptant tout ce qu'elles imposent. Vous n'êtes plus du tout le même. Vous êtes différent : un être moins sain, moins net, moins agréable. C'est l'œuvre de votre argent et de votre façon de vivre. Vous le savez. Votre corps n'est plus comme autrefois. Vous épaississez et ce n'est pas un sain embonpoint. Vous êtes bon et gai avec moi, mais avec les autres vous êtes moins bon, moins gai que vous étiez alors. Vous êtes devenu dur, cruel. Oh ! je le sais ! Souvenez-vous que je vous ai observé six jours par semaine, pendant des mois, pendant des années ; et je vous connais infiniment mieux que vous ne me connaissez. Cette cruauté n'habite pas seulement votre cœur et votre pensée ; elle se lit sur votre figure, elle y a marqué ses lignes. Je les ai vues se dessiner, se creuser. Votre argent et l'existence qu'il vous oblige à mener ont fait cela. Ils vous ont rendu brutal, ils vous ont dégradé. Et cela ne peut que continuer jusqu'à ce que vous soyez entièrement perdu.

Il essaya de l'interrompre, mais elle l'arrêta ; elle-même était haletante et sa voix tremblait :

– Non, non ; laissez-moi finir entièrement. Je n'ai fait qu'y penser, y penser tous ces derniers mois, depuis que vous montez à cheval avec moi ; et maintenant que j'ai commencé à parler, je veux vous dire tout ce que j'ai sur le cœur. Je vous aime, mais je ne peux pas vous épouser : ce serait détruire l'amour. Vous êtes devenu un être que je finirais par mépriser. Vous n'y pouvez rien. Vous aimez plus le jeu des affaires que vous ne pourrez jamais m'aimer. Ces affaires – et elles sont parfaitement inutiles en ce qui vous concerne – vous réclament. Je pense parfois qu'il me serait plus facile de vous partager équitablement avec une autre femme, que de vous partager avec ces affaires. J'aurais, de toute façon, la moitié de vous-même, mais ces affaires en accaparent, non pas la moitié, mais les neuf dixièmes ou les quatre-vingt-dix-neuf centièmes.

« Souvenez-vous que, pour moi, l'objet du mariage n'est pas de dépenser l'argent d'un homme. Je désire cet homme. Vous dites que vous me désirez. Supposons que je consente et que je vous donne seulement la centième partie de moi-même. Supposons qu'il y ait, dans ma vie, une affaire qui prenne les quatre-vingt-dix-neuf centièmes de moi-même et, de plus, qu'elle abîme ma silhouette, mette des bouffissures sous mes yeux avec une patte d'oie dans les coins, m'enlaidisse, aigrisse mon caractère ; vous contenteriez-vous de cette centième partie ? Cependant, c'est ce que vous m'offrez de vous. Êtes-vous étonné que je ne veuille pas vous épouser ? – que je ne le puisse pas ?…

Daylight attendit, croyant qu'elle avait terminé, mais elle continua :

– Ce n'est pas que je sois égoïste. Après tout, l'amour se donne, on ne le reçoit pas. Mais je vois clairement que ce

que je vous donnerais ne vous serait d'aucun bien. Vous êtes comme un homme malade. Vous ne jouez pas dans les affaires comme les autres. Vous jouez avec votre cœur, avec votre âme, avec tout votre être. Qu'importe ce que vous croyez ou ce que vous voulez ! une femme ne sera qu'un court divertissement. Votre Bob, cette bête splendide, se cogne maintenant la tête contre le mur de son écurie. Vous m'achèteriez un bel hôtel et vous m'y laisseriez périr d'ennui, ou user mes yeux à pleurer parce que je serais impuissante et incapable de vous sauver. Cette maladie des affaires vous rongerait sans cesse, étant marié. Vous ***jouez*** comme vous joueriez à tout autre jeu – comme vous jouiez votre vie sur les pistes, dans l'Alaska. Personne ne pouvait voyager aussi vite que vous, travailler aussi dur que vous, ou endurer autant que vous. Rien ne vous faisait reculer ; vous vous jetiez à corps perdu dans tout ce que vous entrepreniez.

– La limite monte jusqu'aux nues, affirma Daylight avec un ricanement farouche.

– Si seulement vous vouliez jouer au mari amoureux de cette façon…

Sa voix s'altéra et elle s'arrêta. Une rougeur monta à ses joues humides et ses yeux se baissèrent devant les siens.

– Et maintenant, c'est fini, je ne dis plus rien, ajouta-t-elle. Je vous ai fait un véritable sermon.

Elle se réfugia avec une franchise honnête dans les bras de Daylight, et tous deux oublièrent l'ouragan qui se précipitait et qui les cingla de ses coups rapides et puissants. La grande averse n'était pas encore tombée, mais les rafales de brume se faisaient plus fréquentes. Daylight demeurait réel-

lement perplexe, et tout perplexe encore, il commença à parler :

– Je suis étonné ! Je suis bouleversé ! Je suis ahuri ! miss Mason ! – ou plutôt Dede, car j'aime vous donner ce nom. J'avoue que vous venez de m'en dire pas mal. Et, si je comprends, il faut en conclure que vous m'épouseriez si je n'avais pas un cent et si je n'engraissais pas. Non ! non ! je ne plaisante pas. Je conçois la chose ; et voilà comment je l'envisage et les conclusions que j'en tire. Si je n'avais pas un cent et si je menais une existence saine avec tout mon temps pour vous courtiser et être votre mari, au lieu de me mettre sur les dents dans les affaires et le reste, eh bien ! vous m'épouseriez. C'est aussi clair que de l'imprimé et vous avez été plus juste que je ne l'aurais jamais imaginé. Vous m'avez un peu ouvert les yeux. Mais je suis abasourdi ! Que dois-je faire ? Mes affaires me tiennent, me ligotent. Je suis pieds et poings liés et je ne peux pas m'évader pour aller courir les champs. Je suis comme celui qui tient l'ours par la queue. Je ne peux pas le lâcher. Et je vous désire : pourtant, il faut que je le lâche pour vous obtenir.

« Je ne sais que faire, mais il va sûrement arriver quelque chose. Je ne peux pas vous perdre. Non, vraiment, je ne le peux pas. Et je ne vais pas m'y risquer. Eh bien ! vous venez juste de reléguer les affaires au second plan. Les affaires ne m'ont jamais tenu des nuits éveillé.

« Vous m'avez laissé sans réplique. Je sais que je ne suis plus cet homme descendu de l'Alaska. Je ne pourrais plus courir sur la piste avec les chiens comme je le faisais dans ce temps-là. Mes muscles se sont amollis, mon caractère s'est endurci. Autrefois, je respectais les hommes, maintenant je les méprise. Vous voyez, j'ai passé toute ma vie dehors, et je

peux dire que je suis un homme de plein air. Eh bien ! j'ai la plus jolie petite ferme sur laquelle vous ayez jamais posé les yeux, là-bas, à Glen Ellen. C'était pour demeurer près de cette briqueterie. Vous vous souvenez d'avoir eu la correspondance en main. J'ai seulement jeté une fois un regard sur cette ferme et j'en ai été tellement épris que je l'ai achetée sur-le-champ. J'allais chevaucher autour des collines, et j'étais heureux comme un gamin hors de l'école. Je deviendrais meilleur en vivant à la campagne. La ville ne m'a pas amélioré. Vous avez diablement raison sur ce point. Je le sais. Supposons que votre prière soit exaucée que je perde tout, et que je sois obligé de travailler pour gagner mon salaire quotidien ?

Elle ne répondit pas, mais tout son corps sembla acquiescer.

– Supposons que je n'aie plus rien que cette petite ferme, et que je me contente d'élever des poules et de gratter une existence quelconque, m'épouseriez-vous, Dede ?

– Eh bien ! nous serions constamment ensemble, s'écria-t-elle.

– Mais il faudra labourer de temps en temps, dit-il ; ou aller à la ville chercher des provisions.

– De toutes façons, il n'y aurait plus de bureau ; personne ne viendrait, plus personne à voir continuellement. Mais tout cela est insensé, impossible, et il faut nous en retourner tout de suite si nous voulons échapper à la pluie.

Parmi les arbres, Daylight aurait pu, à ce moment, l'attirer sur lui et l'embrasser. Mais sa perplexité était trop grande et les nouvelles réflexions qu'elle venait de lui suggérer lui firent oublier de profiter de cette occasion. Il la prit

simplement par le bras et l'aida à passer les endroits difficiles.

– Et la campagne est bien jolie, là-bas, à Glen Ellen, dit-il pensivement. Je voudrais que vous veniez la voir.

Il lui proposa au bout de l'allée de se séparer là.

– Ce sont vos parages et les gens pourraient jaser.

Mais elle insista pour qu'il l'accompagnât jusqu'à la maison.

– Je ne peux pas vous demander d'entrer, dit-elle au pied du perron.

Le vent soufflait avec rage en coups durs, mais la pluie ne tombait pas encore.

– Savez-vous, dit-il que, tout compte fait, c'est le plus beau jour de ma vie.

Il enleva son chapeau, et le vent ondula et enroula ses cheveux noirs comme il s'éloignait lentement.

– Et je remercie Dieu, ou ce qui est responsable de votre venue sur la terre, car vous m'aimez beaucoup. Mon bonheur vient de vous l'avoir entendu dire aujourd'hui. C'est…

Il n'acheva pas sa pensée ; sa physionomie prit cette expression capricieuse qui lui était familière en murmurant :

– Dede, Dede, il faut que nous nous mariions. C'est la seule chose à faire et j'ai confiance en la chance pour arranger cela.

Mais les larmes montaient aux yeux de Dede ; alors elle le salua, se tourna et gravit les marches.

CHAPITRE XX

Quand le service des bacs fut inauguré et que le trajet entre Oakland et San Francisco fût réduit de moitié, les dépenses effroyables de Daylight décrurent comme une marée qui se retire, non qu'elle se retirât à proprement parler, car il fit d'autres placements. Des milliers de lots voisins de ses propriétés lui furent vendus, il y fit construire des milliers de maisons. On vendit aussi au cœur d'Oakland des emplacements pour factoreries et des immeubles pour le commerce. Tout cela permettait de donner une haute idée de l'immense fortune de Daylight. Comme jadis, il tenait le coup et le menait. Il avait déjà commencé à emprunter aux banques. Les gains énormes réalisés sur la vente des terres servaient à acheter d'autres terres et à développer ses entreprises. Au lieu de rembourser ses emprunts, il en faisait de nouveaux. Comme il avait accumulé à Dawson City, il accumulait maintenant à Oakland. Mais il le faisait en sachant que cette entreprise était plus stable que la hausse risquée d'un placer de mine.

Sur une moindre échelle, d'autres le suivaient : ils achetaient, ils vendaient des terres, profitant des améliorations de Daylight. On devait s'attendre à cela ; les petites fortunes qu'ils amassèrent à ses dépens ne l'irritèrent pas. Il y eut, cependant, une exception. Certain Simon Dolliver possédant des capitaux pour se lancer, de la ruse et du courage pour se soutenir, paria de devenir plusieurs fois millionnaire aux dépens de Daylight. Dolliver accumulait aussi, jouant vite et avec soin, gardant ses capitaux pour les déplacer. Plus d'une fois Daylight le trouva sur son chemin, comme lui-même

s'était posté sur le chemin des Guggenhammer quand ils avaient convoité l'Ophir Creek.

Le travail des docks allait paisiblement ; c'était, cependant, une des entreprises qui dévoraient un argent effroyable et qui ne pouvait être terminée aussi vite que le bac. Les difficultés de construction étaient grandes, et la peine pour draguer et combler était cyclopéenne. La simple pose des piles n'était rien moins que compliquée. Une fois déchargée à terre, une pile coûtait en moyenne vingt dollars d'or, et on en employait des milliers en nombre incalculable. On déboisa toutes les allées de grands eucalyptus où l'on put accéder, et de longs radeaux de piles en bois de pin descendirent la côte depuis Puget Sound.

Non content de fabriquer, selon les vieux systèmes, son électricité dans les usines, Daylight organisa la Sierra et la Salvador Power Company. Elles prirent tout de suite une grande extension. Disséminées sur les flancs des montagnes et dans le fond des vallées Contra-Sierra, de nombreuses agglomérations et même une ville importante pouvaient recevoir la force électrique et la lumière ; ce projet devint également un projet d'éclairage électrique pour les maisons et pour les rues. Dès qu'il eut acheté dans les Sierras des emplacements pour les usines de force motrice, il entama les études et commença les constructions.

Ainsi allèrent les choses. Il versait sans cesse des flots d'argent dans mille entreprises. Tout cela était si solide et si légitime que Daylight, né joueur comme il était, avec sa vision claire et large, pouvait jouer avec méthode et certitude. C'était une belle occasion, et pour lui, il n'y avait qu'une manière de jouer : il fallait jouer gros. Larry Hegan, son confident, son conseil, ne l'exhorta pas à la circonspection.

C'était au contraire Daylight qui arrêtait par son veto les visions plus larges de ce rêveur habile. Daylight ne fit pas seulement de lourds emprunts aux banques et aux sociétés de crédit, mais, au cours de ses entreprises, il fut plusieurs fois obligé d'émettre des effets. Il le fit à contrecœur ; seulement, il garda pour lui la plupart des entreprises importantes. Parmi les compagnies qu'il dut autoriser bien malgré lui à exploiter le public, se trouvaient la Golden Gate Dock Company et la Recreation Park Company, l'United Water Company, l'Encinal Shipbuilding Company et la Sierra et Salvador Power Company. Néanmoins, il se réserva pour lui et pour Hegan une sorte de contrôle dans chacune d'elles.

Ses relations avec Dede Mason semblaient languir ; comme il ne se pressait pas de se mesurer avec cet étrange problème, son désir devint de plus en plus violent. Pour parler comme un joueur, il était convaincu que la chance lui avait distribué la meilleure carte, celle qu'il attendait depuis des années. Cette carte, c'était l'amour : elle battait toutes les autres. L'amour est le roi des atouts, le cinquième as, la carte amusante d'une partie de poker de joueurs en veine de sensibilité. Et cette carte des cartes, il la jouerait jusqu'au bout, quand la chance se présenterait. Cette chance, il ne pouvait la voir encore ; la partie en cours devait d'abord se terminer.

Cependant, il ne pouvait chasser de son esprit le souvenir de ces pantoufles mordorées, de cette robe floue, de la douceur, de la souplesse féminine de Dede dans son gentil appartement de Berkeley. Une fois encore, par un dimanche pluvieux, il annonça son arrivée par téléphone. Et comme il arrive toujours quand l'homme remarque le premier une femme et qu'il la trouve séduisante, il joua encore de la force aveugle, instinctive du mâle contre la faiblesse secrète qui

s'offre en la femme. Non que Daylight s'abaissât à demander et à implorer. Il restait, au contraire, maître de lui en toute circonstance, mais il avait une manière capricieuse de câliner à laquelle Dede résistait avec plus de peine qu'aux supplications d'un amant. Le résultat de cette visite ne fut pas heureux. Car, en proie aux angoisses de sa propre inclination, elle se désespérait d'être faible, alors que sa raison la condamnait ; elle s'écria :

– Vous me proposez de courir un risque de vous épouser maintenant et de m'en remettre à la chance pour faire notre bonheur. La vie n'est qu'un jeu, dites-vous. Eh bien, jouons. Prenez un sou et jetez-le en l'air. S'il retombe face, je vous épouse ; sinon, il vous faudra me laisser pour toujours et ne plus me parler mariage.

Un éclair d'amour, mêlé à la passion du jeu, traversa les yeux de Daylight. Sa main plongea involontairement dans sa poche pour y chercher le sou. Puis, il s'arrêta et son regard se troubla.

– Allez, ordonna-t-elle durement, n'attendez pas que je change d'idée, car vous perdriez votre chance.

– Chère enfant… (Il s'exprima en termes drôles, mais sa pensée était aussi sérieuse que sa voix.) Chère enfant, je jouerais depuis la création jusqu'au jugement dernier, parce que je suis un joueur enragé, mais que je sois damné si je jouais sur l'amour. L'amour est trop grand pour que j'y tente ma chance. L'amour doit être une sécurité, et entre vous et moi, c'est une sécurité. Si j'avais quatre-vingt-dix-neuf chances de gagner à ce jeu, eh bien, je ne jouerais pas !

Au printemps de cette année, la grande panique arriva. Les premiers symptômes se manifestèrent lorsque les

banques firent rentrer leurs avances non gagées. Daylight paya tout de suite les notes personnelles qui lui furent présentées, puis il devina que ces demandes indiquaient de quel côté le vent allait souffler et qu'une de ces terribles tempêtes financières dont il avait entendu parler allait se déchaîner sur les États-Unis. Quel serait l'effroi causé par cette tempête ? Il ne pouvait pas le prévoir. Mais il prit toutes les précautions possibles, convaincu de pouvoir tout supporter.

L'argent devenait rare. Cette pénurie ayant commencé dans plusieurs grandes banques de l'Est, elle s'étendit sur les banques locales qui firent recouvrer leurs créances. Daylight fut atteint : il fut atteint parce que, pour la première fois, il jouait légalement le jeu des affaires. Autrefois, de telles paniques suivies d'une baisse considérable sur les valeurs auraient été pour lui le temps des blés d'or. Dans celle-ci, il surveilla les joueurs qui avaient mené la hausse et qui s'étaient préparés à la crise en se retirant pour se mettre à l'abri et pour moissonner paisiblement une double récolte. Il n'y avait pour lui qu'à demeurer solide et à tenir bon.

Il vit clairement la situation. Quand les banques lui demandèrent de rembourser ses emprunts, il comprit qu'elles avaient grand besoin d'argent. Lui-même en avait un besoin pressant. Il savait que ces banques pouvaient se passer des valeurs données en gages qu'elles avaient et qui ne leur seraient d'aucune utilité. Il ne fallait pas vendre pendant une telle baisse. Toutes ces valeurs, bonnes, très solides, pouvaient attendre, bien qu'elles fussent dépréciées au moment où le cri : « Argent, argent, argent », était continuel. Comme il s'obstina, les banques demandèrent un plus grand nombre de valeurs et, comme l'argent se faisait de plus en plus rare, elles demandèrent deux fois et même trois fois plus qu'il

avait été convenu au début. Daylight cédait parfois, mais le plus souvent il refusait et luttait avec acharnement.

Il se battait, pour ainsi dire, avec de la boue en main, derrière un mur qui s'écroule. Toutes les parties étaient menacées et il faisait constamment le tour du mur pour en consolider les points faibles. L'argent, c'était cette boue qu'il appliquait, tantôt ici, tantôt là, dès que la nécessité s'en faisait durement sentir et seulement en cas de grands besoins. La force de sa position se concentrait dans l'« Yerba Buena Company », la « Consolidated Street Railways » et l'« United Water Company ». Bien qu'on n'achetât plus ni lotissements de terre, ni emplacements pour factoreries, ni immeubles pour le commerce, on était obligé de prendre ses voitures, ses bateaux, et de consommer son eau. Tandis que le monde financier réclamait de l'argent et dépérissait par le fait de cette pénurie, le premier de chaque mois plusieurs milliers de dollars provenant des contributions des eaux étaient versés dans ses coffres, et ses tramways et des bateaux-bacs lui rapportaient journellement dix mille dollars en gros sous.

Il fallait des espèces, et s'il avait pu disposer de ce fleuve d'argent liquide, tout aurait été bien pour lui. Dans l'état actuel des choses, il devait lutter continuellement pour les moindres sommes. Les travaux d'amélioration avaient cessé, et l'on ne faisait que les réparations absolument nécessaires. Il livrait les batailles les plus féroces pour les frais des effets ; et ces batailles étaient sans trêve. Pour serrer les pouces, étendre son crédit et économiser, rien ne l'arrêtait. Depuis les premiers employés jusqu'aux plus humbles, tous furent âprement surveillés. Quand les surintendants et les chefs de bureau avaient accompli des prodiges d'économie, il les harcelait pour en accomplir davantage. Si, désespérés,

ils levaient les bras au ciel, Daylight leur montrait qu'on pouvait faire mieux.

– Vous gagnez huit mille dollars par an, dit-il à Matthewson. Ce sont les plus beaux appointements que vous ayez jamais touchés dans votre vie. Votre fortune est dans le même sac que la mienne. Vous devez prendre mon parti et risquer. Personnellement, vous avez du crédit dans la ville. Usez-en. Ne payez ni le boucher, ni le boulanger, ni le reste. Savez-vous que vous gagnez quelque chose comme six cent soixante-cinq dollars par mois. J'ai besoin de cet argent. À partir d'aujourd'hui, éloignez vos créanciers. Vous toucherez cent dollars pour vous. Je vous paierai le reste à intérêts quand la crise sera passée.

Deux semaines plus tard ayant diminué les appointements de tous, il disait :

– Matthewson, quel est ce comptable, Roggers ? Votre neveu, je crois ? Il gagne quatre-vingt-cinq dollars par mois. Eh bien, donnez-lui en trente-cinq maintenant. Je prends les cinquante à intérêts.

– Impossible, s'écria Matthewson. Il ne pourra pas joindre les deux bouts avec de tels appointements : il a une femme et deux petits enfants…

Daylight sauta sur lui avec un formidable juron.

– Il ne peut pas ! Impossible ! Vous croyez, bon Dieu ! que je me laisse attendrir. Une maison comme la mienne pour des imbéciles ! Nourrir, habiller, moucher le nez d'un tas d'idiots qui ne peuvent pas se soigner eux-mêmes ? Jamais ! Je suis à court d'argent, il faut que tous ceux qui travaillent pour moi soient aussi à court. Je n'ai pas besoin de paresseux pour se prélasser dans les fauteuils de mon bu-

reau quand tout va bien. C'est la crise en ce moment ! la sale crise ! et vous devez la supporter tout comme moi. Il y a dix mille ouvriers sans travail à Oakland en ce moment, et six mille à San Francisco. Appointements réduits pour votre neveu et pour tout le monde ! Arrangez-vous de cela ou partez. Si l'un de vous est dans l'embarras, vous irez vous-même répondre de son crédit chez le boucher et l'épicier. Et vous proportionnerez cette réduction au salaire de chacun. J'ai entretenu quelques milliers d'individus qui auront à s'entretenir eux-mêmes pour l'instant. Voilà tout.

« Vous dites que le filtre a besoin d'être remplacé, dit-il au chef des travaux hydrauliques. Nous verrons cela. Laissons les gens d'Oakland boire de la boue pour changer. Ça leur apprendra à apprécier l'eau claire. Arrêtez les travaux tout de suite. Renvoyez les hommes avec leur salaire. Annulez les commandes de matériel. Les entrepreneurs imploreront ? Laissez-les implorer, et envoyez-les au diable. Si je les écoutais, j'en aurais par-dessus la tête, ou bien je serais sur le pavé avant qu'ils puissent m'attaquer.

Et à Wilkinson :

– Enlevez ce phare du bateau. Laissez les gens hurler, ils rentreront plus tôt chez eux auprès de leur femme. Il y a une dernière voiture qui correspond avec le bateau de minuit quarante-cinq à Twenty second et à Hastings. Supprimez-la. Je ne peux pas la faire marcher pour deux ou trois passagers. Ils prendront le bateau précédent ou rentreront à pied. Ce n'est pas le moment de faire de la philanthropie. Et vous pourrez ainsi supprimer quelques voitures aux heures d'affluence. Que les oppresseurs soient attrapés ! ce sont eux qui m'empêchent de continuer.

Et à un autre qui ne pouvait supporter cette excessive réduction :

– Vous dites que je ne peux pas faire ceci, que je ne peux pas faire cela ! Je vais vous donner quelques échantillons de ce que je peux faire et de ce que je ne peux pas faire. Vous serez obligé de vous retirer ? Parfait, si ça vous fait plaisir ! Je n'ai pas encore rencontré l'homme qui puisse endurer autant que j'ai enduré. Quand quelqu'un croit que je ne peux pas me passer de lui, je lui prouve instantanément qu'il ne m'est pas indispensable en lui donnant son congé.

Ainsi il mena la lutte, frayant durement son chemin. C'était une lutte sans arrêt, depuis le matin jusqu'au soir. Des foules se pressaient à son bureau. Tout le monde venait le voir, avait ordre de venir. Maintenant, l'opinion sur l'issue de la panique devenait optimiste : cette crise avait été une aventure amusante, une sérieuse conversation d'affaires ou une bourrade à prendre ou à laisser. Daylight ne se faisait pas remplacer ; il dirigeait, dirigeait comme lui seul pouvait le faire. Et cela continua ainsi jusqu'au moment où toutes les affaires s'amoncelèrent définitivement chez lui et que les maisons, les unes après les autres, firent un formidable krach.

– Ça va bien, mon vieux, disait-il chaque matin à Hegan ; il répétait cette phrase joyeuse, durant toute la journée, sauf quand, au plus rude de la bataille, il luttait pour imposer sa volonté aux hommes et aux choses.

À huit heures du matin, il était installé à son bureau. Vers dix heures, il montait en voiture pour faire un tour dans les banques. Il emportait généralement dans son automobile les dix mille dollars, et même davantage, que lui avaient rapportés la veille ses bateaux et ses tramways. Cela était en

prévision du point faible de la digue. Et aux présidents de banques, les uns après les autres, il jouait la même comédie. Ils étaient paralysés de peur ; Daylight leur jouait d'abord le rôle du grand et vigoureux optimiste. Les choses s'arrangeaient. Elles s'arrangeaient naturellement. De bons signes flottaient dans l'air. On n'avait plus qu'à attendre encore un peu et tenir à bon. C'était tout. L'argent circulait déjà dans l'Est. La cote de Wall Street en ces dernières vingt-quatre heures indiquait d'où venait le vent. Ryan n'avait-il pas dit ceci, dit cela, et n'ajoutait-il pas que Morgan se préparait à faire ceci, à faire cela ?

Quant à lui, les gains de ses tramways augmentaient d'une façon évidente. En dépit de la panique, on venait de plus en plus habiter à Oakland. Ce mouvement commençait à prendre une importance réelle. Daylight fut même obligé de vendre mille acres de terres suburbaines. Cela était, naturellement, un sacrifice, mais qui faciliterait le cours des autres entreprises et qui rassurerait les peureux. Les peureux, c'était là l'ennui. S'il n'y avait pas eu de peureux, il n'y aurait pas eu de panique. À présent, le syndicat de l'Est était en négociations avec lui pour prendre et lui enlever presque toutes les actions de la Sierra et de la Salvador Power Company. Cela dénotait la confiance que l'on avait en des temps meilleurs très prochains.

Et si dans les banques Daylight entendait, non des discours agréables, mais des prières, des supplications, ou s'il rencontrait l'opposition et la lutte, il payait de la même monnaie. Si les banques pouvaient menacer, lui aussi le pouvait. Si la faveur qu'il demandait lui était refusée, alors, il l'exigeait. Et quand on en venait à la lutte âpre et nue, tous les voiles du sentiment et de l'illusion étant déchirés, il pouvait leur enlever jusqu'au souffle.

Il savait aussi comment et quand rendre des comptes. Dès que le mur tremblait, s'écroulait irrémédiablement à un endroit, il le réparait avec les ressources de ses trois compagnies. Si les banques s'en mêlaient, il s'en mêlait aussi. Leur fortune dépendait de leur résistance. Si elles sautaient, toutes les valeurs données en gage et qui étaient en leur possession seraient jetées sur un marché déjà désemparé et ce serait la fin. C'est pourquoi il emportait parfois, en plus de la caisse journalière, les valeurs les plus solides qu'il possédait, c'est-à-dire la Ferry Company, l'United Water et la Consolidated Railways. Il faisait cela à contrecœur, luttant pied à pied.

Voici ce qu'il dit au président des Merchants San Antonio, qui se faisait le porte-voix des autres :

– C'est du menu fretin. Laissez-les faire faillite. Moi, je suis ici le client royal. Vous pouvez gagner sur moi plus que sur les autres. Naturellement, vous en voulez trop, il vous faut choisir, voilà tout. Je suis trop solide pour faire faillite. Vous pouvez seulement me gêner et vous mettre vous-même dans l'embarras. Votre intérêt est d'abandonner le menu fretin, et moi, je vais vous donner un coup de main pour le faire.

Profitant de cette anarchie financière, Daylight se saisit des affaires de Simon Dolliver et aida à ruiner complètement son rival. La Golden Gate National formait la clef de voûte de la force de Dolliver, et Daylight dit au président de cette société.

– Je vous ai donné un coup de main. Vous en êtes maintenant au dernier obstacle, ayant Dolliver et moi sur votre dos. Ça ne peut pas marcher comme ça. Vous entendez, ça ne peut pas. Dolliver ne trouvera même pas onze dollars

pour vous tirer d'affaire. Laissons-le partir, qu'il aille au diable, et, moi, je vais vous dire ce que je vais faire. Je vais vous abandonner les recettes des tramways pendant quatre jours, c'est quarante mille dollars net. Et le 6 de ce mois, je vous en donnerai vingt mille venant de la « Water Company ». (Il secoua les épaules.) C'est à prendre ou à laisser. Voilà ce que je vous propose.

– Le chien mange le chien, et je ne cherche pas d'autre viande, dit-il un après-midi à Hegan.

Et, dans cette grande panique, Simon Dolliver suivit la troupe des infortunés qui furent pris avec beaucoup de papier et pas d'argent.

Les ruses de Daylight étaient étonnantes. Aucun détail, fût-il infime, n'échappait à sa pénétration. Il était en proie à une tension terrifiante. Il ne déjeunait plus. Les jours étaient trop brefs et son bureau était, pendant l'après-midi, aussi envahi que d'habitude. Le soir, il était exténué, et plus qu'il ne l'avait jamais fait autrefois, il chercha dans l'alcool un soulagement, quelque chose comme un mur derrière lequel il se retrancha. On le conduisait directement à son hôtel, et il montait directement à ses appartements où on lui préparait tout de suite le premier d'une série de Martini. À l'heure du dîner, son cerveau était suffisamment obscurci et la panique oubliée. À l'heure du coucher, grâce à du Scotch Whisky, il était ivre. Rien de violent, de bruyant ou d'hébété dans son ivresse : il était seulement sous l'influence d'un anesthésique agréable et apaisant. Il se réveillait le lendemain avec les lèvres et la bouche brûlées, et avec des sensations de lourdeur dans la tête qui se dissipaient vite. À huit heures, il était à son bureau, courbé pour la lutte, et vers dix heures, il faisait son tour dans les banques ; ensuite, sans un instant de

répit, jusqu’au soir, il tenait les ficelles emmêlées de l’industrie, de la finance, de toute cette humanité qui se pressait autour de lui. Et, à la nuit, il retournait à son hôtel, au double Martini, au Scotch Whisky : tel fut le programme pendant des jours, pendant des semaines.

CHAPITRE XXI

Bien que Daylight parût à ses camarades bruyant, inlassable, semant partout son énergie et sa force vitale, il était au fond un homme très fatigué. Sous l'influence de la boisson, il avait parfois des éclairs de logique beaucoup plus lucide qu'à ses heures de sobriété ; un soir, par exemple, assis sur le bord de son lit, il médita l'aphorisme de Dede : « On ne peut pas dormir dans plus d'un lit à la fois. » Sa chaussure à la main, il regarda les rangées de rênes en crins de cheval qui couvraient les murs de sa chambre. Tenant sa chaussure, il se leva et compta les rênes d'un air solennel, en arpentant les deux pièces voisines afin d'en avoir le nombre exact. Il revint à son lit et s'adressa gravement à sa chaussure :

– La petite femme a raison. Seulement un lit à la fois. Cent quarante rênes et rien qu'une à la fois. Une seule à la fois. Je ne peux pas monter plus d'un cheval à la fois. Pauvre vieux Bob ! J'aurais mieux fait de l'envoyer paître ! Trente millions de dollars, et en perspective, cent millions ou rien du tout, c'est à quoi je m'expose ! Il y a une foule de choses que l'argent ne peut acheter. Je ne peux pas acheter cette petite femme. Je ne peux pas acheter le talent. À quoi servent trente millions si je ne peux pas boire plus d'une bouteille de cocktail par jour ? Si j'avais une soif de cent bouteilles, ce serait différent ! Mais seulement une bouteille – une toute petite bouteille ! Je suis ici trente fois millionnaire, trimant chaque jour plus dur que douze de mes employés, et tout ce que je peux avoir, c'est deux repas qui n'ont aucun goût, un lit, une bouteille de Martini et cent quarante rênes à contempler sur le mur.

Il leur jeta un regard désespéré.

– Madame ma chaussure, je suis battu ! Bonsoir !

Plus redoutable que le buveur endurci, maître de lui, est le buveur solitaire, et Daylight devenait ce buveur-là : en société, il buvait rarement plus que de raison, mais il buvait dans sa chambre, tout seul. Revenant fatigué par cet effort sans relâche, il se droguait pour dormir, sachant que le lendemain il se réveillerait avec la bouche sèche, brûlée, et qu'il répéterait le même programme.

Le pays ne retrouvait pas son équilibre habituel. L'argent ne circulait pas mieux, bien que les journaux de Daylight et les autres gazettes privées et subventionnées pussent affirmer que cette pénurie avait pris fin et que la panique appartenait à l'histoire ancienne. Toutes les paroles que l'on disait en public marquaient la joie et l'optimisme, mais ceux qui les prononçaient étaient secrètement dans une gêne désespérée. Les scènes qui se passaient dans le silence du bureau de Daylight et dans ses réunions avec les présidents des banques auraient donné un démenti aux éditions de ses journaux. Voici ce qu'il dit aux gros actionnaires de la « Sierra Power Company » et de la « United Water Company » et d'autres sociétés :

– Il faut que vous continuiez. Vous avez là une bonne affaire, mais vous devez faire des sacrifices pour la garder. Ce n'est pas la peine de chercher à expliquer pourquoi ces temps sont durs. Est-ce que je ne le sais pas aussi bien que vous ? Et n'est-ce pas à cause de cela que vous êtes ici ? Je vous l'ai déjà dit. Vous devez continuer. Je possède presque toutes les actions et maintenant il faut faire un appel de fonds. Il n'y a que cela ou la faillite. Si jamais je m'en mêle, vous ne vous doutez pas de ce qui vous arrivera ; je frappe-

rai fort. Le menu fretin peut se retirer, mais le gros, non. Le bateau ne sombrera pas tant que vous resterez dessus. Mais si vous l'abandonnez, vous serez noyés avant d'atteindre le rivage. Cet appel de fonds doit avoir lieu : c'est tout ce que j'ai à vous dire.

Les grosses maisons d'approvisionnements, les pourvoyeurs de ses hôtels et tous ceux qui demandaient sans cesse à être payés passaient avec lui de mauvais quarts d'heure. Il les convoquait à son bureau et leur montrait les derniers exemples de ce qu'il pouvait ou ne pouvait pas faire, de ce qu'il voulait ou ne voulait pas.

– Sacré Dieu ! vous devez me soutenir, leur dit-il. Si vous croyez que c'est un petit jeu amusant qu'on peut quitter quand on veut pour rentrer chez soi, vous vous trompez. Écoutez, Watkins, vous m'avez déclaré il y a cinq minutes que vous ne vouliez pas prendre mon parti. Maintenant, laissez-moi vous dire deux mots. Vous allez le prendre, et le prendre ferme. Vous allez continuer à me fournir et à accepter mon papier jusqu'à la fin de la crise. Vous souvenez-vous de ce que j'ai fait à Klinkner et à l'Altamont Trust Company ? Je connais l'état de vos affaires mieux que vous ne le connaissez vous-même, et si vous essayez de me lâcher, je vous écrase. Et même si je saute, je trouverai une minute pour me tourner sur vous et vous entraîner avec moi. C'est le naufrage ou le sauvetage pour vous tous, j'estime que votre intérêt vous commande de me faire surnager dans la mare.

Le plus rude combat fut peut-être livré aux actionnaires de l'« United Water Company », car c'était, en réalité, de cette compagnie qu'il tirait les plus grandes ressources dont il disposait pour soutenir le front de sa bataille. Il ne poussa

jamais trop loin sa règle d'arbitre. Obligeant ceux dont la fortune était liée à la sienne à faire des sacrifices, il leur venait néanmoins en aide dès qu'ils étaient acculés au pied du mur et dans une grande gêne. Un homme fort pouvait seul sauver une situation aussi compliquée pendant une telle période de détresse, et Daylight était cet homme. Il tournait et contournait, intriguait et inventait, frappait et tyrannisait les faibles, maintenait les peureux dans la lutte et se montrait sans merci pour les déserteurs.

Enfin, quand vint le printemps précoce, tout commença à s'arranger. Il arriva qu'un jour Daylight fît une chose sans précédent. Il quitta le bureau une heure plus tôt que d'habitude parce que, pour la première fois depuis la panique, il n'y avait aucun travail urgent. Avant de partir, il passa dans le bureau d'Hegan pour bavarder et, comme il se retirait, il lui dit :

– Hegan, nous sommes tous des grippe-sous. Nous sommes en train de nous sortir avec honneur des griffes de la crise financière, et nous nous en tirons sans laisser un seul nantissement derrière. Le plus dur est passé, et on voit la fin. Il faut tenir serré pendant deux semaines encore, juste un bout de crise ou un émoi de temps, et nous pourrons nous frotter les mains !

Pour une fois, il changea son programme. Au lieu de rentrer directement à son hôtel, il fit un tour dans les bars et dans les cafés, buvant un cocktail ici, un cocktail là, ou deux ou trois quand il rencontrait des connaissances. Après une heure environ de cette promenade, il arriva au bar du Parthénon pour prendre une dernière boisson avant de dîner. À ce moment, tout son être était agréablement échauffé par l'alcool et il était de la plus belle humeur et de la plus

joyeuse. À l'angle du comptoir, plusieurs jeunes gens s'essayaient à un vieux tour : celui de courber la main de l'adversaire, le coude de chacun reposant sur le comptoir. Un jeune géant aux larges épaules ne bougeait pas et il faisait ployer toutes les mains qui étreignaient la sienne. Daylight fut intéressé.

– C'est Slosson, lui dit le tenancier du bar en réponse à sa question. C'est le lutteur le plus fort de l'U. C. Il a battu tous les records cette année et il deviendra champion du monde. C'est un beau, un rude gaillard.

Daylight acquiesça de la tête ; il se dirigea vers le jeune homme et il plaça son bras devant le sien.

– Je voudrais me mesurer avec vous, à mon tour, mon garçon, lui dit-il.

Le jeune homme rit et leurs mains s'étreignirent ; au grand étonnement de Daylight, ce fut la sienne qui fut courbée.

– Continuons, murmura-t-il. Encore une fois, je n'étais pas tout à fait prêt.

Leurs mains s'étreignirent encore. Cela fut vite fait. L'offensive de Daylight se changea instantanément en défensive, et, résistant vainement, sa main fut forcée et courbée sur le comptoir. Daylight resta ahuri. Il n'y avait eu aucune supercherie. Ils étaient aussi adroits l'un que l'autre, ou plutôt lui l'avait été davantage, mais la force, la simple force avait triomphé. Il commanda des boissons, et encore tout ahuri et pensif, il souleva son bras et le regarda comme un objet nouveau, étrange. Il ne connaissait pas ce bras. Ce n'était certainement pas celui d'autrefois. Le bras d'autrefois ? mais il se serait fait un jeu de vaincre ce jeune

gaillard. Mais ce bras-là ! il continua à le contempler avec un tel air de doute et de perplexité que les jeunes gens éclatèrent de rire.

Ces rires l'éveillèrent. Il s'y joignit, puis l'expression de sa figure s'assombrit lentement. Il pencha vers le lutteur.

– Mon garçon, lui dit-il, laissez-moi vous dire un secret. Sortez d'ici, abandonnez la boisson, avant de commencer.

Le jeune homme rougit de colère, mais Daylight continua :

– Écoutez votre père, et laissez-le vous en dire un peu. J'ai moi-même l'âge d'être jeune ; je ne le suis plus. Pour moi il n'eût pas été plus difficile il y a quelques années de courber votre main que de se livrer à des voies de fait dans un Kindergarten.

Slosson paraissait incrédule, tandis que les autres s'approchèrent de Daylight pour l'encourager.

– Mon garçon, je n'ai pas l'habitude de prêcher. C'est la première fois que j'en arrive à éprouver des regrets et vous venez de m'en donner – et de fameux ! J'ai déjà pas mal vécu et je ne fais pas le fier, comme vous pouvez le voir. Mais sachez tout de suite que je vaux Dieu sait combien de millions, et que je les donnerais tous, ici, sur le comptoir, pour ployer votre main, ce qui veut dire que j'abandonnerais la partie tout entière pour retourner dormir sous les étoiles, car c'est là où j'étais avant de venir habiter les cages à poules des villes, boire des cocktails, mettre un pied devant l'autre et me promener en voiture. Mon garçon, c'est ce que je fais, et je dis ce que je pense. Le jeu n'en vaut pas la chandelle. Vous n'avez juste qu'à vous soigner et à ressasser mon conseil. Bonsoir.

Il se retourna et sortit en titubant : l'impression causée par ces paroles était fortement amoindrie par le fait qu'il était complètement ivre en les prononçant.

Encore tout grisé, il rentra à son hôtel, dîna et se déshabilla pour se coucher.

– Le satané petit gamin, murmura-t-il. Ployer ma main comme rien du tout ! ma main !

Il souleva son bras meurtri et le regarda avec un étonnement stupide. Cette main qui n'avait jamais été courbée ! Cette main qui avait vaincu les géants de Circle City ! Et un gamin de collège, avec un sourire sur les lèvres, l'avait battue – deux fois ! Dede avait raison : il n'était plus le même homme. La situation demandait plus de réflexion qu'il ne lui en avait jamais accordée. Mais ce n'était pas l'heure. Le lendemain, après une bonne nuit, il l'examinerait.

CHAPITRE XXII

Daylight se réveilla avec les lèvres, la bouche et la gorge sèches comme d'habitude : il se versa et but un grand verre d'eau, puis il reprit le fil de ses idées où il l'avait laissé la nuit précédente. Il revit avec soulagement la tension financière. Les choses s'arrangeaient enfin. Si la marche des affaires était encore pénible, les plus grands périls étaient du moins passés. Ainsi qu'il l'avait dit à Hegan, il n'y avait plus qu'à tenir serré et à jouer avec précaution. Des émois, des dangers viendraient forcément, mais ils seraient moins graves que ceux que l'on venait de supporter. Il avait frappé dur, mais il s'en tirait indemne, ce que ne pouvaient dire Simon Dolliver et tant d'autres. Aucun de ses amis d'affaires n'avait été ruiné. Daylight les avait obligés à rester avec lui pour le sauver lui-même et ils avaient été également sauvés.

Son esprit se reporta sur l'incident du bar du Parthénon, à ce jeune athlète qui avait ployé sa main. Cet événement ne l'étonna plus, mais il fut attristé, blessé comme le peut être un homme fort à la perte de sa force. Le résultat était trop évident pour qu'il cherchât à se tromper lui-même. Il savait pourquoi il avait été battu. Ce n'était pas qu'il se fît vieux. Il était alors dans la fleur de l'âge, et, raisonnablement, ce lutteur aurait dû être vaincu. Daylight savait qu'il avait pris des libertés avec lui-même. Il avait cru que sa force durerait toujours, et elle l'avait lentement abandonné, ici, depuis des années. Comme il l'avait déclaré, il avait quitté l'existence sous les étoiles pour se percher dans les cages des villes. Il avait presque oublié comme on marche. Il avait mis un pied l'un devant l'autre et il s'était promené en automobiles, en

voitures, et en voitures électriques. Il n'avait pas pris d'exercice, et il avait desséché ses muscles avec l'alcool.

Est-ce que cela en valait la peine ? Que signifiait toute sa fortune, après tout ? Dede avait raison. Cette fortune ne pouvait pas lui donner plus d'un lit à la fois et, en même temps, elle faisait de lui le plus vil des esclaves. Elle l'avait rapidement assujetti. Il était déjà assujetti. Même s'il le désirait, il ne pouvait pas rester couché ce jour-là : son argent l'appelait. Le téléphone du bureau sonnerait bientôt et il aurait à y répondre. La clarté de ce soleil matinal filtrait à travers la fenêtre – une belle journée pour une promenade à cheval sur le dos de Bob, avec Dede près de lui sur sa Mab. Cependant, tous ses millions ne pouvaient pas lui acheter cela aujourd'hui. Une de ces rafales financières pouvait venir, et il devait être là pour la supporter. Trente millions ! et ils étaient impuissants à convaincre Dede de monter Mab – Mab, qu'il avait achetée et qui, inactive, s'engraissait à pâturer. Qu'est-ce que trente millions s'ils ne peuvent acheter à un homme une promenade à cheval avec la femme qu'il aime ? Trente millions qui le faisaient aller ici, venir là ; qui le meurtrissaient comme autant de meules, qui le détruisaient à mesure qu'ils s'accroissaient, qui l'avilissaient, et l'empêchaient de conquérir cette femme gagnant quatre-vingt-dix dollars par mois ! Qu'est-ce qui vaut mieux ? se demanda-t-il. Il pensa exactement comme Dede. C'était ce qu'elle voulait dire quand elle priait afin qu'il fût ruiné. Il leva son bras. Ce n'était pas le bras de jadis. Évidemment elle ne pouvait pas aimer ce bras, ce corps, comme elle avait aimé le bras, le corps vigoureux et souple des années d'autrefois. Lui non plus n'aimait pas ce bras et ce corps. Un gamin avait pu s'en jouer. Ce bras lui avait manqué. Il se dressa tout à coup. Non ! sacré Dieu ! Il avait manqué à ce bras. Il avait manqué à lui-même. Il avait manqué à Dede.

Elle avait raison, mille fois raison ; elle était assez sensée pour le savoir, assez sensée pour refuser d'épouser un esclave de l'argent à la carcasse brûlée de whisky.

Il se leva et se regarda dans la grande glace de l'armoire. Il n'était pas beau. Les joues creuses d'autrefois avaient disparu. Celles-ci étaient lourdes, elles semblaient pendre sous leur propre poids. Il chercha les lignes de cruauté dont Dede lui avait parlé ; il les trouva et il trouva aussi de la dureté dans ses yeux : des yeux vitreux maintenant après tous les cocktails de la nuit dernière, des mois et des années précédentes. Il regarda les bouffissures qui se marquaient nettement sous ses yeux, et elles le frappèrent. Il retroussa la manche de son pyjama Rien d'étonnant que ce joueur l'ait vaincu. Cela n'était pas des muscles. Une couche de graisse les enveloppait. Il enleva le veston de son pyjama. Il fut encore frappé, cette fois, par la corpulence de son corps. Cela n'était pas beau. L'estomac creux était devenu un bedon. Les lignes musculaires de la poitrine, des épaules, du ventre s'étaient perdues dans des plis de chair.

Il s'assit sur son lit, et son esprit se représenta en masse les tableaux de sa pure enfance, les souffrances qu'il avait endurées, plus que les autres, les Indiens et les chiens qu'il avait harassés dans ses courses terrifiantes, jour et nuit, sur la piste de l'Alaska, les exploits de sa force qui avaient fait de lui le roi d'une race robuste de pionniers. Cela était la vie. Puis, dans le champ de sa vision, passa le vieillard rencontré à Glen Ellen qui remontait la colline dans la lumière du soleil couchant – quatre-vingt-quatre ans, la barbe blanche, les cheveux blancs ; – il portait à la main un seau de lait écumeux et sa figure reflétait toute la chaude clarté et le contentement du beau déclin de ce jour d'été. Cela avait été la vie. « Oui, monsieur, quatre-vingt-quatre ans, et plus actif que

beaucoup, disait le vieillard. Et je ne suis pas fainéant. J'ai traversé les plaines avec un attelage de bœufs, et j'ai battu les Indiens en 51 ; j'étais alors père de sept gamins ».

Puis, il se souvint de la vieille femme qui pressait son vin dans la clairière de la montagne ; et Ferguson, le petit homme qui trottait sur la route comme un lapin, l'ancien directeur d'un grand quotidien, qui se trouvait heureux de vivre dans le chaparral, près de sa source d'eau, de la montagne, avec ses arbres fruitiers qu'il élevait à la main, qu'il taillait comme une manucure. Ferguson avait trouvé la solution du problème. Chétif, alcoolique, il avait fui les médecins et les cages à poules des villes, et il s'était imbibé de santé comme une éponge altérée. « Eh bien ! pensa Daylight, si un homme abandonné des médecins peut se changer en un robuste laboureur, que ne peut faire, dans les mêmes circonstances, un homme qui n'a que ma corpulence ? » Il imagina son corps ayant retrouvé toute la vigueur de sa jeunesse, puis il songea à Dede ! Tout à coup, il s'assit sur son lit, frémissant à la grandeur de l'idée qu'il venait d'avoir.

Il ne resta pas assis longtemps. Son esprit, travaillant comme il en avait l'habitude, avec la rapidité d'une trappe d'acier, considéra le projet et avec tous ses détails. C'était grand – plus grand que ce qu'il avait conçu jusqu'à ce jour. Et ce projet, il le regarda bien en face, l'empoigna de ses deux mains, le tourna, le retourna pour l'examiner. Sa simplicité l'enchanta. Il claqua la langue, prit une décision et commença de s'habiller. Sa toilette à moitié faite, il s'interrompit pour téléphoner.

Dede fut la première qu'il appela.

– Ne venez pas au bureau ce matin, dit-il. Je vais aller vous voir dans un instant.

Il en appela d'autres. Il commanda son automobile et donna des instructions à Jones pour faire conduire Bob et Wolf à Glen Ellen. Il étonna Hegan en le priant de chercher l'acte de la ferme de Glen Ellen et d'en faire un nouveau nom au nom de Dede Mason.

– Qui ? demanda Hegan.

– Dede Mason, répondit Daylight, imperturbablement. Le téléphone est sans doute indistinct ce matin. D-e-d-e M-a-s-o-n. Ça y est ?

Une demi-heure plus tard, il volait à Berkley. Et pour la première fois sa grosse voiture rouge s'arrêta devant la maison. Dede lui proposa de le recevoir dans le salon, mais il secoua la tête et indiqua ses appartements.

– Là, dit-il. Pas autre part.

Comme la porte se refermait, il entoura Dede de ses bras. Puis, il se tint debout, les mains posées sur les épaules de la jeune femme qu'il regarda dans les yeux.

– Dede, si je vous dis simplement tout de suite que je vais aller vivre dans cette ferme de Glen Ellen, que je ne prendrai pas un cent sur moi, que je vais travailler pour chaque morceau que je mangerai, que je ne vais plus jouer une seule carte au jeu des affaires, voudrez-vous venir avec moi ?

Elle poussa un petit cri de joie et se blottit sur sa poitrine. Un instant après elle reculait :

– Je… je ne comprends pas, dit-elle haletante.

– Vous n'avez pas répondu à ma proposition, bien qu'aucune réponse ne soit nécessaire, je crois. Nous allons

aller nous marier tout de suite et partir. J'ai déjà envoyé Bob et Wolf. Quand serez-vous prête ?

Dede ne put s'empêcher de sourire.

– Grand Dieu ! quel ouragan d'homme vous faites ! Je suis toute bouleversée. Et vous ne m'avez rien expliqué.

Daylight sourit en répondant :

– Écoutez, Dede, c'est ce qu'on appelle jouer cartes sur table. Ne prenons pas de chemins détournés, qu'il n'y ait plus ni crainte, ni discussion entre vous et moi. Nous allons parler franchement en disant la vérité, toute la vérité, rien que la vérité. Maintenant vous allez me répondre à quelques questions, et moi je répondrai aux vôtres.

Il s'arrêta.

– Eh bien ! il n'y a qu'une question après tout ! M'aimez-vous suffisamment pour m'épouser ?

– Mais… commença-t-elle.

– Pas de mais, répliqua-t-il sèchement. C'est cartes sur table. Quand je dis « m'épouser », je veux dire ce que je vous ai déclaré d'abord : que nous vivrons du revenu de la ferme. M'aimez-vous assez pour cela ?

Elle le regarda un instant, puis elle abaissa ses paupières et tout son être parut consentir.

– Alors, venez, partons. (Les muscles de ses jambes se tendirent involontairement comme s'il voulait l'entraîner vers la porte.) Une auto attend en bas. Il n'y a rien qui vous retienne ; vous n'avez qu'à mettre votre chapeau.

Il se pencha sur elle.

– Je suppose que c'est permis, dit-il en l'embrassant.

Ce fut un long embrassement ; elle rompit le silence la première.

– Vous n'avez pas répondu à mes questions. Comment est-ce possible ? Comment pouvez-vous laisser vos affaires ? Est-il arrivé quelque chose ?

– Non, rien n'est encore arrivé, mais ça va venir diantrement vite. J'ai pris vos conseils à cœur et je suis arrivé au repentir. Vous êtes mon dieu et, sûr, je vais vous servir. Le reste peut aller au diable. Vous aviez sûrement raison. J'ai été l'esclave de mon argent, et puisque je ne peux pas servir deux maîtres, je laisse l'argent. Je préfère vous avoir que tout l'argent du monde : voilà !

Il la tint encore serrée dans ses bras.

– Et sûr que vous êtes avec moi, Dede, sûr que vous êtes à moi. Et j'ai encore plusieurs choses à vous dire. J'ai pris ma dernière boisson. Vous épousez un être brûlé de whisky, mais votre mari ne sera pas ainsi. Il va devenir un homme tout autre, et si rapidement que vous ne le reconnaîtrez pas. D'ici deux mois, là-bas, à Glen Ellen, vous vous réveillerez un matin pour vous apercevoir qu'il y aura un étranger parfaitement correct avec vous dans la maison, et il vous faudra faire sa connaissance. Vous lui direz : « Je suis Mme Harnish, qui êtes-vous ? » et je répondrai : « Je suis le jeune frère d'Elam Harnish. J'arrive juste de l'Alaska pour l'enterrement. Quel enterrement ? » me demanderez-vous. Et je vous dirai : « Eh bien ! l'enterrement de ce propre-à-rien, de ce joueur, de cet alcoolique Burning Daylight, cet homme qui mourut le cœur étouffé par la graisse pour s'être assis jour et nuit à la table de jeu des affaires. Oui, madame,

ajouterai-je, c'était un être insupportable, mais je viens prendre sa place, je vais vous rendre heureuse. Maintenant, madame, si vous voulez bien me le permettre, je vais faucher la prairie et traire les vaches pendant que vous préparerez le déjeuner. »

Il lui reprit la main, voulant l'entraîner vers la porte ; elle résista et il l'embrassa à plusieurs reprises.

– J'ai hâte de vous avoir, chère enfant, murmura-t-il. Grâce à vous, trente millions ne valent pas pour moi plus que trente cents.

– Asseyez-vous et soyez raisonnable, fit-elle ; ses joues étaient empourprées et l'éclair doré de ses yeux semblait plus doré que jamais.

Daylight, voulant agir à sa façon, s'assit, mais il l'attira près de lui et l'enlaça de son bras.

– Oui, madame. Je dirai : « Burning Daylight était un fier coquin et ça vaut mieux qu'il soit parti. Il a abandonné les robes en peaux de lapin dans lesquelles il s'enroulait pour dormir dans la neige, et il a été vivre dans une cage à poule. Il mettait un pied l'un devant l'autre, ayant abandonné la marche et le travail, et il ne vivait que de cocktails. Il croyait qu'il vous aimait, madame ; il faisait de son mieux, mais il aimait davantage ses cocktails, son argent, lui-même, il aimait presque tout plus que vous. » Et puis, je dirai : « Madame, jetez seulement un regard sur moi et voyez combien je suis différent. Je n'ai pas soif de cocktails ; tout ce que je possède, c'est un dollar quarante cents, et il faut que j'achète une nouvelle cognée, car la dernière est bien usée, et je peux vous aimer environ onze fois plus que votre dernier mari ne vous aimait. Vous voyez, madame, il était tout en graisse, et

il n'y a pas une once de graisse sur moi ! » Je retrousserai ma manche pour vous montrer mon bras et je dirai : « Madame Harnish, après avoir été mariée à ce gros sac d'argent, voudriez-vous épouser un garçon svelte comme moi ? Vous n'avez que quelques pleurs à verser sur ce pauvre vieux Daylight », et, vous penchant sur moi, vous m'approuverez du regard, je rougirai un peu, car je suis un jeune homme, et je vous enlacerai dans mes bras, comme cela – et puis… Eh bien ! alors, je veux épouser la veuve de mon frère, et j'irai faire les gros travaux pendant qu'elle fera cuire un morceau.

– Mais vous n'avez pas répondu à mes questions, lui dit-elle avec un reproche, comme elle se dégageait, rose et radieuse, de l'étreinte qui avait accompagné ce discours enflammé.

– Maintenant, que voulez-vous savoir ? demanda-t-il.

– Je veux savoir comment cela est possible ? Comment vous pouvez abandonner vos affaires dans un tel moment ? Ce que vous entendez en disant que quelque chose va arriver bientôt ? Je… (elle hésita et rougit…) j'ai répondu à votre question, vous savez.

– Allons-nous-en et marions-nous, s'écria-t-il, et tout ce qu'il y avait de fantaisie dans ces paroles, on put le revoir dans ses yeux. Vous savez, il faut que je laisse la place à mon gaillard de jeune frère, et je n'ai plus longtemps à vivre.

Elle fit une moue impatiente et il continua sérieusement :

– Vous voyez, c'est comme cela, Dede. J'ai travaillé comme quarante chevaux depuis que cette satanée panique est en train de s'arranger, et pendant ce temps quelques-unes des idées que vous m'avez données commençaient à

germer. Eh bien ! elles ont fleuri ce matin, voilà ! Je me suis levé comptant aller au bureau comme d'habitude. Je n'y suis pas allé ! Toute cette floraison s'est faite instantanément. Le soleil brillait à la fenêtre, je savais qu'il faisait beau sur les collines. Et je savais que j'avais envie de chevaucher avec vous sur ces collines, trente millions de fois plus que je n'avais envie d'aller au bureau. Je savais bien que c'était impossible. Pourquoi ? À cause du bureau. Le bureau ne veut pas me laisser tranquille. On eût dit que tout mon argent se dressait sur ses pattes de derrière et se mettait sur le chemin, ne voulant pas me laisser passer. C'est une façon qu'a ce diable d'argent de me barrer la route. Vous le savez vous-même. Alors, j'ai compris que j'étais au croisement des routes. L'une menait au bureau. L'autre menait à Berkeley. Et j'ai pris celle de Berkeley. Je ne remettrai jamais les pieds au bureau, c'est fini, bien fini, tout à fait fini, et dès maintenant je laisse tout crouler. J'ai décidé cela. Vous voyez, j'ai de la religion, et sûr, c'est la religion des vieux temps ; c'est l'amour, et vous, et c'est plus ancien que les plus anciennes religions du monde. C'est ***Cela,*** voilà ce que c'est… ***Cela,*** avec un grand C.

Elle le regarda avec une expression surprise, terrifiée.

– Vous voulez dire ?… commença-t-elle.

– Je veux dire cela. Je lave l'ardoise. Je laisse tout crouler. Lorsque trente millions de dollars se jettent à ma tête pour me dire que je ne peux pas aujourd'hui me promener avec vous sur les collines, je sais qu'il est grand temps pour moi de mettre pied à terre. Et je le fais. Je vous possède, et possède la vigueur de travailler pour vous, et cette petite ferme de Sonoma, c'est tout ce dont j'ai besoin, et tout ce que je vais sauver, avec Bob et Wolf, et une caisse de cent

quarante rênes en cuir de cheval. Et au diable le reste ! Bon débarras ! c'est du vieux matériel !

Mais Dede insista :

– Alors cette… cette ruine effroyable ne sert à rien ? demanda-t-elle.

– C'est juste ce que je ne vous ai pas dit. Elle est nécessaire. Si l'argent croit qu'il peut se jeter à ma tête pour me dire que je ne peux pas aller chevaucher avec vous…

– Non, non, soyez sérieux, interrompit Dede. Je ne veux pas dire cela, et vous le savez. Je désire seulement savoir si, au point de vue affaires, cette ruine est nécessaire ?

Il hocha la tête.

– Vous croyez que ce n'est pas nécessaire. C'est là le point capital. Je laisse tout crouler, et si je pars, ce n'est pas parce que j'ai été rossé par la panique jusqu'à être obligé de m'arrêter, c'est, au contraire, après avoir rossé la panique et gagné que je me dégage, les mains libres. Cela prouve combien j'y attache peu d'importance. C'est vous qui comptez, chère enfant, et je joue en conséquence.

Mais elle se dégagea de son étreinte.

– Vous êtes fou, Elam !

– Répétez encore ce nom, murmura-t-il avec extase. Sûr que c'est plus doux que le son des millions.

Elle l'ignorait.

– C'est de la folie. Vous ne savez pas ce que vous faites.

– Oh ! oui, je le sais, répliqua-t-il, avec conviction. Je gagne le plus cher désir de mon cœur. Tenez ! votre petit doigt vaut plus que…

– Soyez raisonnable un instant.

– De ma vie, je n'ai été plus raisonnable. Je vous désire, vous et le plein air. Je veux que mon pied ne foule plus le pavé et que mon oreille soit loin du téléphone. Je veux habiter une petite ferme, dans un coin du plus joli pays que Dieu a fait ; je veux planter des pieux tout autour, traire des vaches, élaguer les arbres, étriller les chevaux, labourer la terre, et tout le reste, et je vous veux avec moi dans cette ferme. Je suis terriblement fatigué de tout, j'en suis excédé. Et je suis sûrement l'homme le plus heureux du monde, car je vous possède, et on ne peut pas vous acheter avec de l'argent, trente millions ne peuvent pas vous acheter, ni trois cents millions, ni trente cents…

Un coup frappé à la porte l'interrompit ; resté seul dans la pièce, il contempla avec ravissement la Vénus couchée et les fragiles bibelots de Dede, tandis qu'elle répondait au téléphone.

– C'est M. Hegan, dit-elle en revenant. Il est à l'appareil. Il dit que c'est important.

Daylight hocha la tête et sourit.

– Dites, je vous prie, à M. Hegan de raccrocher. J'ai fini avec le bureau, et je ne veux rien savoir de rien.

Une minute après elle retourna au téléphone.

– Il refuse de raccrocher. Il m'a priée de vous dire que Unwin est en ce moment au bureau, qu'il vous attend avec

Harrison. M. Hegan dit que Grimshaw et Hodgkin sont dans l'inquiétude. Ils ont l'air de se préparer à la ruine.

Cette nouvelle était affolante. Unwin et Harrison représentaient deux grandes banques et Daylight savait que si la maison de Grimshaw et Hodgkin tombait, cela précipiterait un grand nombre de ruines et amènerait un sérieux émoi. Mais Daylight sourit, secoua la tête et dit en imitant la voix du bureau :

– Miss Mason, voudriez-vous dire à M. Hegan qu'il n'y a rien à faire et qu'il raccroche.

– Mais vous ne pouvez pas faire cela, implora-t-elle.

– Regardez-moi, répondit-il d'un air farouche.

– Elam !

– Répétez-le, cria-t-il. Répétez-le, et une douzaine de Grimshaw et Hodgkin peuvent aller à tous les diables.

Il lui prit la main et l'attira vers lui.

– Laissez Hegan tenir l'appareil jusqu'à ce qu'il en soit fatigué. Nous ne pouvons pas perdre une seconde d'une pareille journée à cause de lui. Il n'est amoureux que de livres et d'objets, moi je tiens une vraie femme dans mes bras, une femme qui m'aime et qui s'impatiente.

CHAPITRE XXIII

– Je sais quelque chose de la lutte que vous avez soutenue, dit Dede. Si vous vous arrêtez maintenant, tout ce que vous avez fait, tout, sera détruit. Vous n'avez pas le droit de le faire. Vous ne le pouvez pas.

Daylight s'obstina. Il hocha la tête et sourit.

– Rien ne sera détruit, Dede, rien. Vous ne connaissez pas le jeu des affaires. C'est fait sur du papier. Comprenez-vous ? Où est l'or que j'ai extrait du Klondike ? Eh bien ! il est dans les pièces de vingt dollars, dans les montres d'or, dans les alliances d'or. Qu'importe ce qui m'arrive, les pièces d'or, les montres, les alliances restent. Supposons que je meure tout de suite. Cela n'affectera pas l'or d'un iota. Il en est sûrement de même dans la situation présente. Je ne vaux que du papier. J'ai en papier des milliers d'acres de terrain. Très bien. Brûlez le papier, on me brûle avec. La terre reste, n'est-ce pas ? La pluie tombe dessus, les graines germent dedans, les arbres sortent de terre, les maisons s'élèvent, les voitures électriques parcourent le pays. Les affaires ne se font qu'en papier. Je perds mon papier ou je perds la vie. C'est tout pareil ; cela ne modifiera pas un grain de sable dans tout le pays, ne courbera pas un seul brin d'herbe. Rien ne sera perdu : pas une pile des docks, pas un boulon des voies ferrées, pas une once de vapeur dans les manomètres des bateaux ; les voitures continueront à rouler. Le flot s'étend vers Oakland. Le monde commence à se porter de ce côté. Nous vendrons encore des lotissements. On ne peut pas arrêter ce flot. Qu'importe ce qui peut m'arriver,

les trois cent mille habitants viendront la même chose. Et ils auront des voitures pour les conduire, des maisons pour les abriter, de la bonne eau à boire, de l'électricité pour les éclairer, et tout le reste.

À ce moment, Hegan arriva en automobile. Le bruit du moteur entra par la fenêtre ouverte et ils virent stopper la voiture près de la grosse machine rouge. Unwin et Harrison étaient dedans, Jones était assis près du chauffeur.

– Je vais voir Hegan, dit Daylight à Dede. Ça ne presse pas pour les autres, ils peuvent attendre en bas.

– Est-ce qu'il est gris ? demanda Hegan à Dede, dès la porte.

Elle secoua la tête et le fit entrer.

– Bonjour, Larry, s'écria Daylight. Asseyez-vous et reposez-vous, vous paraissez agité !

– Je le suis, répliqua le petit Irlandais. Grimshaw et Hodgkin vont sauter si on n'y remédie pas tout de suite. Pourquoi n'êtes-vous pas venu au bureau ? Qu'allez-vous faire ?

– Rien, répondit Daylight d'une voix traînante, si ce n'est de les laisser sauter. Je devine…

– Mais…

– Je n'ai rien à faire avec Grimshaw et Hodgkin. Je ne leur dois rien. D'ailleurs, je vais moi-même liquider. Écoutez, Larry, vous me connaissez. Vous savez que lorsque j'ai un projet, je l'exécute. Eh bien ! j'en ai sûrement un : je suis fatigué de toute la partie. Je la laisse aller aussi vite que je peux, et liquider est la façon la plus rapide de la laisser aller.

Hegan dévisage son chef, puis son regard, plein de terreur, se reporta sur Dede, qui acquiesça avec sympathie.

– Ainsi, laissez venir la liquidation, Larry, continua Daylight. Vous n'avez qu'à vous mettre à l'abri, vous et vos amis. Maintenant, écoutez-moi, pendant que je vais vous dire ce que je vais faire. Tout est en bonne voie pour le faire. Personne ne doit être atteint. Tous ceux qui m'entourent doivent s'en sortir sans dommages. Les appointements et les salaires arriérés doivent être payés immédiatement. Les bénéfices que j'ai tirés de la compagnie des eaux, des tramways, des bacs doivent prendre une autre direction. Et vous-même, vous ne serez pas atteint le moins du monde. Toutes les compagnies dont vous possédez des actions s'en tireront.

– Vous êtes fou, Daylight, cria le petit avocat. Ce n'est que babillage, extravagance. Qu'est-ce que vous avez ? Vous n'avez pas pris de drogue, ni autre chose ?

– Pardon, j'en ai pris, répondit Daylight en souriant, et je suis en train de la cracher maintenant. Je suis malade de vivre à la ville, et de jouer au jeu des affaires. Je pars au soleil, à la campagne, dans les champs. Et Dede, ici présente, vient avec moi. Ainsi, il y a des chances pour que vous soyez le premier à me féliciter.

– Féliciter le… le diable ! s'exclama Hegan. Je n'entre pas dans ce genre de folie.

– Oui, vous allez y entrer, parce que, si vous ne le faites pas, il y aura une débâcle plus sérieuse et quelques personnes fort probablement atteintes. Vous-mêmes vous valez un million ou plus ; maintenant, si vous voulez m'écouter, vous vous en tirerez sans être écorché. Moi, je veux être atteint, et l'être jusqu'au bout. C'est ce que je recherche, et

personne ne peut s'interposer entre moi et ce que je veux. Vous le savez, Hegan ? Vous le savez ?

– Que lui avez-vous fait ? grogna Hegan à Dede.

– Taisez-vous, Larry. (Pour la première fois, la voix de Daylight était dure, tandis que ses vieilles lignes de cruauté se creusaient sur son visage.) Miss Mason va être ma femme, vous pouvez lui parler autant que vous le voulez, mais je vous prie de prendre un autre ton, ou bien, on vous dirigera sur l'hôpital, ce qui serait sûrement une sorte de liquidation imprévue. Et laissez-moi vous le dire : tout cela c'est mon œuvre. Elle dit aussi que je suis fou.

Hegan hocha la tête, plein d'une tristesse muette, et il continua à le dévisager.

– On va nommer un liquidateur provisoire, déclara Daylight, mais cela ne vous inquiétera pas et ne durera pas longtemps. Ce que vous devez faire, c'est de sauver tout le monde : ceux qui ont abandonné leurs appointements pour me soutenir, les créanciers, et payer tous les intérêts que je leur dois. Il y a toute l'étendue de terre que guettent les habitants de New Jersey. Ils prendront deux milliers d'acres et accepteront tout de suite si vous leur donnez la moitié d'une chance. Le secteur Fairmount est le meilleur et ils en feront monter une partie jusqu'à mille dollars l'acre. Quant à cette étendue de cinq cents acres, estimez-vous heureux si on la paie deux cents dollars l'acre.

Dede, qui avait à peine écouté, sembla subitement se décider : elle s'avança devant les deux hommes. Sa figure était pâle, mais pleine de décision, si bien qu'en la voyant Daylight se souvint du jour où elle avait monté Bob pour la première fois.

– Attendez, dit-elle. J'ai quelque chose à dire. Elam, si vous faites cette folie, je ne vous épouserai pas. Je refuse de vous épouser.

Malgré son désespoir, Hegan lui jeta un regard rapide de reconnaissance.

– Je vais jouer ma chance là-dessus, commença Daylight.

– Attendez, dit-elle en l'interrompant encore. Et si vous ne le faites pas, je vous épouserai.

– Laissez-moi éclaircir ce point.

Daylight parla avec une lenteur et un calme exaspérants.

– Ai-je compris ? vous m'épouserez si je continue à jouer aux affaires. Vous m'épouserez si je continue à me casser la tête au travail et à boire des Martini ?

Il s'arrêtait après chaque question, tandis que Dede acquiesçait de la tête.

– Et vous m'épouserez tout de suite ?

– Oui.

– Aujourd'hui ? Maintenant ?

– Oui.

Il réfléchit un moment.

– Ma chère enfant, je ne le veux pas. Cela ne se peut pas, et vous le savez vous-même. Je vous désire tout entière, et pour cela il faut que je me donne moi-même entièrement, et si je continue les affaires, il restera bien peu de moi-

même. Eh bien, Dede, vous venez avec moi dans la ferme ! Je suis sûr de vous et de moi. Vous pouvez dire tout ce que vous voudrez, mais vous allez m'épouser tout de même. Et maintenant, Larry, vous ferez bien de vous en aller. Je serai à l'hôtel dans un petit instant, et, puisque je ne remets pas les pieds au bureau, vous m'apporterez les papiers à signer et tout le reste. Vous pouvez me donner un coup de téléphone quand vous voudrez. La liquidation va se faire. Vous le savez ? Je me désiste, je suis fini.

Il se leva pour signifier à Hegan de se retirer. Ce dernier était visiblement abasourdi. Il se leva et regarda anxieusement autour de lui.

– Folie, folie complète, démence absolue, grommela-t-il.

Daylight posa sa main sur l'épaule d'Hegan.

– Allons, lessivons, Larry. Vous parlez toujours des surprises de la nature humaine ; voici que je vous en donne un autre échantillon et vous ne l'appréciez pas. Je suis sûrement un plus grand rêveur que vous, voilà, et je rêve ce qui va sûrement se réaliser. C'est le plus grand, le meilleur rêve que j'aie jamais eu, et je vais le réaliser en…

– En perdant tout ce que vous possédez, lui cria Hegan.

– Sûr… en perdant tout ce que je possède et dont je n'ai pas besoin. Mais j'ai tout de même cent quarante rênes en crins de cheval. Maintenant, vous feriez bien de retrouver Unwin et Harrison et de descendre en ville. Je serai à l'hôtel et vous pourrez venir m'y voir n'importe quand.

Dès qu'il fut parti, il se retourna vers Dede et là prit par la main.

– Et maintenant, chère enfant, vous n'avez plus besoin de retourner au bureau. Considérez-vous comme libérée. Et souvenez-vous que j'ai été votre patron ; vous allez venir me trouver pour avoir un certificat, et si vous n'avez pas été une employée réellement bonne, je ne vous en donnerai pas. En attendant, vous allez vous reposer, et réfléchir aux objets que vous désirez emporter, parce que nous nous installerons avec votre mobilier, tout au moins pour une partie de la maison.

– Mais, Elam, je ne veux pas, je ne veux pas. Si vous faites cette folie, je ne vous épouserai jamais.

Elle essaya de retirer sa main, mais il la retint et la tapota d'une manière protectrice et paternelle.

– Voulez-vous être franche et honnête ? Parfait. Voici. Que préfériez-vous avoir, moi et l'argent, ou moi et la ferme ?

– Mais… commença-t-elle.

– Pas de mais. Moi et l'argent ?

Elle ne répondit pas.

– Moi et la ferme ?

Elle ne répondit pas encore, et il ne se troubla pas encore.

– Vous voyez, je connais votre réponse, Dede, et il n'y a rien à ajouter. C'est ici même que nous allons abandonner la grande ville pour Sonoma. Vous allez décider ce que vous désirez emporter et j'enverrai des hommes ici dans deux jours pour faire votre déménagement. Ce sera à peu près la

dernière besogne qu'on fera pour nous. Nous déballerons et nous aménagerons nous-mêmes.

Elle fit une dernière tentative.

– Elam, ne voulez-vous pas être raisonnable ? Il est temps de vous reprendre. Je peux téléphoner à M. Hegan dès qu'il arrivera au bureau.

– Pourquoi ? Je suis depuis tout de suite l'homme le plus raisonnable de la bande, déclara-t-il. Regardez-moi, aussi calme que vous puissiez le vouloir et aussi heureux qu'un roi, tandis qu'ils sont tout effarés comme des poules à qui l'on va couper le cou.

– Je pleurerais si je savais que cela puisse être utile, dit-elle en guise de menace.

– En ce cas, je crois qu'il me faudra vous prendre dans mes bras afin de vous consoler, répliqua-t-il. Et maintenant, je vais m'en aller. C'est vraiment dommage que vous vous soyez débarrassée de Mab. Vous auriez pu l'employer à la ferme. Mais je vais voir à ce que, d'une façon ou d'une autre, vous ayez une jument à monter.

Comme il se tenait debout, sur le palier, prêt à la quitter, elle lui dit :

– Ne prenez pas la peine d'envoyer ces hommes. Il n'y aura pas de déménagement à faire, parce que je ne vais pas vous épouser.

– Je ne m'en inquiète pas le moins du monde, répondit-il. Et il descendit.

CHAPITRE XXIV

Trois jours après, Daylight se dirigeait vers Berkeley dans sa voiture rouge. C'était pour la dernière fois, la voiture devant passer le lendemain en la possession d'un autre. Ces trois journées avaient été rudes, car la liquidation avait causé la plus grande panique qui se fût précipitée sur la Californie. Les journaux en étaient pleins, et un long cri d'indignation fut poussé par ceux-là même qui s'aperçurent, plus tard, que Daylight avait entièrement sauvegardé leurs intérêts. Tous ces faits, s'éclairant lentement, firent croire avec insistance à la folie de Daylight. Cette conviction était unanime parmi les hommes d'affaires, car aucun être sensé ne pouvait se conduire ainsi. D'autre part, ni sa débauche de boisson ni son aventure avec Dede ne furent connues, si bien que l'on arriva à la seule conclusion que le farouche financier de l'Alaska était devenu fou. Et Daylight ricana, et confirma cette opinion en refusant de recevoir les reporters.

Il arrêta son automobile à la porte de Dede et se présenta avec son impétuosité habituelle, la serrant dans ses bras avant qu'un mot pût être prononcé. Ce ne fut qu'après s'être dégagée et qu'elle l'eût fait asseoir, qu'il commença à parler.

– C'est fait, déclara-t-il. Naturellement, vous l'avez lu dans les journaux. Je suis diantrement nettoyé et je viens juste vous demander quel jour vous voudrez partir pour Glen Ellen. Il faut que ce soit bientôt, parce que c'est vraiment cher d'habiter Oakland en ce moment. Ma pension à l'hôtel est payée jusqu'à la fin de la semaine seulement, et je n'ai

pas les moyens de prolonger mon séjour. À partir de demain je prends des tramways et ça mange des gros sous.

Il s'arrêta, attendit et la regarda. L'indécision, le trouble passèrent sur la figure de la jeune femme. Puis, le sourire qu'il connaissait si bien se dessina sur ses lèvres et dans ses yeux, elle rejeta sa tête en arrière dans un rire enfantin, comme jadis.

– Quand ces hommes viendront-ils faire mon déménagement ? demanda-t-elle.

Elle rit encore et essaya d'échapper à son étreinte d'ours.

– Cher Elam, murmura-t-elle, cher Elam.

Et, d'elle-même, pour la première fois, elle l'embrassa.

Sa main passa comme une caresse dans la chevelure de Daylight.

– Vos yeux sont tout dorés juste en ce moment, fit-il. Je veux les regarder et dire combien vous m'aimez.

– Ils ont toujours été d'or pour vous, Elam, depuis longtemps. Je crois que dans votre petite ferme ils seront toujours dorés.

– Il y a aussi de l'or dans vos cheveux, une sorte de flamme. (Il lui prit tout à coup la tête et, la tenant entre ses mains, il la contempla longuement dans les yeux). Et vos yeux étaient tout dorés, l'autre jour, quand vous avez déclaré que vous ne m'épouseriez jamais.

Elle fit un signe de tête et rit.

– Vous vouliez agir selon votre volonté, avoua-t-elle. Je ne pouvais pas entrer dans une telle folie. Tout cet argent était le vôtre, non le mien. Mais je n'ai cessé de vous aimer, Elam, pour le grand enfant que vous êtes, brisant un jouet de trente millions parce que vous en étiez fatigué. Et quand je disais non, je savais cependant que c'était oui. Et je suis sûre que mes yeux étaient toujours dorés. Je n'avais qu'une crainte, celle que vous ne puissiez pas arriver à perdre tout. Parce que, chéri, je savais que de toute façon je vous épouserais, et je désirais tant n'avoir que vous et la ferme, Bob, Wolf, et les rênes. Dois-je vous dire un secret ? Dès que vous êtes parti, j'ai téléphoné à celui à qui j'ai vendu Mab.

Elle reposa sa tête un instant sur la poitrine de Daylight, puis elle le regarda, radieuse de bonheur.

– Vous voyez, malgré l'aveu de mes lèvres, ma décision était prise. Je… je n'avais qu'une chose à faire : vous épouser. Mais je demandais que vous ayez le bonheur de perdre tout. Et ainsi, j'ai cherché à savoir ce qu'était devenue Mab. Mais celui qui l'a achetée n'en sait rien. Vous voyez, je désirais chevaucher avec vous, vous sur Bob, moi sur Mab, comme je chevauchais avec vous sur les collines de Piedmont.

Il eut envie de lui révéler ce que Mab était devenue. Mais il se retint.

– Je vous promets une jument que vous aimerez tout autant que Mab, dit-il.

Mais Dede secoua la tête, refusant d'être consolée sur ce point.

– Maintenant, j'ai une idée, dit Daylight, désirant faire glisser la conversation sur un terrain moins périlleux.

Comme nous allons fuir les villes et que vous n'avez ni famille ni amis, je ne vois pas la nécessité de se marier ici. Voici mon idée : je cours à la ferme pour la préparer ainsi que ses dépendances, et donner congé au gardien. Vous arriverez deux jours après moi, par le train du matin. Je préviendrai le pasteur, et nous vous attendrons. Et voici une autre idée. Vous apporterez votre amazone dans une valise. Dès que la cérémonie sera terminée, vous pourrez vous changer à l'hôtel. Puis vous sortirez, vous me trouverez vous attendant avec une paire de chevaux, et nous chevaucherons dans la campagne, afin que vous voyiez d'abord les plus jolis coins de la ferme. Et elle est sûrement jolie, cette ferme ! Maintenant que c'est conclu je vous attends après-demain, au train du matin.

Dede rougit en disant :

– Vous êtes un tel ouragan !

– Eh bien ! madame ! fit-il d'une voix traînante. Je déteste sûrement brûler le jour. Et vous et moi, nous en avons brûlé beaucoup. Nous avons été scandaleusement extravagants. Nous aurions pu être mariés depuis des années.

Deux jours plus tard, Daylight attendait près de la porte du petit hôtel de Glen Ellen. La cérémonie était terminée et il avait laissé Dede rentrer pour revêtir son amazone pendant qu'il amenait les chevaux. Il les tenait maintenant, Bob et Mab ; et Wolf, étendu à l'ombre de l'abreuvoir, regardait. Deux journées du soleil ardent de Californie avaient, de nouveau, marqué de leurs feux la figure de Daylight, autrefois bronzée. Plus chaude encore fut la flamme qui monta à ses joues, traversa ses yeux, quand il vit Dede s'avancer sous la porte, la cravache à la main, vêtue de sa jupe de velours côtelé et des guêtres qu'elle portait au temps des pro-

menades sur les collines de Piedmont. Il y avait, sur son visage à elle, de l'ardeur et de l'éclat lorsqu'elle répondit au regard de Daylight, puis ses yeux se portèrent sur les chevaux. Alors, elle vit Mab. Mais ses yeux se reportèrent sur l'homme.

– Oh ! Elam ! soupira-t-elle.

C'était presque une prière, faite de mille intentions. Daylight essaya de prendre un air penaud, mais son cœur battait trop fortement pour pouvoir plaisanter. En prononçant son nom, elle avait tout exprimé – reproche adouci, amoindri par la reconnaissance, et fait de joie et d'amour.

Elle s'avança et caressa la jument ; puis, elle se retourna et le regarda en murmurant :

– Oh ! Elam !

Et il y avait de tout dans sa voix et dans ses yeux, et en eux Daylight entrevit un abîme plus profond, plus vaste que dans aucune parole, aucune pensée – tout le mystère inarticulé, tout le prodige du sexe et de l'amour.

Il essaya encore de badiner, mais ce moment était trop grave pour y mêler même une plaisanterie d'amour. Aucun d'eux ne parla. Elle réunit les rênes, et Daylight, se penchant, prit son pied dans la main. Il la souleva, elle sauta et s'installa sur sa selle. Un moment après, il était à cheval, près d'elle, Wolf se faufila en avant avec son allure particulière de loup, et ils gravirent la colline qui menait hors du village – deux amants sur deux coursiers alezans qui, par cette chaude journée d'été, chevauchaient et s'éloignaient pour la lune de miel. Daylight se sentait comme grisé de vin. Il vivait le point culminant de sa vie. Personne ne pouvait monter, n'était jamais monté plus haut. C'était le jour de ses jours,

son temps d'amour, de mariage, couronné par la possession de l'épouse virginale qui avait prononcé : « Oh ! Elam ! » comme elle l'avait prononcé, et qui le regardait de toute son âme comme elle le regardait.

Ils atteignirent le sommet de la colline et il épia la joie qui montait à sa figure en contemplant le paysage, doux et joli. Il lui indiqua le tertre couvert de bois épais qui dominait les champs ondulants d'épis mûrs.

– Ils sont à vous, dit-il. Et ce n'est là qu'une partie de la ferme. Attendez de voir la grande gorge. Il y a des ratons, là-bas ; et là, sur la Sonoma, il y a de la loutre. Et du daim ! cette montagne en est pleine et nous pourrions effrayer un lion de montagne si nous voulions le traquer dur. Et puis, il y a une toute petite prairie. Je ne vais pas vous dire un mot de plus. Attendez de voir vous-même.

Ils tournèrent à la barrière, où la route traverse les champs à la glaisière, et tous deux humèrent avec délices le chaud arôme du foin mûr qui emplissait leurs narines. Comme le jour de leur première visite, les alouettes lançaient leurs notes sonores et elles voletèrent devant les chevaux jusqu'aux bois parsemées de clairières fleuries qu'ils atteignirent ; alors, les alouettes furent remplacées par des geais bleus et des piverts.

– Nous sommes sur nos terres maintenant, dit-il, lorsqu'ils eurent laissé le champ de foin derrière eux. Elles s'étendent à travers la campagne, dans les parties les plus sauvages. Attendez, vous allez voir.

Comme à la première visite, il tourna près de la glaisière, se fraya, à gauche, un chemin dans les bois, passant la première source et faisant sauter les chevaux sur les débris

de la barrière délabrée. Depuis un moment Dede était dans une extase sans fin. Près de la source qui bruissait sous les bois rouges poussait un autre lis sauvage portant sur sa tige frêle une floraison prodigieuse de clochettes molles. Cette fois, Daylight ne descendit pas de cheval, il continua vers une gorge profonde où le ruisseau s'était creusé un passage entre les monticules. Daylight avait travaillé là, car une petite route cavalière, abrupte et glissante, traversait maintenant le ruisseau, si bien qu'ils purent avancer sous l'ombrage des bois rouges foncés et, plus loin, dans un bois touffu de chênes et de madronos. Ils arrivèrent à une petite clairière de plusieurs acres où les graines mûres montaient jusqu'à la taille.

– C'est à nous, dit-il.

Dede se pencha sur sa selle, arracha un pied de graines et le mordilla.

– Du bon foin de montagne, cria-t-elle. Celui que Mab préfère.

Et pendant toute la promenade elle ne cessa de pousser des cris et des exclamations de surprise et d'enchantement.

– Vous ne m'avez jamais rien dit de tout cela, lui dit-elle avec un reproche, comme ils contemplaient, de l'autre côté de la clairière, les pentes boisées et la grande courbe décrite par la vallée de Sonoma.

– Venez, dit-il.

Ils retournèrent sous l'ombrage de la forêt, traversèrent le ruisseau et arrivèrent au lis près de la source.

Ici aussi, à l'endroit où le chemin aboutissait à des broussailles sur la colline escarpée, il avait tracé une route

cavalière. Comme ils se frayaient un chemin en zigzag, ils eurent des échappées à travers la mer de feuillage. Et la vue restait toujours obstruée par ce plan de verdure, et le dôme de la forêt montait avec eux, et, çà et là, quelques percées laissaient pénétrer les rayons du soleil. Il n'y avait, tout autour d'eux, que des bruyères, une vingtaine de variétés, depuis le fin capillaire jusqu'aux grandes bruyères, hautes de six à huit pieds. À mesure qu'ils montaient, ils aperçurent, à leurs pieds, des gros troncs noueux, des branches de vieux arbres et, sur leur tête, des branches également noueuses.

Dede arrêta son cheval, soupirant devant toute cette beauté.

– Il semble que nous nageons, dit-elle, nous nageons dans un grand étang de tranquillité ; au-dessus, c'est le ciel et le soleil, mais nous sommes dans l'étang, à plusieurs brasses de profondeur.

Ils firent repartir les chevaux, mais une violette cachée parmi les capillaires ayant attiré l'attention de Dede, elle s'arrêta de nouveau.

Ils atteignirent le sommet et ils émergèrent de cet étang pour entrer, pour ainsi dire, dans un monde nouveau, car ils étaient maintenant dans un hallier de jeunes madronos aux troncs veloutés d'où ils contemplèrent, en bas, l'étendue libre et le coteau baigné de soleil, et, de l'autre côté, des pâturages inclinés et le tapis de némophiles bleues et blanches qui couvraient la petite prairie traversée par le petit ruisseau. Dede applaudit.

– Sûr que c'est plus joli que le mobilier du bureau, remarqua Daylight.

– Sûr, répondit-elle.

Et Daylight, qui savait abuser du mot ***sûr,*** devina qu'elle l'avait répétée délibérément et avec amour.

Ils traversèrent le ruisseau, suivirent le sentier de bétail au flanc de la colline basse et rocheuse, pénétrèrent dans une forêt embroussaillée de manzanita, pour déboucher dans une petite vallée aux prairies arrosée par un ruisselet.

– Je serais surpris que nous ne fassions pas lever des cailles bientôt, dit Daylight.

Ces mots expiraient à peine sur ses lèvres qu'une explosion de cris retentit, et la caille passa près de Wolf, tandis que les petits couraient s'abriter et disparaissaient, comme par miracle, sous les yeux mêmes qui les regardaient.

Il montra à Dede un nid d'épervier qu'il avait trouvé sur la cime d'un bois rouge frappé par la foudre ; elle découvrit un terrier de rats qu'il n'avait pas vu. Puis ils prirent la vieille route et débouchèrent dans une clairière de douze acres où la vigne poussait sur un sol rouge volcanique. Ils suivirent un sentier de bétail à travers des bois, des halliers et des clairières, et ils arrivèrent au bas de la colline où la ferme, penchée au bord d'une grande gorge, ne leur apparut que lorsqu'ils en furent tout près.

Dede se tenait debout sous le porche aussi large que la maison, pendant que Daylight attachait les chevaux. Tout était tranquille autour d'elle. C'était le sec, le chaud après-midi de Californie, calme, sans un souffle. Le monde semblait assoupi. Des pigeons roucoulaient paresseusement. Avec un profond soupir de satisfaction, Wolf, qui avait bu à sa soif à tous les ruisseaux de la route, s'allongea à l'ombre fraîche du porche. Elle entendit le pas de Daylight qui revenait, et sa respiration s'accéléra. Il prit la main de Dede dans

la sienne, et, en tournant le bouton de la porte, il sentit qu'elle hésitait. Alors, il passa son bras autour d'elle ; la porte s'ouvrit toute grande, et tous les deux ils entrèrent.

CHAPITRE XXV

Nombre de personnes, nées ou élevées à la ville, fuient à la campagne et réussissent à trouver le bonheur. Le plus souvent, une suite de cruelles désillusions les a amenées à prendre ce parti. Tel n'était point le cas de Dede et Daylight. Tous deux, nés à la campagne, en connaissaient la simplicité et les aspects les plus sauvages. Ils étaient comme deux êtres qui, après avoir longtemps erré, retournent chez eux. S'il y avait moins d'imprévu dans leurs procédés à l'égard de la nature, ils jouissaient de la réminiscence. Ce qui aurait paru mesquin, malpropre aux citadins dédaigneux, était pour eux tout à fait sain et naturel. Leurs relations avec la nature n'avaient rien d'inconnu ni d'inusité. Ils faisaient peu d'erreurs. Ils savaient déjà, et c'était une joie de se rappeler ce qu'ils avaient oublié.

Ils apprirent aussi que celui qui s'est gorgé de bonnes choses se contente plus facilement de la maigreur de la croûte que celui qui n'a connu que la croûte. Ce n'est pas que leur existence fût médiocre, mais ils trouvaient dans les petites choses des satisfactions plus grandes et plus profondes. Daylight, qui avait joué au grand jeu dans les proportions les plus vastes et les plus fantastiques, trouva ici, sur les pentes de la Sonoma Moutain, la même partie éternelle. L'homme a toujours une tâche à accomplir, des forces à combattre, des obstacles à surmonter. Quand Daylight essaya, en petit, d'élever des pigeons pour le marché, il ne trouva pas une moindre saveur à compter par pigeonneaux qu'il en avait trouvé quand il calculait par millions. Une

œuvre est une œuvre : la façon dont il accomplissait celle-ci lui semblait plus rationnelle.

Le chat domestique qui était redevenu sauvage et qui faisait sa proie des pigeons était, pensa-t-il, par comparaison, une aussi grande menace que, dans la finance, un Charles Klindner qui aurait essayé de lui voler plusieurs millions. Les éperviers, les belettes, les ratons étaient autant de Dowsett, Letton et Guggenhammer qui le frappaient secrètement. La mer de végétation sauvage qui déchaînait ses vagues contre les bordures de ses clairières et qui immergeait tout en une semaine, était une ennemie avec qui il avait à compter et qu'il devait vaincre. Quand le sol gras, au fond de la colline, ne produisait pas, c'était pour lui un problème d'une grosse importance ; et lorsqu'il l'avait résolu en disposant un drainage en tuiles, il ressentait devant la tâche faite une joie sans fin. Et trouvant un sol remué et malléable, il n'y travaillait point sans éprouver le frisson de l'œuvre à accomplir.

Puis, il y avait la question du plombage. Ayant vendu à bon prix un certain nombre de rênes, il put acheter le matériel. Il faisait lui-même la besogne, mais plus d'une fois il fut obligé d'appeler Dede pour soulever le tuyau d'un effort violent. Quand le bassin et les conduites d'eau furent enfin posés, que tout fut ordonné pour le travail, il ne s'arracha qu'avec peine à la contemplation du labeur de ses mains. Le premier soir qu'il s'attarda, Dede alla le chercher et le trouva la lampe à la main, regardant les tuyaux avec une joie silencieuse. Il passait ses mains sur leurs bords de bois velouté et il rit tout haut quand elle le surprit, aussi honteux qu'un enfant qui se réjouit seul de sa propre prouesse.

En sondant et en travaillant le bois, il fut amené à construire un petit atelier où il put réunir une collection d'outils aimés. Lui, qui, autrefois, avec ses millions, pouvait acheter immédiatement tout ce qu'il désirait, connut la joie nouvelle de posséder après une rigoureuse économie et une longue attente. Il attendit trois mois avant d'oser s'offrir l'extravagance d'un tournevis yankee, et sa joie fut si vive devant ce merveilleux petit mécanisme qu'elle suggéra à Dede une grande idée. Six mois durant, elle garda l'argent rapporté par ses œufs, le sien en vertu de leur convention de partage, et le jour de l'anniversaire de Daylight elle lui donna un tour d'une étonnante simplicité et à usages multiples. Leur plaisir mutuel devant cet outil, qui était bien à lui, fut seulement égalé par le plaisir que leur causa le premier poulain de Mab, propriété exclusive de Dede.

Ce fut seulement le second été que Daylight construisit l'énorme cheminée qui dépassa celle de Ferguson, de l'autre côté de la vallée. Tout cela prit du temps, car Dede et Daylight ne se pressaient pas. Ils ne commettaient pas l'erreur de la plupart des citadins qui fuient à la campagne dans la plus complète ignorance du sol. Ils n'entreprenaient pas trop. Ils n'avaient point d'hypothèques à payer, et ils ne désiraient pas la richesse. Leurs besoins de nourriture étaient petits et ils n'avaient pas de loyer. Ainsi, sans ambition, chacun consacrait sa vie à l'autre et trouvait des compensations que la plupart des habitants de la campagne ne savent pas apprécier. Ils tirèrent aussi beaucoup de l'exemple de Ferguson, cet homme qui ne demandait qu'un salaire modeste, qui travaillait comme laboureur lorsqu'il avait besoin d'argent pour acheter des livres et des revues, qui consacrait à son plaisir la plus grande partie de son temps ; qui aimait à flâner avec ses livres sous les ombrages pendant de longs après-midi, ou qui se levait avec l'aurore pour se promener

sur les collines. Il accompagnait parfois Dede et Daylight à la chasse aux daims, dans les gorges sauvages et sur les pentes abruptes de l'Hood Mountain, mais, le plus souvent, Dede et Daylight y allaient seuls. Cette promenade à cheval était un de leurs plus grands plaisirs. Ils explorèrent chaque creux, chaque crête des collines, et finirent par connaître toutes les sources secrètes, tous les vallons cachés dans l'enceinte de la vallée. Ils suivirent toutes les pistes, tous les sentiers, mais rien ne leur plaisait davantage que les chevauchées les plus rudes, les plus extraordinaires ; ils aimaient à ramper, à glisser le long des sentiers de daims les plus étroits, et Bob et Mab s'efforçaient à s'y frayer un passage derrière eux.

Ils rapportèrent de leurs promenades à cheval des graines et des bulbes de fleurs sauvages qu'ils plantèrent dans les coins préférés de la ferme. Ils établirent leur fougeraie le long d'un chemin qui, prenant à la prise d'eau, descendait dans la grande gorge. Ce n'était pas une véritable plantation, car les fougères poussaient toutes seules. Dede et Daylight en plantaient simplement de nouvelles de temps en temps et les changeaient de place. Il en était de même pour le lilas sauvage que Daylight s'était fait envoyer de Mendocina County. Cette partie de la ferme devint inculte, car, après l'avoir surveillée pendant une saison, on l'abandonna. Ils semèrent les graines de pavots de Californie qu'ils avaient amassées ; alors, des fleurs orangées se mêlèrent au foin de la montagne et poussèrent comme des flammes répandues sur la fougeraie et le long des clairières.

Comme Dede aimait le pied-de-chat, elle en planta une bordure le long du ruisseau de la prairie et le laissa disputer la place au cresson. Quand ce dernier eut presque disparu, Daylight dégagea une source dans le jardin de la cresson-

nière et déclara la guerre au pied-de-chat envahissant. Dede ayant trouvé, le jour de son mariage, une violette sur le chemin en zigzag qui dominait la source des bois rouges, continua à en planter. Au-dessus de la petite prairie, le flanc de la colline devint une colonie de lis de Mariposa, grâce surtout à ses efforts ; quant à Daylight, il montait à cheval avec une courte hache attachée à l'arçon de sa selle et, sur la colline rocheuse, il élaguait la petite forêt de manzanita de ses bois morts et de ses rameaux envahissants.

Ces besognes ne leur coûtaient pas d'efforts. D'ailleurs, ce n'étaient pas des besognes. Ils s'arrêtaient de temps en temps ; ils ne faisaient qu'aider la nature. Ces fleurs, ces arbustes poussaient tout seuls et leur croissance ne gênait en rien leur entourage naturel. L'homme et la femme ne s'efforçaient pas de planter une fleur ou un arbuste qui n'avait pas de raisons de pousser là. Ils ne les protégeaient pas non plus contre leurs ennemis. Les chevaux et les poulains, les vaches et les veaux en allant aux pâturages passaient à travers les fleurs et les arbustes : ceux-ci devaient tenter leurs chances. Mais les animaux détruisaient peu, car ils étaient en petit nombre et la ferme était grande. Daylight aurait pu facilement prendre une douzaine de chevaux au pâturage, ce qui lui aurait rapporté chaque mois un dollar et demi par tête ; mais il refusa de le faire, redoutant les dégâts que cela aurait causé.

Ferguson vint pendre la crémaillère et inaugurer la grande cheminée de pierre. Plus d'une fois, Daylight avait traversé à cheval la vallée pour conférer avec lui sur cette grave affaire, et Ferguson fut le seul étranger qui assista à la cérémonie où l'on alluma le premier feu. En abattant une cloison, Daylight avait réuni deux pièces en une seule, c'était la grande salle où se trouvaient les trésors de Dede – ses

livres, ses tableaux, ses photographies, son piano, la Vénus, le réchaud et ses accessoires brillants. Il y avait, avec ses deux peaux de bêtes, des peaux de daims, de coyotes et celle d'un lion de montagne que Daylight avait tué. Il les avait tannées lui-même, lentement, laborieusement, à la manière des pionniers.

Il présenta l'allumette à Dede qui la frotta et alluma le feu. Le bois de manzanita craqua, pétilla, les flammes léchèrent et attaquèrent l'écorce sèche des larges bûches. Puis elle s'abrita dans les bras de son mari et tous trois, debout, regardèrent haletants. Alors Ferguson parla ; il étendit la main ; sa figure rayonnait :

– Elle tire, nom d'une pipe, elle tire ! cria-t-il.

Il secoua avec extase la main de Daylight, Daylight secoua celle de Ferguson avec une égale ardeur et, se penchant, il baisa Dede sur les lèvres. Devant ce simple travail de leurs mains, ils exultaient comme un grand capitaine après une victoire surprenante. Les yeux de Ferguson s'humectaient, tandis que Dede se pressait davantage contre Daylight dont on célébrait l'œuvre. Tout à coup, il la prit dans ses bras et, l'entraînant vers le piano, il cria : « Allons, Dede, le ***Gloria !*** le ***Gloria !*** »

Et tandis que les flammes montaient dans la cheminée qui tirait, le chant triomphal de la Messe de Minuit se déroula.

CHAPITRE XXVI

Daylight ne s'était pas astreint à une abstinence complète, bien qu'il n'eût point bu pendant les mois qui suivirent sa résolution et la liquidation de ses affaires. Bientôt il se sentit assez énergique pour boire un coup sans en boire un second. Avec sa venue à la campagne, tous ses désirs, tous ses besoins d'alcool étaient passés. Il n'en éprouva aucun regret et en oublia même l'existence. Cependant, il ne voulut pas le redouter et, parfois, à la ville, il répondait au marchand qui l'avait invité :

– Très bien, mon ami ; si ça peut vous faire plaisir que je boive avec vous, c'est entendu. Du whisky pour moi.

Mais en ayant bu un coup, il n'en désirait jamais un second. Cela n'avait aucun effet sur lui, car il était trop robuste pour être ébranlé par le contenu d'un dé. Ainsi qu'il l'avait annoncé à Dede, le financier de la ville était mort d'une mort rapide à la ferme ; son jeune frère, le Daylight de l'Alaska, avait pris sa place. Son embonpoint avait disparu, sa sveltesse d'Indien, sa souplesse musculaire étaient revenues. Et les légers creux de ses joues étaient également revenus. Ils révélaient chez lui le bel état physique. Et Daylight fut regardé comme l'homme le plus robuste de la Sonoma Valley, celui qui soulevait les poids les plus lourds, dont le souffle était le plus long, au milieu d'une race vigoureuse de fermiers. Une fois par an, il célébrait son anniversaire, selon la vieille coutume des pionniers, invitant à la ferme pour les mettre sur les dents tous ceux de la vallée et de la colline ;

presque tous venaient avec leur femme et les enfants s'amuser pendant un jour.

Quand il eut un besoin immédiat d'argent, il suivit d'abord l'exemple de Ferguson, labourant une journée, mais il ne fut pas long à trouver une forme de travail plus fructueuse et plus agréable et qui lui permit de consacrer plus de temps à Dede, à la ferme et aux promenades à cheval. Le forgeron l'ayant défié, en plaisantant, de dresser certain poulain rétif, il réussit au point de mériter la réputation d'un dresseur. Et bientôt il put gagner à ce métier agréable autant d'argent qu'il en voulut.

Un roi du sucre, dont les fermes d'élevage et les écuries étaient établies à Caliente, à trois milles de là, l'envoya chercher dans un moment de besoin et, avant la fin de l'année, lui offrit la direction de ses écuries. Mais Daylight sourit et refusa, en outre, d'entreprendre tous les dressages qu'on lui proposait.

– Je ne vais sûrement pas mourir de surmenage, déclara-t-il à Dede ; et il n'acceptait ce travail que lorsqu'il voulait gagner de l'argent.

Plus tard, il dériva un petit cours d'eau dans le pâturage où, de temps en temps, il dressait un petit nombre de chevaux.

– Nous avons la ferme et notre amour mutuel, disait-il à sa femme, et j'aime mieux me promener à cheval avec toi à Hood Mountain le jour qui me plaît que de gagner quarante dollars. Avec quarante dollars, on ne peut pas acheter des couchers de soleil, l'amour de sa femme, des sources d'eau fraîche et tout le reste. Et quarante millions de dollars ne

peuvent me rendre une de ces journées perdues à monter sans toi sur l'Hood Mountain.

L'existence qu'il menait était essentiellement simple et naturelle. Couché de bonne heure, il dormait comme un enfant et se levait avec l'aube. Il y avait toujours quelque chose à faire, des milliers de petites besognes qui, sans être urgentes, l'occupaient, mais il n'était jamais fatigué. Cependant Dede et lui avouaient qu'ils étaient las au moment de se coucher, lorsqu'ils avaient couvert soixante-dix ou quatre-vingt milles en selle. Parfois Daylight amassait un peu d'argent et, quand la saison était favorable, ils enfourchaient leur monture, les sacs attachés à la selle, franchissaient l'enceinte de la vallée, chevauchaient dans d'autres vallées. À la tombée de la nuit, ils s'arrêtaient au premier village ou à la première ferme convenable, et le lendemain ils chevauchaient sans plan défini, continuant simplement, jour après jour, jusqu'à ce que le manque d'argent les obligeât à rentrer. Ils s'en allaient ainsi, n'importe où, pendant huit, dix ou quinze jours ; une fois, ils combinèrent un voyage de trois semaines. Ils avaient même ambitieusement projeté, un jour qu'ils étaient ridiculement riches, de chevaucher jusqu'au pays de Daylight dans l'Oregon oriental, et de s'arrêter, en route, dans le pays où Dede avait passé son enfance, à Siskiyou. Mille fois ils connurent les joies de l'anticipation en songeant aux charmants détails de ce grand événement.

Un jour, s'arrêtant à Glen Ellen pour porter une lettre, ils furent hélés par le forgeron.

– Écoutez, Daylight, dit-il, un jeune homme nommé Slosson vous envoie ses compliments. Il vient de passer en auto, en route pour Santa Rosa. Il voulait savoir si vous habitiez dans les environs, mais les personnes qui étaient avec

lui étaient pressées. Alors, il vous envoie ses compliments et m'a prié de vous dire qu'il a suivi votre conseil : il continue à battre son propre record.

Daylight avait depuis longtemps conté l'incident à Dede.

– Slosson, fit-il, pensif. Slosson ? ça doit être ce lutteur. Il m'a battu deux fois, le jeune coquin. (Il se retourna tout à coup vers Dede.) Écoute, nous ne sommes qu'à douze milles de Santa Rosa et les chevaux sont frais.

Elle devina sa pensée trahie par la flamme de ses yeux et son rire timide et enfantin ; elle sourit et acquiesça.

– Nous couperons par la Bennett Valley, dit-il. C'est le chemin le plus court.

Arrivés à Santa Rosa, ils trouvèrent sans peine Slosson. Ses amis et lui étaient descendus à l'Oberlin Hôtel, Daylight rencontra le jeune lutteur en personne dans le bureau.

– Écoutez, mon ami, lui dit Daylight, dès qu'il l'eut présenté à Dede, je suis venu pour m'essayer encore à ce jeu de mains. Voici un bon endroit.

Slosson sourit et accepta. Les deux hommes se placèrent face à face ; leur coude droit reposant sur le comptoir, leurs mains s'étreignirent. Celle de Slosson fut rapidement ployée.

– Vous êtes le premier qui ayez jamais réussi à le faire, dit-il ; essayons encore.

– Sûr, répondit Daylight. Et n'oubliez pas, mon ami, que vous êtes le premier qui ayez vaincu ma main. C'est pourquoi je vous ai recherché aujourd'hui.

Leurs mains s'étreignirent de nouveau ; celle de Slosson fut de nouveau ployée. C'était un jeune géant aux épaules larges, aux muscles lourds, qui dépassait Daylight d'au moins une demi-tête ; il exprima son chagrin avec franchise et demanda une troisième épreuve. Cette fois, il se raidit dans l'effort et le résultat fut en suspens pendant un instant. Sa figure était congestionnée, ses dents étaient serrées, tandis qu'il luttait contre la force de l'autre. Enfin, la charpente craqua, ses muscles faiblirent. Le souffle sortit comme une explosion de sa poitrine raidie ; il se détendit avec abandon, sa main retomba mollement.

– Vous êtes trop fort pour moi, avoua-t-il. Je n'espère qu'une chose, c'est que vous n'entrerez jamais dans le jeu de la lutte.

Daylight rit et secoua la tête.

– Nous pourrions faire un compromis, chacun resterait à sa place. Vous continueriez à lutter, moi je continuerais à vaincre.

Mais Slosson n'accepta pas ce défi.

– Écoutez, cria-t-il, comme Daylight et Dede, à califourchon sur leur monture, s'apprêtaient à partir, écoutez ; est-ce que je peux aller vous défier l'année prochaine ? Je voudrais bien vous empoigner encore.

– Sûr, mon ami. Vous serez le bienvenu pour un essai quand vous voudrez, mais je puis vous dire carrément que vous avez encore du chemin à faire. Il faut vous entraîner, parce que, moi, je laboure, j'abats des arbres, et j'ai dressé des poulains ces temps derniers.

De temps en temps, sur le chemin de la maison, Dede entendait son grand enfant de mari claquer joyeusement de la langue. Sur la crête de la chaîne qui enclôt la Bennett Valley, ils arrêtèrent leurs chevaux pour contempler le coucher du soleil ; lui, se rangeant près de Dede, passa son bras autour de sa taille.

– Ma chérie, dit-il, tu es sûrement la cause de tout cela. Et je te laisse à penser si tout l'argent du monde vaut un bras comme celui-ci lorsqu'il entoure une petite femme aussi gentille.

Car, de tous les bonheurs de sa nouvelle existence, Dede était le plus grand. Ainsi qu'il le lui avait dit plus d'une fois, il avait été effrayé par l'amour sa vie durant, et arriva à la conclusion que c'était le sentiment terrestre le plus immense. Tous deux ne formaient pas seulement un couple bien assorti, mais, en venant vivre à la ferme, ils avaient choisi le meilleur terrain où pût grandir leur amour. Dede, malgré ses livres et sa musique, avait une simplicité saine, l'amour du plein air et de la nature, tandis que Daylight était, au plus profond de lui-même, un homme essentiellement de plein air.

Daylight ne cessait d'admirer les mains adroites de Dede : ces mains qu'il avait vues autrefois prendre des notes rapides de sténographie, ces mains qui étaient assez fermes pour maîtriser une splendide bête comme Bob, qui glissaient merveilleusement sur le clavier, qui ne dédaignaient aucune corvée du ménage, qui, légères, couraient dans sa chevelure pour le caresser. Cependant, Daylight n'était pas trop esclave de sa femme. Il vivait sa vie d'homme comme elle vivait sa vie de femme. Le travail que chacun devait accomplir était bien réparti. Mais dans l'ensemble, ils étaient unis et

liés par le tissu de l'intérêt et du respect réciproques. Il prêtait à sa cuisine et à sa musique une attention égale à celle qu'elle prêtait aux travaux d'agriculture de son mari et au potager. Et lui, qui avait refusé une besogne fatigante, s'attachait à ce que, de son côté, elle ne fût pas surmenée.

Dans cet ordre d'idées, usant de son bon sens et imposant sa volonté d'homme, il ne lui permit pas la lourde charge des réceptions. Car ils avaient des invités, surtout pendant les étés chauds et longs ; c'étaient pour la plupart des amis de la ville qui venaient camper sous la tente dont ils s'occupaient eux-mêmes, et, en vrais habitués du campement, faisaient aussi leur cuisine. C'est peut-être en Californie seulement, où tout le monde connaît la tente, qu'une pareille existence est possible. Daylight ne voulut à aucun prix que sa femme devint une cuisinière, une servante ou une femme de chambre parce qu'elle n'avait pas un nombreux personnel. Les petits soupers dans la grande salle commune avec les invités étaient fréquents, et Daylight leur distribuait des chœurs qu'ils chantaient.

Il n'en était pas de même pour celui qui ne passait qu'une nuit. Le frère de Dede, revenu d'Allemagne, qui maintenant pouvait remonter à cheval, était aussi traité d'une autre manière. Pendant ses vacances, il devenait le troisième membre de la famille ; à lui incombait la tâche de préparer les feux, de balayer et de laver la vaisselle.

Daylight se consacra à alléger la besogne de Dede, et son beau-frère lui suggéra l'idée de transformer en force hydraulique le courant de la ferme qui se perdait dans les pâturages. Alors Daylight fut obligé de dresser un nombre supplémentaire de chevaux pour payer le matériel, tandis que son beau-frère se dévoua pendant trois semaines de va-

cances pour installer avec lui une roue Pelton. Et Daylight ne se contenta pas de scier le bois, de tourner le tour et la meule, mais il embraya la puissance avec la baratte, et grand fut son triomphe lorsque, entourant la taille de Dede, il la mena surveiller sa lessiveuse qui, mue par la roue Pelton, fonctionnait réellement et lavait réellement.

Après des efforts patients, Dede et Ferguson s'unirent pour enseigner la poésie à Daylight ; souvent on put voir ce dernier, mollement assis sur sa selle, descendre à travers bois les sentiers de la montagne en chantant le ***Tomlinson*** de Kipling, ou bien, affilant sa hache, imiter le tournoiement de la meule dans le ***Song of the Sword*** de Henley. Non qu'il devînt jamais un véritable amateur de littérature comme ses deux maîtres ; au-delà de ***Fra Lippo Lippi*** et de ***Caliban and Setebos,*** il n'appréciait pas Browning, tandis que George Meredith était pour lui une source de désespoir. Cependant, il eut l'idée d'apprendre le violon, il étudia si assidûment qu'il put passer avec Dede bien des heures charmantes en jouant avec elle après la tombée de la nuit.

Ainsi, tout réussissait à ce couple parfaitement assorti. Le temps ne traînait pas. Il y avait toujours des matins merveilleux et de frais crépuscules ; et Dede s'intéressait aux mille travaux qui occupaient Daylight. Il était arrivé, plus qu'il ne l'imaginait, à comprendre la réalité des choses. En jouant à ce nouveau jeu, il trouva dans les petites choses tout l'intérêt de jouissance, et la même occasion de désir qu'il avait trouvés dans les grandes entreprises frénétiques, alors qu'il était une puissance, qu'il ébranlait la moitié du continent par la fureur des coups qu'il frappait. Brider et dompter de l'esprit et de la main un poulain sauvage pour le courber sous la domination de l'homme, au risque de perdre sa vie ou de se briser un membre, était pour lui une œuvre

non moins grande. La nouvelle table sur laquelle il jouait était propre. Il n'y avait ici ni mensonges, ni tricheries, ni hypocrisies. On ne trouvait dans l'autre jeu que la décrépitude et que la mort ; celui-là donnait la force pure et la vie. Ainsi il était heureux, et Dede était près de lui pour surveiller la procession des jours et des saisons, de cette ferme perchée sur les bords de la gorge, pour chevaucher par les matins froids et cinglants ou sous le soleil brûlant de l'été, pour se réfugier dans la grande salle où les bûches flambaient dans la grande cheminée qu'il avait bâtie, tandis que le monde, au-dehors, tremblait et luttait contre l'étreinte de la tempête du sud-est.

Une fois seulement, Dede lui demanda s'il n'avait jamais eu de regrets ; pour toute réponse, il la pressa dans ses bras et posa avec force ses lèvres sur les siennes. Il parla une minute après.

– Ma chérie, même si tu coûtais trente millions, tu serais sûrement la moins coûteuse des choses indispensables que je n'ai pas pu me refuser dans l'existence.

Puis il ajouta :

– Oui, j'ai un regret, un regret monstrueux. Sûr que j'aimerais recommencer la conquête. Je voudrais me promener sournoisement autour des Piedmont Hills pour t'y rencontrer. Je voudrais pénétrer pour la première fois dans ton appartement de Berkeley. Ce n'est pas la peine d'en parler, mais je regrette diantrement de ne pouvoir te prendre encore dans mes bras comme le jour où tu as reposé ta tête sur ma poitrine et pleuré dans le vent et la pluie.

CHAPITRE XXVII

Or, une année, au début d'avril, Dede, assise dans un fauteuil sous le porche, cousait certains vêtements d'enfant, tandis que Daylight lui faisait la lecture. C'était l'après-midi ; un soleil lumineux éclairait un monde de jeune verdure. Les canaux d'irrigation et les ruisselets du potager coulaient, et Daylight interrompait parfois sa lecture pour aller changer le cours de l'eau. Et, en la taquinant, il s'intéressait aussi à ces petits vêtements sur lesquels elle était penchée, radieuse de bonheur ; mais quand ses tendres plaisanteries devenaient trop insistantes, elle rougissait de confusion en lui gardant une rancune affectueuse.

De l'endroit où ils étaient assis, la vue s'étendait au loin. Comme la courbe d'une lame de cimeterre, la vallée de la Lune s'élargissait devant eux, avec ses fermes, ses pâturages, ses champs de foin et ses vignes. Dans le fond se dressait l'enceinte de la vallée dont Dede et Daylight connaissaient toutes les crêtes, tous les creux et, à l'endroit où le soleil tombait à pic, le carreau blanc de la mine abandonnée scintillait comme une pierre précieuse. Au premier plan, dans le pâturage près de la grange, Mab s'ébattait, pleine de douces inquiétudes pour le jeune poulain du printemps qui trottinait autour d'elle sur ses jambes mal assurées. L'air était alourdi de vapeurs, car cette journée était brûlante, accablante. Dans les taillis, sur les flancs de la colline, derrière la maison, des cailles appelaient leurs petits. Les pigeons roucoulaient paisiblement, et des profondeurs verdoyantes de la grande gorge montait la note plaintives, sanglotante d'une colombe des bois. Tout à coup, parmi les poules qui

fourrageaient, on entendit un cri d'appel, et elles se précipitèrent brusquement sous des abris, car un hibou, haut dans l'azur, projetait sur la terre son ombre mobile.

Ce fut peut-être ce qui réveilla en Wolf les vieux instincts de chasse. Dede et Daylight remarquèrent de l'agitation dans le pâturage et ils virent se rejouer devant eux, et sans aucun mal, la tragédie du Jeune Monde, ancienne et farouche. Curieux et rapide, silencieux comme une ombre sur ses pattes veloutées, glissant, avançant, rampant, le chien, qui n'était qu'un loup domestiqué, poursuivait cette existence jeune et palpitante que Mab avait mise récemment au monde. La jument, sentant s'éveiller ses vieux instincts, frémissait et décrivait un cercle entre le poulain et le chien qui, comme ses frères de chasse, avait été une menace aux jours d'autrefois et que les ancêtres de Mab avaient également redoutés. Tout à coup, elle tournait en essayant de ruer, mais, le plus souvent, elle cherchait à l'atteindre avec ses sabots de devant, ou s'élançait sur lui la bouche ouverte, les oreilles couchées, en s'efforçant de lui broyer l'épine dorsale entre ses dents. Et le chien-loup, avec les oreilles aplaties, rampait, glissait pour échapper, entourant seulement le poulain de l'autre côté pour causer à la jument une nouvelle frayeur. Alors, Daylight, pressé par la sollicitude de Dede, poussa un long cri de menace, Wolf se coucha et s'allongea de tout son corps devant lui pour marquer le retour instantané de sa fidélité à l'homme, puis il se coula derrière la grange.

Quelques minutes après, Daylight ayant interrompu sa lecture pour changer le cours de l'irrigation, s'aperçut que l'eau avait cessé de couler. Il mit sa pioche et sa pelle sur l'épaule, prit un marteau et un tuyau dans l'atelier, puis se retourna vers Dede restée sous le porche.

– Je crois bien qu'il me faut descendre pour enlever ce tuyau, dit-il. C'est cet éboulement qui a failli arriver tout l'hiver. Je crois qu'il est arrivé en effet. Ne continue plus à lire à présent, lui demanda-t-il en passant la maison pour suivre le sentier qui descendait à la grande gorge.

La pente raide commençait à mi-chemin de ce sentier. L'accident était insignifiant, il y avait seulement quelques mètres cubes de terre et de la roche effritée, mais Daylight s'étant écarté à cinquante pas de là, frappa un drain avec la force qu'il fallait pour le briser à l'endroit où il s'ajustait à un autre. Avant de commencer à le réparer, son regard se porta sur la pente et il l'observa avec l'œil exercé du mineur. Puis il vit ce qui avait retenu ses yeux et qui l'avait pour le moment distrait de son travail.

– Eh bien ! fit-il tout haut, qu'est-ce qu'il y a ici ?

Son regard parcourut la pente abrupte et accidentée et se promena d'un côté à l'autre. Çà et là, de petits manzanitas aux branches emmêlées montraient leurs racines en mauvais état, mais, sauf les mauvaises herbes et le gazon, cette partie de la gorge était dénudée. À la surface, il y avait des traces de bouleversements fréquents dus à la pluie qui apportaient, en coulant, une terre riche d'alluvions provenant des hauteurs de la gorge.

– Un vrai filon ou je n'en ai jamais vu, fit-il lentement.

Comme les vieux instincts de chasse s'étaient éveillés ce jour-là dans le chien-loup, il sentit en lui une recrudescence de sa passion ancienne et puissante pour la chasse à l'or. Posant à terre le marteau et le tuyau et gardant la pioche et la pelle, il grimpa sur la pente où l'on pouvait distinguer une ligne vague qui faisait saillie, bien que recouverte de terre.

C'était presque imperceptible, mais son œil exercé avait deviné ce que signifiait cette formation. Çà et là, le long du filon il attaqua avec sa pioche la roche friable et il la déblaya de la terre qui l'encombrait. Il examina plusieurs fois la roche : elle était si friable qu'il put en briser entre ses doigts. Montant à une douzaine de pieds plus haut, il piocha et déblaya encore. Et cette fois, après avoir examiné un morceau de roche débarrassé de la terre, il se redressa tout à coup, haletant de bonheur. Puis, comme une biche qui boit à la mare et craint d'être surprise par ses ennemis, il jeta un coup d'œil rapide autour de lui pour voir si personne ne le regardait.

Il ricana de sa propre sottise et retourna examiner le morceau de roc ; il brillait de taches minuscules qui, sans équivoque, décelaient de l'or.

– Il y en a à partir des racines de l'herbe, murmura-t-il d'une voix étrange en enfonçant sa pioche dans la surface molle.

Il paraissait vouloir tout bouleverser. Une bouteille de cocktail n'avait jamais mis une telle animation sur ses joues ni une telle flamme dans ses yeux. Il était repris en travaillant par la vieille passion qui avait dirigé presque toute sa vie. Sa frénésie augmentait de minute en minute. Il travailla comme un fou jusqu'au moment où, haletant de fatigue, il sentit la sueur de sa figure couler par terre. Il examina le côté opposé de la pente jusqu'à l'autre bout du filon, puis il revint. Il creusa à mi-chemin le sol rouge volcanique qui était tombé du sommet de la colline et s'était désagrégé, jusqu'à ce qu'il découvrît du quartz, du quartz pourri qui se brisait et s'émiettait entre ses doigts, mais qui contenait de l'or.

Parfois, de petits éboulements comblaient ses fouilles et l'obligeaient à recommencer. Une fois il fit lui-même une glissade de cinquante pieds sur la pente de la gorge, mais il pataugea, avança sur les pieds et sur les mains sans même s'arrêter pour reprendre haleine. Il toucha un quartz tellement gâté qu'il ressemblait à de l'argile, il y avait ici plus d'or que partout ailleurs. C'était un véritable trésor. Il suivit le filon sur une longueur de cent pieds. Il grimpa même sur les bords de la gorge pour découvrir sur la crête de la colline les signes d'affleurement. Mais cela pouvait attendre et il retourna précipitamment à sa trouvaille.

Il travailla avec cette folle hâte jusqu'à ce qu'il se sentît épuisé et qu'une douleur intolérable dans le dos l'obligeât à s'arrêter. Alors, il se redressa, tenant un morceau de quartz encore plus riche en or. Il se pencha, la sueur de son front tomba à terre ; maintenant, elle coulait dans ses yeux et l'aveuglait. Il s'essuya avec le revers de sa main et retourna à la recherche de l'or. Cela valait trente mille, cinquante mille dollars la tonne, tout ce qu'on en voulait, il savait cela. Et comme il contemplait le métal jaune attrayant, il chercha de l'air à respirer, s'essuya la figure, et sa vive imagination bondit et se mit à travailler. Il vit le filon qui devait courir de la vallée aux pâturages supérieurs de la montagne ; il vit les gradins ; il jeta un pont sur la gorge, et tout se réalisa devant ses yeux. Le moulin serait de l'autre côté de la gorge, il le construirait là ; et il construirait aussi une chaîne interminable d'augets suspendus à un câble qui fonctionnerait par la force de la pesanteur, et qui porterait le minerai aux machines à broyer, de l'autre côté de la gorge. De même, la mine entière grandit devant lui et à ses pieds, avec les tunnels, les puits, les galeries, les grues. Le souffle des mineurs bourdonnait dans ses oreilles ; il entendait, de l'autre côté de la gorge, le grondement des bocards. La main qui tenait le

morceau de quartz tremblait, et il sentit au creux de l'estomac une palpitation fatigante et nerveuse. Il s'aperçut tout à coup qu'il devait boire du whisky, des cocktails, n'importe quoi, mais boire. Et à ce moment même, en sentant revenir en lui cet ardent besoin d'alcool, il entendit faiblement, au loin, la voix de Dede qui se perdait dans les vertes profondeurs de la gorge en criant :

– Ici, petits ! petits ! petits ! petits ! petits ! Ici, petits ! petits ! petits !

Il fut étonné de la durée du temps.

Elle avait laissé sa couture sous le porche, et elle donnait à manger aux poules avant de dîner. L'après-midi était passé. Il ne put croire qu'il avait été aussi longtemps absent.

L'appel se répéta :

– Ici, petits ! petits ! petits ! petits ! petits ! Ici, petits ! petits ! petits !

Il avait déjà remarqué qu'elle appelait de cette façon, cinq fois d'abord, puis trois fois. Et en pensant à elle, d'autres pensées l'assaillirent, qui lui causèrent une grande frayeur… Sa figure s'assombrit ; car il lui sembla l'avoir presque perdue. Pas une fois il n'avait pensé à elle durant ces heures frénétiques ; pour cette raison, il l'avait effectivement perdue pendant ce temps-là.

Il jeta le morceau de quartz, glissa sur la pente et reprit le sentier en courant lourdement. Il se reposa à la lisière de la clairière et se coula dans un coin où il pût voir sans être vu. Elle donnait à manger aux poules, leur jetant des poignées de grains, et elle riait de leurs contorsions.

En la voyant, il lui sembla être soulagé de la terreur qui l'avait agité ; il retourna et redescendit le sentier. Il regrimpa sur la pente, mais, cette fois, il grimpa plus haut, emportant la pioche et la pelle. De nouveau, il travailla avec frénésie, il travailla avec habileté, mais pour une autre fin, faisant ébouler successivement des monticules de terre rouge qui tombèrent et couvrirent tout ce qu'il avait découvert, cachant à la lumière du jour le trésor qu'il avait trouvé. Il alla même dans les bois et ramassa des brassées de feuilles mortes qu'il répandit sur la pente. Cette tâche était inutile, car il fit crouler de nombreux monticules de terre à l'endroit de ses recherches, jusqu'à ce qu'il ne restât aucun indice du filon.

Ensuite, il répara le tuyau brisé, réunit ses outils et remonta le sentier. Il marcha lentement, sentant une grande fatigue, comme un homme qui vient de passer par une crise effroyable. Il rangea ses outils, but longuement au courant d'eau qui coulait à nouveau dans les tuyaux et s'assit sur le banc, près de la porte ouverte de la cuisine. Dede était à l'intérieur, préparant le dîner, et le bruit de ses pas lui causa une grande joie.

Il huma l'air embaumé de la montagne en longues aspirations, comme un plongeur qui revient à la surface de la mer. Et, en buvant l'air, il promena son regard sur les nuages, sur le ciel, sur la vallée, comme s'il les buvait aussi avec l'air.

Dede ne savait pas qu'il était revenu ; de temps en temps, il tournait la tête et jetait un regard furtif sur ses mains adroites, sur ses cheveux châtains qui prenaient des teintes de feu lorsqu'elle passait dans le rayon de soleil filtrant par la fenêtre, sur sa taille déformée qui suscitait chez lui une angoisse étrangement douce et tendre. Il l'entendit

s'approcher de la porte, et il tint sa tête résolument vers la vallée. Puis, il frissonna, comme il avait toujours frissonné lorsqu'il sentit dans sa chevelure la caresse de ses doigts.

– Je ne savais pas que tu étais rentré, dit-elle. Était-ce un accident sérieux ?

– Oui, un éboulement assez sérieux, répondit-il, le regard toujours perdu et frissonnant encore sous sa caresse. Plus sérieux que je ne le croyais. Mais, j'ai une idée. Sais-tu ce que je vais faire ? Je vais planter des eucalyptus partout. Ils tiendront bien. Je les planterai aussi serrés que l'herbe, de façon qu'un lapin affamé ne puisse même pas se faufiler entre eux ; et quand leurs racines seront enfoncées, rien au monde ne pourra plus les arracher de cette boue.

– Pourquoi ? c'est aussi grave que cela ?

Il secoua la tête.

– Rien qui presse. Mais je ne voudrais sûrement pas que ce satané éboulement ait raison sur moi, voilà tout. Je vais fixer la terre de façon qu'elle reste là pendant des millions d'années. Et quand les trompettes de Jugement Dernier sonneront, et que la Sonoma Mountain et les autres montagnes seront réduites à néant, cette vieille colline se dressera encore là, retenue par les racines.

Il entoura Dede de son bras et l'attira sur ses genoux.

– Dis-moi, ma chérie, ne regrettes-tu pas beaucoup de choses en vivant ainsi à la ferme, – la musique, les théâtres, et tout le reste ? N'as-tu jamais eu une grande envie de tout laisser pour t'en retourner ?

Si grande était son anxiété qu'il n'osa pas la regarder, et quand elle rit et secoua la tête, il sentit un grand soulage-

ment. Il remarqua aussi l'extrême jeunesse qui éclatait toujours dans son rire enfantin.

– Écoute, dit-il, avec une impétuosité soudaine, ne va pas te promener de ce côté avant que j'aie planté et enraciné les arbres. Cela peut être dangereux et je ne peux sûrement pas risquer de te perdre maintenant.

Il attira ses lèvres sur les siennes et les dévora de baisers passionnés.

– Quel amoureux ! dit-elle, d'un ton qui révélait combien elle était fière de lui et de son propre charme de femme.

– Écoute bien, Dede.

Il dégagea son bras et l'étendit dans un geste large sur les vallées et les montagnes lointaines.

– La Vallée de la Lune, un joli nom, un joli nom ; sais-tu, quand je la contemple et que je pense à toi, à tout ce que tu es, cela me serre la gorge, j'ai dans le cœur des choses que je ne peux pas exprimer par des mots, et je sens que je peux presque comprendre Browning et tous ces grands poètes. Regarde l'Hood Mountain, à l'endroit où le soleil frappe. C'est au bas de cette crête que nous avons trouvé la source.

– Ce soir-là, tu n'as trait les vaches qu'à dix heures, fit-elle en riant. Et si tu me gardes ici plus longtemps, le dîner ne sera guère prêt plus tôt que ce soir-là.

Ils se levèrent tous les deux du banc. Daylight décrocha le seau à lait du clou près de la porte. Il s'arrêta un instant encore et regarda la vallée.

– Sûr que c'est beau, dit-il.

– Sûr que c'est beau, répéta-t-elle comme un écho, et, en franchissant la porte, elle rit avec lui, et de lui, d'elle-même, de tout l'univers.

Et comme le vieillard qu'il avait rencontré jadis, Daylight descendit lui-même la colline dans les feux du soleil couchant, portant un seau de lait à son bras.

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

https://groups.google.com/g/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Mai 2023

—

– **Élaboration de ce livre électronique** :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : LindaB, Jean-Marc, GilbertC, Coolmicro.

– **Dispositions** :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. Tout lien vers notre site est bienvenu…

– **Qualité** :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.